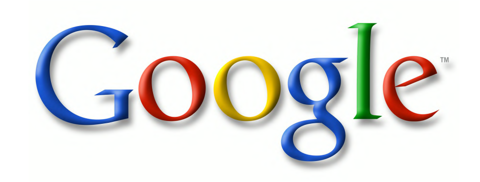




PETIT SEMINAIRE de MONTREAL






THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES SCIENTIA VERITAS
1817

Pages Choisies

PRINCIPAUX OUVRAGES

DE

ANTOINE ALBALAT

L'Art d'Écrire enseigné en vingt leçons, un vol. in-18 (14e mille)............................ **3,50**

La Formation du Style par l'assimilation des auteurs, un vol. in-18 (5e mille).................. **3,50**

Le Travail du Style enseigné par les corrections manuscrites des grands écrivains (*Ouvrage couronné par l'Académie française*), un vol. in-18 (4e mille)............................ **3,50**

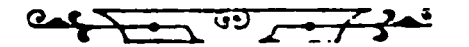
Les Ennemis de l'Art d'Écrire, un vol. in-18 (2e mille).. **3,50**

L'Impossible Pardon, roman contemporain, un vol. in-18.. **3,50**

Une Fleur des Tombes, roman, un vol. in-18 (Epuisé)... **3,50**

Le Mal d'Écrire et le Roman contemporain, critique littéraire, un vol. in-18.................... **3,50**

Ouvriers et Procédés, critique littéraire, un vol. in-18... **3,50**





Louis VEUILLOT



LOUIS VEUILLOT

Pages Choisies

AVEC

UNE INTRODUCTION CRITIQUE

PAR

ANTOINE ALBALAT



PARIS

BIBLIOTHÈQUE DES AUTEURS MODERNES

16, Rue des Fossés-Saint-Jacques, 16

1906

INTRODUCTION

Les rivalités politiques et religieuses, qui agitèrent si diversement ses contemporains, ont longtemps retardé pour Louis Veuillot l'heure de l'équitable hommage et de la définitive justice. Quarante ans de polémique ont créé autour de cette forte personnalité une légende d'intolérance à travers laquelle il n'a pas toujours été facile de bien distinguer la loyauté de l'homme et le mérite de l'écrivain. Haïe de ses adversaires, boudée par les catholiques, la mémoire de Veuillot demeurait ensevelie dans une conjuration d'indifférence et d'ingratitude qui ne faisait honneur ni aux vainqueurs ni aux vaincus. Survenue en 1883, après une longue maladie, sa mort trouva l'esprit public enfin apaisé, et la presse salua sa tombe d'un adieu où l'on devinait un commencement de sympathie unanime. Le retentissant article de M. Jules Lemaître acheva ce tardif revirement d'opinion. Depuis cette époque, les croissantes expériences de la démocratie ont singulièrement rapproché de nous cette énergique figure de polémiste, qui devina si clairement les ravages de l'athéisme et la Dictature démagogique. Pendant ces vingt dernières années, les catholiques ont eu quelques nouveaux motifs de mieux comprendre son indignation et de regretter qu'un tel homme ne soit plus là pour les défendre. Veuillot a reconquis ses titres ; sa correspondance et les livres de son frère ont

accentué ce retour d'admiration impartiale. Encore un peu de temps, et plusieurs de ses ouvrages seront devenus classiques. Non seulement il plaît à tous ceux qui aiment le talent et la religion, mais il séduit la partie intelligente des incroyants; et lui, qui de son vivant eut tant d'ennemis, on peut dire qu'il n'en a plus aujourd'hui. Ecrivain, il n'a pas vieilli; penseur catholique, il garde son actualité. Il annonce, résume et domine nos luttes contemporaines.

Né en 1813, fils d'un pauvre tonnelier, Louis Veuillot commença par être clerc d'avoué chez le frère de Casimir Delavigne, puis journaliste en province, à Rouen et à Périgueux. C'est après sa conversion à Rome (1838) qu'il fit ses véritables débuts dans la presse parisienne, où son nom devait retentir si haut et où, dit Sarcey, « il devait prendre rang parmi les plus illustres écrivains de son temps ». On a cru qu'il avait été d'abord républicain et irréligieux. Ce n'est pas exact. Il n'y eut point de violence dans sa conversion et il ne fut pas proprement terrassé par la grâce. C'est à Rome, vivant avec de pieux amis, que ses idées évoluèrent vers la religion, et qu'il sentit le besoin d'une certitude intellectuelle, la nécessité d'une discipline morale. Ce changement fut le résultat d'une très naturelle inclination de cœur et d'esprit. Veuillot n'était point hostile au christianisme; il fréquentait des indifférents, mais autour de lui on ne raillait pas la religion, on s'en passait, tout au plus. Cette transformation n'eut pas lieu pourtant sans effort. Le nouveau converti connut l'angoisse de l'indécision, les agonisants regrets des passions qui résistent à mourir, et le vieil homme en lui ne disparut pas tout d'un coup. Il faut lire dans *Rome et Lorette* l'émouvant récit de cette crise d'âme. Je sais peu de pages aussi incomparablement belles, qui aient un tel accent d'humilité et de franchise. Nous n'avons pas eu, depuis saint Augustin, un pareil exemple d'élévation morale. Oh! qu'elle est explicable, la colère qui a succédé à cette douceur! et comment ce témoignage n'a-t-il pas désarmé les ignorantes rancunes? Un tel livre ne pouvait mentir.

On peut s'en convaincre en consultant la correspondance de Veuillot, que Sarcey lui-même préférait à celle de Voltaire.

Dans son pénétrant et courageux article, M. Jules Lemaître nous présente Veuillot comme une espèce de socialiste dompté par la foi, qui mit au service de la religion un invincible tempérament de démocrate. Je crois que M. Jules Lemaître a peut-être pris un peu trop au sérieux un passage de la première préface des *Libres penseurs*, où Veuillot dit que, « s'il n'avait pas été chrétien, il aurait appartenu aux sociétés secrètes » et qu'il « aurait tout fait pour se saisir de la grosse part ». Veuillot, je pense, s'est ici intentionnellement calomnié, pour signaler avec plus de force les conséquences de l'athéisme. Fatalement d'après lui, l'absence de religion doit engendrer le désespoir social. C'est donc sincèrement qu'il pouvait dire : « Voilà ce que j'aurais été, si je n'avais pas été chrétien », certifiant ainsi par lui-même la vérité d'une thèse qu'il développe en maints endroits de son œuvre, notamment à propos d'un sermon de Mgr Mermillod. « Pourquoi, dit-il, d'un côté tant de bien et de l'autre si peu ? Pourquoi ici toutes les joies et là toutes les amertumes de la vie ? Ce problème est éternel. Si le christianisme ne le résout pas, il va à la destruction de la société... Si tous ne peuvent être riches, il faut que tous soient chrétiens (1). »

Si donc Veuillot fut socialiste, ce ne peut être qu'à la manière du Christ, qui n'est pas précisément celle du socialisme contemporain. Le Christ dit aux riches : « Donnez votre argent aux pauvres ». Les socialistes disent aux pauvres : « Prenez leur argent aux riches ». Il y a une différence. Certes, les révoltes de Jésus contre l'hypocrisie bourgeoise et l'oppression des hautes classes, Veuillot les a senties, les a partagées. Quant au véritable socialisme révolutionnaire, Veuillot fut son plus irréconciliable ennemi, et le fameux voyage à Rome n'eut pas à

(1) *Mélanges*, 3e série, II, p. 397.

le ramener de si loin. Sa conversion semble avoir seulement développé les dispositions religieuses qui sommeillaient en lui. La vie de son père, sa pauvreté, les épreuves de famille mûrirent prématurément sa jeunesse, lui firent toucher du doigt l'injustice sociale, et c'est à partir de ce moment qu'il déclare avoir compris que l'absence de religion faisait le malheur du peuple, ce qui était presque déjà une pensée chrétienne. Voilà le fond invariable de ses idées. Il ne les modifiera plus. Il s'insurgera contre la société, parce qu'elle n'est pas chrétienne; il haïra le bourgeois, parce que le bourgeois est voltairien; il aimera le peuple, parce que le peuple est dupe des pires mensonges; il détestera la noblesse, parce qu'il la voit indifférente à ses devoirs, et que le vrai noble est à ses yeux le parfait chrétien. « Si j'avais, dit-il, à refaire le monde, je conserverais la noblesse, mais je ne m'en mettrais pas. » Voilà dans quel sens Veuillot peut passer pour démocrate. La foi n'a pas discipliné sa révolte : elle l'a promu défenseur des vérités qu'elle lui révélait.

Les progrès qu'ont fait certaines doctrines depuis trente ans nous permettent de juger si Veuillot fut bon prophète en prévoyant leurs périls, et bon polémiste en flétrissant leurs excès. Il vit éclore la nouvelle démocratie, il entendit les premières revendications du socialisme naissant. L'aurore idéale de 1848 disparut dans le coup d'Etat de 1851, qui retarda de vingt ans l'expérience de la vraie démocratie. Cette expérience décisive, il fallait la faire; nous la faisons aujourd'hui, longuement, douloureusement, et une conclusion semble déjà s'en dégager, c'est que la révolution politique de 1789 n'est peut-être, en effet, que la préface d'une prochaine révolution sociale. Nous pressentons tous cette menace, sans avoir trop l'air de la redouter. La bourgeoisie de notre temps joue à peu près le rôle de la noblesse au XVIII[e] siècle. La noblesse de 1789 était révolutionnaire; aujourd'hui la bourgeoisie et même la noblesse ont des tendances socialistes. Je ne sais comment Veuillot eût accueilli ce nouveau socialisme à la

mode, que certains esprits de salon pensent pouvoir concilier avec le pur christianisme. La foi le préserva toujours de ce genre d'illusions. Personne n'eut à cet égard plus de fermeté ni plus de lumière.

Le clergé et les ordres religieux ont compté de tout temps des martyrs et des saints. Le monde laïque n'a pas connu de plus grand catholique que Veuillot. Pendant quarante ans, cet homme a donné le rare spectacle d'une foi inviolable, impérieuse, absolue, admettant toutes les rigueurs du dogme, toutes ses conséquences morales, toutes les pratiques de dévotion, pèlerinages, miracles, inquisitions et chapelets. C'est le devoir de la critique d'arriver à comprendre un état d'esprit si éloigné de notre scepticisme moderne. Il faut pour cela se bien mettre dans l'esprit que toute certitude religieuse est essentiellement intolérante. Jamais Veuillot ne put concevoir qu'on ne fût pas croyant. L'incrédule l'exaspérait. C'est que l'incrédule n'offense pas seulement votre religion, il blesse aussi votre amour-propre. Refuser de croire, n'est-ce pas un peu mépriser ceux qui croient? Aussi l'incroyant fut-il toujours pour Veuillot un ignorant ou un cuistre, un homme de mauvaise foi ou un homme de mauvaises mœurs. Même l'incrédulité grave, celle qui se réclame de l'exégèse et de la science, l'incrédulité de Renan, par exemple, pour qui Mgr d'Hulst se montra si respectueux, est précisément celle que Veuillot poursuivit le plus violemment. Du jour où il se crut en possession de la vérité, le directeur de l'*Univers* consacra sa vie à défendre les deux grandes institutions qui la personnifient sur la terre : la Papauté et l'Eglise. Il n'admit le progrès, la morale, la société, l'ordre que par l'Eglise. Tout ce qui s'écartait d'elle, tout ce qui se faisait sans elle, fut combattu par lui sans merci. Il ne put tolérer dans aucun camp la « plus légère diminution de la vérité », cette vérité « bien vraie, bien authentique et bien pure » que Dieu nous révèle surnaturellement par l'intermédiaire du Pape, maître infaillible des empires et des consciences. On se figure la perpétuelle

colère que ce fidèle d'un autre âge dut ressentir devant l'athéisme victorieux, et l'on s'explique son implacable acharnement contre ce qu'il croyait être le mal et l'erreur. Nous avons encore aujourd'hui des journalistes aussi violents. Ce sont d'aimables sceptiques qui nous font sourire. Veuillot seul eut l'excuse de son combat : sa foi. Il fut la négation vivante de son époque ; ni la défaite ni les outrages ne l'ont désabusé de sa certitude. Il passa pour fanatique parce qu'il fut logique. On le vit attaquer du même élan le Rationalisme, qui était l'erreur ; les Parlementaires, qui incarnaient le mensonge politique ; les Universitaires et les bourgeois, qui étaient Voltairiens ; le parti gallican, qui ne rapportait pas tout au Pape ; les royalistes, qui représentaient un drapeau. Il prit à partie des évêques comme Mgr Darboy et Dupanloup, des personnalités comme de Falloux, Montalembert et de Broglie, des publications comme le *Correspondant* et la *Gazette*.

« S'il ne m'était pas permis, a-t-il dit, de défendre la cause catholique, je rougirais presque de défendre une autre cause. Politique, philosophie, littérature, qu'est-ce que tout cela séparé de l'Eglise ? Qu'est-ce que tout cela devant Dieu et même devant les hommes ? A quoi bon contredire une politique, réfuter un philosophe, combattre un écrivain ? Je ne vois plus rien qui mérite la peine que l'on y prend et qui commande ou excuse celle que l'on y fait. Aucune cause ne paraît plus assez digne par elle-même d'être servie. »

Son idéal politique fut donc purement et simplement l'Etat chrétien, l'Etat protecteur ou protégé de l'Eglise. « Le pouvoir non chrétien, a-t-il dit, le gouvernement athée par principe, c'est le mal, le diable, la théocratie à l'envers, une chose absurde et vile. » Il abandonna Louis-Philippe quand les intérêts religieux furent menacés. Il salua l'Empire autoritaire ami de la Papauté, et il le désavoua quand il le vit incliner vers le libéralisme et l'unité italienne. On s'est demandé s'il eût approuvé les indications démocratiques de Léon XIII. Rien, je crois, ne l'eût

empêché, sur un signe de Rome, de se rallier au régime républicain. Il n'eût peut-être pas été dupe; certainement il se fût soumis. Au lendemain de la révolution de Février, disposé à accepter le gouvernement républicain qui allait faire bénir ses emblèmes par le clergé, il écrivait dans l'*Univers :* « Qu'est-ce que l'Eglise a aimé dans la monarchie? Un principe d'ordre. Qu'est-ce qu'elle a redouté dans la République, avant l'encourageant exemple que les Etats-Unis lui donnent et donnent au monde? Les lamentables souvenirs d'une anarchie qui fut pour elle la négation de toute liberté. Que la République française mette enfin l'Eglise en possession de cette liberté que partout les Couronnes lui refusent ou cherchent à lui ravir, il n'y aura pas de meilleurs et de plus sincères républicains que les catholiques français... Nous ne sommes, nous qui parlons, que de simples laïques, mais nous affirmons que l'Eglise ne demande rien de plus, et qu'elle paiera d'une gratitude éternelle et d'immenses services la reconnaissance de ce droit pur et simple, la liberté (1)! »

Le programme est clair et Veuillot n'en eut pas d'autre. Toujours prêt à sacrifier l'étiquette politique pourvu que la Religion fût libre, ce vaincu, qui refusait la liberté à l'erreur, passa sa vie à réclamer la liberté pour l'Eglise. L'orgueil d'être impopulaire, en défendant le parti rétrograde et ultramontain, enivra sa force et lui fit tenir tête à tous. Son horreur de la Révolution s'étendit jusqu'aux doctrines les plus modérées, celles qui se font un devoir de tolérer toutes les croyances. Il détesta le libéralisme à l'égal du jacobinisme, et il eut avec le *Journal des Débats* d'incessantes et mémorables polémiques. A parler franc, je ne crois pas qu'on doive, sur ce point, lui donner tout à fait raison. La preuve, c'est que ce sont précisément aujourd'hui les libéraux qui provoquent en sa faveur ce mouvement de sympathie grandissante. Le promoteur de cette juste réhabilitation est le plus libéral, le plus déli-

(1) *Mélanges*, première série, t. III, p. 235-236.

cieux des sceptiques, M. Jules Lemaître qui, dans son célèbre article, se déclarait capable d'admirer Veuillot autant que Renan. Les rationalistes mêmes, les « impies », philosophes ou lettrés, ont également pardonné à Veuillot. Ils lui reviennent, ils le relisent, ils l'admirent. Bref, ce sont ses propres adversaires qui replacent dans sa vraie gloire l'âpre batailleur un peu trop oublié par les catholiques. Que penserait Veuillot, s'il eût pu voir le vieux *Journal des Débats*, au nom même de cet affreux libéralisme qu'il a tant raillé, défendre aujourd'hui si résolument la liberté religieuse, flétrir si courageusement la tyrannie laïque et l'intolérance incrédule? N'est-ce pas déjà, pour son compte, la réalisation du mot prophétique que M. Aynard jetait à l'Extrême-Gauche de la Chambre: « Vous serez heureux de nous avoir avec vous, le jour où vous serez vaincus. » Que dirait surtout l'adversaire de Buloz, s'il voyait sa grande ennemie, l'incrédule *Revue des Deux Mondes*, dirigée par un catholique ami du pape, transformée en revue chrétienne, presque sœur du *Correspondant*, et où ni Havet, ni Renan, ni Quinet, ne pourraient plus écrire? Le cas des *Débats*, journal militant, est plus significatif encore. On comprendra que cette tardive réconciliation d'opinions, pour la défense d'idées devenues communes, nous ait fait un devoir de passer sous silence dans ce recueil les nombreuses attaques de Veuillot contre les rédacteurs du journal libéral, qui d'ailleurs ne lui gardaient pas rancune, s'il faut en croire le mot généreux de M. Rémusat, si souvent pris à partie : « Malgré tout, ce diable de Veuillot a tant de talent, que, s'il se présentait à l'Académie, je voterais pour lui. »

Ceux qui accusent de contradictions la conduite politique de Veuillot lui ont reproché une phrase qu'il n'a pas écrite: « Vos principes, aurait-il dit aux républicains, vous font un devoir de nous donner la liberté, et nos principes nous font un devoir de vous la refuser. » La formule ne fut point si nette. Veuillot s'en est souvent expliqué, notamment dans un passage des *Odeurs de Paris*, qui

résume son opinion : « Nous ne voulons, écrit-il, donner à la liberté ni les mêmes droits ni les mêmes règles et les mêmes devoirs, ni peut-être le même but. Pour nous, catholiques, la liberté ne peut être qu'un moyen de rentrer ou de rester dans l'ordre et dans la paix. Et l'ordre et la paix sont avant tout le respect de la loi de Dieu. Je ne demande pas la liberté d'écrire pour écrire et prouver autre chose. Je ne veux pas une liberté sans lois ; je ne me trouverais pas libre sous une loi qui me permettrait tout, sauf la liberté de réclamer de toutes mes forces contre la liberté qui prétend ne pas souffrir de lois, parce que cette liberté, incapable de s'imposer à elle-même aucune loi, est destinée à une fin prompte et mauvaise. Je veux être libre contre cette liberté, ou plutôt contre cette tyrannie qui prétend nous interdire la confession de la vérité, nous fermer l'histoire, nous ôter le passé, proscrire l'apologie des lois et des actes de l'Eglise. »

On discutera ces idées ; les voilà, du moins, exposées clairement, telles que Veuillot les a toujours défendues, en mettant à leur service un des plus merveilleux talents de polémiste qui aient paru.

Veuillot fut le premier journaliste de son temps et demeure le modèle du nôtre. Il faut, pour lui trouver des égaux, remonter jusqu'aux *Mémoires* de Beaumarchais et aux *Lettres de la Montagne*, de Rousseau. *Les Odeurs de Paris*, *Les Libres-Penseurs*, *Paris pendant les deux sièges* peuvent être considérés comme des chefs-d'œuvre. Tant de véhémence finissait par troubler Sainte-Beuve, qui se demandait si un catholique pouvait être un journaliste impartial ; s'il était possible de concilier la charité chrétienne avec les emportements de la lutte, et il faut avouer qu'à cet égard le cas de Veuillot est, en effet, bien curieux. Très certainement l'intransigeance de sa foi exalta son talent et la contradiction accentua sa colère. Agressif déjà quand il débutait en province, le futur polémiste trouva dans le catholicisme sa vraie vocation, s'y donna tout

entier et aussitôt alla aux extrêmes. Comprenant ce qu'il pouvait être, il accepta son rôle comme un devoir ; son talent le mit à cette hauteur et la foi l'y fit persister. Si bien, que frappés surtout par son intransigeance, ses rivaux oublièrent le chrétien pour ne plus voir que le pamphlétaire. On l'appela hypocrite, lui qui fut la sincérité même; on lui reprocha sa haine, lui qui ne détestait personne; on le crut méchant, lui qui fut doux et bon ; on le traita de lâche, lui qui s'était battu trois fois en duel, et très dangereusement, ayant eu sa redingote trouée d'une balle. On le diffama de toutes façons. On l'accabla d'articles et de libelles. Mirecourt écrivit sur lui un pamphlet ; Mgr Dupanloup une brochure anonyme ; Pailleron le vilipenda dans la *Revue des Deux-Mondes ;* Victor Hugo insulta sa mère ; on publia même un volume intitulé : *Les Puanteurs de M. Louis Veuillot.* Le bouillant écrivain n'en ressentit ni plus de colère ni moins de courage. Rien ne put désarmer son dédain, tarir sa verve, ni l'empêcher surtout de respecter chez les autres la vie privée qu'on violait contre lui. L'article achevé, la flèche partie, il redevenait le chrétien sans rancune, l'honnête homme loyal, le bon bourgeois qui, régulièrement, chaque soir, en récitant son chapelet, faisait un tour de promenade dans un endroit qu'il indiquait lui-même à ses adversaires. A peine s'oublia-t-il parfois à railler le physique de quelques-uns de ses plus vifs ennemis. On étonnerait bien des gens en leur disant qu'au vrai sens du mot Veuillot n'a peut-être jamais insulté personne. « J'ai recueilli, dit-il, tout ce que j'ai écrit dans l'*Univers* durant l'espace de vingt ans. Je n'ai trouvé rien à supprimer, ni qui dût me faire rougir devant mes adversaires. La vérité est que j'ai mieux aimé les manquer que leur manquer. Je crois les avoir traités selon leur mérite et leur condition morale ou littéraire, ne touchant aux uns qu'avec des gants, aux autres qu'avec des pincettes. Ceux que j'ai touchés avec la main peuvent me donner la main. Il y a des plaintes, je ne l'ignore pas. Il s'agit de savoir s'il y a

des raisons. Quand j'ai consenti à me plaindre, j'ai donné des raisons. » Quelle gigantesque lutte ! Quel triomphe dans ce scandale de la croix en plein boulevard ! On s'arrachait l'*Univers*. Chaque article de son rédacteur en chef était un événement ; et après qu'on eut supprimé son journal (1860), la clameur qu'il jeta fut plus forte encore et ses livres retentirent plus haut que ses articles. Comme ils sont oubliés, ces beaux messieurs qui se crurent un instant ses rivaux, les Labédollière, Guéroult, Ulbach, Havin, Jourdan ! Comme il les distance de toute la hauteur de sa foi ! Comme il les domine de toute la magnificence de son mépris ! et qu'on voit bien aujourd'hui qu'il ne combattait pas les personnes, mais les doctrines ! Il n'y a peut-être que deux hommes qu'il ait véritablement haïs et qu'il traita comme des malfaiteurs : c'est Voltaire et Renan. Il ne cessa de bafouer Voltaire ; d'innombrables articles n'épuisèrent pas son ressentiment. Quant à Renan, il disait de lui : « Lorsqu'on le lit, il vous donne toujours envie de lui courir sus. » Admirable cri d'un chrétien, que le doux Renan dut certainement lui pardonner, lui qui comprenait si bien les intolérances de la foi et qui s'était fait un devoir de ne répondre à aucune espèce de polémique, Veuillot, d'ailleurs, eut peu d'adversaires vraiment dignes d'être ses égaux. Je ne vois guère que Voltaire qui eût pu lui tenir tête, et, en connaissant le tempérament de Voltaire, on peut être assuré que Veuillot l'eût à peu près rendu fou.

La grande supériorité de Veuillot journaliste, il faut le dire nettement, c'est d'être un incomparable écrivain. Là encore son point de vue ne varie pas, et c'est le catholicisme qui explique son talent. Veuillot ne comprit la littérature qu'à travers la religion et n'accepta l'art que d'accord avec la morale et la foi. C'est pour cela qu'il méconnut non seulement les auteurs antireligieux, mais qu'il ne parvint même pas à goûter des prosateurs uniquement littéraires comme Flaubert. Fidèle à l'esthétique opposée, Flaubert à son tour en arrivait à nier Veuillot. « Dire, s'écriait-il, qu'il y a des gens qui prennent

Veuillot pour un écrivain! » Le polémiste lui rendait largement ce dédain : « *Madame Bovary*, disait-il, n'est pas seulement de la boue et du sang, c'est de la sanie. » Peu d'auteurs devaient trouver grâce aux yeux d'un si exigeant apologiste. Le chapitre final de *Çà et Là*, « Confession littéraire », nous indique le petit nombre de ceux qu'il consentait à aimer. Poète romantique dans sa jeunesse, ayant acclamé *Hernani* aux côtés de Théophile Gautier, Veuillot, malgré son penchant pour Hugo, revint instinctivement aux classiques, et sa conversion religieuse compléta sa conversion littéraire. L'influence de Rabelais et de Montaigne est visible dans son style. Veuillot étudia de très près nos vieux auteurs classiques et se créa une forme personnelle en s'assimilant leurs tournures, encore très reconnaissables à travers l'originalité qui lui est propre. On lui a reproché ses archaïsmes, ses transpositions, ses enrichissements hardis, ses imitations fâcheuses. On lui passe volontiers ces défauts, parce qu'il a gardé les véritables qualités, les qualités essentielles de notre vieille langue : audace, trouvaille, condensation, sobriété, relief, gauloiserie inexprimable ; c'est par là que Veuillot est vraiment écrivain. Son style sort directement de Montaigne pour rejoindre La Bruyère, qui fut son maître définitif, celui dont il s'appropria le plus sincèrement le genre et les procédés. Les *Libres Penseurs*, les Portraits parlementaires des *Mélanges*, que Sainte-Beuve louait sans réserves, sont en ce genre d'admirables réincarnations et, à leur tour, de purs modèles. « Lisez les comptes-rendus des séances de la Chambre en 1847, 48 et 49, a dit Sarcey, ce sont de véritables drames, étincelants de verve comique. Tous les personnages politiques y ont un rôle ou sérieux ou grotesque ; on les voit, on les entend, ils revivent, peints en quelques coups de crayon et de main d'ouvrier. La Bruyère n'est pas plus fin ; il a une imagination moins puissante. Si, dans quelque cent ans, on veut des détails sur nos assemblées délibérantes, on les ira chercher dans ces articles, comme on retrouve la

cour de Louis XIV dans les *Mémoires* de Saint-Simon. »

Littérature ou politique militante, ce qui distingue la prose de Veuillot, répétons-le, c'est le tour classique. On n'a qu'à ouvrir son œuvre au hasard, pour le constater : « Ils sont naturellement bêtes et leur fureur tourne contre leur dessein, car elles les sortent de l'indifférence et les contraignent à une sorte de vie infiniment moins redoutable pour vous que cette mort de l'indifférence dont les miasmes vous asphyxiaient. » Et ceci : « Jusqu'à présent, je n'ai pas aperçu qu'il aimât particulièrement le mal ni qu'il fût sans lecture. » Ou encore : « L'aversion contre les couvents ne dispense pas de toute justice ceux qui veulent s'en exprimer publiquement. » « Les chrétiens qui ont entrepris de moraliser le théâtre ont bientôt connu qu'ils poursuivaient une chimère. » Et encore : « J'ai pu ne savoir pas me rendre agréable ; mais je suis assuré de n'avoir rien proposé qui ne méritât l'attachement d'un cœur bien fait et la créance d'un bon esprit », etc. C'est le ton ordinaire de Veuillot. Dix lignes suffisent à le trahir. Son style extrêmement pur est partout frappé au coin du grand siècle.

L'auteur des *Libres-Penseurs* est donc un classique et un classique très convaincu. Son âpre talent se fût mal accommodé du mensonge romantique. La qualité de sa doctrine devait invinciblement le ramener aux belles traditions françaises. Ces traditions, il les adopta sans excès et il les respecta sans aveuglement. Il rejeta même une partie des préjugés du XVII[e] siècle en faveur des auteurs exclusivement païens. En proposant son avis sur la question des réformes à apporter dans l'enseignement des collèges libres et des séminaires, Veuillot déchaîna la fameuse polémique de 1862, où Mgr Dupanloup n'eut pas toujours la victoire. Remise au point et dégagée des injustices, l'opinion de Veuillot, partagée d'ailleurs par d'éminents prélats, n'était peut-être pas si déraisonnable. Il ne songeait point à supprimer, il voulait seulement diminuer l'importance accordée aux auteurs païens dans l'instruc-

tion de la jeunesse. Il demandait avec raison qu'on donnât plus de place aux auteurs chrétiens, latins ou grecs, et particulièrement aux Pères de l'Eglise. Ce qui indisposa les humanistes, ce fut l'aggressive véhémence qu'il mit à signaler l'immoralité des écrivains anciens, pour lesquels la tradition universitaire montre tant de déférence. Veuillot ne voyait qu'une chose qui fut digne d'être enseignée à la jeunesse : le Christianisme. Ne regrettons pas cette polémique. Elle nous a valu de très beaux articles des *Mélanges*, écrits dans une langue qui ne semble pas, en effet, avoir besoin de tradition pour justifier sa force.

Le voisinage de cette mâle prose, il faut bien le dire, a fait du tort aux essais poétiques où s'est parfois aventurée la libre inspiration de Veuillot. On a peut-être un peu trop mal jugé ces poésies. Il y a bien de l'esprit et de la facilité dans les *Satires* et les *Couleuvres*, et quelques-unes de ces pièces sont d'un vrai poète, éloquentes et vigoureuses, comme *Marsyas*, *l'Homme*, *Vacances*, *Retour*. Veuillot était très capable de se faire un nom en dehors même du journalisme. Malgré sa passion et son parti-pris, il s'est montré critique littéraire de premier ordre quand il a parlé de Lamartine, Hugo, Ponsard, Leconte de Lisle, Sainte-Beuve, Dante, Gautier. Certains récits de *Çà et là* révèlent une sensibilité profonde et sont d'une exécution à peu près parfaite. Son roman, *l'Honnête Femme*, œuvre déjà satirique, est écrit avec une audace réaliste qui causa quelque étonnement dans le monde religieux, où on sait que les auteurs n'abusent pas du droit d'avoir du talent. Veuillot eût pu certainement signer d'excellents ouvrages littéraires. Mais son tempérament l'emportait et, même quand il se contente d'être peintre de voyage, comme dans les *Pèlerinages Suisses*, il ne peut s'empêcher de brandir le fouet vengeur et de châtier l'ennemi. En réalité, il posséda le don de la prose sous toutes ses formes. Critique, apologiste ou historien, il développe sa phrase avec une ampleur qui rappelle souvent les surélévations de J. de Maistre. Mais où il est vraiment

inimitable, c'est dans son style de combat. Sur ce terrain aucun ne l'égale. Il a renouvelé toutes les ressources de la polémique, intarissable ironie, raillerie incisive, mordant des ripostes, répliques inattendues, drôlerie d'arguments, solidité de démonstration, trouvailles d'esprit, création de mots, bouffonneries exquises et, par dessus tout, j'y insiste, cette intraduisible gauloiserie qui est proprement sa marque. Il flagelle, fouaille, roule et piétine ses adversaires. Non seulement il prouve qu'ils n'ont pas raison, mais il les rend ridicules d'avoir tort. Il les exaspère, les cloue au pilori, les écorche à vif, les marque au sang. Parfois son dédain se contente d'une chiquenaude et il écrase en passant, il tue à distance. D'autres fois il s'acharne et fait barboter le disputeur dans sa sottise. Un certain Pelloquet du *National* parla d'un « évêque qui s'était chargé de réconcilier Louis XIV et la Montespan et de bénir ainsi l'adultère ». Sommé par Veuillot de citer le nom de l'évêque, le *National* se fit prier, puis se décida. Et Veuillot écrit, avant de réfuter historiquement les faits : « Nous avons enfin la suite de l'argument Pelloquet. Cet évêque, dit le *National*, c'était Bossuet. Oui, il dit cela. Nous devons reconnaître qu'il est honteux et penaud. On sait s'il s'est fait prier. Il ne demandait qu'à laisser ce nom en blanc. Diffamer un évêque quelconque, avancer qu'un évêque, à la Cour de Louis XIV, à la face du monde, jouait un rôle infâme, cela ne coûte rien, c'est un plaisir; mais accoler un nom à cette accusation d'infamie, et le nom de Bossuet!.. On a beau être démocrate, on hésite... Nous avons voulu que le *National* bût cette absinthe; nous lui remettons de bon cœur les injures dont il nous accable en l'avalant. Le fait est que la potion est amère et le *National*, vilipendant Bossuet par la plume de Monsieur Pelloquet, n'a plus toute la gravité qui sied à la vertu. Nous le plaindrions nous-mêmes, s'il l'avait moins mérité. »

On ne peut se figurer, avant d'avoir lu Veuillot, les finesses d'invention, les miracles d'esprit, les cruautés

vengeresses, les variétés d'attaque, les savoureuses originalités que ce grand satirique trouve sous sa plume, pour piquer, dénoncer, railler, harceler ses contradicteurs. Un M. de la Guéronnière, conseiller d'Etat, chef des services de l'imprimerie, écrit, sous le pseudonyme de Brémond, un article contre Veuillot. Celui-ci flaire son homme. « L'auteur de cet article, dit-il, est M. Brémond. Qu'est-ce que Brémond? Interrogez le silence, il ne répondra point. A la naissance des nuits sans lune, avant le gaz, Brémond paraît soudain, soudain s'enfuit. Le temps de ne pas le voir et on ne le voit point. Brémond ! Brémond ! Point d'écho, point de Brémond. Tel est Brémond. » Ecoutez comment il explique le déisme du docteur Le Bon : « Il y a un docteur Le Bon qui ne semble pas du tout méchant homme. Le docteur Le Bon a des idées à lui, c'est-à-dire à d'autres, qui ne s'accordent nullement avec l'enseignement chrétien. Il croit que le monde existe depuis des milliers d'années et s'est fait tout seul. Je dis qu'il le croit parce que je vois qu'il le dit. Quant à ses raisons de le croire, je les ignore et lui aussi probablement. » Et ceci : « Depuis la tragédie jusqu'à la farce, depuis M. Ponsard, s'il est le premier, ce que j'admets, jusqu'à M. Clairville, s'il est le dernier, ce que j'ignore. » — Sur la mort de Scribe : « Il est question de ne graver sur sa tombe que son seul nom : Scribe, comme qui dirait Turenne ou Bossuet. » — Sur un auteur qui compilait : « Son livre ne vaut rien, quoiqu'il n'y ait pas grand'chose de lui. » — « Sauret est devenu quelque chose, pas tout à fait quelqu'un. » — Sur M. de la Guéronnière : « Il passe en se faisant du bien. » — Mme de Pompadour : « On a tout dit d'elle quand on l'a nommée. » — Thérésa : « Je la croyais plus difforme... Elle a, je crois, quelque cheveu. » — Sur Cherbuliez : « M. Cherbuliez est de Genève... Il a fait un *Cheval de Phidias*, ouvrage que la *Revue des Deux-Mondes* adore et qui le mérite. Dans la *Revue des Deux-Mondes*, M. Cherbuliez se distingue par des grâces compilées auxquelles il ajoute un petit accent de Genève qui n'y sert pas

de petit ornement. Il ne néglige rien de ce qui peut assommer l'ami lecteur. » — Sur un journal : « Le *Nain jaune*, journal littéraire fondé par divers Valaques de passage à Paris, d'ailleurs Parisiens parfaits. » — Edmond About : « On a comparé About à Voltaire... Voltaire ne l'a pas volé. » Et ailleurs : « M. About a pris soin lui-même de nous informer qu'on daignait quelquefois l'appeler le petit-fils de Voltaire. » Et ceci sur un libre-penseur : « A son lit de mort, on lui annonce que le prêtre est là. Il répond : « Dites-lui que j'ai lu Voltaire. » Pauvre petit, tu n'avais lu qu'About. » — Sur Couture : « J'ignore quel peintre est M. Couture. Je crois qu'un grand succès l'a mis au rang des contestés. » — Sur une pièce : « La pièce est mauvaise. D'ailleurs, M. Legouvé, de l'Académie française, y a mis la main. » — Sur Champfleury : « M. Champfleury passe pour n'être point décoré. » — Il appelle Louis Jourdan : « Vase d'érudition », et M. Edgard Quinet : « L'immense M. Quinet... M. Quinet sait tout; il ne sait que cela, mais il le sait bien... » — Un journaliste l'avait provoqué en duel : « Il voulait me tirer du sang, il ne me tira que de l'encre et je persistais à lui laisser la vie. » Sur un auteur : « Il valait mieux que ses livres et méritait de ne les avoir pas faits. » — A propos d'un article de Louis Jourdan sur le P. Nonotte et le P. Patouillet, les savants réfutateurs que Voltaire a tant ridiculisés : « Voltaire a surtout appelé Nonotte Nonotte et Patouillet Patouillet. C'est le fond de cette fameuse moquerie. Supposons que Nonotte se fût nommé Havin et que Patouillet se fût nommé Jourdan, et il n'y aurait plus rien de drôle. Objecterez-vous qu'au *Siècle* on a des noms tout gracieux : Plée, Havin, Gigault de la Bédollière, Jourdan ? Allez, tout cela n'est pas si loin du son de Patouillet. Il y a des gens que ces noms font rire. Observez, cacographes, qu'aucun de vous ne passe nulle part pour la fleur des pois... » — Napoléon III daignait, paraît-il, quelquefois écrire dans le *Constitutionnel* certains articles modestement signés : Boniface : « Boniface, qu'est-ce que c'est ? Cela se mur-

mure, on ne l'articule pas. Autant le ciel est au-dessus de la terre, a dit un jour l'ami Guéroult, qui sait bien des choses, autant Boniface est au-dessus de Grandguillot. Voilà de quoi rêver, car Dréolle et Vitu sont grains de poussière devant Grandguillot, qui n'est rien devant Boniface. » Ailleurs encore : « Sur cinquante écrivains de profession, nous en comptons trente-quatre plus ou moins timbrés et quinze tout à fait fous. Ces quinze sont philosophes. » — Une femme auteur : « Sosthénie a toute sa vie désiré l'amour d'un scélérat et n'a jamais pu obtenir que le caprice des drôles. » — Une autre bas-bleu : « Il me semble que si ma femme signait de tels livres, j'aurais quelque scrupule à signer ses enfants. » — Sur Rémusat : « M. de Rémusat n'a rien en propre que sa frivolité inoffensive. » — Jules Ferry : « M. Thiers se baisse, ramasse quelque chose et nous le présente : c'est M. Ferry. » Il parle quelque part des « eaux grasses » de Béranger. Il appelait très sérieusement Louis Blanc : « M. Blanc ». Il disait : « M. Nisard excelle dans le genre nul. » Etc.

On remplirait des volumes avec des citations de ce genre. Veuillot est intarissable. Et quelle délicatesse dans la violence ! Que d'élégance dans son rugissement ! Il assomme sa victime avec un goût parfait. Il n'insulte pas, il se moque ; il ne se fâche pas, il persifle. On sort de ses mains hué, humilié, bafoué, lardé, lacéré et dégradé. Il vous séduit et vous désarme par la continuelle plaisanterie d'un style toujours supérieurement littéraire. Avec cela facile à se radoucir, prêt à causer, acceptant la discussion, offrant les colonnes de son journal à Montalembert et à Proudhon, qui l'estimait fort et disait de lui : « Il a le coup de maillet sincère. » A moins d'être blessé à mort, comment, d'ailleurs, ne pas reconnaître la probité de ses convictions ? Comment s'empêcher d'approuver les trois quarts des choses dont il prend la défense ? Que défend-il, en somme ? Ce qui est noble, respectable, élevé, morale, religion, devoir, propriété, famille, idéal. Que condamne-il ? Ce qui est blâmable, douteux, ridicule, équivoque : gros-

sièreté de l'athéisme, nudité du Salon, prétentions de la Science, insolences des négateurs, la niaiserie de Garibaldi, la pose de Byron, le dilettantisme de Sainte-Beuve, l'ineptie de Béranger, les palidonies d'Hugo, cuistrerie, sottise, comédie politique, immoralité universelle. On est émerveillé que quarante années d'un pareil combat n'aient pas un instant affaibli cette prodigieuse faculté d'improvisation. Dans ce métier, où le succès est si éphémère, où le style se fane si vite, il est le seul publiciste qu'on relise avec plaisir et qui ait résisté à l'épreuve de la réimpression.

C'est qu'il eut le don exceptionnel d'écrire solidement ce qu'il écrivait promptement. Sa pensée n'avait besoin que de naître pour se fixer. Ce prosateur spontané savait pourtant le prix du travail et corrigeait assidûment quand on lui en laissait le loisir. Dans les conseils littéraires qu'il donne à la fin de *Rome et Lorette*, il est d'avis que nous devons « viser à faire de notre mieux tout ce que nous faisons, qu'il faut donner à nos écrits toute la solidité et tout l'agrément possible, qu'il faut passer des jours et des nuits sur un seul chapitre ». — « Cherchons le style, disait-il, c'est par là que nous serons lus... Le style est l'art sublime qui bâtit des palais impérissables à la pensée humaine. » Il déplore « la facilité de produire sans labeur » et il pense qu' « à force de travail, on devient un écrivain pur, clair, correct, élégant même ». Malgré sa grande facilité, Veuillot, on le voit, gardait les bonnes traditions de l'art d'écrire.

On peut suivre, dans l'œuvre biographique de son frère, les intéressantes étapes de cette belle carrière sans arrêt et sans défaillance. Les trois volumes d'Eugène Veuillot, précieux témoignage d'impartialité et de juste vénération, contiennent non seulement l'histoire d'un grand journal et d'un beau caractère, mais ils font merveilleusement revivre, à travers une documentation pittoresque, les luttes politiques, les mœurs, les passions et les événements de toute une époque. Converti par son frère au

catholicisme militant, Eugène Veuillot combattit pendant quarante ans à ses côtés avec une fidélité touchante. Louis en mourant lui légua sa plume (1883). Le survivant ne faiblit pas sous ce poids. Vingt ans encore il continua l'œuvre commencée et fut lui-même un très noble écrivain, certainement un des premiers journalistes de notre temps. L'*Univers* a prospéré dans ses mains et aujourd'hui son fils, M. Pierre Veuillot, maintient par son effort et son talent le prestige et la fortune du lourd héritage.

Peu de journaux ont eu la célébrité de l'*Univers*; il n'y en a pas où il se soit dépensé plus de talent. La rumeur de la bataille s'est apaisée, mais le bruit que fit Veuillot s'entend encore. A la distance où nous sommes, on peut dire que la postérité a commencé pour lui, et que le moment est unique pour apprécier mûrement l'intention et les résultats de son œuvre. Montalembert eut-il raison de le considérer comme « l'ennemi le plus redoutable de la religion que le XIXe siècle ait produit » ? Aucun catholique, je crois, ne le pensera. Le service que Veuillot a rendu à la religion n'est pas de ceux qui se pèsent matériellement ni qu'on puisse toucher du doigt. Il est tout intérieur. Le directeur de l'*Univers* a renouvelé l'énergie, le courage, la vitalité du parti catholique. Il n'a pas changé l'esprit de son siècle, puisque son siècle est en train de creuser un plus profond abîme entre la religion et l'Etat. Mais, en l'épurant au feu des disputes, Veuillot a laissé le catholicisme peut-être plus persécuté, à coup sûr beaucoup plus fort. A l'heure qu'il est, tous les esprits impartiaux, sans distinction d'opinion, ont senti la nécessité de soutenir la cause religieuse, qui se confond désormais avec la cause de la liberté. Certes, Veuillot manqua parfois de confiance dans l'épreuve, et il lui est arrivé de voir l'avenir sous des couleurs un peu sombres. Ainsi il ne comprit la Papauté qu'avec le pouvoir temporel. Or, le pouvoir temporel est tombé, et il s'est trouvé que le Pape a grandi devant l'Europe, et que les consciences civilisées lui ont refait un trône intangible. Mais que de

victoires acquises pour quelques erreurs passagères ! Une large portion de la liberté d'enseignement, que Veuillot réclamait, demeure aux mains des catholiques. Veuillot a terrassé le gallicanisme, qui menaçait politiquement l'autorité doctrinale de Rome. Il a vu proclamer le dogme de l'infaillibilité pontificale, qu'il appelait de tous ses vœux comme la condition même de l'unité religieuse. Dans le domaine des questions où son intervention a tenté d'achever par la presse ce que de Maistre avait commencé par le livre, on reconnaîtra qu'il n'existe plus guère aujourd'hui de dissidences. Veuillot ne pouvait pas prévoir les derniers problèmes qui restent à résoudre, comme la crise exégétique, que Rome tranchera quand elle voudra, et l'entrée en scène du parti catholique républicain qui, une fois établie la séparation des Eglises et de l'Etat, n'aura plus sa raison d'être.

Maintenant que les clameurs se sont tues et qu'ont disparu toutes les rancunes, on peut avouer, sans manquer de charité, que la véhémence de Louis Veuillot ne fut peut être pas tout à fait un mal. Il fallait frapper fort pour bien montrer que la religion savait utiliser l'arme qu'on exploitait contre elle et que Veuillot le premier a fait passer dans ses mains. On se souviendra désormais qu'elle a pu, elle aussi, sur le terrain du journalisme, combattre d'égal à égal, élever la voix, faire valoir ses titres, lutter pied à pied et à découvert. L'emploi de cette arme nouvelle a pu inquiéter un instant les libéraux, mais, je crois, n'a pas desservi l'Eglise. Contestera-t-on que cette intransigeante apologie ait largement contribué à la propagation des idées religieuses ? Ce qui, du moins, n'est plus discuté, c'est que Veuillot fut réellement un grand écrivain. Etudiée et bien comprise, définitivement éclatante depuis qu'elle ne blesse plus personne, son œuvre s'explique et se justifie. On peut aujourd'hui mesurer à sa taille ce fier catholique. Il a dépassé ses contemporains et il nous dépasse encore de toute la grandeur d'un héroïsme violent dont le dernier mot nous échappe. Il mit au service du Christ et de l'Eglise

les ressources d'un talent de premier ordre et la fidélité d'une longue vie irréprochable. Je ne recuse pas la sincérité de ses adversaires ; je n'ai pas qualité pour décider entre les croyances. Mais, quand on connaît bien l'idéal de Veuillot et comment il l'a réalisé, on est forcé de convenir que toutes les opinions ne font pas si haute figure dans le monde. Il y a des doctrines plus faciles à porter et qui exigent de moindres sacrifices. Le scepticisme, qui n'engendre que l'incertitude morale, sera toujours une théorie infiniment plus commode. Croire à Dieu, pratiquer la réligion, faire accorder sa conduite avec sa foi, tout soumettre à l'unique direction d'une pensée surnaturelle, c'est certainement avoir de la vie une conception plus élevée et plus pure. Pour ma part, je ne connais rien de plus grand ni qui soit plus digne de respect et d'admiration.

Antoine ALBALAT.

Les corrections manuscrites de Veuillot.

L'œuvre de Veuillot est surtout une œuvre de journaliste, c'est-à-dire d'improvisateur. Le journalisme est une profession terrible. Inspiré ou non, il faut écrire, s'arracher les idées. Le talent de Veuillot fut toujours à la hauteur de cet effort, qui eût tari la verve des mieux doués. Ses articles ne sentent jamais la hâte ; la langue en est toujours solide et le ton se soutient jusqu'au bout. Son aimable secrétaire, M. Tavernier, nous disait qu'il écrivait presque d'un trait quand le sujet l'inspirait. D'autres fois la verve n'arrivait pas, et il peinait horriblement. Quand il fit des livres et qu'il put travailler, il travailla énormément. Ses théories sur le style suffiraient à nous l'appren-prendre, si ses manuscrits ne nous en donnaient la preuve.

Notre volume d'extraits contient les principaux passages du chapitre sur le travail littéraire qu'il publia dans *Rome et Lorette*. Le lecteur s'y reportera. Veuillot conseille de « consacrer du temps à son œuvre » ; de « perfectionner la forme, de retrancher... de renfermer en une phrase ce qu'on aurait dit en deux pages ». — « Il faut travailler à bien dire... chercher le style. » Il pense qu'on ne dure que par le style. Il croit à la formation du talent par le travail. « A force de travail, dit-il, on devient un écrivain pur, clair, correct, élégant même. » Il recommande surtout d'étudier et de lire les classiques français. On retrouve souvent dans sa correspondance la trace de son application et de son labeur. Rassurant sa sœur sur un article qu'il envoie de Rome, il écrit : « Sois tranquille sur le premier article du nouvel *Univers*. Il est fait, et le public, *qui n'a pas vu les corrections*, le trouvera de main de maître. D'ailleurs les corrections sont corrigées (1). » Et

(1) *Lettres à sa sœur*, I, p. 164.

ailleurs : « Le père abbé n'est pas d'avis que je jette mon manuscrit au feu... *Quand je l'aurai* refait, à la bonne heure... » (1).

MM. Pierre et François Veuillot, avec une amabilité infiniment cordiale et toute désintéressée, ont bien voulu me communiquer différents manuscrits du célèbre polémiste. Ce sont des brouillons, des recopies, des projets, des articles inédits. Presque tous sont retouchés, couverts de ratures, et bien des passages refaits plusieurs fois. Citons quelques exemples de ces corrections.

Voici d'abord deux rédactions d'un même passage. Les phrases imprimées en italique sont celles qui ont été biffées par Veuillot.

RÉDACTION D'UN MORCEAU
QUI SERA COMPLÈTEMENT REFAIT

PREMIÈRE RÉDACTION

Haine aux périphrases : c'est un axiome *général* des nouvelles écoles. Je le trouve salutaire et je l'admets. Néanmoins il y a de bonnes périphrases, et de celles-ci il en faut. *Je le dis contre ceux qui me reprochent de n'en pas user. Je le dis au profit, à l'avantage et à l'encontre de plusieurs adversaires qui sont plus fidèles à m'appliquer leur précepte qu'à me reconnaître le droit de réciprocité.* La périphrase est une politesse, une forme de politesse et un travail d'art. Je voudrais avoir le temps, je m'y adonnerais... J'en userais beaucoup, si la façon demandait

DEUXIÈME RÉDACTION

La nouvelle école, par diverses raisons, qui ne sont pas toutes de premier choix, proscrit la périphrase. J'admets le principe. Néanmoins, il y a de bonnes périphrases qui sont un travail d'art, une forme de politesse ou un soin de justice. De celles-ci il en faut. Certains noms ne méritent pas que la sottise les afflige, et d'autres ne sont pas dignes qu'on les décore, etc.

(1) *Id.*, I, p. 183.

moins de temps. *J'en ai introduit quelques-unes dont j'ai reconnu l'opportunité là où elles m'ont semblé nécessaires.*

Quant aux choses en général, on doit se garder d'ôter « le mot mis en sa place. »

On ne saurait mieux se condenser. Veuillot n'hésite jamais à sacrifier les premières idées qu'il trouve. Il renonçait très vite à l'excès de sa propre verve. L'étude un peu détaillée de ses manuscrits nous prouve qu'il possédait suréminemment cette grande qualité, la plus importante peut-être du métier littéraire.

CHAPITRE SUR SES POÉSIES

PREMIÈRE RÉDACTION

Cependant ces poètes *célèbres*, tant fêtés, tomberont par grands morceaux et quelques-uns même quasi tout entiers, *pour n'avoir pas été dans* les conditions nationales de la poésie. Le fond de la nation *ne les a pas, n'a pas véritablement épousé* ces muses, qui ne *lui ont jamais parlé* sa vraie langue ou qui *n'ont jamais eu* ses vrais sentiments. Elles ont triomphé comme des maîtresses, *elles en auront tout le sort, la passion assouvie et s'éteindra,* elles seront lâchées comme des maîtresses. Les vapeurs vides de Lamartine, indécises de *couleur*, forme de couleur et même de ton, l'athéisme enfantin et exotique de Musset trop entré dans la peau de Byron ; les bariolages effrénés et *perpétuels* de M. Hugo, les tours de force *enragés* et insensés de M. Hugo et enfin le *grossier* matérialisme de Béranger soldatesque, bachique, *culinaire* et libertin, *le tout à faux et à froid,* ne sont pas ce qu'il faut au français. *Il veut* de la raison, de la finesse, les sentiments forts et vrais. *Ce bronze a comme besoin qu'on y grave des choses justes, pensées justes, durables et éternelles.* Le faux s'en efface *tout seul et en même temps dissout le* fier métal sur lequel on a prétendu le *buriner. En un mot, le français en prose comme en vers veut premièrement être respecté et secondement* parler raison. Qui ne lui fait pas raison le violente et sera tôt ou tard vaincu. *Il a la prétention de mettre d'accord la raison et la rime et n'admet pas leur vieille inimitié. Il exige qu'elles s'entendent*

ou il cesse d'écouter. Défaut non sans cause, proclamant non sans *justice qu'il ne lui plaît nullement* de savoir les langues étrangères, attendu qu'elles n'ont point été faites pour lui. Sans doute *il se contentera souvent et longtemps* d'un semblant; *mais il lui faut*, *requiert* au moins ce semblant. C'est par ce semblant que Voltaire l'a pris *et qu'il a* fallu un siècle avant *qu'on vît* tomber les *stupides* plâtras de la *Henriade* et du *Discours en vers*. C'est par la vigueur de la *raison* élégante *que vivent Boileau*, par la finesse et la justesse de l'esprit et de l'expression que vivent Boileau, La Fontaine et Molière.

. . . .

J'ai rimé sur cette règle. *J'y ai pris l'audace de ramasser mes vers* gisants. Bien ou mal, *j'ai voulu*, *j'ai essayé* de dire quelque chose, et si j'ai failli, ce n'est pas faute de bonne volonté. J'espère *qu'en tombant*, *j'ai du moins* montré qu'au moins *suis* tombé sur le bon chemin *et qu'en tombant* montrant le but que ma faiblesse ne peut atteindre. Ici comme ailleurs *j'ai fait de mon mieux*, souhaité faire de mon mieux par respect pour les idées que je défends et pour les lecteurs *près* desquels elles m'ont valu une sorte de crédit. On le verrait davantage, si le tourbillon *où me jette mon service me permettait de moins produire et de me* corriger avec plus d'assiduité... Par nature, il me plairait de ne blesser personne et de faire paix à l'erreur pour ne pas toucher l'errant.

DEUXIÈME RÉDACTION

Cependant ces poètes tant fêtés tomberont par grands morceaux et quelques-uns même tout entiers pour *s'être soustraits aux* conditions nationales de la poésie. Le fond de nation *se refuse* à ces muses qui *ne lui parlent pas* sa vraie langue ou qui *n'éprouvent pas* ses vrais sentiments. Elles ont triomphé comme des maitresses, elles seront lâchées comme des maîtresses . . . .

. . . .

. . . .

. . . les bariolages effrénés et les tours de force insensés de M. Hugo, enfin le froid matérialisme de Béranger, soldatesque, bachique et libertin, ne sont pas ce qu'il faut au génie du Français. Ce noble bronze requiert la raison, la finesse, les sentiments hauts et vrais. Le faux s'efface lui-même du fier métal sur

lequel on a prétendu le graver. En vers commun, en prose, le français veut d'abord parler raison. Qui ne lui fait parler raison le violente et sera tôt ou tard vaincu. Il n'admet pas la vieille inimitié entre la raison et la rime. Il veut qu'elles s'entendent ou il se refuse, et le lecteur s'en va proclamant, non sans droit, qu'il lui plaît de ne savoir pas les langues étrangères, attendu qu'elles n'ont point été faites pour lui. Sans doute, il est devenu moins délicat ; il a appris à se contenter d'un semblant. Mais il veut au moins ce semblant. C'est par ce semblant que Voltaire l'a pris et qu'un siècle n'a pas été de trop pour faire tomber les plâtras de la *Henriade* et du *Discours en vers*.

On voit, dans cet exemple, le travail de condensation créer visiblement la netteté du style. C'est le procédé habituel de Veuillot.

Mais voici un extrait plus instructif et plus passionnant. Ce sont trois rédactions du même passage :

PREMIÈRE RÉDACTION

Tel qu'il est, ce volume m'intéressa. Il contient toutes sortes de paysages et de petits portraits qui m'ont rappelé une longue vie assez occupée des choses de l'esprit. Cette vie a été assez guerroyante, mais ni fade, ni oisive, ni surtout déloyale, et, Dieu merci, pas ennuyeuse. Je l'ai employée au bien, suivant ma conscience et mes forces. J'ai aimé les belles choses, j'ai aimé et honoré les honnêtes gens, j'ai combattu les méchants et les sots. C'est le tableau vrai et, il me semble assez attrayant d'une laborieuse vie.

DEUXIÈME RÉDACTION

Tel qu'il est, ce volume m'a intéressé. Il contient toutes sortes de tableaux et de portraits qui m'ont rappelé une longue vie assez occupée et même guerroyante, mais qui n'a été ni fade, ni oisive, ni triste, ni ennuyeuse. Je l'ai employée au bien comme je le pouvais, j'ai fréquenté les honnêtes gens, j'ai combattu les méchants et les sots. C'est le tableau vrai et assez attrayant d'une vie d'ouvrier de lettres à une époque où cette classe a (joui et procuré aux autres), a joui d'une importance

qui (n'a été favorable ni à elle ni aux autres), qu'elle ne mérite guère et qui ne lui a pas toujours autant réussi. Voilà une raison de ce volume, qui me vient en dernier lieu. J'avoue que si elle ne m'était pas venue je l'aurais publié tout de même.

(manque.)

TROISIÈME RÉDACTION

Tel qu'il est, ce volume m'intéresse. Il contient toutes sortes de paysages, de petits portraits, d'*idées et d'émotions sincères qui me rappellent une longue* existence uniquement occupée des choses de l'esprit... Vivre est ennuyeux. Je ne crois pas que cela l'ait jamais été ni puisse l'être. Pour moi, je confesse que je serais injuste si je me plaignais de la vie. Ce serait de la poésie moderne. Ma vie n'a été ni plate, ni oisive, ni fade, ni tourmentée. J'ai honoré les belles choses, je les ai aimées; j'ai fréquenté et aimé les honnêtes gens. Je n'ai jamais été forcé d'entrer en relation avec les autres; j'ai combattu les méchants, je me suis moqué des sots. J'ai été, dans mon petit rang avec mes petites capacités, un homme de bien et Dieu m'ayant fait la grâce de ne pas aspirer à autre chose qu'à la royauté certaine du chrétien, j'ai été aussi heureux que je pouvais l'être et bien par delà mes mérites. Qu'il me soit permis de rendre cette justice au Dieu très bon qui m'a protégé et donné la possession de la lumière.

En comparant ces trois morceaux on constate que ce sont surtout des refontes libres d'un même thème. Veuillot cherche ici à dire autrement plutôt qu'à dire mieux ce qu'il a écrit. Il hésite, il amplifie, il n'est pas satisfait, il veut trouver autre chose.

Un dernier exemple pour finir :

PHRASES REFAITES

RÉDACTION	CORRECTIONS
En ce genre, il faut autant que possible *ôter tout prétexte même à la malveillance.* Scrupules les plus exagérés. Ce-	En ce genre, il faut autant que possible contenter même les scrupules exagérés. Cependant, ne me croyant pas tenu

pendant, ne me croyant pas tenu *d'écrire absolument pour tout le monde. Ceux que leur position tient à l'écart des spectacles et des dangers du monde*, j'ai conservé des *morceaux* où je pense *n'avoir usé que du droit* strict des moralistes. *J'ai réuni ces pièces sous un titre commun : l'amour, le chapitre se compose de trois poèmes ou tableaux où sont dépeints trois caractères de l'amour...*	de n'écrire que pour les adolescents, j'ai conservé des poèmes où je pense n'avoir pas franchi le droit strict du moraliste. Réunis sous un titre commun : l'amour, ils présentent trois différents caractères du phénomène étudié.
Il n'est pas seulement licite il est nécessaire que la littérature chrétienne *dise un mot sur ces choses-là. C'est à ceux qui en ont le soin, d'empêcher, de veiller à ce que le voile ne soit levé qu'autant qu'il faut.*	Il n'est pas seulement licite, il est nécessaire que la littérature chrétienne touche ces points importants. Que ceux qui en ont le devoir y veillent.

Veuillot, on le voit, cherche surtout la concision, la sobriété, la force. C'est sa marque. Même ses articles spontanés gardent ce mérite de condensation. Il sait que, pour bien écrire, il faut resserrer, sacrifier, laisser la moitié des idées en route.

En multipliant ces citations, on pourrait faire un intéressant article de démonstration littéraire, qui dépasserait de beaucoup les limites de cet avant-propos. Il nous suffira d'avoir montré comment le grand improvisateur par excellence nous donne lui-même l'exemple de la rature, de l'effort et du travail.

A. A.

POLÉMIQUE



SAINTE-BEUVE ET RABELAIS

1850.

Entre les grands écrivains du grand parti de l'ordre, qui livrent tous les jours tant de grands combats en faveur des grands principes sociaux, M. Sainte-Beuve, de l'Académie française, mérite une mention spéciale et par sa diligence et par la qualité singulière des services qu'il rend à la vertu publique. Cet homme de lettres donne tous les huit jours au *Constitutionnel* un article qui tient un bon quart de la feuille. C'est l'accomplissement d'un vœu; c'est pour sauver la patrie que M. Sainte-Beuve se condamne à la corvée hebdomadaire, en jeune homme, sans prendre garde qu'il porte un fagot de lauriers. Ayant vu la France du Gouvernement provisoire, il fut saisi d'un sentiment pressant et soudain qui, à grande volée de locomotive, l'envoya professer la littérature en Belgique et en Hollande. Sa Muse, un peu valétudinaire, n'aimait point l'air des lampions. En ces tristes jours, où rien ne semblait drôle, tout Paris s'amusa de cette hégire. Revenu quand l'inondation démocratique laissa voir un peu de terre ferme aux colombes

du Parnasse, M. Sainte-Beuve parla comme le maître à danser de M. Jourdain : il avait médité dans son exil, et il avait vu que nos malheurs provenaient d'un défaut de littérature ; en conséquence, il allait reprendre le harnais et faire tous les huit jours une leçon de goût ; par là, il défendrait la religion, la famille et la propriété ; et les oreilles délicates n'entendraient plus l'air des lampions.

Ce dessein nous parut un peu haut. Quoi! lui aussi, l'auteur de *Volupté*, le gardien du cimetière où dorment toutes les muses court-vêtues, et qui sait si bien leurs secrètes histoires, et qui fit ses délices de les narrer cent fois, à présent il va moraliser! Mais nous songions à tant de prodiges que la Révolution a faits, à tous ces masques tombés, à cette pourpre de la splendeur matérielle si largement déchirée et qui a laissé voir à nu le corps affaibli et gâté de la société française. Pourquoi un académicien ne verrait-il pas aussi bien qu'un autre ces choses lamentables ? M. Sainte-Beuve est homme de mérite; il sait, il pense, il a du talent, il se fait vieux : pourquoi ne changerait-il pas de voie et ne ferait-il pas la guerre aux mauvais livres ?

En effet, il parut vouloir démentir son passé littéraire, chargé de choses malsaines. Ses premiers articles semblaient rompre avec cette passion étrange qui donne le cachet à tout ce qu'il a écrit et qui fait de la collection entière nous ne savons quel ossuaire d'épicurisme, un temple à Vénus momifiée, desservi par un invalide mélancolique. Son style y gagnait. En guerroyant le pesant et le vide, il se garait du précieux et du tortillé. C'était une autre plume dans une autre main.

Cependant le temps se faisait meilleur ; l'inondation baissait toujours, s'écoulait en petits ruisseaux jusque par delà des frontières ; à l'air des lampions tout à fait éteints, avait succédé le *Ça ira* du *Constitutionnel ;* notre académicien sentit tarir la veine catonique ; en même temps, la veine janséniste et galante renflait. Car M. Sainte-Beuve est janséniste et ne tient guère moins de Port-Royal que de Paphos. Invincible nature ! A peine la garde municipale organisée, ce pénitent de Hollande recommença de déterrer des Cidalises. Il en restait quelques-unes qui étaient oubliées ou pas assez connues. On ne parlait plus de Mme de Courcelles, le public n'avait pas examiné à la loupe le compte rendu que cette coureuse a laissé d'elle-même pour l'admiration des Saumaise futurs ; il n'existait aucun inventaire bien fait des grâces sexagénaires et philosophiques de Mme du Deffant ; on savait mal l'histoire amoureuse de Mme Geoffrin ; quelques toiles d'araignées même s'étaient formées sur madame du Châtelet. M. Sainte-Beuve arrive avec son époussetoir, rebrosse tout cela, l'enchâsse, fait vénérer aux lecteurs du *Constitutionnel* les reliques de ces dames qui eurent le double mérite d'être libres penseuses et de répondre aux feux des hommes de lettres de leur temps. Ce ne sont que beaux adultères, bien raisonnés, bien effrontés, bien philosophiques, accompagnés d'un charmant petit mépris pour les étroites prescriptions de la morale et de la croyance vulgaires. Si une de ces commères a laissé un mot hardi contre ses devoirs injuriés ou de chrétienne ou d'épouse, ou tout simplement de femme, M. Sainte-Beuve le ramasse, l'entoure

d'une glose qui le met bien en saillie et bien en honneur. Ce sont ses friandises; il a un goût à les trouver et une adresse à les assaisonner que personne n'égale. Quel écrivain de ce temps-ci a mieux connu l'art d'insinuer le venin par d'imperceptibles piqûres? Ce n'est pas un furieux qui se rue contre les principes avec des cris de bête enragée; ce n'est pas un visionnaire dont les déclamations ont pour excuse et pour contrepoids la sincérité et l'évidence de sa folie; ce n'est pas un romancier qui arrange des fictions: c'est un historien qui propose l'exemple du vice content, paisible et honoré. Cette femme qui a tout foulé aux pieds, eh! mon Dieu! mais elle était charmante, et spirituelle, et bonne; elle écrivait bien, elle a été heureuse; et, après le bonheur, elle a eu la gloire; et depuis cent ans qu'elle est morte, il se rencontre encore, comme vous voyez, des gens d'esprit, d'honnêtes gens, qui prennent soin de sa mémoire; elle a encore des amants.

Le bel exemple! Sans parler du profit général qui en résulte pour les mœurs du grand parti de l'ordre, combien ce cours de « saine littérature » doit devenir utile à la religion, à la famille et même à la propriété, à celle du moins que constitue le mariage!

Mais M. Sainte-Beuve ne se contente pas d'être revenu à son penchant; il se livre, il enfonce. Ce fleuve où chantent les sirènes adultères roule sur un fond de boue. S'y tenir à fleur d'eau n'est pas longtemps possible; dès que l'on s'engage, il faut toucher le fond et que l'*animalis homo* se déclare. M. Sainte-Beuve subit cette loi vengeresse. Sa dernière leçon de « saine littérature » est une apologie de Rabelais.

Rabelais ne trouvera jamais un juge qui le caractérise avec plus d'indulgence que La Bruyère : « Rabelais est inexcusable d'avoir semé l'ordure dans « ses écrits. Son livre est une énigme. C'est un mons- « trueux assemblage d'une morale fine et ingénieuse « et d'une sale corruption. Où il est mauvais, il passe « bien loin au-delà du pire, c'est le charme de la « canaille : où il est bon, il va jusqu'à l'exquis et « l'excellent; il peut être le mets des plus délicats. » Evidemment, La Bruyère ménage ses coups, par un effet de cette faiblesse qu'il avait comme auteur pour le talent, et comme mécontent pour les libres penseurs et les gens d'opposition.

Si la délicatesse est un mélange de goût, d'honnêteté et de bon sens, Rabelais, malgré tout son génie, n'a pas une page qui soit « le mets des plus délicats ». L'ordure le souille de toutes parts. Quel contentement peut recevoir un noble esprit de cet éternel rire, encore ignoble dans les rares instants où il n'est pas ordurier? Les admirateurs de Rabelais peuvent avoir leurs raisons; pour me le faire admirer, leur escrime est vaine. Le bouffon n'est qu'un esprit inférieur. Il s'arrête au rire, pour n'avoir pas su monter jusqu'à la source haute et sacrée des larmes; il est grotesque par impuissance d'être beau; il ne sait peindre l'humanité sous d'abjectes couleurs, il ne la montre lâche, vile, ridicule, que parce qu'il la voit telle en lui et clouée à la terre par d'infâmes asservissements. Jamais âme ne fut plus enchaînée à l'ignominie que celle de Rabelais, moine apostat et prêtre sacrilège. Il fut une vivante incarnation de cette fureur de la chair qui ferme l'esprit aux choses éle-

vées et saintes, et c'est là le mot de son livre, qui n'est pas du tout *une énigme.* L'homme charnel, l'*animalis homo,* la bête y hurle ce qu'elle peut rêver de plus immonde, s'y vautre dans ce qu'elle peut trouver de plus dégoûtant. Ce qu'il y avait primitivement de noble dans sa nature, elle ne le voit plus, elle ne le sait plus, elle ne le sent plus que pour le nier et le haïr. *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Dei.* Par conséquent, toutes ces lumières de Dieu qui illuminent la conscience et qui deviennent le mobile des grandes actions, ce saint amour du bien, ce sentiment exquis et quasi divin de la beauté morale, cette haine vigoureuse du mal, cette vue profonde et en même temps miséricordieuse des faiblesses humaines qui tempère l'indignation et l'incline à la pitié, tout cela est retiré à l'homme charnel; et il rit au spectacle du monde, comme l'idiot qui voit des marionettes, ou comme le truand qui s'amuse d'un supplice. Comment ce rire pourrait-il beaucoup ou longtemps plaire à des hommes qui se connaissent une âme immortelle?

Mais nous ne voulons pas ici chicaner sur le goût littéraire et moral des amateurs de Rabelais; et nous aurions laissé M. Sainte-Beuve courir au parfum qui l'attire de ce côté, si, pour relever encore plus son auteur, il ne jugeait pas à propos de nous vanter sa vie, ses doctrines, ses mœurs, tournant cette apologie en satire de tout ce que Rabelais abjura. Il est naturel qu'un disciple de Rabelais haïsse les couvents, les moines, la rigueur de la discipline catholique; néanmoins, cette aversion ne dispense pas de toute raison et de toute justice ceux qui veulent s'en exprimer publiquement.

M. Sainte-Beuve commence par un portrait de pleine fantaisie. Il se persuade que l'auteur de *Pantagruel* devait, en certaines occasions, « avoir un air « *vénérable* de docteur et de maître, et représenter en « lui la *majesté* de la science ». Le portrait de Rabelais est à Versailles à côté de celui de Luther. Jamais la pensée n'a pu sortir majestueusement de ces lèvres d'où le blasphème semble s'exhaler en fumée livide avec une essence de fromage et de gros vin. Rabelais est assurément le seul prêtre à qui nos libres penseurs puissent pardonner un pareil visage. Mais ce n'est rien. Personne n'ignore que Rabelais, d'abord religieux franciscain, s'échappa de son couvent ou en fut chassé, à la suite d'une polissonnerie, commise probablement après beaucoup d'autres déjà pardonnées. Voici comment M. Sainte-Beuve tourne ce détail :

« Il avait commencé par être moine, et moine cordelier. Le *sérieux* et *l'élévation de ses goûts*, la liberté naturelle et *généreuse de ses inclinations*, le rendirent bientôt un objet *déplacé* dans un couvent de cet ordre, en cet âge de décadence. Il en sortit, essaya d'un autre ordre *moins méprisable*, de celui des bénédictins, mais il ne put s'en accommoder davantage; c'est alors qu'il quitta l'habit régulier, c'est-à-dire monacal, pour prendre celui de prêtre séculier. »

Ainsi, c'est par vertu toute pure que Rabelais quitta successivement les deux ordres où il avait fait profession ! Que dirait M. Sainte-Beuve, si les cordeliers ou les bénédictins avaient gardé ce confrère?

Plus loin, à propos de l'éducation de Gargantua, dont M. Sainte-Beuve fait l'éloge d'un seul mot, en disant qu'elle est la première notion du système

développé par Rousseau dans l'*Emile,* il revient sur le compte des moines :

« Le jeune Gargantua (avant d'être confié aux soins de Ponocrates) se conduit déjà comme le plus *cancre* et le plus glouton des moines de ce temps-là, commençant sa journée tard, dormant la grasse matinée, débutant par un déjeuner copieux, entendant nombre de messes qui ne le fatiguent guère, et en tout adonné au ventre, au sommeil et à la paresse. En lisant ces descriptions, comme on sent bien le dégoût que Rabelais dut éprouver de cette ignoble vie, quand il était cordelier ! »

En vérité ! c'était de trop boire, de trop manger, de trop dormir, en un mot, qui dégoûtait Rabelais du régime monastique !

M. Sainte-Beuve sait parfaitement à quel point il se trompe et sur Rabelais et sur les moines du temps de Rabelais. Sans doute, beaucoup de désordres affligeaient alors les couvents; il n'en faut pas d'autres preuves que la quantité de huguenots qui s'y trouvèrent. On faisait, dit Bossuet, de bons protestants avec ces mauvais moines. M. Sainte-Beuve n'ignore pas davantage quelle fut la principale amorce des apôtres luthériens pour attirer au nouveau culte les prêtres et les religieux qui avaient les *généreuses* inclinations de Rabelais. Mais enfin, si ce dernier ne souffrait que de l'oisiveté et des bombances de ses confrères, s'il voulait plus de travail, plus de fatigues, plus de mortifications, il pouvait se contenter sans sortir du cloître ni de la famille de saint François. Ce siècle si méprisable et si mal élevé, selon M. Sainte-Beuve, et qui cependant a fourni à l'Eglise et au monde les évêques

du concile de Trente, ne manquait pas de couvents austères ni de religieux menant une vie apostolique et sainte. Qui empêchait Rabelais d'aller dans un de ces couvents-là, satisfaire son goût pour l'étude et pour la pénitence?

Il faut que la passion contre l'Eglise catholique soit bien forte pour que des gens qui n'ont rien de plus cher que l'honneur de leur esprit risquent tout, même de se faire accuser d'ignorance, dans le seul but de l'outrager et d'affranchir ce qu'elle réprime. Ce seizième siècle, qui produisit Luther, Calvin et Rabelais comme l'expression la plus complète de la révolte contre la loi de Dieu, vit l'Eglise remporter par sa seule sagesse et par sa seule vertu son plus mémorable triomphe, après celui par lequel elle se fonda. A côté de sa face humaine, représentée par Luther, Calvin et Rabelais, le seizième siècle en a une autre, toute céleste, toute rayonnante de science et de piété, près de laquelle ces prétendus grands hommes ne paraissent et ne sont que la figure hideuse de la bestialité vaincue. En butte à toutes les forces et à toutes les trahisons du monde, l'Eglise répondit par une floraison merveilleuse de docteurs, d'apôtres et de saints. Tandis que Rabelais bouffonnait dans les cabarets et dans les antichambres, tandis que Luther tendait la main à l'islamisme, dont il avait adopté les dogmes impies et impurs, l'Eglise établissait sa foi et réformait sa discipline au concile de Trente; elle voyait naître la Compagnie de Jésus, elle se rajeunissait en Europe dans le martyre, elle conquérait l'Amérique à son Christ persécuté, elle ouvrait partout des écoles illustres, elle perdait des royaumes sans diminuer

l'abondance de ses charités. Il est permis à M. Sainte-Beuve d'ignorer l'histoire des saints de la famille franciscaine qui fleurirent à l'époque où Rabelais se trouvait trop vertueux pour l'habit de saint François. Nous ne lui parlerons pas de saint Pierre d'Alcantara, de saint Félix de Cantalice, de saint Pascal Baylon, de saint Benoît de Philadelphe, de saint Séraphin, de vingt autres; mais il ne lui est pas permis d'ignorer que le seizième siècle produisit saint Jean de Dieu, saint Thomas de Villeneuve, saint Jean de la Croix, sainte Thérèse, saint Ignace, saint François-Xavier, saint Charles Borromée, saint François de Borgia, saint Pie V; que c'est le temps où écrivaient Bellarmin, Suarez, Tolet, Siret et Maffei; où saint Philippe de Néri fondait l'Oratoire avec Baronius, le savant Tarugi, l'orateur, Silvio Antoniano, le poète; que si la muse des mauvais lieux vomissait Rabelais, la muse chrétienne inspirait Camoëns et le Tasse; que si un apostat faussait la science historique par les centuries de Magdebourg, Clavius, Muret, Baronius et tant d'autres léguaient à la postérité des travaux que la critique n'a point ébranlés; et que ce siècle enfin, où la civilisation chrétienne, un moment submergée en Allemagne, avait failli périr dans toute l'Europe, vit, à son terme, l'islamisme écrasé par la main d'un pape à la bataille de Lépante, et légua au siècle suivant saint François de Sales, saint Vincent de Paul et le règne de Louis XIV, cette splendeur de la France, où certainement l'esprit de Rabelais n'est pour rien.

Que serait-il arrivé, que fussent devenus les lettres, les arts, les sciences, et que fût devenue l'Europe entière, si tout ce qu'il y avait de moines, de prêtres

et de catholiques dans la première moitié du seizième siècle eussent eu les allures, les goûts et les « généreuses inclinations » de Rabelais? S'il ne s'était pas trouvé tant d'hommes saints et forts de leur sainteté, qui, foulant aux pieds les séductions de l'orgueil et de la chair, auxquelles les auteurs et les fauteurs de la révolte cédaient lâchement, ont aimé la foi catholique jusqu'à monter pour elle sur tous les bûchers et sur tous les gibets que leur dressait l'hérésie? Car c'est ainsi que l'on aime l'Eglise et qu'on l'aimera toujours, en dépit des bourreaux et des beaux esprits qui montrèrent alors et qui montreront toujours à quel point on peut la haïr.

Mais, si tout est plaisir dans cette haine, tout n'y est pas profit, et il faut que M. Sainte-Beuve et le *Constitutionnel* le sachent bien : c'est cette haine, quand elle a trop duré et s'est trop contentée, qui met le peuple en rumeur et qui force les gens de lettres à se sauver en Hollande.

M. DESCHANEL, POÈTE

1851.

Aujourd'hui, la *Liberté de penser*, *Revue démocratique*, publie des vers de M. Emile Deschanel, intitulés : *Vendredi-Saint*. Il va sans dire que le Christ et son Eglise y sont insultés, traités de choses finies, d'œuvres humaines qui ont vécu, qui sont mortes, qui ne ressusciteront point. Ce sont là les gentillesses et l'industrie de nos penseurs. Blasphémer ainsi en prose et en vers, n'importe quel jour de l'année, ne serait pas chose entièrement nouvelle, et M. Deschanel, très petit poète, quoique grand incrédule, n'est pas homme à trouver une rime capable de rajeunir ces vieilleries. Mais insulter le Christ en pleine semaine sainte, en présence de la croix voilée et du sanctuaire en deuil, et quand le chant du *Stabat* retentit dans la chrétienté, c'est au moins choisir son heure, et l'opportunité de l'outrage dispense d'y mettre du talent.

Nous n'avons nulle intention de relever les insultes de M. Deschanel. On est sujet à entendre ces choses-là le Vendredi-Saint comme les autres jours. Pronon-

cées dans la rue, elles sont justiciables des sergents de ville ; imprimées dans les journaux, elles regardent le parquet ; rimées, elles ont droit à quelque chose de l'indulgence qu'il faut avoir toujours pour les faiseurs de vers. Tant mieux pour M. Deschanel, s'il est *né poète !* c'est une circonstance atténuante. Il promet la mort aux prêtres qui se rendraient coupables d'un crime que la *Liberté de penser* leur impute tous les jours, celui de combattre la philosophie démocratique. Rien ne pourra les préserver de la fureur du peuple, ni M. Deschanel, ni personne... pas même la *vertu même.* Mais tout cela est en vers ; et l'on sait que la rime a ses exigences :

> Quand je veux dire blanc, la quinteuse dit noir.

Pour s'en convaincre, il suffit d'écouter un instant le poète Deschanel :

> Malheur ! si vos autels *cachent des arsenaux*,
> Si la tour du Seigneur se *chargeait* de créneaux,
> Et si l'airain sacré, voix de plainte et de larmes,
> Se changeait quelque nuit en un beffroi d'alarmes,
> Aux mains des *imprudents cachés* dans votre sein,
> Dont les ambitions sonneraient le tocsin !
>
> Alors, n'écoutant plus la voix de ceux qu'il aime,
> Ce peuple si longtemps trahi... La vertu même
> Ferait, pour l'arrêter, des efforts superflus !
> Ce peuple *sévirait*, ne respecterait plus
> Vos asiles sacrés devenus des repaires ;
> Il broierait du *pi-ed* ces races de vipères *!...*

On le voit, M. Deschanel n'a pas de talent pour les vers, et la rime peut le rendre plus féroce qu'il ne voudrait l'être en réalité.

Le plus triste et le plus curieux, et ce qui prouve

bien l'incurable faiblesse d'un homme qui tient quelques vers en portefeuille, c'est la date du morceau. Ces rimes agglomérées à grand renfort de chevilles sont un travail de la jeunesse de l'auteur. Travail de patience! Il les fit à Bourges, c'est lui qui nous l'apprend, en 1843, sans doute après une mauvaise lecture. M. Deschanel était alors professeur de l'Université. Il ne croyait pas plus en Dieu qu'à présent, nous lui devons cette justice; mais, par crainte du scandale et peut-être aussi par un peu d'attachement pour sa carrière et pour ses gages, il tint son chef-d'œuvre secret, ne le communiquant tout au plus qu'à un petit nombre d'amis, probablement aussi à un certain nombre d'élèves.

Et voyez la justice! Cet homme coupable d'avoir fait de mauvais vers n'a pas eu de repos qu'il ne se fût dénoncé. L'âge est venu et ne lui a pas révélé l'inexprimable ridicule de ces couples d'alexandrins étiques, harnachés de vieilles ficelles, boîteux, poussifs, couronnés, qui traînent et cahotent la patache d'une incrédulité malhonnête. Il les a relus mille fois sans apercevoir les inepties, les pesanteurs, les chevilles, les fautes de prosodie et les fautes de français qui les empuantent; sans éprouver aucune gêne et aucune honte d'outrager la foi chrétienne, précisément le Vendredi-Saint, comme un butor qui s'en irait ce jour-là dévorer quelque charcuterie sur le seuil d'une église. Il n'a pas rencontré un ami pour l'avertir qu'il faisait du même coup, blasphème à part, une chose grossière et des vers plats. Il a fallu qu'il reçût son châtiment, et que la pièce vînt au sifflet. C'est bien fait; c'est juste!



ALPHONSE KARR ET LAMARTINE

M. de Lamartine sera signalé entre les illustres qui ont donné le détestable exemple de l'amour du bruit pour l'amour de l'argent. Où ce licol ne l'a-t-il pas traîné? Que de feuillets entassés malgré Minerve, et que de négoces pour placer ces inexorables paraphrases! Il a promené partout sa grasse pauvreté, tendu sa sébile au coin de tous les feuilletons, employé toutes les ruses pour obtenir par cette industrie de la mendicité poétique, dont il est le créateur, tout l'or et tout le billon que la compassion et la vanité se peuvent laisser traire. C'est le bon pauvre de la France. Sans doute

On le voit, pour son intérêt,
Moins à la porte de l'église
Qu'à la porte du cabaret.

Mais il ne dédaigne pas pourtant la porte de l'église et il a des rabatteurs dans le Nouveau Monde, qui exploitent son christianisme d'autrefois pour écouler les produits de son panthéisme d'aujourd'hui. On a nommé la popularité qu'il cherche ; on a vu la fureur

de ses prosternements devant l'ombre de Béranger; ne sachant plus de quel piment relever ses prospectus, voici qu'il passe à l'excentricité. Il écrit une lettre en vers à M. Alphonse Karr.

M. Karr appartient à l'élite du *Siècle;* il est en grand renom d'originalité dans les boutiques. C'est le sourire de M. Havin et le côté galant de M. de la Bédollière. Il exploite depuis quelque trente ans une vingtaine de bons mots qui ne sont point dépourvus de tout sel, et un certain bouquet d'herbes d'Allemagne qui ne manquent pas absolument de saveur. A ce fonds, il a ajouté un assez joli talent de mise en scène personnelle. On a toujours entendu parler de son jardin, de sa barque, d'un soldat qu'il a tiré de l'eau, d'un dogue qui voulut le manger, d'une dame de lettres qui voulut l'occire. Présentement il est établi jardinier dans les environs de Nice, et le succès de ses livres bénéficie du succès de ses oignons. Après tout, rien de plus licite. M. Karr, s'il ne vit pas de tailler sa plume, a bien le droit de tailler sans cesse la queue de son chien; on peut même honorer sa persévérance. Ce qu'il a de moins louable, c'est un voltairianisme très inculte et très injurieux; mais cela fait partie de sa petite pacotille de bons mots, et il n'a que tout juste son compte pour en fleurir le rez-de-chaussée de M. Havin. M. Karr s'est fait jardinier à Nice, dit le *Siècle,* « sans cesser d'être homme de lettres et homme d'esprit ». Ainsi M. Jourdan s'est fait allumeur d'actionnaires dans un journal de finances, sans cesser d'être bec de gaz chez M. Havin.

M. de Lamartine écrit donc à M. Karr une lettre en vers « semi-sérieuse ». Il conte mélancoliquement à

ce correspondant bizarre cent choses augustes : qu'il a bien du chagrin, qu'il est bien las, qu'il voudrait bien suspendre sa veste à son buisson, et « déchaussant ses pieds percés de dards sans nombre, lui dire en l'embrassant : Ami, vite un peu d'ombre ! » Il le charge de louer pour lui une colline où il pourra, l'an prochain, abriter ses douleurs. De là il glisse aux chers souvenirs de la révolution de Février : lui et M. Karr y furent si beaux ! Puis il passe à Cicéron, le dernier des Romains, dont il décrit la mort accordée aux rancunes de Fulvie. Cicéron arrive en cette affaire parce que M. de Lamartine et M. Karr lui ressemblent, étant grands républicains, grands amateurs de jardin, grands gens de lettres, grandes victimes de l'ingratitude populaire et des tyrans. Jusqu'ici le pauvre M. Karr avait été bien méconnu! Enfin, pour compléter la ressemblance de M. Karr et de M. de Lamartine avec Cicéron, ils sont tous deux assassinés par Fulvie; mais quelle Fulvie!

Notre Fulvie à nous, c'est quelque amer Fréron,
Dont la haine terrestre au feu du ciel s'allume,
Et qui nous percera la langue avec sa plume.

Je crois que j'ai tout à fait le droit de prendre ici la parole. Je la prends et je proteste pour Fréron.

Je le connais très bien, ce pauvre Fréron. Jamais il n'a trouvé que M. Karr eût une langue ; il n'a donc jamais voulu la percer. Quant à M. de Lamartine, c'est autre chose ; il a deux langues : l'une est belle et noble, qui a récité de beaux et nobles vers ; l'autre diffuse et chargée, qui a débité en prose et en vers de detestables sornettes et aussi misérablement flatté

l'erreur populaire qu'aucun rimeur de cour les folies d'aucun roi. De ces deux langues, le Fréron que je connais a toujours admiré la première ; de grand cœur il percerait (avec sa plume) la seconde! C'est à la plume de percer les langues, et souvent elle n'a pas de plus utile emploi. Avant de s'appliquer à nettoyer la langue de Béranger, M. de Lamartine s'était efforcé de percer la langue du Dante et celle de Musset. L'autre jour, un monsieur du *Siècle* crut glorieusement percer la langue de Bossuet : pourquoi Fréron n'aurait-il pas le droit de percer la langue de M. de Lamartine, la seconde, celle qui est malade, et aussi la langue de M. Karr, si M. Karr venait à parler?

A l'égard de M. de Lamartine, cette opération n'est pas seulement permise, elle est nécessaire, elle est urgente : la maladie empire. Sa lettre à M. Karr renferme des maximes que la critique ne peut tolérer. Dans les nudités d'une décadence vengeresse, les plus condamnables théories du mercantilisme littéraire s'y étalent sous les plus risibles boursouflements de la vanité.

La décadence ! Qui voudra bien savoir ce que c'est et jusqu'où cela peut aller, qu'il compare l'ode sur le génie, à M. de Bonald, et cette épître « semi-sérieuse » à M. Karr, jardinier. Toutes les décrépitudes y sont : fautes de goût, chevilles, pesanteurs, somnolences, notes fausses, notes croquées, notes ratées, les heurts, les fondrières, la stérile abondance, l'effort impuissant, la honteuse facilité, tout!

En France, presque toujours les lyriques ont eu l'esprit vif. Racine, sans compter le charmant badinage des *Plaideurs*, a laissé vingt épigrammes des

mieux venues et quelques pages de prose très fine et très alerte. Cette gracieuse faculté manque totalement à M. de Lamartine. Jamais il n'a su badiner. Son *semi-sérieux* est un va-et-vient perpétuel des limites grotesques du pompeux aux frontières ridicules du lugubre ; ses familiarités exhalent un relent épique le plus dissonnant et désagréable que l'on puisse imaginer. Après avoir averti M. Karr qu'il sent le besoin de se plonger dans son sein et de se faire sur la plage un oreiller de sable où le flot le submerge d'oubli, il s'écrie :

Il faut à tout beau soir son jardin des Olives !

Quel souvenir entre ces deux marchands de gaudrioles ! Ce qu'il veut dire, d'ailleurs, il n'en sait rien. Une rime en *ive* est tout le but et toute l'excuse de cette insupportable irrévérence. La rime, le traînant où elle veut, l'accroche dans des asservissements qui feraient rougir un facteur de bouts rimés. Il décrit la maison qu'il veut avoir :

Vingt ou trente oliviers à l'ombre diaphane
N'y sont-ils pas penchés par la corde de l'âne ?
. . . .
N'y bénit-on pas Dieu de cet arpent de terre
Où l'on repose en paix sous l'arbre sédentaire,
Où l'on s'éveille au moins comme on s'est endormi
Sur cette fourmilière où l'homme est la fourmi ?

N'y voit-on pas :

Le long râteau qui peigne et qui grossit en gerbes,
Quand la faulx a passé, les verts cheveux des herbes ?

Les Précieuses, voulant avoir des fauteuils, demandent qu'on leur « voiture les commodités de la conversation ». Le semi-sérieux de M. de Lamartine regorge de semblables élégances. La demoiselle anglaise qui achète, au marché de Nice, les fleurs de M. Karr, est d'*Albion la vierge au teint vermeil ;* l'humide Tibur est trempé des *gouttes de Neptune ;* depuis « qu'en un carré de fleurs sa vie a jeté l'ancre », l'excellent monsieur, assimilé à Jeannot Lapin, vit de thym au lieu de vivre d'encre,

Et cent autres pathos
A mettre en pâmoison Madelon et Cathos.

Mais la littérature n'est rien encore ; il faut voir la morale.

Donnons d'abord un regard aux boursouflements de la vanité. Cette passion mignonne des gens de lettres prend des proportions qui fatiguent l'indulgence et même l'habitude. M. de Lamartine n'y met plus aucun ménagement. A mesure qu'il se détériore, il s'exalte dans l'admiration de soi-même. Hier il s'abîmait et se ravalait dans l'auréole de Béranger ; il demandait un recoin, par grâce, sur le mausolée qu'il propose d'ériger à cet Anacréon de Suresnes. De telles feintises sont bonnes en passant. On quêtait ce jour-là en orphelin de l'amitié, et le vieux chapeau du défunt pouvait favoriser la recette ; mais M. de Lamartine a sa pensée sur la grandeur humaine, et, suivant son estime, lui seul est grand. Les journaux s'amusent à faire courir des vers qu'il écrivit pour être gravés au bas de sa statuette. Autrefois on se contentait d'un

quatrain que l'on mettait pudiquement sous le nom d'un ami. M. de Lamartine n'a pas pu s'assouvir sur son propre compte à moins d'une ode; il s'est décerné cinquante alexandrins, et l'inscription est deux fois longue comme le monument. Il trouve qu'il a sept âmes. Il se voit un pied qui lutte, un front qui vibre, des lèvres de feu, un cœur qui bondit, un geste serein, un bras qui commande, un œil qui rêve, et une *arche du flanc* que l'extase soulève; il est soldat, poète, pontife, tribun; il finit par dire à son sculpteur (un amateur nommé d'Orsay, qu'il appelle Phidias), que c'est une imprudence d'avoir moulé son image, parce que le souvenir de l'ingratitude publique à son endroit pourra dégoûter quelqu'un de la vertu et de la gloire, et qu'il faut éviter que, « faute d'un cœur, un siècle soit perdu ». Voilà l'opinion humble qu'il a de ses mérites. S'adressant à M. Karr, Il ne prend pas tant de large; mais il enchérit sur l'habitude où sont nos gens de lettres de se montrer en déshabillé; il se montre en baignoire. Ici M. Karr pose pour la postérité. L'amateur d'Orsay est devenu Phidias pour avoir modelé M. Lamartine; M. Karr passe Aristippe, « Aristippe masqué du front d'Alcibiade » pour avoir assisté M. de Lamartine dans son bain.

Ecoutons cette églogue que l'on pourrait intituler *Les Deux Alphonse*:

Je crois te voir encore
A l'heure où sur Paris montait la rouge aurore,
Quand ma lampe jetait sa dernière lueur,
Et qu'un bain de ma veille étanchait la sueur;
Tu t'asseyais tranquille au bord de ma baignoire,
Le front pâle et pourtant illuminé d'histoire;

Tu me parlais de Rome un Tacite à la main,
Des victoires d'hier, des dangers de demain ;
Des citoyens tremblants, de l'aube prête à naître ;
Des excès, des dégoûts et de la soif d'un maître ;
Du défilé terrible à passer sans clarté,
Pont sur le feu qui mène au ciel de liberté !
Tu regardais la peur en face, en homme libre,
Et ta haute raison rendait plus d'équilibre
A mon esprit frappé de tes grands à-propos
Que le bain n'en rendait à mes membres dispos !

Ah ! France ! le Ciel t'avait donné de tels hommes, et tu les as réduits à jardiner !

S'il m'est permis de prendre la parole comme peuple, j'avouerai pourtant que je suis bien ennuyé et bien humilié de savoir tant de détails intimes sur mes illustres contemporains. Le pauvre petit monde est condamné à cela, sans doute, et il a le défaut de s'y plaire. Toujours à la suite des grands, on a vu des gens de lettres et quelquefois des gens d'esprit pour rapporter au peuple ce qui se passait dans les régions supérieures, pour lui en raconter les divertissements, les aventures, autant qu'ils l'ont pu les scandales ; mais il s'agissait de rois, de grands seigneurs, de grandes dames ; on dépeignait des magnificences, on racontait de vraies aventures, et enfin ces hauts personnages ne prenaient pas eux-mêmes la peine de tenir le public au courant de leurs actions. Nos gens de lettres sont leurs propres Dangeaux, et c'est à qui nous révélera plus avant les mystères de son cœur, et ceux de sa cuisine, et ceux de sa toilette, et pis encore. Nous avons le récit circonstancié de leurs noces, le menu de leurs festins. Voilà qu'il ne nous est plus permis d'ignorer qui était là

quand M. de Lamartine prenait son bain, ni ce qui se disait dans ces augustes rencontres. Cela importe à l'histoire de ce fameux provisoire de 1848, où il s'en fallut de si peu que M. de Lamartine pût dire à son tour : *O fortunatam natam, me consule, Romam !*

Tu naissais au bonheur, France, m'ayant pour maître !

Ce comble de suffisance explique d'ailleurs à merveille le goût général des orateurs et gens de lettres politiques de notre époque pour le vaniteux personnage de Cicéron. Par la vanité surtout ils lui ressemblent. « Il se rendit luy-mesme odieux et acquit la male grâce de plusieurs gens pour ce qu'il se louoit et se magnifioit trop luy-mesme ; car il ne se faisoit assemblée, là où l'on n'eust la teste rompue d'ouïr à tout propos ramener Catilina et Lentulus, jusques à emplir ses livres et les œuvres qu'il composoit de ses propres louanges, ce qui rendoit son langage et son style, qui autrement étoit si doux et si aggreable, fascheux, ennuyeux et desplaisant à tous ceux qui l'entendoient ; car il falloit toujours que ceste fascherie y fust attachée, comme un malheur fée qui lui ostoit toute sa bonne grâce. » M. de Lamartine n'est pas de l'avis de Plutarque ; il ne reprend rien dans Cicéron et allonge son admiration presqu'aux vers que le consul avait la faiblesse de composer :

Ce grand homme,
Esprit athénien dans un consul de Rome,
Doué de tous les dons parfaits, quoique divers,
Fulminant dans sa prose et rêveur dans ses vers,
Cicéron, en un mot, âme encyclopédique,
Digne de gouverner la saine république,

Si Rome, riche en maître et pauvre en citoyen,
Avait pu supporter l'œil d'un homme de bien!
Peut-être sous César trop souple au diadème,
Mais par pitié pour Rome et non pas pour lui-même.

Les vers de Cicéron paraissent également éloignés de la précision de Lucrèce, de l'élégance de Catulle, de la profonde harmonie de Virgile; il y manque la netteté, la chaleur vraie, le mouvement intérieur ; le style est chargé d'expressions vagues, souvent impropres, embrouillé de périphrases; et tout cela ne lui coûtait rien: « On a dit que quand il s'y mettoit une fois, il en écrivoit bien cinq cents pour une nuict. » Ce sont des vers que M. de Lamartine peut admirer maintenant. L'âme encyclopédique de Cicéron n'était qu'un écho sonore, où les doctrines philosophiques et religieuses entraient, principalement à titre de machines pour l'éloquence. M. de Lamartine, plus blâmable que Cicéron, a parfaitement dans la tête cette encyclopédie-là. Quant à la dernière politique de Cicéron, trop *souple au diadème*, mais par *pitié pour Rome*, ce trait d'apologie explique pourquoi Cicéron se livre aujourd'hui à diverses besognes pacifiques, ici professeur familier de littérature, là autre chose. Je ne l'en blâme point; cependant il n'y a pas de quoi tant le renchérir, ni tant estimer l'affection qu'il garde à Brutus.

Il faut observer que Cicéron était fort bien pour César: « Tousjours le premier à approuver et confirmer les honneurs qui lui estoient décernez, et s'estudioit à dire tousjours quelque chose à la louange de luy et de ce qu'il fesoit. » César, de son côté, se conduisait galamment et avec toute la supériorité de son

âme magnanime. Il louait le bonhomme et le comparait à Périclès et à Théramène. En réfutant son Caton, il lisait ses *Tusculanes* inédites; il poussait la bonne grâce jusqu'à se laisser vaincre en plein tribunal par le plaidoyer pour Ligarius. Oh ! que Cicéron se fût bien accommodé d'Octave ! Dans un rêve préparateur, il avait vu qu'Octave devait finir les malheurs de Rome en coupant court aux querelles de tous ces républicains. Octave, après l'avoir joué, le livra pour s'assurer le tiers du monde, qui lui permettrait de s'emparer bientôt du reste. Crime et ingratitude que rien n'excuse; mais les derniers Romains l'exécutèrent pourtant, et le fils de Cicéron fut consul de la main d'Octave. Quand M. de Lamartine dit qu'Antoine fit mourir l'orateur par peur d'un reste de vertu, c'était un bien petit reste ! Antoine tout simplement se vengea; montrant ainsi que les autres triumvirs et tout leur parti, semblable en cela au parti contraire, « qu'il n'y a beste sauvage au monde si cruelle que l'homme, quand il se treuve en main la licence et le moyen d'exécuter sa passion. » M. de Lamartine avait écrit l'histoire des Girondins sans soupçonner cette vérité; j'ignore si M. Karr la lui fit entrevoir à l'époque où sa mémorable baignoire était le *pont sur le feu qui mène au ciel de la liberté !*

Cependant, écoutons ce que se proposent aujourd'hui nos Romains, réduits à la condition, l'un de vigneron homme de lettres, l'autre d'homme de lettres jardinier.

Ils se proposent de gagner beaucoup d'argent.

Voilà un propos médiocrement héroïque, et le but que M. de Lamartine assigne à ce désir de beaucoup

d'argent n'en relève guère la piètre apparence. Il faut, dit-il, gagner beaucoup d'argent pour avoir beaucoup de liberté ! On croyait jusqu'ici que la liberté qui se peut acheter avec de l'argent n'est pas celle que les hommes de cœur ont coutume de poursuivre. D'ordinairè, l'homme qui a voulu se rendre libre par l'argent, a vendu quelque chose de lui-même pour avoir de l'argent ; et avec son argent il se fait des esclaves.

Le personnage fameux auquel nous avons fait allusion au commencement de cet article, ce Cicéron à rudes boutoirs qui vient d'empoigner des sesterces d'une façon si triomphante et si imprévue, il a beaucoup d'argent et il a pris beaucoup de libertés ; est-ce que nous allons le croire beaucoup plus libre ?

Laissons parler M. de Lamartine :

Tout homme avec fierté peut vendre sa sueur :
Je vends ma grappe en fruit comme tu vends ta fleur,
Heureux quand son nectar, sous mon pied qui le foule,
Dans mes travaux nombreux en ruisseaux d'ambre coule,
Produisant à son maître ivre de sa cherté,
Beaucoup d'or pour payer beaucoup de liberté !
Le sort nous a réduits à compter nos salaires ;
Toi des jours, moi des nuits, tous les deux mercenaires ;
Mais le pain bien gagné craque mieux sous la dent :
Gloire à qui mange libre un sel indépendant !

Personne en lisant ces vers ne trouvera trop rigoureuse l'appréciation que j'ai faite plus haut du talent actuel de M. de Lamartine. Mais ne revenons pas là-dessus. Restons à la morale qui se dégage de ces enflures et de ces bégaiements. Que devient ici la dignité de l'esprit, la dignité des lettres ?

Sans doute, tout homme avec fierté peut vendre sa

sueur, et sa grappe, et sa fleur; même la sueur de son front, même la grappe et la fleur de son esprit. On l'a dit très bien avant M. de Lamartine.

> Je sais qu'un noble esprit peut sans honte et sans crime,
> Tirer de son travail un profit légitime.

Mais pourtant il y a des conditions à tenir. Toute sueur n'est pas glorieuse, toute fleur n'est pas à vendre ; et quoique le proverbe dise qu'il n'y a pas de sot métier, encore y a-t-il des métiers qui ne supportent pas ni qu'on en fasse en même temps un autre, ni qu'on les rabaisse en leur demandant au-delà d'un certain fruit, fût-ce pour payer beaucoup de liberté. La liberté qu'ils demandent avant tout est un noble servage qui défend de songer à s'enrichir. A la fois plus modestes et plus fiers qu'aujourd'hui, les gens de lettres avaient assimilé leur profession à celle des armes, à la magistrature, au sacerdoce même, à toutes les carrières austères où l'on ne fait pas fortune. Ils ne négociaient pas, ils ne trafiquaient pas, ils ne fabriquaient pas ; ils préféraient être pauvres ; et plus ils savaient être pauvres, plus ils s'estimaient libres et plus ils l'étaient. C'est ce vaillant esprit de pauvreté qui constituait vraiment la liberté des lettres ; une fière liberté d'honnêtes gens qui servent en volontaires toutes les grandes causes publiques et qui aiment mieux donner leurs idées que remplir leur bourse. On ne voyait pas les hommes de lettres dignes de ce nom, se mettre aux ordres d'un libraire, flatter une populace, aduler un parti puissant. Ils craignaient Dieu, ils honoraient le roi et ils servaient la muse.

S'ils caressaient quelque patron et lui donnaient de « l'élite » un peu plus qu'il ne méritait, l'habitude n'en est pas perdue, et ce n'était chez eux qu'affaire de dédicace ; ils eussent rougi de descendre là dans leurs livres. Leur cabinet humblement meublé était un sanctuaire ; la réclame n'y avait point le pas sur l'inspiration, n'y était pas même reçue. On la tenait à la porte, et souvent ses services bas étaient refusés. Quant aux autres trafics, il eût fallu proposer à Corneille de vendre des légumes, à Racine de faire du vin, à La Fontaine de cultiver des fleurs pour les envoyer au marché, à Molière même d'ouvrir boutique à côté de son théâtre ! Ils eussent répondu : Les lis ne labourent ni ne filent. L'avare Voltaire, le premier, se fit spéculateur. Il voulut beaucoup d'or pour payer beaucoup de liberté. Il gagna beaucoup d'or en se fourrant dans cent maltôtes, et l'on sait quelle liberté il acheta. Toute la complaisance qu'on a pour ses ignominies n'empêchera jamais ses flatteurs eux-mêmes, s'ils ont un peu le sentiment de la dignité littéraire, d'avouer qu'en ces négoces, du moins, il a forfait. M. de Lamartine et M. Karr se vantent de leur métier extra littéraire avec une emphase qui trahit un secret embarras.

Vous avez beau dire et beau vous targuer : l'art est quelque chose de haut, et à certains égards de divin, qui veut un homme tout entier. Il ne livre que lentement ses mystères, même à ceux qui pour les trouver ont du feu et des ailes : *Ars longa.* C'est la noble condition de l'artiste, de chercher toujours, de poursuivre sans cesse les secrets de l'art, quand il a travaillé toute sa vie; de se plaindre de la brièveté de la

vie qui ne lui permet pas de travailler encore, de prolonger les fatigues et les délices d'un combat si beau. Quand vous êtes vigneron, quand vous êtes jardinier, quand vous êtes un mercenaire qui fabrique des livres pour vendre des livres, vous n'êtes plus artiste, vous descendez; et si vous prétendez être artiste dans la recherche de l'or afin d'arriver à la liberté, d'abord vous vendez la sainte liberté de l'art; ensuite, le juif qui fait fortune en quinze mois est plus grand artiste que vous, et vous le mettez en droit d'avoir, comme artiste et comme homme, un extrême dédain pour vous. Il a de l'or plus que vous n'en avez, il est plus libre que vous ne l'êtes. Il ne s'exerce pas à faire des livres pour conquérir votre admiration, il vous commande de faire des livres pour qu'il s'en divertisse ou pour qu'il les exploite et qu'il y gagne. Vous obéirez, vous travaillerez suivant son humeur. Il est plus riche que vous, plus libre que vous, plus homme que vous. Il lui viendra même la fantaisie d'écrire, comme par jeu, afin de montrer qu'il peut s'amuser sans vous et que vous n'êtes dans son domaine qu'un serviteur dont il saurait se passer.

Quoi! beaucoup d'or pour payer beaucoup de liberté! vous ne savez pas être libre sans cela! vous ne savez pas que le moyen d'être libre est de mépriser beaucoup l'or! Et pour acheter cette liberté que l'on se procure à prix d'or, c'est-à-dire à prix de liberté, vous produirez vos livres de la même façon mercenaire que vos légumes et votre vin; vous demanderez à votre esprit double et triple moisson; vous ferez le commerce des primeurs; la muse ne sera plus volontaire, elle fera sa journée et sa nuit comme

un ouvrier qu'on surmène; le métier, le vil métier, supplantera l'art, et vous jetterez le matin au public la page noircie dans votre veille distraite, sans même relire le fatras qui la couvre, mais non sans avoir compté les lignes qu'elle contient. Quant au reste, mensonge ou vérité, raison ou démence, cynisme ou pudeur, peu importe. Beaucoup d'or !

Voilà comme on était écrivain et comme on devient manœuvre; comme on a déposé la plume pour tourner la meule; comme on se fait réduire par le sort à compter ses salaires; et comme le public, justement offensé de ces besognes et de ces préoccupations, s'éloigne, dédaigne votre sueur qui n'est plus noble, dédaigne votre fleur qui n'a plus de parfum, se rit de vos cupidités de gloire qui sont des cupidités d'argent, et finalement, ferme la fenêtre quand vous passez, après avoir payé le tribut qu'on a coutume de jeter aux concerts des infirmes.

Dieu vous avait fait pour mériter mieux.



CHAMFLEURY ET BÉRANGER

M. Champfleury, capitaine des réalistes, écrit en ses commentaires, parmi beaucoup d'autres maximes d'importance, celle-ci :

« Il est difficile de prononcer le nom de Béranger « sans *en* dire quelques mots. »

La correction grammaticale voudrait : « sans en dire quelques syllabes », mais alors la pensée serait moins profonde. Car il s'agit, la suite le prouve, de la personne même de Béranger, et non pas seulement de son nom. Il faut donc entendre que l'on ne peut nommer Béranger sans s'arrêter un peu, sans dire quelques mots de lui. Pourquoi le grand réaliste parle-t-il comme si Béranger n'était qu'une chose ? Est-ce finesse d'esprit ou incapacité de langue ? Je l'ignore. L'homme est fin, mais la fée Ironie ne l'a doué que d'un français très gros.

Malgré ce gros français, le capitaine des Réalistes n'est pas rien. Il mérite certainement qu'on l'écoute lorsqu'il ne dit que quelques mots. Il parle sérieusement de son Réalisme, quoique en langue de fantaisie,

et il a inventé le peintre Courbet, lequel a fait un ferme-propos de ne jamais embellir la nature et n'a jamais enfreint son serment. N'étant point Champfleuriste, je ne suis pas non plus Courbettin ; ce peintre de laideur me semble le contraire d'un artiste; mais je n'en admire que plus le succès de l'invention. A mon avis, c'est une des fortes mouches qu'on ait su faire gober aux Athéniens, et la police ne leur tenait pas la bouche ouverte comme pour *Giboyer*. Oh ! que je ne dédaigne point Champfleury ! Il a fait un livre intitulé *Monsieur Tringle*, et un autre intitulé les *Bourgeois de Molinchart*, qui sont des ouvrages bien plus carthaginois que *Madame Bovary* et la *Mascarade de la Vie parisienne!* On en mourrait. M. Champfleury passe pour n'être pas décoré. Il n'y a cependant rien dans ses livres qui sente aucune espèce de religion, sauf la religion de l'art... de Courbet. Là, par exemple, il pontifie avec beaucoup de gravité, et même il ne se montre pas ennemi d'un peu de quelque petite pompe. Il a une manière posée et quasi solennelle de déplier le torchon. Soudez cet axiome sur Béranger ! Rien dans tout le docteur Véron n'est plus majestueux. Le docteur Véron, grand réaliste aussi, et qui jamais non plus n'a embelli la nature !

*
* *

Or, puisqu'il est certain qu'on ne peut prononcer le nom de Béranger « sans en dire quelques mots », écoutons les quelques mots de M. Champfleury. Ils sont, d'ailleurs, intéressants.

M. Champfleury nous révèle que Béranger n'admi-

rait guère ses contemporains, tant littéraires que politiques. Je n'en suis pas démesurément étonné; et si l'on venait, d'ailleurs, m'apprendre que la plupart de ces illustres en tout genre, surtout les poètes, qui ont salé Béranger de tant de louanges publiques, qu'il leur a rendues, nourrissaient néanmoins pour lui les secrets mépris qu'il avait pour eux, je dirais que je le savais déjà.

Le pontife Champfleury lui-même est froid envers l'amant de Lisette. Je le soupçonne de vouloir le dessaler un peu. Il croit n'avoir pas l'air d'y toucher, mais la fée Ironie ne lui a donné qu'un gros français.

Béranger, dit-il, « s'amusait surtout du manège de ces « écureuils qu'on appelle les hommes et qui tournent « dans la cage politique... Au coin de son feu, entouré « de quelques vieux amis, se sentant impropre aux « affaires publiques, le poète se moquait finement « avec celui qui entrait, de celui qui venait de sortir... « Il avait un fonds de scepticisme et de raillerie qui « n'épargnait personne... » Personne que lui-même! Sur son propre compte, il était plus croyant et ne se disait point de sottises : « J'ai voulu devenir le pre- « mier dans la chanson, est une phrase que je lui ai « entendu répéter souvent. » D'où le sagace Champfleury conclut que « le poète n'échappait pas aux glo- « rioles dont se nourrissent tant d'hommes qui dépen- « sent leur vie au service d'une idée. » On sent la pointe! Même le prudent réaliste craint d'en avoir trop dit, et se hâte de rajuster la couronne qu'il vient de chiffonner. Il jure que Béranger était la meilleure pièce que l'on pût voir et le plus grand sage : « Il faut « étudier de près ces natures baptisées par la *fée*

« *Ironie* (divinité-réaliste ?)... Se moquant des hom- « mes, ils aiment les hommes. La petitesse des senti- « ments leur fait pitié, et ils en rient de peur d'en « pleurer, toujours prêts cependant à venir en aide « au malheur. » Le réaliste connaît la théorie des vérités douces à pratiquer et qui se paient, comme on dit, sur la bête.

Avec tout cela, il a une dent contre le bonhomme qui avait « voulu devenir le premier dans la chanson » et qui a dépensé (économiquement) sa vie au service de cette idée. Ce qui suit n'est pas sans amertume :

« En 1849, Béranger se faisait vieux et, croyant se « dépouiller de certaines illusions, *en arrivait* à une « sorte de négation des œuvres modernes. Suivant le « chansonnier, la littérature s'arrêtait au dix-huitième « siècle. » — Le jeune Champfleury n'entendait pas cela sans quelque douleur. « Etait-ce une idée *récon-* « *fortante* pour un pauvre garçon qui a besoin de « tant d'illusions dans la vie littéraire ? »

Ce vieux Béranger avait d'autres idées scandaleuses : Il conseillait de s'assurer le pot-au-feu. « Mais, reprend M. Champfleury, comment s'assurer « le pot-au-feu ? Où se trouve l'emploi qui n'enlève ni « faculté d'observer ni indépendance ? Béranger *le* « prêchait à tous ses amis (??), avouant toutefois qu'il « n'avait aucun crédit, pour l'avoir dépensé depuis « longtemps, et ce bienveillant donneur de conseils, « pour toute conclusion, *en arrivait*, à ouvrir sa « bourse à certaines âmes fières qu'il mettait en « fuite. » Bref, « en voulant encourager les jeunes « gens, Béranger sans s'en douter, jouait le rôle d'un « décourageateur (!!) ».

Mais M. Champfleury, comme on le voit en ses commentaires, ne se laissa pas décourageater.

Il continua à poursuivre la belle chimère du Réalisme et il la poursuit encore, avec l'espoir de l'enlacer dans ses bras chimériquement nerveux.

Fit-il bien ? Béranger avait-il tort ? Je n'en sais rien, je n'en veut rien savoir. Je ne sais même pas pourquoi je viens de passer une demi-heure à tirer la robe augurale de M. Champfleury, qui est, après tout, un homme adonné aux idées et un pontife très innocent. Quelle raison avais-je de rire de son style ? — Il faut que j'aie eu « peur d'en pleurer ».

Fermons la parenthèse !



MORT DE BAUDELAIRE

Septembre 1867.

M. Charles Baudelaire, auteur d'un volume de poésies qui a fait un bruit regrettable, est mort hier, après une maladie de plusieurs années. Il a demandé et reçu les sacrements.

Il avait du talent; ses pensées du fond de l'âme valaient mieux que celles qu'il a montrées. Comme tant d'autres, il a été dans sa vie et dans ses œuvres le jouet des égarements de son esprit. Le frivole désir d'étonner lui a ouvert un abîme où sa santé s'est perdue, où sa raison a presque péri. Il a joué, sinon sérieusement, mais on pourrait dire héroïquement, le personnage de son imagination, souvent contre sa propre nature. Pour être étrange, il a usé une force qui aurait pu lui permettre de devenir original.

Dieu a eu pitié de son âme, qu'il opprimait lui-même; il lui a donné le temps de réfléchir; et la fin de Baudelaire console ceux qui, le connaissant mieux qu'il ne voulait se connaître, le plaignaient, le condamnaient et ne cessaient de l'aimer.

VICTOR HUGO ET LES *CHATIMENTS*

Il y a un livre de M. Hugo qui ne passe que malaisément la frontière. Il est intitulé : Les *Châtiments.* Je n'avais pu que l'entr'ouvir lorsqu'il était dans sa fleur. Je viens de le lire tout entier, autant que la lecture en est possible. Dix mille vers, peut-être davantage ! Le poète a fait cette dépense pour expliquer que ses ennemis politiques, la plupart autrefois ses compères, confrères et amis, sont — en toutes lettres, — des voleurs, des brigands, des assassins, des brutes, des gueux et triples gueux, des gredins et triples gredins, des cancres, des escrocs, des bouchers, des vidangeurs, des ivrognes, des *Jésuites.*

Vers le cinquième millier, la fatigue se fait sentir, l'on commence à enjamber dans les strophes, à sauter même des pièces entières.

Jésuite paraît être l'injure que ce brillant nourrisson des Muses expectore avec le plus de soulagement. Quand il a épuisé le vocabulaire bien plus ample que je viens d'abréger ; quand il a donné à ses ennemis le nom de tous les criminels célèbres, Cartouche, Man-

drin, Papavoine, Poulailler, Poulmann, Soufflard, Lacenaire, etc, etc. (car il en sait pour faire un dictionnaire des rimes), alors il leur crie: *Jésuites!* C'est comme un coup de trompette qui lui rend vigueur et l'empêche de s'endormir à ses propres chansons.

*
* *

Ce trait si accusé est un signe de race. Il révèle dans M. Hugo l'abondance du sang havinite. M. Hugo est vraiment de cette famille d'esprits qui se nourrissent à la cuisine du *Siècle*. Qu'il pût cuisiner lui-même, je ne le dis pas. Les confectionneurs du *Siècle*, moins ingénus, savent bien ce qu'ils servent pour du jésuite. M. Hugo veut en manger comme eux : mais de plus il croit, comme un simple abonné, qu'il en mange, et qu'il se venge.

Oui, l'auteur des *Contemplations* est un métis du bonhomme Havin et de la Muse épique ! Voilà un étrange mystère, et je ne me charge pas d'expliquer comment a pu se faire la rencontre qui a donné ce produit surprenant ; mais les marques de la double origine sont sans nombre. Partout dans l'œuvre si volumineuse de M. Hugo, souvent dans la même page et jusque dans le même vers, le génie épique et le génie havinique se montrent côte à côte ou merveilleusement enlacés. De là les gênes perpétuelles de l'admiration et de la critique. On a sous les yeux le plus grand poète et l'écrivain le plus saugrenu, des platitudes magnifiques, un sublime absurde.

M. Hugo semble ne pouvoir faire un vers prosaïque ni se servir d'une couleur qui ne soit aussi ensoleil-

lée ; l'inspiration ne le quitte pas ; sa parole, qui se sépare souvent de la pensée, ne se sépare jamais de l'image ; et cette richesse, volontiers accablante, décore fréquemment une pauvreté volontiers ignominieuse. Des myriades de mouches d'or et d'azur amoncelées sur quelque putridité !

*
* *

Je me représente M. Hugo comme un artiste sans égal en qui le sentiment de l'art s'est corrompu par la vanité d'étaler l'organisation particulière qui lui permet de vaincre la difficulté, et qui a cessé d'être musicien pour devenir exécutant. On raconte d'un homme de génie que je ne veux pas nommer, parce que je ne crois pas cette histoire, qu'il avait écrit un morceau de piano impossible. Pendant que les deux mains tenaient les deux extrémités du clavier, il fallait donner une note au milieu ; il la donna, en frappant la touche de son nez. Si le fait est vrai, le grand homme à qui on l'impute regretta d'avoir offensé l'art, il bannit de ses œuvres le morceau impossible. M. Hugo, au contraire, est fier de ces touches de nez, et ses œuvres en sont pleines. Nouveau trait de race havinique, le plus favorable peut-être à sa popularité.

*
* *

Sa nature morale lui fait de plus mauvais tours. Il est vain, défaut que l'on n'oserait reprocher à un poète, mais il en abuse; et il a une âme grossière et violente. Il s'en gêne assez peu pour que l'on ne se gêne point d'en parler.

Il avait contre ces misères et ces plaies de nature, le même remède qui est offert à tout le monde contre des infirmités égales. Le remède était le christianisme. Il l'a connu, il a préféré son mal; le genre humain tout entier sait avec quelle pompe, quelle ardeur et quel excès!

La vanité de M. Hugo s'enfle aisément lorsqu'on le critique; elle tourne à l'orgueil lorsqu'on le censure, et aussitôt, de son âme grossière et violente s'élèvent de grossières et violentes pensées, dont l'expression très débordée le fait critiquer et censurer plus justement. Ces corrections plus justes lui sont plus amères, elles excitent davantage sa vanité, la poussent plus avant dans les fureurs de l'orgueil, et cette passion exaspérée enflammant de plus en plus son âme violente, y soulève plus épaisse la fumée des grossières et violentes pensées. Ce n'est pas le moyen d'étouffer la critique; elle y trouve de quoi dire, elle continue de parler : là, le poète ne se contient plus et le délire se déchaîne : il provoque ces éruptions de dix mille vers dont le but, plus ou moins déguisé, n'est au fond que d'éteindre et noyer le sifflet.

*
* *

M. Hugo, peu fait pour la vie politique, s'y était gouverné de manière à devenir absolument ridicule, même odieux. La chute de la République fut pour lui la chute d'une pièce où il prétendait, bien à tort, une part d'auteur, et dans laquelle il croyait plus indûment encore représenter un principal rôle. Les *Châtiments* sont l'expression de sa double rancune

d'auteur et d'acteur contre tous ceux qui l'ont sifflé ou qu'il en accuse. Profonde et inguérissable blessure !

J'ai trouvé dans ce volume, contre moi seul chétif, deux grandes pièces, sans compter quantité d'apostilles. Il me dit tout ce qu'il sait dire : il atteste que je ne crois pas en Dieu ; il m'appelle espion, Lacenaire, Patouillet et le reste ; le fou va jusqu'à insulter ma mère ! Tout cela parce que j'ai un peu sifflé ses discours, qui le méritaient bien ; et j'en avais le droit, puisqu'il était mon représentant.

En vérité, je ne tenais pas à le persécuter ! Je défendais contre lui mes croyances, qu'il combattait, ou plutôt qu'il insultait à la tribune avec assez d'avantages sur moi. Par obéissance à la loi humaine, je payais ma part de ses vingt-cinq francs : saurait-il citer une loi de Dieu ou des hommes qui m'obligeât de ne le point juger totalement incompétent pour le discours public, ou qui pût m'empêcher de le dire ? Ai-je insulté Madame sa mère ou Monsieur son père ? Ai-je seulement contesté son génie ? Point du tout. Ferme dans les strictes limites du droit et des convenances, j'ai seulement dit que je le trouvais sot politique et sot orateur. C'était le sentiment le plus doux à son endroit de tous les bons bourgeois de France, et même, en ce temps-là, des Havinites.

Si j'avais eu le dessein de le faire souffrir, j'aurais bien réussi, puisqu'après des années mes piqûres lui cuisaient encore. Mais il s'est trop gratté et je ne visais point à produire cette grosse inflammation.

*
* *

Et lui, quel chagrin espère-t-il me causer en m'appelant Lacenaire? S'il veut dire je l'ai assassiné, il fera rire. Qu'importe d'être traité d'assassin par M. Hugo, ou d'athée par Poivreux, ou d'espion par Lapouille! Un jour M. About m'a appelé Marat; un autre jour, quelqu'un qui est à M. Buloz m'a appelé Rabelais; il y a aussi Philibrand qui jure ses grands dieux que je suis l'auteur secret d'un livre obscène : purs traits d'esprit, purs havinismes!

*
* *

M. Hugo nourrit une autre idée. Il assure, à diverses reprises, que ses vers sont un pilori, qu'il fait la fonction du bourreau, que ceux qu'il marque sont marqués à jamais. C'est une prétention de poète, qu'avait eue déjà un fameux marqueur nommé Barthélemy, lequel, je crois, n'a marqué personne autant que lui-même. Pour mon compte, je passe à M. Hugo de prendre ce plaisir, — que je conçois très bien. Mais il devait craindre son intempérance et n'y pas mettre tout le monde, à ce terrible pilori. Je m'y vois en compagnie de Pie IX!... Je pense que Pie IX s'en tirera et me déclouera : et je m'en irai dans la suite de Pie IX, laissant une réputation pour le moins aussi respectable que celles d'About, Lapouille et Philibrand.

*
* *

Quant à M. Hugo, c'est un grand et illustre poète, qui se verra pardonner beaucoup de grands et misérables torts. La postérité, toutefois, lui fera certaines difficultés.

Il disait jadis que le romantisme était le libéralisme en littérature, et que ce libéralisme réussirait comme l'autre. En effet! Le libéralisme littéraire a réussi exactement comme le libéralisme politique : il a emporté la place, il n'y a rien laissé, il n'y mettra rien, il n'y demeurera pas, et son passage ne sera marqué que par des brèches probablement irréparables. Je vois encore du havinisme dans cette destinée. La postérité chicanera M. Hugo là-dessus, et sur d'autres points. Elle le trouvera court dans ses longueurs, mesquin dans ses tapages, enflé, détonnant, plus chevillé que de raison, trop embesogné de montrer l'esprit qui lui manque, mauvais cultivateur du merveilleux héritage qu'il a reçu. La pompe de son bagage sera fort réduite. Déjà quelques-unes de ses immenses baudruches se dégonflent, et l'admiration de M. Havin, pesant sur ces fragilités, en précipitera l'irrévocable aplatissement.

Et ce n'est pas tout! Les *Châtiments* ont paru en 1853. En 1866, il se trouve que les événements, favorisés par la main la plus injuriée et la plus mordue, ont réalisé presque tout le programme du poète. L'Italie est « affranchie », d'autres grosses choses sont faites ou sont mûres, la démocratie est en progrès. Il faut donc que M. Hugo s'accuse de n'avoir pas eu la moindre perspicacité, ou qu'il se confesse ingrat. Il ne peut plus tarder d'exprimer les mêmes sentiments qui rendaient si criminels à ses yeux :

Les âmes de... et de... ces gueuses!

D'un autre côté, si l'on considère Pie IX et les évêques et religieux de l'Italie, leur pilori ressemble de

plus en plus à l'échafaud des martyrs. Sur les marches de cet autel, l'ancien « poète serein » de l'ère philippienne prend une belle figure, avec ses outils de bourreau, souffletant de ses vociférations les seuls hommes qui fassent honneur à la conscience humaine!

Depuis que ces pages sont écrites, j'ai lu les *Chansons des Rues et des Bois*, et il est arrivé un fait que je n'aurais pas attendu à cette occasion.

Les *Chansons*, sœurs très ressemblantes des *Châtiments*, et filles comme eux de l'âme grossière et violente, sont cependant singulièrement mieux tournées. L'auteur n'a pas donné de pièces de métier où paraissent autant la force et la dextérité de sa main. Cela est plein, sonore, d'une sûreté, d'une netteté, d'un relief admirables. Peu de coton, peu de chevilles, c'est de la chair vivante et ferme qui bondit de la seule vigueur des muscles et palpite de la seule chaleur du sang. Je voudrais oser dire que ce recueil est le plus bel animal qui existe en langue française.

J'en loue aussi, dans une certaine mesure, l'inspiration.

Quant au caractère intime de cette inspiration, je n'essaie même pas de formuler le sentiment que j'en ai. Elle est un châtiment, et d'autant plus terrible que l'auteur n'en sait absolument rien.

M. Hugo est né en 1802; ce qui le mène aux environs du point de maturité où se trouvaient les deux vieillards qui s'introduisirent près de Suzanne. Sous la copie du tableau que Rubens a fait de l'entreprise de ces amoureux, le graveur a écrit : *Turpe Senilis amor!* Il n'en faut pas davantage ici. Le mérite que j'y loue, c'est la sincérité. M. Hugo se l'est donné

pleinement, à la Diogène. Si les vieillards de Suzanne chantaient, nul doute qu'ils chantaient les *Chansons des Rues et des Bois.* Nous avons là toute leur âme. Non, je ne pense pas qu'il existe en français un autre livre de ce ton ni de ce fonds! Je crois reconnaître que Henri Heine a chanté la note initiale et créé l'instrument; mais on l'imite en maître ou plutôt en inventeur, et comme le pauvre Laurent Pichat, qui eut la première idée des *Petites Epopées*, il est absorbé.

Quant au fait imprévu qui se manifeste à l'occasion des *Chansons*, c'est le complet insuccès de ces vers si bien frappés et de cette peinture si profonde.

Regnier disait :

> Je fais des vers qu'encor qu'Apollon les advoue,
> Peut-être dans la cour on leur fera la moue.

Voilà tout justement l'aventure des *Chansons*, le public leur fait la moue. Vainement une claque industrieuse s'évertue à les pousser, la froideur s'obstine, et pour citer notre grand-père Brébeuf :

> Le soleil étonné voit mourir ses rayons.

L'eût-on voulu croire, que des Chansons de M. Hugo pussent devenir ce qu'on appelle en librairie « un rossignol » !

Ce n'est pas la seule surprise mal gracieuse qu'aient éprouvée depuis quelque temps les libraires du poète. Il y a aussi un tome sur Shakespeare, qui s'attarde ; et les *Travailleurs de la Mer*, enveloppés d'un calme plat, n'ont pu sortir du port que par le secours d'un

hardi remorquer, lequel n'a pas pris, dit-on, autant de harengs qu'il pensait.

Que signifie ceci ? — Est-ce que M. Hugo perd la note havinienne ? — Est-ce que ses derniers vers sont d'une littérature trop belle et trop raffinée ? — Tout est supposable plutôt qu'un accès de pudeur du public. Le public festoie toujours Béranger, et ne peut s'assouvir de Thérésa, ni de Rocambole.

Est-ce qu'enfin l'heure serait venue, l'heure inévitable où la foule se détache de ceux qui l'ont caressée et abaissée ?

Quand une force véritable entreprend de corrompre, elle prend un grand empire, et réussit au gré de ses vœux. Le moment vient où cette foule qui a obéi longtemps, brise avec d'indignes maîtres. Mais ce n'est pas pour en prendre de meilleurs, c'est pour se donner d'indignes favoris. Elle n'aspire pas à remonter, elle veut, au contraire, descendre plus bas, descendre toujours, entraînée par le tempérament même que ses corrupteurs lui ont fait à chercher toujours des fanges plus épaissees, vouée à la bêtise, à l'abjection, au goût des perversités et des puanteurs.

Cependant les premiers corrupteurs avaient du génie, et le génie a des ailes. Gênés par leurs ailes, ils ne peuvent plus précéder cette foule qui descend ni même la suivre d'assez près. Elle les abandonne alors, ne les voit plus, ne les écoute plus, ne les comprend plus, et son indifférence

Laisse insensiblement mourir un long amour.

N'importe ! M. Hugo peut se vanter d'avoir produit

un livre rare, et écrit en maîtres vers, et qui peint bien son homme, et qui lui fait sa statue comme il faut !

Seulement ses autres poésies en sont assez déparées. A côté de ces hennissements, l'ancienne pompe et l'ancienne vertu perdent fort de leur lustre ; tout semble blafard, — et cafard !

De telles choses marquent bien le dédain avec lequel Dieu laisse tomber les dons qui gagnent la gloire humaine, de même qu'il a laissé aux Romains, destinés à lui faire tant la guerre, « l'empire du monde, dit Bossuet, comme un présent de nul prix » !



LES DEMOISELLES CARPEAUX

3 Août 1869.

Toute la presse pousse des cris d'horreur. Paris vient d'être témoin d'un sacrilège !

On ne sait quel monstre a insulté le groupe de M. Carpeaux, représentant, dit-on, la Danse. Il l'a insulté sur le seuil du sanctuaire, à la porte du nouvel Opéra.

Nous n'avons pas encore parlé de cet ouvrage. Il en faut dire deux mots. D'après les journaux qui le vantent, il est indescriptible. Du moins les caractères d'imprimerie n'ont pas le droit d'étaler toutes les perfections que le statuaire y a mises. La pudeur particulière de notre époque crierait à la garde, si quelqu'un se permettait de décrire ce qu'elle se laisse montrer.

Les figures de M. Carpeaux, beaucoup plus que nues, ne dansent pas le menuet. Si c'est la noble Terpsichore qui leur a donné des leçons, la noble Terpsichore avait énormément soupé cette nuit-là.

L'œil même de la police, si accoutumé et si complaisant, s'est troublé du spectacle. On a délibéré de

les enlever de la rue, ces merveilleuses figures, tant il semble juste que personne ne soit forcé de les voir. Si, par la puissance de quelque magicien, elles pouvaient descendre sur le pavé, certainement elles seraient empoignées aussitôt, et le violon deviendrait le digne asile de leur condition, de leur parure, et de leur beauté.

Ces Grâces de 1869 ont donc été insultées. Un malveillant, resté inconnu (mais on le cherche !), les a fouettées d'une bouteille d'encre corrosive, et l'on craint que l'une d'elles en reste estropiée. Il faut entendre le flot de déplorations, de malédictions et d'exécrations qui écume contre le vandale !

Si on le happe, celui-là, il peut compter sur le maximum de la peine, et il fera bien de ne point reparaître dans la société. L'excommunication sera perpétuelle, inexorable.

Nous aimons d'ailleurs ce soulèvement de piété sauvage. Qui osera dire encore que le sens du respect n'existe plus ? Les danseuses de M. Carpeaux ont autant de dévots sur le pavé de Paris que le zouave Jacob y créa soudain de croyants.

Observons ce culte.

Casser une bouteille d'encre sur les choses ou sur les gens n'est pas, dans notre civilisation, généralement réputé crime. C'est au contraire une industrie fort encouragée.

Quantité d'individus en vivent et en reluisent. Ainsi, le joli Renan, avec un applaudissement enragé, jeta son encre très infecte au visage de Jésus-Christ, et son visage à lui fut partout offert à l'admiration française ; les journaux célébrèrent jusqu'aux furon-

cles dont il était fleuri, ils y virent les indices d'un feu intérieur. Ainsi, sans relâche, la bande bien payée des caricaturistes s'évertue à souiller d'un jet d'encre immonde toute dignité humaine. Que d'autres exemples nous pourrions citer ! M. Carpeaux lui-même, illustre victime de la bouteille d'encre, ne l'emploie-t-il pas à sa manière ? Les attitudes où il vient de plier le corps humain, peuvent assurément passer pour une dégradation assez caractérisée de cet ouvrage de Dieu.

Mais l'opinion fait tout. Elle déclare innocents ou louables ces actes brutaux, car les choses qu'ils offensent, la pudeur, la forme humaine, la religion, n'ont pas la majesté, la sainteté, la divinité de l'Art, dont resplendit le cancan sculptural de M. Carpeaux. Telle est la théorie intéressante qui se dégage de l'immense clameur soulevée par le sacrilége de l'Opéra.

Quelques points restent obscurs. Est-ce l'art qui sacre le cancan, est-ce le cancan qui sacre l'art ? Nous ne savons pas. Il y a quelque temps un fou cassa le bras et le nez d'une des villes qui regardent passer l'omnibus sur la place de la Concorde. Personne ne plaignit cette bonne bourgeoise honnêtement habillée pour sortir, et aucun journal ne manifesta le moindre désir de ronger le foie du fou.

Un rédacteur du *Réveil*, qui touche aux arts par la photographie, éperdu de courroux et de douleur, — faible d'ailleurs dans l'art d'écrire, — cherche à deviner qui a pu perpétrer (prêtez-nous le mot, M. de la Bédollière) un si horrible forfait. Il trouve tout de suite les cléricaux :

« Nous ne saurions trop nous indigner contre cet

acte de vandalisme, qui ne peut être attribué qu'à un misérable fanatisé par les passions scolastiques ou religieuses. — Et. Carjat. »

Cet inquisiteur se presse un peu. Il nous permettra de lui dire qu'il n'est pas assez clerc pour apprécier comme il faut les sentiments que sa propre dévotion se hâte d'accuser. Nous l'instruirons là-dessus brièvement et complètement. Pour les chrétiens et pour ceux qui ont la notion chrétienne de l'art, les chefs-d'œuvre comme celui de M. Crapeaux sont l'objet d'un mépris et d'une patience sans limite. Nous les condamnons, nous les supportons, et nous sommes fort indifférents à ce qui leur peut arriver. S'ils subsistent, ils nous servent d'arguments. S'ils disparaissent, que nous importe ? Nous savons bien qu'on en fera d'autres et que la veine d'où ils sortent ne s'épuisera pas dans l'humanité. Nous savons bien aussi que nous ne les verrons pas éternellement, et que ces œuvres de nuit n'outrageront pas l'impérissable lumière.

Quant à l'auteur du crime, nous regrettons extrêmement qu'il ait voulu, pour parler le français du *Réveil*, « bénéficier du lâche avantage de l'anonymat ». Sa défense pourrait être curieuse.

C'est peut-être un Pygmalion blessé par une de ces Galathées lascives, et qui dirait comme Antony : « Elle me résistait, je l'ai assassinée. » On ne pourrait alors, suivant la règle littéraire et judiciaire, que compatir à sa passion malheureuse, si flatteuse d'ailleurs pour le talent de M. Carpeaux. Les avocats provoqueraient l'émotion, le président ferait un résumé doux, le jury, frappant à regret le coupable, lui

décernerait des circonstances atténuantes et des pleurs.

Il se peut aussi que le coupable soit un jaloux. L'on ne saurait être sans pitié pour cette autre folie que développe si puissamment le vacarme contémporain. Jaloux, Erostrates, amants refusés de la gloire, autant d'infortunés que la société appelle de tous les lointains au banquet de la vie, et qu'elle empêche de s'y asseoir. Nous ne sommes plus justes si nous refusons toute indulgence aux écarts des victimes de cette passion de la gloire, dont nous faisons l'unique ressort de toute vertu.

Nous ne prévoyons qu'un seul cas où l'offenseur des Rigolboches de marbre pourrait demeurer sans excuse : ce serait qu'il fût un honnête homme, emporté par le désir de rendre une offense qu'il se considérerait comme ayant lui-même reçue par l'exhibition de ces danseuses magnifiques, mais trop débridées. Sans doute, celui-ci encore aurait beaucoup à dire. Nous le condamnerions néanmoins pour s'être fait justice à lui-même, lorsqu'il pouvait tout simplement intenter un procès à M. le préfet de la Seine ou à toute autre autorité compétente, sur le chef d'excitation publique et permanente à l'incorrection des gestes, des costumes et des mœurs.

II

2 septembre 1869.

M. Guéroult intervient assez malhonnêtement sur la question des demoiselles Carpeaux. Habituelle-

ment, il a le mérite de se distinguer davantage des collaborateurs plus qu'ignorants et plus qu'incultes dont il s'entoure. Nous l'avons toujours combattu avec assez de mesure, et, il nous permettra de le dire, avec assez de bonne pitié, pour lui conseiller de laisser à cette escouade les termes qu'il emploie aujourd'hui.

Tout ce qu'il dit est sans doute très convenable s'il s'agit de nous faire lapider au moment opportun. C'est très insuffisant pour nous empêcher de donner tout haut notre avis, et tout à fait nul pour nous convaincre que notre avis est sans valeur et sans droit.

Défendant la décence des demoiselles Carpeaux, il nous dit que ce qu'elles font à la porte de l'Opéra n'est rien, comparé à ce qui se fait dans l'intérieur, sous les yeux de l'élite de la société, en présence du chef et des premiers de l'Etat, qui donnent le signal des applaudissements. Il exagère un peu. Mais quand ce serait exactement la même chose, l'argument ne vaut rien. Ceux qui vont voir cela, qui mènent là leurs femmes et leurs filles, n'ont pas à se plaindre. Ils savent ou ils croient savoir ce qu'ils font ; ils le font exprès. Quand ils en trop, ils peuvent se retirer. Rien ne le les contraignait d'entrer, rien ne les retient, rien ne les force à revenir. M. Carpeaux envoie ses demoiselles sur la place publique, elles sautent aux yeux des passants.

Or, précisément parce que la rue est à tout le monde, la rue n'est pas pour tout faire, et l'on peut trouver que c'est une police très injuste et très tyrannique même, que celle qui ne purge pas la rue, sinon de toute obscénité et de toute immondice, au moins

qui n'en écarte pas le plus gros. Le groupe de M. Carpeaux est très gros en ce genre.

M. Guéroult, comme en général tous les libéraux, a d'étranges délicatesses sur les égards et les respects qui sont dus aux yeux du public. Les demoiselles à la Carpeaux et leur innombrable bande ne les offensent point. En marbre, en peinture, en lithographie et en photographie, elles leur plaisent. Mais les processions, les files de premières communiantes en voile blanc, conduites par des Sœurs de charité, les offusquent beaucoup. Ils demandent qu'on leur ôte ces spectacles. Quant aux processions, il faut leur céder. Si nous voulions résister, ils y mettraient bon ordre : ils y jetteraient de l'encre, leurs réservoirs ne sont pas taris ! et l'Etat leur prêterait main-forte.

La majorité catholique est légalement contrainte de renfermer le culte dans les églises, partout où se rencontre une minorité de protestants ou de juifs. Point de Fête-Dieu ; bien plus, point de clergé ostensible et point de croix aux enterrements ! Ils ont eu cette dureté d'ôter de nos yeux la croix, lorsque nous suivons un cercueil. Nous subissons cela.

La question Carpeaux est de savoir si, quand on nous supprime la croix, l'on peut nous imposer des bacchanales, parce que tel est le bon plaisir d'un architecte, d'un artiste quelconque, et de n'importe quel comité anonyme et inconnu.

Notez que c'est à nos frais que cela se fait. Quand M. Garnier, architecte de l'Opéra, et M. Carpeaux présenteront leur compte, nous aurons à payer notre part. C'est bien le moins que nous fassions nos remontrances.

En dehors de l'accident survenu aux danseuses Carpeaux, et qui n'est pas plus surprenant que toute autre chose qui puisse arriver dans une ville de deux millions d'âmes, il y a ce point de droit à établir : Les concitoyens sont-ils forcés d'admettre, dans la rue, une œuvre qui relève uniquement du caprice de l'auteur et de ses amis, et qui n'aura été probablement soumise à aucun jugement ?

Que dirait M. Guéroult, si l'on bâtissait, par exemple, un calvaire sur le chemin qu'il aurait coutume de prendre pour aller à ses précieuses occupations ou à ses précieux plaisirs ?

Mon Dieu ! on est large, et il y a assez de choses partout qui montrent que les honnêtes gens à qui ces choses ne peuvent plaire sont très accommodants. Rien n'est laid, par exemple, et rien n'est nu comme un certain groupe de M. Carpeaux, qui illustre le jardin des Tuileries.

Cela représente Ugolin délibérant de manger ses fils. — Ugolin se mord les doigts ! — On ne demande pas que l'Etat fasse habiller ces vilains corps, et c'est assez qu'on ait placé ce gauche ouvrage en face de Laocoon. A défaut du goût, la justice est satisfaite. Mais il y a des excès qui indignent, et le groupe de l'Opéra est un excès sans compensation.

Nous demandons que les demoiselles Carpeaux soient jugées. Et nous conseillons à M. Guéroult de s'appliquer à raisonner plus juste et à parler plus honnêtement.

P. S. — N'oublions pas une bonne nouvelle. Les demoiselles sont guéries ! Une application de poudre

de riz leur a rendu leur blancheur native. Le traitement s'est fait sur place. Plus heureuses que d'autres, ces filles de marbre n'iront point à l'hôpital.

Elles continueront de décorer la place publique, types officiels de l'art chorégraphique de l'époque de la grande maturité du second Empire. La postérité verra cette merveille. Elle dira : C'est ainsi qu'ils dansaient ! Elle dira aussi combien de temps a duré la danse et comment elle a fini. Et peut-être que ceci expliquera cela.

LA STATUE DE VOLTAIRE

ET LES FILLES DE LA CHARITÉ

---

26 septembre 1870.

On dit que la statue de Voltaire, placée dans le vestibule du Théâtre Français, a été voilée. Nous ignorons le fait, nous en ignorons la cause. Mais les journaux révolutionnaires s'en servent pour injurier les Sœurs de charité. Par quel détour peuvent-ils arriver là? Rien de plus simple. Les sociétaires du théâtre y ayant établi une ambulance dont les Sœurs ont consenti à se charger, ces fins journaux supposent que les Sœurs n'ont pas voulu passer devant la statue de Voltaire, et qu'il a fallu leur voiler cet objet, à la vérité très répugnant. Là-dessus, feu et flammes contre les Sœurs, et contre les comédiens coupables d'avoir cédé à leur intolérance. Ces pauvres comédiens qui chantent la *Marseillaise*, et qui jouent *Tartufe* avec tant de zèle, les voilà en péril de passer aristos et même cléricaux, et tout à l'heure le père Pyat demandera leurs têtes. Ils peuvent compter que la requête ne tardera pas d'être proposée « au peuple », surtout s'ils ont autrefois refusé quelque ponte dra-

matique du père Pyat. Quant aux Sœurs, après tout, elles seraient dans leur droit. Il leur est permis de ne pas entrer là où le diable est honoré sous sa forme la plus hideuse, qui est la figure glorifiée de l'impie.

Les lèpres, les gales, les gangrènes, toutes espèces d'horreurs, les Sœurs affrontent tout cela. Elles touchent le pestiféré, l'emportent dans leurs bras, le nettoient, le recouchent au lit dont elles ont remué et enlevé les puanteurs. Elles auraient très courageusement et très tendrement soigné Voltaire lui-même et exposé leur visage à son haleine, fallût-il en mourir. Mais s'il avait voulu leur réciter ses poèmes favoris et jeter aussi son souffle sur leur âme, elles se fussent enfuies à bon droit.

D'un autre côté, c'est un droit civique de ne point passer devant le portrait de Voltaire. Ces guenillards rouges prétendent-ils nous réduire tous à saluer le portrait de Voltaire, comme Gessler faisait saluer son chapeau ?

Ils voudront bien encore noter ceci. En exigeant qu'on leur voilât l'insolente idole, les Sœurs n'auraient fait que les imiter très modérément. Ils exigent en effet, qu'on abatte les statues, bustes, chiffres et emblèmes qui choquent leurs opinions. Ils débaptisent et rebaptisent les rues, ils grattent l'histoire. Ils ne veulent point passer devant une statue de Napoléon, ni dans une rue Bonaparte, ni sur une place impériale, ni sur un pont de Solférino, ni voir un aigle, et ils sont très fiers de l'arrogante ineptie avec laquelle ils se font obéir.

Donc, quand même les Sœurs auraient fait jeter un torchon quelconque sur cette statue privée, dans

un lieu devenu momentanément leur domicile, qu'auraient-ils à dire? Le 4 septembre, lorsque le « gouvernement » prit siège pour la première fois à l'Hôtel de Ville, M. Gambetta fit retourner contre la muraille les portraits de l'empereur et de l'impératrice qui ornaient la salle et que le vandalisme républicain voulait lacérer. En quoi les Sœurs seraient-elles plus blâmables que M. Gambetta? Elle n'ont jamais prêté aucun serment à Voltaire, ni porté aucun vêtement à son chiffre, ni touché aucune monnaie marquée à son effigie.

Cette race républicaine n'aura-t-elle jamais le bon sens de voir combien elle se rend impossible à force de contradictions et de brutalités?

Du reste, sans avoir pris aucun renseignement, nous affirmons volontiers que les Sœurs ne sont pour rien dans le légitime affront fait à la statue de Voltaire. Quelqu'un, sans doute une femme, aura pensé qu'il n'était pas décent de laisser cette grimace dans un lieu où les vierges de Jésus-Christ allaient demeurer, où le prêtre du Christ pourrait apporter le sacrement des mourants, où le Christ lui-même pourrait venir. Il y a là une délicatesse de respect et de convenance que la grossièreté rouge peut seule méconnaître. Pour les Sœurs, il est à parier qu'elles n'ont guère pris garde aux statues qui décorent le local de l'ambulance. Elles se soucient fort peu de Voltaire, de ses images et de ses gloires. Elles savent, en gros, que ce fut un très mauvais coquin à qui quantité de sots rendent hommage. Elles plaignent le coquin d'avoir été coquin; elles plaignent les sots qui rendent hommage au coquin, et elles songent à autre chose. Que leur importe de

passer devant la statue de Voltaire ! Elles prennent leur chemin vers un séjour où elles ne rencontreront pas les coquins définitifs.

Il faut croire que tous ces journalistes rouges, adorateurs de Voltaire, n'ont jamais rien lu : ni leurs propres auteurs, quasi unanimes à traiter Voltaire de misérable et de scélérat ; ni Voltaire lui-même, qu'ils eussent regardé comme un aristocrate à guillotiner au plus vite, et qui les eût considérés comme des drôles à faire rouer au plus tôt.

Car il était sans estime pour ce que nous appelons la presse : « La canaille immense des écrivains subalternes... Les feuilles volantes, peste de la littérature... La canaille de la littérature, plus insolente et plus dangereuse que la canaille des halles... Les polissons qui, de leur grenier, gouvernent le monde avec leur écritoire... La canaille littéraire, ce que je connais de plus abject au monde, etc, etc. » C'est ainsi que Voltaire traitait les auteurs des feuilles volantes. Et encore en ce temps-là, il n'y avait ni tant de feuilles volantes, ni si peu d'orthographe, et moins de couteaux.



LA STATUE DE ROUSSEAU
A GENÈVE

Après avoir traversé un *petit pont* de fer qui ployait sous la foule, nous nous trouvâmes au centre de la fête genevoise, dans un îlot planté d'arbres, au milieu duquel se voyait une statue, de bronze, en toge romaine, assise sur la chaise curule.

Nous étant approchés, nous ne pûmes, malgré le respect que devait inspirer la circonstance, nous empêcher de bien rire; c'était la statue du philosophe de Genève ! Ces braves gens fêtaient *saint* Jean-Jacques Rousseau.

Du reste, la chose n'était pas somptueuse. Une guirlande de godets supportant une étoile en verre de couleur; quatre couronnes de fleurs fanées, pendues aux angles du piédestal; un cercle de lampions qui commençaient à entourer l'image du grand homme d'un encens et d'une lumière dignes de lui. Quelques barques sur le lac, chargées de musiciens qui n'avaient pas même l'esprit de jouer les airs du *Devin du village;* dans le lointain, un cabaret illuminé sans profusion de fusées pour divertir la canaille. La splen-

deur de la fête consistait principalement dans le concours du public, et, de fait, nous vîmes bon nombre de dames genevoises, beaucoup de bourgeois qui conduisaient là leurs enfants, faisant le tour des quinquets avec de grandes jeunes personnes au bras. J'aurais voulu connaître ces pères de famille pour leur demander s'ils faisaient lire à leurs filles les œuvres de l'écrivain qu'ils honoraient d'une si belle statue, de si beaux godets et d'une si éloquente solennité. Mais l'allumeur de lampions se gonflait d'une dignité et d'un sentiment de sa gloire qui nous firent désirer d'avoir son opinion sur le héros de la cérémonie.

— Quel est ce monument? lui demandâmes-nous.

— C'est, dit-il, la statue du grand J.-J. Rousseau.

— C'était donc un Genevois? — Et un fameux!

— Mais qu'a-t-il fait? — Il a écrit contre ces gredins de prêtres.

Un membre du grand Conseil ou de la vénérable Compagnie des pasteurs n'aurait certainement pas mieux répondu. Voilà tout le secret de ces ineptes hommages. Les bourgeois de Genève, les plus aristocrates des hommes et les plus vaniteux des gouvernants, expulseraient de la ville quiconque s'aviserait d'élever contre leur pouvoir les principes politiques de J.-J. Rousseau; mais pour ce qu'il y a dans ses ouvrages de fiel et d'infamie contre l'Eglise catholique, ils lui ont tout pardonné : la honte de ses mœurs, le poison de ses livres, les scandales de sa vie. Voilà pourquoi on a dressé un monument à cette mémoire fangeuse, pourquoi on lui décerne sans respect humain des fêtes publiques; tristes fêtes dont

personne n'est dupe, dont les Genevois eux-mêmes n'osent pas parler sans affecter une espèce de dédain et de moquerie. Tristes fêtes, dont nous n'osons plus rire, quand nous songeons qu'il est une autre vie, et que ce malheureux Rousseau, dans l'hérésie, sans sacrements, et, selon toute apparence, sans repentir, a probablement plus à faire à la justice de Dieu qu'à sa clémence. Hélas! là où il est maintenant, quel supplice pour lui que cette misérable et fausse gloire, s'il est vrai qu'une peine est ajoutée aux peines des maudits à mesure qu'une âme est perdue par eux.

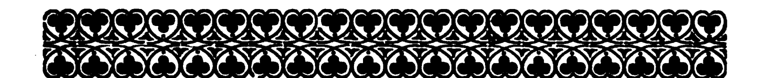
Pauvre gens de Genève! c'était bien la peine de briser les saintes images, d'abolir la messe et le culte des saints, pour enseigner à votre peuple, à vos femmes, à vos filles le culte de J.-J. Rousseau!

Un souvenir fantastique domine tout; c'est celui de Julie d'Etanges. Il semble qu'elle a vécu ici avec les fausses vertus qu'on nous fait admirer dans l'ignorance et dans l'effroi des vertus réelles, et qu'un prestige s'est attaché à tout ce que l'on voit. Le *guide* dit en propres termes : « Les souvenirs de la *Nouvelle Héloïse* donnent un charme particulier à cette contrée, aux yeux des *voyageurs sensibles.* »

Cette Julie qui nous séduit tant, qui nous paraît aimable et grande, qu'est-ce que sa vertu ? Un appât, une chute possible, probable, justifiée d'avance. Placez à ses côtés, dans le monde, une fille aussi belle, aussi spirituelle et bonne, mais rebelle à la pensée même d'une faute, avant tout soumise à Dieu, ne confiant qu'à Dieu seul le chaste secret de ses com-

bats, chrétienne en un mot : nous la trouverons d'abord insignifiante et nous ne saurons même pas combien nous l'honorons par là.

Nul n'y songera pour en faire une héroïne de roman ; car nul ne pourrait transformer à ce point une vierge pure protégée par la prière. *Le drame*, comme on dit, se passerait ailleurs entre son crucifix et son âme.



A MONSIEUR LOUIS JOURDAN

Rédacteur du *Siècle.*

VOLTAIRE, NONOTTE ET PATOUILLET

J'évite la lecture du *Siècle*, compère Louis Jourdan. Vous êtes là un chœur de cacographes qui n'avez plus rien à me montrer, et qui me donneriez trop la tentation d'écrire.

Je n'écris point quand je veux, compère ! Il me faut beaucoup de papier ou un peu de timbre, et passer par bien des tourniquets redoutés (1). Pour écarter ce poète d'avant-cour, M. Augier, qui me *giboyait* en plein théâtre impérial (2), j'ai dû brocher environ trois cents pages. Qu'il s'agisse de politique, de religion, d'économie sociale, ou seulement de repousser les attaques de l'histrionnerie, la moindre chose que je veuille dire m'oblige de demander au lecteur

(1) L'Empire avait suspendu la publication de l'*Univers*.

(2) Allusion à la pièce *Le Fils de Giboyer*, où Emile Augier avait voulu peindre faussement Veuillot.

75 centimes tout au moins. Vous autres, heureux cacographes, vous êtes libres comme la Belle-Hélène. Vous tenez tous les propos, vous faites tous les gestes, vous dansez toutes les danses; vous donnez par dessus le marché un assassinat, un viol, le programme des théâtres, dix adresses de remèdes secrets, — et tout cela pour trois sous.

Prissé-je le parti de faire chaque semaine une brochure à 75 centimes, il y a des lois qui me protégeraient contre ma folie. Périodicité déguisée, délit prévu par quantité d'articles munis de crocs, de pinces et de courroies : amende, prison, confiscation. Vous le savez, homme juste !

Vous comprenez donc que la lecture des journaux me ferait davantage sentir, sans nul profit, le bâillon que je porte depuis six ans. Votre *Siècle* aimant surtout à s'occuper de l'Eglise, je m'écarte du *Siècle* surtout. Imaginez un prisonnier qui ne pourrait regarder à travers ses barreaux sans voir une certaine livrée outrager sa mère... Ah ! cacographes, si j'ai parfois, quand j'étais libre, troublé vos délices, vous êtes vengés !

Mais en dépit de mes précautions, le *Siècle* est entré chez moi tout à l'heure, autour d'un ressemelage. J'ai vu votre nom, compère; j'ai vu que vous parliez de Voltaire, de Nonotte, de Patouillet, et j'ai pensé qu'il y avait autre chose pour moi, dans ce numéro du *Siècle*, autre chose encore que mes vieux souliers.

J'ai lu, j'écris. Que voulez-vous? Je me sens si bien mon Jourdan au bout de la plume ! Après tout, compère, vous êtes un écrivain de quarante mille

abonnés, d'un million de lecteurs, et une des grandes figures de ce temps; et le *Siècle* est un réceptacle de choses très parisiennes.

*
* *

Au bout de six ans, je vous retrouve tel que je vous ai laissé. Hélas ! pardonnez-moi le compliment, vous n'avez rien perdu !

En ce temps là, vous étiez fécond en aperçus borgnes et en raisonnements boiteux ; votre esprit ne voyait pas juste, ne marchait pas droit ; vous faisiez l'entendu et vous chopiez toujours; vous affichiez des maximes libérales et vous les dissolviez par des affirmations de sectaires; vous ne cessiez de crier justice, liberté, amour, et vous ne manquiez jamais de conclure pour le fort contre l'opprimé : je retrouve tout cela. Il vous était ordinaire aussi de raisonner contre vous-même, d'apporter des preuves qui ruinaient vos arguments : je retrouve cette méthode. Quelque peau que vous eussiez revêtue, ou de brebis ou de lion, toujours vous laissiez passer des oreilles d'une extraordinaire longueur : oh ! que c'est toujours bien vous !

Dans le morne sanhédrin cacographique, votre physionomie se distinguait par un épanouissement prodigieux de satisfaction. Aucun ne doutait de soi, vous seul aviez cette plénitude et ce sourire. Vous êtes tel encore, et je dois avouer que jamais vous ne me parûtes ni si incapable, ni si content.

*
* *

Venons à l'affaire :

Vous savez donc, vase d'érudition, que Voltaire a

injurié deux Jésuites, dont l'un se nommait Nonotte et l'autre Patouillet. Mais pourquoi Voltaire a-t-il injurié ces deux Jésuites ? Vous l'ignorez probablement ; vous le voulez ignorer, peut-être ! Ou ce point passe votre science, ou il gêne votre conscience. Vous avez besoin de ne pas savoir que les deux Jésuites, orateurs et polémistes instruits, furent, en outre, religieux fidèles, fidèles amis, gens de cœur dans toute la belle force du mot.

Assurément, compère, la nombreuse rédaction du *Siècle*, soigneusement distillée, ne donnerait pas au récipient un seul humaniste ni un seul écrivain qui valût le seul Nonotte ou le seuil Patouillet ; et toutes vos vertus n'emporteraient point les leurs, chacun d'eux ayant le poids reconnu d'un homme de bien.

Défenseur de Christophe de Beaumont contre le Parlement, le P. Patouillet souffrit l'exil pour la juste cause de ce grand évêque. Le doux et inoffensif Nonotte, enveloppé dans la proscription des Jésuites, acheva de vivre honoré de l'affection de ses concitoyens. Il mourut en 1793, à temps pour n'être pas guillotiné, la plume à la main, ayant gardé sa règle proscrite, voyant le succès des doctrines voltairiennes, assuré d'avoir combattu pour la vérité et pour l'humanité. Ses principaux ouvrages, souvent traduits, ont été réimprimés, plusieurs fois ; nous avons une édition récente de son *Dictionnaire philosophique de la religion*. Qui s'avisera, compère, de traduire, même en bon français, les *Prières de Ludovic*, votre ouvrage capital, et quel fou d'éditeur voudra jamais imprimer une bouclette de vos articles choisis ?

Je consens que l'on dédaigne la science arriérée du P. Nonotte (supérieure néanmoins à celle de Voltaire), et j'accorde que l'estimable *Histoire du Pélagianisme*, du P. Patouillet, n'est pas à graver sur airain. Mais enfin l'auteur des *Prières de Ludovic* prend place dans la hiérarchie littéraire fort au-dessous de Nonotte et de Patouillet. — Oui, Monsieur ! et c'est ce que tout le monde vous dira.

*
* *

Après la publication de l'*Essai sur les mœurs*, le P. Nonotte, donna un livre intitulé : *Erreurs de M. de Voltaire*. Déjà le P. Patouillet, adversaire résolu du fanatisme jauséniste, avait atteint le grand porte-voix de toute hérésie. Voltaire entra en fureur pour toujours. Il ne cessa plus de crier que Patouillet et Nonotte étaient des assassins. Sa première charge contre Nonotte contient toutes les injures qu'il vociféra vingt ans. Il termine par ces élégances voltairiennes : « Si tu n'avais été qu'un ignorant, nous aurions eu de la charité pour toi ; mais tu n'as été qu'un satirique insolent, nous t'avons puni ». Les cacographes atteindraient cette hauteur.

Voltaire a surtout appelé Nonotte, Nonotte, et Patouillet Patouillet. C'est le fond de cette fameuse moquerie. Supposons que Nonotte se fût nommé Havin, et que Patouillet se fût nommé Jourdan, il n'y aurait plus rien de drôle.

Quant à prouver que l'*Essai sur les mœurs* n'est pas un livre frivole et indécent, Voltaire ne s'en tira point. Vous devriez, compère Jourdan, entreprendre

cette apologie. Obtenez du Gouvernement et de M. Havin que nous vidions face à face, vous et moi, dans le *Siècle*, le procès de Voltaire contre Nonotte à l'occasion de l'*Essai sur les mœurs*. Vous serez Voltaire, je serai l'autre, et vous m'appellerez Nonotte, tant qu'il vous plaira. Je vous promets des émotions.

*
* *

Nonotte en éprouva peu. Attaquer Voltaire, lui tenir tête, c'était grave pourtant. Voltaire avait la grimace du singe, la dent de la vipère, la rancune du damné, ne se privait de rien, osait tout impunément. Il ne se contentait pas de houspiller, de mordre, de calomnier, de tutoyer, d'y revenir; il était bien avec la police, tradition conservée dans son école. Quand il avait longuement diffamé ses contradicteurs, il les faisait supprimer et les diffamait encore. Fréron et d'autres subirent la bassesse de ses vengeances, elles avaient suivi Patouillet dans l'exil, elles s'acharnèrent sur Nonotte proscrit. Mais le bonhomme ne recula point. Tranquillement il fortifiait son livre et donnait ses calmes réponses, approuvées des gens de bien. Je crois fort que le vieux Jésuite, avec son nom inimaginable de Nonotte, si facile à berner, a tiré des tendres yeux d'Arouet quelques larmes plus chaudes que son rire. Arouet ne rit pas de bon cœur, il grince; le Jésuite chemine d'un pas lent et régulier, comme si son tricorne était parfaitement à l'épreuve des traits barbelés d'Apollon. Ramassant tous ces sarcasmes, il en composa le joli recueil des *Honnêtetés littéraires*. Voltaire craignait fort les verges, on le voit à ses

trépignements, et il ne laissa pas d'être souvent fouetté. A mon avis, rien que par cette sensibilité d'épiderme, Dieu fut déjà très amplement vengé ici-bas des impertinences du maître-moqueur. Pauvre Voltaire ! Immatriculé maintenant parmi ceux que Tertullien appelle les *sots éternels*, il voit qui balance l'encensoir devant son plâtre accouplé avec Rousseau de Genève, plus honoré que lui !

*
* *

A présent, laissez-moi chercher, compère, pourquoi vous venez, en 1866, injurier Patouillet et Nonotte.

Est-ce parce qu'ils ont combattu un écrivain dont le mérite surpassait le leur ? — ou parce que cet écrivain était, par des raisons quelconques, plus puissant sur l'opinion ? — ou enfin parce qu'ils ont honnêtement gardé leurs noms comiques de Nonotte et de Patouillet en présence d'un homme qui avait eu l'esprit de ne pas se montrer au monde sous le nom d'Arouet ?

Je considère la rédaction du *Siècle*. Que voyons-nous là ? Un gros de demi-lettrés (je fais bien les choses) qui jugent et souvent déchirent quantité d'écrivains morts ou vivants, dont le mérite surpasse infiniment le leur ; des Nonotte et des Patouillet (sauf réserves) qui ne se gênent pas d'exécuter les Joseph de Maistre, les Bonald, les Chateaubriand, les Guizot et tant d'autres singulièrement plus experts qu'eux-mêmes au métier de penser et d'écrire. Et, comme je me suis donné l'honneur de vous le dire, le vrai Nonotte et le vrai Patouillet dépassent déjà de beaucoup Patouillet-Bédollière et Nonotte-Jourdan.

Si Patouillet et Nonotte, bons humanistes, bons théologiens, écrivains fort passables, n'eurent pas le droit de se prendre à l'*Essai sur les mœurs*, et doivent être honnis séculairement pour cette impertinence, je demande quels sont les droits du *Siècle* à l'égard de n'importe qui ? Dites vous-même ce que mériterait l'auteur des *Prières de Ludovic* s'attaquant à l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg*.

J'approuverais peut-être, moi, qu'on ne pût écrire dans un journal avant certain petit examen; je n'empêcherais pas, peut-être, que tout journaliste convaincu d'avoir trop usé en matière de littérature et d'histoire, fût mis à pied comme un cocher d'omnibus qui accroche trop souvent : mais que ce soit le *Siècle* qui pousse à la répression des écrivains incapables, — c'est cynique.

Objecterez-vous qu'au *Siècle*, on a des noms tout gracieux : Plée, Havin, Gigault de Bédollière, Jourdan ? Allez ! tout cela n'est pas si loin du son de Patouillet. Il y a des gens que ces noms font rire. Observez, cacographes, qu'aucun de vous ne passe nulle part pour la fleur des pois. Vous avez pu vous faire cinquante mille abonnés, mais pas un flatteur. Dans le nouveau *Trésor littéraire*, d'étranges pièces sont entrées : rien du *Siècle* ! Méditez ce certificat à l'envers, et saluez Nonotte *réimprimé* maintes fois !

Et si vous tenez, compère, que tout écrivain vivant et mort relève de la critique, que les moindres ont droit de contrôle sur les plus illustres, que dans la république des lettres, le suffrage universel est en vigueur de tout temps, c'est mon avis. Mais alors pourquoi cette furie contre Patouillet et Nonotte ?

Pourquoi Voltaire doit-il être excepté de la loi commune ! Parce qu'il est Dieu ! Vous êtes fétichiste ! Parce qu'il est fort et triomphant ? Vous êtes sicaire !

*
* *

Un mot sur la cafardise libérale. Elle a sa place dans vos moindres compositions, et je la rencontre ici.

Tout en barbouillant de votre mieux deux honnêtes gens qui ont rempli leurs devoirs envers la vérité, vous faites un tableau vertueux des obligations de la polémique. La polémique doit être sincère, équitable, réservée, douce, etc.; elle doit ménager les personnes, respecter les caractères, etc. Tout cela, vous le dites pour glorifier qui ? Voltaire, le polémiste le plus diffamant, le plus souillant, le plus emporté qui fut jamais; Voltaire, dont le plus ordinaire tour était d'accuser de vices infâmes quiconque contestait ses idées, ou seulement avouait dormir à ses vers :

> Vous m'avez endormi, disait le bon Trublet.
> J'ai réveillé mon homme à grands coups de sifflet.

Et le pauvre bon Trublet en eut pour le reste de ses jours.

Mais peut-être que vous ignorez ce détail. En vérité, je ne serais nullement surpris que vous n'eussiez point lu Voltaire. C'est si éloigné de votre façon ! Et puis, vous pourriez être de ces dévots prudents qui n'entrent jamais dans le temple, pour ne pas rougir en eux-mêmes des ignominies de l'idole.

*
* *

J'arrive au fond, et tout ce qui me précède n'est que pour me distraire mélancoliquement en considérant un de mes vainqueurs. Car je sais et ne nie pas, compère, que vous êtes une portion notable de ce bœuf dont j'ai parlé quelque part (1), qui foule le pâtre désarmé.

Nonotte, Patouillet, Voltaire même vous importent peu. Vous n'avez pas pour but de venger l'auteur de la *Pucelle*, et ces noms ne vous sont qu'un chemin couvert pour arriver ailleurs. Il vous est survenu, Dieu sait pour quoi, quelque besoin d'injurier les anciens rédacteurs de l'*Univers*, supprimé. Ce sont eux, n'est-ce pas, qui sont Nonotte et Patouillet? Que ne le dites-vous tout franc? Aucun ne le prendrait pour outrage, et ils confessent qu'il y a des ressemblances plus éloignées. Toute révérence gardée envers le P. Nonotte et le P. Patouillet, les rédacteurs de l'*Univers*, avec de moindres mérites, ont soutenu le même combat contre de moindres adversaires. — Ils ont été moins meurtris par la polémique voltairienne, fort ramollie en ce temps et totalement incapable d'immortaliser ses victimes; ils n'ont pas été moins proscrits par la police, toujours affidée aux voltairiens. Supprimés, bâillonnés, n'est-il pas juste et naturel qu'ils soient aboyés encore par la meute qu'ils ont fait reculer tant de fois?

Et je ne trouve pas du tout au-dessous de vous, compère, que vous fassiez ce service-là.

(1) *Libres-penseurs.*

*
* *

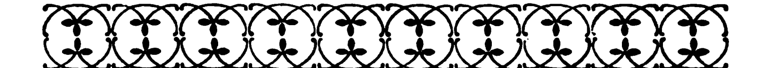
Comme successeur principal du P. Nonotte, qui certainement n'a gardé aucun ressentiment contre M. de Voltaire, considérant que plus d'une fois vous fûtes endommagé, je vous remets cet essai de vengeance. Allez en paix, mon garçon ; il n'est pas dans vos moyens de faire beaucoup de mal. Mais pourtant prenez garde de gouverner mieux votre voix.

Votre article est intitulé : *La maison Patouillet, Nonotte et Compagnie*, comme si l'*Univers* avait un lieu où se fissent les trafics. Il ne faut pas donner à entendre de ces choses-là, et vous souffrirez que je vous crie : *Casse-cou !*

Nonotte et Patouillet, compère, ont défendu la vérité à leurs dépens, et les rédacteurs de l'*Univers* de même. Personne jamais n'a ouï dire qu'ils eussent rédigé des prospectus, ni manipulé aucune commandite, ni tendu aucuns gluaux au peuple des bâilleurs des fonds. Je ne prétends pas que ce soit un crime de faire cela, je dis qu'ils n'ont pas fait cela.

Et s'ils l'avaient fait, ce ne serait point à vous, compère, de les lapider. Ne vous souvient-il plus d'une maison Jourdan et Cie qui brochait de la littérature appliquée à la production des dividendes, et d'un *Journal des Actionnaires* qui finit par filer un assez vilain coton ?

Soyez onctueux, mon ami, rien qu'onctueux ; vous glisserez mieux dans les mains qui vous pourraient prendre... *Vale.*



LE NARQUOIS

M. Henri Rochefort est un des premiers sujets du boulevard. Il a son jour ici et son jour là, et d'autres jours ailleurs, et il sera bientôt à la tête d'une centaine de chapitres où le bon sel ne manque pas. C'est un narquois. Le bruit court qu'au fond il tient pour la vertu démocratique. On l'a vu, parfois, pincer assez vertement des scandales qui d'ailleurs le méritaient bien. Je ne crois pas qu'il leur fasse grand mal, mais qu'est-ce qui leur fait mal? Et c'est toujours très bien de cingler ou de seringuer un peu de bonne encre sur certains visages offensants qui ne devraient pas avoir le droit d'affronter tant le plein air. M. Rochefort a fait cela; il l'a fait même une fois au péril de sa vie. S'il en était mort et que j'eusse du goût pour les enterrements civils, j'aurais suivi son convoi.

Cependant, la vertu démocratique, c'est bien fort pour un narquois! Comment le narquois peut-il rester sérieux devant le démocrate, et comment le démocrate fait-il pour supporter le narquois? Je trouve des inconséquences dans cet homme d'esprit. Le narquois

peut-il croire à la vertu humaine? Le démocrate peut-il n'y croire pas?

Je suis persuadé que M. Rochefort se fait un point d'honneur d'admirer *Lélia :* alors d'où vient sa dureté pour Zora? Zora est une rousse entourée de ducs et de princes que M. Rochefort ne peut souffrir. Serait-ce simplement parce que Zora est une rousse? Cette passion me semblerait injuste de la part d'un ami de l'égalité. Elle a bien le droit d'être rousse et de s'entourer de ducs et de princes. Je trouve plus de vrais sentiments démocratiques dans le gros bourgeois Caton, qui fait l'apologie des femmes du demi-monde, et dans le vibrant Pachionnard d'Auvergne, qui proclame Thérésa prophétesse « parce qu'elle initie le peuple aux jouissances de l'art! »

J'observe, en outre, que M. Rochefort, à titre de narquois, est fort muscadin, fort misanthrope et fort impie. Il se laisse appeler « M. le comte » lorsqu'il va sur le pré; il est très dédaigneux, se moque extrêmement de la pauvre espèce humaine, et regarde Dieu comme une invention mesquine et même assez ridicule. C'est très bien pour un narquois; on ne saurait être narquois à meilleur marché. D'ailleurs nul moyen de se faire un nom dans les lettres et de divertir convenablement les lecteurs distingués des feuilles de joie, — si l'on se prive de tous ces ingrédients. Mais le sérieux démocratique, Monsieur le comte qui êtes si plaisant! Nous autres du petit peuple, nous avons besoin de Dieu, ou tout au moins de gens qui croient en Dieu.

Vous balafrez de votre plume le visage de Mlle Zora, et vous piquez de votre épée les grands seigneurs qui

lui offrent des chevaux de 15.000 francs; vous êtes admirable. Cependant, comte, le peuple ne vit pas de vos coups d'épée, et quand même Zora y perdrait quelques paires de chevaux, quel d'entre nous y gagnera un lit d'hôpital, une sœur de charité, une force contre le vin bleu? Tâchez donc d'arranger autrement la chose entre vous et Zora. Brodez comme vous voudrez ses équipées, mais menez autrement vos épopées.

Sachez, comte Henri, que c'est petit métier de voltairianiser dans les lieux où l'on boit du petit vin : sachez que l'absence de religion fait seule donner de si beaux chevaux à Zora; et qu'après tout, mieux vaut encore mettre une bête de 15.000 francs dans l'écurie de cette rousse que de saouler d'impiété quelques centaines de butors, pour un gage de quinze pistoles.

Je me persuade que si vous étiez convaincu de l'existence de Dieu, vous ne lui diriez pas d'injures. Quelle raison auriez-vous d'insulter non seulement la toute puissance, mais la toute justice et la toute bonté? Donc vous ne croyez pas injurier un être qui vous puisse punir ni qui vous puisse pardonner; vous pensez n'injurier qu'une idée, et une idée dont nulle force humaine aujourd'hui ne prend la défense. Je ne vois pas qu'il y ait grande bravoure à cela.

Mais, d'un autre côté, vous n'ignorez cependant pas que cette idée est la plus haute conception de grandeur, de justice, de beauté, de miséricorde et d'amour qu'ait pu recevoir l'âme humaine (mettons l'esprit humain, si vous croyez n'avoir pas d'âme); vous n'ignorez pas que cette idée entretient dans le monde

tout ce que l'on y vit jamais et tout ce qui peut y demeurer encore de charité, de dignité, d'honneur, de consolation. Parce que cette idée est sur la terre, il y a sur la terre des hommes qui ne plieront pas devant l'épée, ni devant les chaînes, ni devant le couperet, ni devant l'or, ni devant la faim, ni devant la gloire, ni devant le désabonnement, ni devant Zora; à cause de cette idée, il y aura des femmes immaculées qui ramasseront Zora vieillie, qui nettoyeront son visage, qui nettoyeront même son âme, qui toucheront son front de leurs lèvres pures et qui lui diront : Ma sœur ! Vous insultez donc à cette idée, et vous recevez quinze pistoles.

Vous me direz que vous êtes narquois. Je vous rappelle que vous êtes démocrate. Un narquois tel que vous serait un bon décor de la monarchie. La monarchie, suivant Montesquieu, dont vous devez faire cas plus que moi, a pour principal ressort l'honneur; mais le ressort de la république, c'est la vertu. Montesquieu le dit encore, et qui plus est, la loi des Etats-Unis le proclame formellement. A titre de narquois, le comte de Rochefort peut ne pas se croire tenu de professer la morale; mais à titre de républicain, le citoyen Rochefort est forcé de regarder la presse comme un « sacerdoce ».

Et s'il ne vous répugne pas trop d'être prêtre, Seigneur Narquois, regardez-vous au moins comme maître d'école. Or, « les instituteurs doivent s'efforcer d'inculquer dans le cœur de la jeunesse la *piété*, la justice, le respect de la vérité, l'amour de la patrie, le goût du travail, la chasteté, la modération, la tempérance et toutes les autres vertus qui sont l'ornement

de la société et la base de la république. Ils doivent montrer comment ces vertus tendent à perfectionner les institutions républicaines, à garantir tous les inestimables bienfaits de la liberté, et à assurer leur propre bonheur, et comment les vices opposés mènent inévitablement aux plus désastreuses conséquences. »

Ainsi parle la loi de Massachussets, et ces principes étaient également ceux de nos pères de 93, Robespierre, Saint-Just, Léquinio et autres, qui travaillèrent à remplacer les prêtres par des professeurs de morale.

Quel moyen de faire tout cela, en se moquant de Dieu, encore plus que de Mlle Zora ?

Le citoyen Rochefort peut objecter bien des petites choses philosophiques et historiques qui lui seront payées cent cinquante francs; mais ce sera narquois, et il aura le dépit de voir ses arguments effacés sous le crottin des chevaux de Mlle Zora.

M. Henri Rochefort le Narquois me paraît plein de soucis touchant le progrès de la civilisation. Ecoutez cette élégie narquoise :

« Jamais les discours publics n'ont vanté plus bruyamment la civilisation, et jamais, en réalité, la sauvagerie n'a relevé la tête avec plus d'intrépidité, etc. »

Après quelques autres figures du même goût sur cette corde aimable, le Narquois passe à rendre compte de la vente du peintre Troyon. « Je suis allé, comme tout le monde, rôder autour de quelques moutons et de plusieurs bœufs ruminants pour lesquels on vendrait son âme à Satan. J'avais même prié Satan de passer chez moi pour causer de cette

affaire-là, mais il n'est pas venu. Il faut croire que les nombreux pactes qu'il a conclus au moyen âge ne lui ont pas rapporté de gros bénéfices, car depuis longtemps déjà je n'ai pas ouï dire qu'il ait marchandé l'âme de personne. J'ai donc gardé la mienne, mais je n'ai pu avoir la moindre esquisse de la vente Troyon. »

Ainsi gazouille M. Henri de Rochefort, plusieurs fois par semaine, toujours narquoisement et démocratiquement, avec de charmants mépris de Dieu et des hommes, pour avancer les affaires de la liberté. Il ne croit ni à Dieu ni à diable, comme vous voyez, mais il croit à la liberté, et il a un fonds naturel de vénération qui le fait aussi croire à son propre esprit, plus même peut-être qu'à la liberté. Je serais étonné, s'il me donnait sa foi de gentilhomme que son esprit ne lui semble pas plus joli encore que les bêtes de Troyon. D'être démocrate, cela empêche-t-il de se reconnaître les avantages de la naissance et du génie? Et parce qu'on est narquois, faut-il qu'on se refuse justice? Respectueux et pieux envers lui-même, il s'est témoigné l'estime qu'il se porte en recueillant ses narquoiseries démocratiques sous un titre qui n'en déguise pas la valeur : *Les Français de la décadence*. Ah! Françats, si du moins vous lisiez ce livre! Mais ils ne lisent pas, et la décadence suit son cours.



THÉRÉSA

A travers la fumée, nous aperçûmes deux ou trois places vides où nous n'arrivâmes point sans difficulté. Quelle atmosphère ! Quelle odeur mélangée de tabac, de spiritueux, de bière et de gaz ! C'était la première fois que j'entrais dans ce lieu, la première fois que je voyais des femmes dans un café fumant. Nous avions autour de nous non seulement des femmes, mais des dames.

Il y a vingt ans, on eût inutilement cherché ce spectacle dans tout Paris. Visiblement, ces dames avaient traîné là leurs maris vaincus; l'air dépité et empêtré de ces malheureux le proclamait assez haut. Mais, pour elles, à peine semblaient-elles dépaysées. Il avait raison, ce vieux et honnête valet de chambre, qui me disait un jour, parlant de sa marquise tout à fait dévoyée : — « Monsieur, on ne sait pas ce qu'un maladroit peut faire d'une femme comme il faut ! » Et qu'est-ce que la femme « comme il faut » ne peut pas faire aussi d'un maladroit ? La présence de ces

« femmes comme il faut » donnait à l'auditoire un cachet tout particulier de débraillement : Le débraillement social !

Nous avions encore une demi-heure à attendre, toutes les places étaient prises. Il passa quelques sujets inférieurs, de petites voix glapissantes, des miaulements, rien qui justifiât la surtaxe du verre de bière. Un ténor chanta je ne sais quoi, une demoiselle, deux demoiselles chantèrent je ne sais quoi. On me dit que c'étaient des demoiselles de trois ou quatre mille francs tout au plus; elles étaient vêtues sans aucune simplicité. Un baryton se fit applaudir. Il avait une jolie voix et la mise la plus funèbre du monde. On eût dit un ancien représentant du peuple, de ceux de la Montagne, qui « pensaient » et qui se piquaient de tenue; M. de Flotte, par exemple. Ce baryton ferait figure dans nos troubles à venir que je n'en serais pas étonné. Il chantait :

Un nid c'est un tendre mystère,
Un ciel que le printemps bénit.
A l'homme, à l'oiseau sur la terre,
Dieu dit tout bas : Faites un nid !

Ces culotteurs de pipe, tous fort loin de leur nid pour le moment, et peu pressés d'y rentrer, écoutaient cela d'un œil attendri; les « petites dames » retenaient à peine leurs larmes : les dames « comme il faut » faisaient : très-bien, du bout des doigts. Le baryton, froid comme glace, en habit noir, en gants blancs, en barbe de quadragénaire, sucrait le dernier couplet sans perdre sa figure d'homme qui vient de consulter les lois de Minos. Enfin il fit un profond

salut, se retira, fut rappelé, resalua, se retira à reculons, et la salle toute entière frémit... Elle allait paraître, un tonnerre d'applaudissements l'annonça.

Je ne la trouvai point si hideuse que l'on m'avait dit. C'est une fille assez grande, assez découplée, sans nul charme que sa gloire, qui en est un, il est vrai, du premier ordre. Elle a, je crois, quelques cheveux; sa bouche semble faire le tour de la tête; pour lèvres, des bourrelets comme un nègre; des dents de requin. Une femme auprès de moi l'appelait « un beau brun ». En somme, — mais j'ai peut-être aussi un rayon de gloire dans l'œil, — ce n'est pas la première venue.

Elle sait chanter. Quant à son chant, il est indescriptible, comme ce qu'elle chante. Il faut être Parisien pour en saisir l'attrait, Français raffiné pour en savourer la profonde et parfaite ineptie. Cela n'est d'aucune langue, d'aucun art, d'aucune vérité. Cela se ramasse dans le ruisseau; mais il y a le goût du ruisseau, et il faut trouver dans le ruisseau le produit qui a bien le goût du ruisseau. Les Parisiens eux-mêmes ne sont pas tous pourvus du flair qui mène à cette truffe. Lorsqu'elle est assaisonnée, ils la goûtent. Notre chanteuse a ses trouvères attitrés qui lui proposent l'objet, et elle y met supérieurement la sauce.

Elle joue sa chanson autant qu'elle la chante. Elle joue des yeux, des bras, des épaules, des hanches, hardiment. Rien de gracieux; elle s'exerce plutôt à perdre la grâce féminine; mais c'est là peut-être le piquant, la pointe suprême du ragoût. Des frémissements couraient l'auditoire, des murmures d'admi-

ration crépitaient dans la fumée des pipes à certains endroits dont l'effet, cependant assuré, défie toute analyse. Dites pourquoi l'Alsacien s'épanouit à l'odeur de la choucroute?

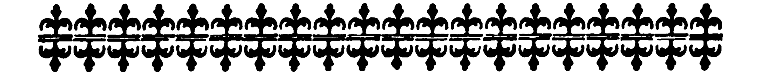
La musique a le même caractère que les paroles; un caractère de charge corrompue et canaille, et d'ailleurs morne comme la face narquoise du voyou. Le voyou, le Parisien naturel, ne pleure pas, il pleurniche; il ne rit pas, il ricane; il ne plaisante pas, il *blague;* il ne danse pas, il *chahute;* il n'est pas amoureux, il est libertin. L'art consiste à ramasser ces ingrédients dans une chanson, et les auteurs y arrivent neuf fois sur dix, la chanteuse aidant. Le succès est en rapport avec la dose.

Tout cela sent la vieille pipe, la fuite de gaz, la vapeur de boisson fermentée; et la tristesse réside au fond, cette tristesse diserte et plate qu'on appelle l'ennui. La physionomie générale de l'auditoire est une sorte de torpeur troublée. Ces gens-là ne vivent plus que de secousses; et la grande raison du succès de certains « artistes », c'est qu'ils donnent la secousse plus forte. Elle passe vite, l'habitué retombe dans sa torpeur. Le spectateur d'occasion se hâte de sortir et d'aller respirer l'air pur de la rue.

Pour être juste, ces représentations sont bien organisées, et j'ai pleinement admiré l'art du programme. La grande chanteuse est entourée de satellites très inférieurs. Son morceau est précédé d'une avant-garde de romances nigaudes; l'on place au plus près tout ce qu'il y a de plus douceâtre : *Faites un nid!* Et après ce fromage blanc, tout de suite l'ail et l'eau-de-vie surpoivrée, le tord-boyaux tout pur de la demoi-

selle. Le heurt est violent, et comme on dit dans la langue du lieu : *Ça emporte la gueule.*

Mais cette gueule, puisque gueule il y a, cette gueule animale ne savourera plus le pain, ni l'eau, ni le vin, ni les fruits, et il lui faut offrir désormais une chair corrompue.



UN ÉCRIVAIN

QUI SE FAIT 40.000 FRANCS PAR AN

14 février 1868.

Un terrible monsieur de lettres, c'est M. Pierre Véron, rédacteur au *Charivari*, au *Siècle*, en vingt autres lieux. D'après une évaluation du *Figaro*, M. Pierre Véron livre annuellement au public pour 40.000 francs de sa prose, en petites pesées. Même quand l'année avait été neigeuse, l'autre fameux Véron, qui vient de s'éteindre, tirait à peine autant de ses mous de veau stomachiques et bachiques. Il y a plus de sots qui lisent que de sots qui s'enrhument.

M. Pierre Véron est démocrate et fort ennemi de « l'ultramontanisme ». Il accuse l'ultramontanisme d'avoir inventé la résignation et propagé l'idée antilibérale des récompenses éternelles « dans le monde hypothétique ». Il estime sans doute que cette idée empêche encore bon nombre de démocrates de lui acheter de la prose.

Quant à lui, ni Dieu ni la postérité ne lui paraissent solvables, il ne veut pas leur faire crédit. Ce ne serait

pas mal raisonner, si les écrivains de sa sorte pouvaient compter sur l'oubli de Dieu comme sur celui de la postérité. Nous approuvons davantage le mépris de M. Pierre Véron pour les temps antérieurs, les temps barbares des Pascal, des Sévigné, même des Voltaire, et la préférence qu'il donne à ce temps-ci, quoique encore souillé d'ultramontanisme. En quel autre moment de l'histoire aurait-il pu se faire, non des années de 40.000 francs, mais d'une journée de chaussetier?

Le métier d'écrire met en évidence des malingreux si nuls, qu'ils semblent le faire exprès, ou si râflés, qu'on les croit victimes d'une triste aventure, ou si monstrueusement déformés, qu'on les soupçonne d'avoir étudié dans quelque cour des Miracles. M. Véron laisse une impression plus étrange : l'impression qu'il est venu ainsi. O formidable jeu de la nature : le rien visible! Et il *fait* 40.000 francs!

Depuis longtemps nous cherchons une image qui aide à se rendre compte de ce phénomène; mais il faut sortir du réel et tomber dans le fantastique. Le génie tout particulier de M. Pierre Véron s'offre à nos yeux sous la figure d'une grosse éponge.

Elle serait douée (mais comment?) de quelque faculté de locomotion; elle se traînerait de table en table dans les tavernes basses, elle absorberait tout le résidu qu'elle y trouve, elle le rendrait par une force de contraction automatique, elle le repomperait aussitôt, elle le réévacuerait immédiatement, et elle ferait cela toujours : et il y aurait quantité de gens qui recueilleraient ce liquide, et des multitudes qui le boiraient à petits verres à prix d'or!...

Voilà comment nous expliquons le fonctionnement et la fortune de M. Pierre Véron. Nous sentons que c'est absurde et peu clair.

On a beau connaître bien la presse, et ses industries, et ses clientèles; les 40.000 francs de M. Pierre Véron demeurent inexplicables. Les voilà, c'est bien. Pourquoi, alors, Colletet cherche-t-il son dîner? Pourquoi Faret n'a-t-il pas de chemise? Pourquoi Damon n'est-il vêtu que de simple bureau? Sont-ils cléricaux, ont-ils quelque teinture de la politique et des lettres, leur est-il jamais échappé un éclair, une phrase, quoi que ce soit qui fasse suspecter cette belle intégrité du rien qu'on sent tout d'abord en M. Pierre Véron? Nullement. Et cependant ils jeûnent, et M. Véron boulange ses 40.000 francs. Non seulement rien visible, mais rien créateur! On est pris de vertige.

Encore que M. Véron soit incrédule comme le néant, si ses perpétuels engloutissements et déglutissements lui laissaient le temps de réfléchir, son cas ne l'étonnerait pas peu. Comment explique-t-il qu'il puisse tirer 40.000 francs de sa littérature, et en France? Nous voudrions soumettre la question à un jury d'écrivains, M. Sainte-Beuve en tête, et M. Sarcey à sa place, en queue. Force leur serait bien d'avouer que l'intelligence française subit en ce moment de graves détériorations, ou que, suivant les thèses de la génération spontanée, la fermentation du papier imprimé a fait éclore une classe de liseurs qui ne sont plus français que géographiquement.

Le *Pays*, l'autre jour, a pesé sur l'éponge. Il en est sorti ceci, que nous ramassons pour compléter

un portrait peut-être impossible. M. Pierre Véron ne saurait être peint que par lui-même, et encore !

Il exhorte la « démocratie » à se défaire de « l'ultramontanisme ». Il a pompé sur une table fortement tachée ; nous le prenons dans un bon moment :

« La même passion ultramontaine qui a arraché naguère à un ministre son fameux *jamais* à propos de la question romaine, a présidé à la fusion clérico-autoritaire du département du Nord. Donnant, donnant. On se passe la rhubarbe, on se repasse le séné. C'est trop juste.

« Mais il importe, à la veille peut-être des élections générales qui décideront des destinées de la France pour une longue période législative, *que* les situations soient nettement posées, et *que* la liberté sache bien où est l'ennemi, pour n'être pas *exposée*, en lui ouvrant ses rangs, à se trouver prise entre deux feux...

« L'ennemi, c'est l'ultramontanisme, qui signifie recul, absolutisme, asservissement. C'est lui qui a créé à l'usage de toutes les tyrannies la doctrine de la résignation ; c'est lui qui en faisant miroiter les récompenses d'un monde hypothétique, a façonné les peuples à l'inertie de la servitude dans ce monde trop réel. Tout ultramontain a été et sera doublé d'un autoritaire forcené... »

Rien qu'une petite réclamation. En cueillant cette fleur, M. Paul de Cassagnac cite quelque fragment d'un morceau que nous avions jadis dédié aux anciens du *Charivari* et il l'applique à M. Véron, leur successeur. Certainement les anciens du *Charivari* n'étaient pas, à nos yeux, ce qu'on peut voir de plus brillant,

même dans ce petit métier, et depuis que plusieurs se sont élevés d'un cran, ils ne nous paraissent pas encore des aigles; mais pourtant, quelle différence avec ceux d'aujourd'hui, surtout avec M. Véron !

Ces antiques avaient quelque chose à eux, des fureurs, des rages, des mélancolies qui dénotaient un fond de bonne honte; ils mettaient généralement leur phrase sur ses pieds; ils n'épongeaient pas et ne dégorgeaient pas d'une façon absolument machinale. Ce n'est plus cela; il n'y a plus lieu de lancer de ce côté la satire, et c'est à peine si l'on se pardonne d'avoir une fois rompu le silence, en considération des 40.000 francs.



SUR LE VENDREDI-SAINT

De M. Sainte-Beuve

19 avril 1868.

Figaro défend avec énergie les saucisses du sénateur. Deux articles le même jour, l'un de M. Villemot, qui n'est pas peu de chose, l'autre d'un page qui n'est pas rien! L'on ne pourrait faire plus pour un homme de la maison. Même, M. Villemot s'est mis en frais de sérieux; il y a quelques-unes des gravités de Ferragus évoquant les grands morts. Le page aussi renfle sa petite voix; sa guimbarde fait par moment l'effet d'un trombone de Lilliput. Le sénateur passe patriarche; ses saucisses du Vendredi-Saint deviennent immenses : elles forment comme deux rayons lumineux sur le front de Joseph Delorme devenu le Moïse de la libre-pensée.

O farces de la destinée littéraire! Les voilà dévots; cette charcuterie les enlève. M. Sainte-Beuve a servi de meilleurs plats qui n'ont pas si bien réussi! Lorsqu'il entamait de professer nous ne savons trop quoi dans le pays latin, la jeunesse libérale lui jetait des

pommes. De ces pommes, accommodées au lard défendu, la popularité en ramasse aujourd'hui les épluchures.

L'on refusait les leçons de l'écrivain docte et charmant; encore qu'elles ne fussent pas très pures, parce qu'il était soupçonné d'enfiler la venelle du Sénat; il est sénateur, mais il grignote une charcuterie le Vendredi-Saint, et les peaux de cervelas qu'il jette par les fenêtres deviennent des reliques. *Figaro* les porte en médaillon; M. Villemot, qui méprise tant les festins de Benoît Labre, découvre sa fière tête argentée, et le petit page s'énivre de voir passer la gloire!

Si l'éditeur de M. Sainte-Beuve voulait donner en prime quelques reliefs du dîner du Vendredi-Saint, nul ne doute qu'il n'écoulât très promptement, par ce moyen, tout ce qui lui reste des *Pensées d'Août*, où se trouve la fameuse pièce des « Rayons jaunes »; il ferait également passer les leçons criblées qui restèrent sur le chemin du Sénat. A présent tout est bon. Poète, critique, professeur, sénateur, tout l'homme est sacré au saindoux!

Mais M. Villemot et son petit suivant plein de zèle ont tort de nous maltraiter dans ce tapage de saucisses sénatoriales. D'abord le sénateur en retire du lustre, et eux-mêmes ne sont pas sans y montrer quelques vertus : on les voit croyants, dévoués, en admiration devant un grand homme, saisis enfin du beau de la chose. Cela leur fait honneur. Ensuite, si ce bruit a pourtant ses fatigues, et si quelques sons de clefs forcées percent leurs hosannahs, nous n'en sommes pas la cause. M. Villemot nous traite d'*inqui-*

siteur, comme si nous avions ouvert le mur derrière lequel M. Sainte-Beuve fricotait au gras, et noté ce que la salle à manger contenait de charcuterie.

C'est fort indélicat de nous attribuer de telles perquisitions et de telles indiscrétions. Passe pour le petit; il a besoin de se faire connaître et de dire des choses énormes. Mais M. Villemot devrait s'observer davantage sur le choix des arguments et des expressions.

Il y a bien quelques journaux dans Paris, et un entre tous, qui se font peu scrupule d'escalader le mur de la vie privée, de dire ce qui se passe chez l'ennemi, même lorsqu'ils n'en savent rien. M. Villemot est trop instruit des mœurs de la presse pour ignorer que l'*Univers* ne fait point ce métier-là. Le dîner de M. Sainte-Beuve a été divulgué par des fureteurs de profession qui ne haïssent point ce philosophe ni ses sauces, et le *Figaro* n'a aucunement le droit de les condamner.

Si M. Villemot prétend nous interdire de recueillir les faits de ce genre lorsqu'ils sont publiés par d'autres et non démentis, ou s'il croit que nous devons nous abstenir de les apprécier suivant nos convenances, il est beaucoup moins libéral que l'amendement Guilloutet, et il témoigne beaucoup trop de crainte pour la valeur de ses dieux.

Il ajoute un raisonnement qu'on ne peut permettre qu'à son jeune homme.

Par parenthèse, ce garçon est le même qui, déjà jeune, étant *socius* de M. Renan, livra au *Figaro* tous les secrets de son illustre maître, c'est-à-dire sa manière de vivre, de boutonner sa redingote, d'atta-

cher les cordons de ses souliers, de monter à cheval en Palestine, de se tenir dans les églises, où il est très convenable et même édifiant, etc., etc. (1).

M. Villemot et le jeune homme raisonnent donc : ils disent que M. Sainte-Beuve a le droit de manger et de servir de la viande tous les jours de la semaine, même le Vendredi-Saint. Sans doute, légalement, et nous ne l'avons pas contesté. Si M. Sainte-Beuve avait commis un délit qualifié, nous eussions certainement pris le parti de n'en point parler, puisqu'il y a des juges pour ces sortes de cas. Mais nous ne reprochons pas à M. Sainte-Beuve un délit, nous lui reprochons une grossièreté.

Il n'a pas lésé la loi, il a lésé les convenances. M. Villemot, aidé de son jeune homme, excuse et même admire ce qui lui semble un acte hardi et peut-être opportun de libre-penseur. C'est tout simple à son point de vue. Nous blâmons, et même nous sifflons ce qui nous semble une fanfaronnade d'antichristianisme très malséante de la part d'un homme constitué en réputation et en dignité. A notre point de vue, c'est tout simple aussi, et nous croyons que ni M. Villemot, ni le jeune homme, ni le sénateur, ni personne n'a rien à dire contre un exercice si légitime du droit de discussion.

Les apparences sont que M. Sainte-Beuve, malade il y a quelque temps, a voulu donner de ses nouvelles et payer de sa personne. Qu'il paye ! S'il a fait gras pour sa santé et pour celle de ses amis, il le dira, et

(1) Ce paragraphe nous rappelle le nom oublié du petit. C'était M. Lockroy, devenu tant de choses.

nous ne tirerons plus à cette robe de saucisson qui ne sera plus un drapeau.

M. Villemot peut voir avec quel soin nous nous efforçons d'augmenter ses connaissances et de perfectionner sa logique. C'est une preuve de l'estime que nous faisons de son talent. Il aurait aisément la raison droite, l'expression gaie, un excellent penchant à la vénération ; ces dons sont très précieux. Mais il lui manque des lunettes mieux frottées. Nous espérons le convaincre qu'il n'est point du tout facile d'avoir toujours de l'esprit, lorsqu'on veut habituellement se moquer de la religion catholique.

Qu'il considère son jeune homme : voilà longtemps qu'il travaille sans faire aucun progrès ; lui-même très souvent déchante, et M. Sainte-Beuve, un homme de tant de mérite, favori des peuples et des rois, et qui a étudié la médecine, n'imagine rien de mieux que de manger de la viande le Vendredi-Saint ! Tels sont les effets de l'impiété, surtout lorsqu'elle veut être plaisante. Il y en a d'autres qui sont à considérer pour des gens de lettres.

« La plaisanterie, dit Voltaire, n'est jamais bonne dans le genre sérieux, parce qu'elle ne porte jamais que sur aucun des côtés des objets, qui n'est pas celui que l'on considère ; elle roule presque toujours sur des rapports faux, sur des équivoques ; de là vient que les plaisants de profession ont presque toujours l'esprit faux autant que superficiel. »

Ne dirait-on pas qu'il a connu les spirituels rédacteurs du *Figaro* jusqu'aux plus menus et qu'il s'est connu lui-même ?



BENOIT LABRE

ET LES PEUPLES SALES

---

5 janvier 1868.

M. de Pompery, voltairien sérieux, humanitaire enjoué, phalanstérien encore, si nous avons bonne mémoire, besogne solennellement, démocratiquement et gaiement dans l'*Opinion nationale*. L'autre jour il y vengeait les peuples « propres », humiliés l'an passé, suivant lui, devant les peuples « sales », par l'auteur d'un livre intitulé : *Les Odeurs de Paris*. Ce livre, à ce qu'il paraît, promet l'empire aux peuples « sales ». Grande erreur et grande horreur ! dit M. de Pompery, avec une pompe riante.

Nous ne croyons pas que l'auteur des *Odeurs de Paris* se soit tant trompé. Mais, d'abord, remercions M. de Pompery et tâchons de lui rendre la politesse qu'il fait à ce livre en le nommant comme s'il vivait encore. Justement, vers l'époque des *Odeurs de Paris*, M. de Pompery a lui-même publié un volume, à dessein de décrotter Voltaire, dont il est l'admirateur honnête, c'est-à-dire nettoyé. Personne n'éprouva le

besoin d'en parler. Il mourut subitement, on l'enterra. Voilà notre dette payée.

Donc, l'auteur des *Odeurs de Paris* proclamerait la supériorité physique, militaire, politique et morale des peuples qui usent peu de savon et de l'eau de Cologne? C'est bien possible; et M. de Pompery, qui s'en indigne, pourrait n'avoir pas compris ce qu'il lisait.

Autant qu'il nous souvienne, la thèse en question, soutenue par un artiste catholique, ami du pittoresque et de la liberté, contre un penseur libéral, ami de la police et de la symétrie, est un pur lieu commun, légèrement rajeuni par le tour littéraire. Elle revient à dire que les peuples rudes se soumettent les peuples amollis. C'est l'idée la plus reçue et la plus vérifiée. Seulement, les peuples les plus efféminés étaient qualifiés peuples propres, et les peuples rudes, au contraire, peuples sales. Ces épithètes ont dérouté la raison de M. de Pompery. A qui la faute? M. de Pompery dira qu'un écrivain doit se faire entendre; l'auteur dira qu'un critique ne doit pas se méprendre.

L'histoire dépose en faveur des barbares contre les civilisés. Dès que les barbares ont appris à se battre, ils sont les plus forts. Dès que les barbares s'amollissent et se donnent les aises de la civilisation, ils sont à leur tour battus, soit par des étrangers qui surviennent, soit par les classes inférieures beaucoup moins parfumées, qui surgissent de leur propre sein. Il y en a toutes sortes d'exemples en tous sens. Les soldats d'Alexandre avaient moins soin de leur barbe que de Darius; l'armée d'Annibal périt à Capoue pour s'être trop lavée; Rome sombra dans les bains et dans les

cirques ; Constantinople dans les bains et dans les écoles ; Stamboul succombe asphyxié par les pastilles du sérail ; les charmantes splendeurs du règne monarchique-pompadour, la poudre, les dentelles, les broderies, les grâces voltairiennes ne tinrent pas contre la rudesse des sans-culottes. Démocratie, pas plus que sans-culottisme, n'est synonyme de propreté.

Nous laissons un débat sans intérêt. Nous ne publions pas l'*Univers* pour interpréter les *Odeurs de Paris*, et nous n'avons nul souci de l'opinion que M. de Pompery peut s'être formée de cette satire.

Il y a un autre point où l'esprit de notre adversaire se dérègle davantage.

D'une ironie, qu'il n'entend pas ou qu'il feint de ne pas entendre, il tire cette conclusion voltairienne et excessive : que la religion catholique frappe d'anathème la propreté corporelle. En preuve, il cite le bienheureux Benoît Labre, scandale de la raison humanitaire.

Si tel est l'obstacle qui l'éloigne de l'Eglise et qui retient dans l'incrédulité les lecteurs propres de l'*Opinion nationale*, nous pouvons leur ôter cette pierre d'achoppement. Saint Augustin appelle la propreté une demi-vertu, et l'Eglise, en béatifiant Benoît Labre, dont la pénitence supportait la vermine, n'a pas décanonisé Sainte Thérèse, qui se plaisait au linge blanc. La propreté ne reluit nulle part autant que dans la pauvreté des monastères, et il n'y a point de péché, même pour un moine, à prendre un bain, même le dimanche. M. de Pompery commence-t-il à se rassurer?

Disons plus : ce serait au moins une faute contre

la charité de se rendre incommode aux autres dans la vie commune par trop de négligence envers soi-même. Sans doute, il faut d'abord épargner au prochain les torts considérables que lui inflige l'infection de l'âme, qui est le péché ; ne le point scandaliser, ne le point piller, ne le point opprimer, ne le point corrompre; mais il n'est pas superflu de lui épargner aussi de moindres désagréments. Donc, le christianisme est sociable, encore que sa sévère discipline proscrive les mollesses de la vie et déconseille l'abus des onguents de senteur, en quoi, d'ailleurs, elle suit la sagesse païenne.

Mais Benoît Labre ! dira M. de Pompery. Est-ce que dans la personne de Benoît Labre, l'Eglise n'a pas canonisé le défaut d'incommoder le prochain ? M. de Pompery fera bien de prendre garde à cet argument.

Benoît Labre, vivant solitaire, couchant dans les écuries, dans les ruines et dans les galetas, ne fréquentant que des pauvres aussi négligés que lui, quoique par un autre principe, et leur partageant les aumônes qu'il avait reçues, n'incommodait personne habituellement.

Ceux à qui ses haillons inspiraient de la répugnance étaient parfaitement libres de détourner leurs regards et leurs pas. Le démocrate M. de Pompery conteste-t-il aux gens la liberté de porter des haillons ? Aurait-il fait emprisonner Chodruc et Gustave Planche ? Il devrait alors interdire beaucoup d'autres choses ! Nous le prions d'observer que M. Benoît Labre ne montait jamais dans les omnibus : qu'on ne le rencontrait jamais ivre, jamais arrogant; qu'il ne faisait

pas imprimer; qu'il ne prenait pas les gens au collet, les interpellant par leur nom sur les places publiques pour les forcer d'écouter des injures, des grossièretés, des obscénités et des blasphèmes.

Les délicats dont il blessait la vue étaient rares. Quantité de témoins ont attesté que la multitude éprouvait comme un éblouissement de la beauté morale qui rayonnait de son visage et faisait resplendir ses haillons. On reconnaissait le pénitent, le pauvre, l'ami du Christ. Pour beaucoup, cette splendeur fut une lumière de Dieu; elle les tira des délices mondaines, des ambitions, des avarices, des voluptés, de toutes les infections par lesquelles l'homme se perd et nuit aux autres. Telle fut la mission particulière de Benoît Labre, en un temps particulièrement dévoré de mollesse et de luxure. Sa vermine prêchait contre une autre vermine qui rongeait le monde, et que Voltaire, qui en était lui-même, adorait, de l'adoration qu'il se rendait à lui-même.

Nous ignorons, comme le reste des hommes, par quels moyens M. de Pompery a essayé de désinfecter Voltaire; l'opération est demeurée secrète; elle est et sera toujours à recommencer. Voltaire, après toutes les lessives et dans toutes les auréoles, restera ce qu'il fut, le contraire d'un homme de bien.

C'était, de sa personne, un seigneur fort pommadé. Il étalait le faste des habits et des équipages; il apparaissait aux Parisiens en carrosse d'azur semé d'étoiles d'or, se morguant de richesses, comme cet autre charlatan, Rousseau de Genève, « né de la chienne d'Erostrate et du chien de Diogène », se morguait de gueuserie. Jolie paire de sages! Du reste,

dans son carrosse et dans sa gloire, le gentilhomme Voltaire, tout imbibé d'eaux de senteur, était cruellement infecté de l'esprit de lésine, de l'esprit de vanité, de l'esprit de mensonge, de l'esprit de rancune, de l'esprit de luxure, de tous les esprits qui constituent parfaitement ce que l'on appelle « un vilain monsieur ».

Certes ! Benoît Labre, avec ses haillons et ses poux, était moins incommode à rencontrer. Demandez à Fréron, à La Beaumelle, à Maupertuis, à Desfontaines, au président de Brosses, à Jean-Jacques, à cent autres ! Et lui-même, Voltaire, si souvent repris, éconduit, berné, pillé, battu et le reste, et pas content, se fût mieux trouvé de rencontrer Benoît Labre que la plupart de ses adversaires, de ses thuriféraires, de ses patrons et de ses maîtresses, qui le firent étouffer de colère pendant soixante bonnes années.

Car la pénitence volontaire et couronnée de Benoît Labre fut douce, auprès des pénitences forcées et superflues de monsieur l'Empirée. Le mondain vêtu de dentelles et de velours, se sentit bien autrement mordu que le mendiant couvert de vermine. Quelle paix dans l'âme du pouilleux, quels ravissements dans son âme pleine des attentes et des visions du ciel ! Quels troubles honteux, quelles peurs basses, quelles angoisses et quelles rages poussées jusqu'au délire dans le cœur et dans l'âme du poète-dictateur organisant la claque ou rugissant sous la pointe du sifflet !

Supposons que Benoît Labre eût prévu les mépris de M. de Pompery : en quoi la sérénité de son âme en eût-elle été atteinte? Voltaire eût pâli devant la

plume des *Figarotins*. Mais si l'on veut se représenter matériellement le contraste des deux hommes et des deux destinées, qu'on se figure Benoît Labre à Lorette, où il reçoit le baiser du Christ, et Voltaire à Postdam, où il reçoit les sarcasmes, les affronts et finalement le congé de Frédéric, son dieu du moment. Les voilà l'un et l'autre tout entiers en seul trait: Labre, soulevé de terre par le feu de son cœur, transfiguré, rayonnant, accueilli dans le sanctuaire comme un fils glorieux qui vient à la maison paternelle; Voltaire, expulsé du tripot le plus scandaleux qu'il y eût alors au monde, non à titre d'honnête homme, mais à titre de trop mauvais garnement et de trop vile espèce même pour ce lieu-là !

Comparons un moment les œuvres. Pour Labre, ce sera bientôt fait : il évangélisa, c'est tout dire, et ce seul mot le rattache à tout ce qui a paru de plus utile, de plus auguste parmi les hommes; il fut un imitateur et un coopérateur du Christ, un ouvrier de la paix, de l'amour, de la lumière. Il évangélisa toute sa vie, prêchant l'évangile dont le siècle avait surtout besoin : pauvreté, renoncement, humilité, vigueur de la pénitence, dédain des délices qui tuaient les âmes, mépris de cette chair qui, à force de mollesse, devenait une gangrène qu'il faudrait livrer au couteau. Sa mission dura quinze ans.

Durant quinze années, il reprit ainsi les vices, sans offenser les vicieux. Eloquent par son seul silence et son seul aspect, doux à l'injure lorsque par hasard elle lui était adressée, craignant et fuyant la louange qui venait à lui de toutes parts, consolant les pauvres en leur montrant le prix et la gloire de la pauvreté, et

en les assistant de son nécessaire. Lorsqu'il mourut, à trente-sept ans, de consomption, suivant M. de Pompery, de la véhémence de son amour pour Dieu, selon d'autres qui s'y connaissent davantage, Rome entière cria : Le saint est mort! Et ceux, à qui le genre particulier de ses austérités avait inspiré de la répugnance, vinrent avec la foule lui baiser les pieds sur le grabat où s'étaient exhalés sa dernière prière et son dernier soupir.

A quelque place que l'on prenne quinze années de la vie de Voltaire, on le trouve dans les scandales, dans les querelles, dans les haines, dans les fureurs, dans les mensonges surtout et dans les impudicités. Il entame et poursuit avec frénésie quelque livre à faire courir sous le manteau; il est toujours sans ami, jamais sans complices de la veille, souvent contre la justice, toujours pour sa vanité et ses vengeances; il outrage et viole toujours quelque pudeur; il travaille toujours à ce poème impur, résumé de toute sa pensée et de toute sa passion, œuvre et crime et cloaque de toute sa vie.

Et l'on est propre, et l'on parle avec de beaux dégoûts des haillons et des poux de Benoît Labre! Voltaire a laissé d'autres haillons, et d'autres poux dans ces haillons que l'on secoue perpétuellement sur le monde!

Léguant au genre humain ce bel héritage, il mourut à quatre-vingts ans, surmené et brûlé par des joies d'histrion, enragé comme toujours, hurlant, blasphémant, souillé, épouvantable. On a des procès-verbaux qui font frémir. Qui s'approcha pour lui baiser les pieds? La loi du pays chrétien qu'il avait insultée

sans relâche lui refusait la sépulture des chrétiens. Elle se fit respecter de son cadavre.

On farda cette dépouille horrible, on la roula dans un habit, et quelqu'un l'emporta de nuit, en hâte, et la glissa dans un sépulcre escroqué. Le pauvre du Christ, entouré d'encens et de lumières, précédé de la croix, escorté des chants de l'Eglise et des bénédictions du peuple qui le priait déjà, entra magnifiquement au lieu de son repos, dans la terre sainte qui devait bientôt, par un solennel jugement de l'Eglise, le restituer aux autels.

Lorsque la Révolution exhuma Voltaire, ce fut à l'outrage de Dieu et des hommes. Au milieu d'un clinquant stupide, avec des vociférations, ils le traînèrent dans une église polluée, afin que la putréfaction de sa chair fit à Geneviève l'injure que la putréfaction de son esprit avait faite à Jeanne, et qu'il eût la gloire d'insulter la France au baptême, comme il avait insulté la France au combat. On avait gardé son cœur. Il y a quelque temps, le dernier dépositaire de ce cœur cherchait à le placer : ce fut à qui n'en voudrait pas, et M. Havin n'offrit point à lui donner un reliquaire d'or. On finit par le fourrer dans une bibliothèque. Autour des ossements du pauvre Benoît, déjà germent des temples.

Qui donc triomphe aujourd'hui, qui s'élève radieux et pur aux yeux de la conscience humaine, ou l'humble mendiant de saintes ignominies, ou l'orgueilleux mendiant d'ignoble argent et d'ignoble gloire ?

Bâtissez un monument à Voltaire excommunié par l'Eglise, et raillez le pouilleux que l'Eglise a canonisé : vous ne ferez pas le monument de Voltaire si haut

qu'un jour le clocher de saint Benoît Labre ne le domine et ne l'écrase. Allez, prenez de la peine, aiguisez votre esprit : ce que l'Eglise retranche est mort, et ce qu'elle bénit est vivant. Benoît Labre sera invoqué par des peuples qui ne prononceront jamais le nom de Voltaire, et parmi ceux qui sauront ces deux noms et qui connaîtront ces deux hommes, ce partage de la vie et de la mort, de la vraie gloire et de la vraie ignominie, sera stable dans le temps comme dans l'éternité.

HENRI BRISSON, FILS DE VOLTAIRE

1870.

Heureuse nouvelle, consolation de la patrie en deuil ! Quand nous parlions de ce voile sacrilège jeté sur le Voltaire du Théâtre-Français, le voile était déjà arraché par la main pieuse d'un adjoint au maire de Paris. Ainsi Napoléon III, le SÉDANTAIRE, n'a pas emporté tous les Chevreau. Il nous en a laissé un au moins. On le nomme le citoyen Henri Brisson.

Aux élections de 1869, il briguait l'honneur de prêter serment à la constitution impériale. Le premier pas dans la vie politique, c'est de se donner un serment à lâcher. M. Brisson accomplit ce rite indispensable, mais ne passa point. L'opposition irréconciliable lui préféra M. Ferry, non comme plus pur, mais comme plus sage. Aux yeux qui pouvaient les comparer, M. Ferry semblait offrir encore je ne sais quoi d'humain. Précédemment un petit nombre de spécialistes, munis de bons microscopes, comptaient M. Brisson dans les infiniment petits du journalisme. Quelqu'un du 4 septembre le prit entre ses doigts et le posa dans la municipalité, probablement par la rai-

son qui fit mettre M. Rochefort dans le gouvernement, pour ne l'avoir pas dehors.

D'après la *Cloche,* c'est un vainqueur de premier choix, un homme qui n'entend pas la raillerie sur l'article Voltaire, et qui sait se poser de trois quarts lorsqu'il adresse la parole aux gens en péril de destitution.

Voici le récit vraiment épique de la *Cloche.* Il est à reproduire comme « signe du temps ». On y voit en quelques lignes la propre figure du despote subalterne, plus un type de complaisant et un type de patient qui l'accompagnent, et le tout forme une peinture parfaite de l'heure présente. Le style est impayable. Impossible d'exprimer mieux le contentement et pourlèchement de certaines natures, lorsqu'il leur est donné de voir le parvenu qui monte insulter le pauvre diable d'homme de mérite qui descend.

« Nous avons raconté comment, sur la demande de quelques-uns de ses sociétaires et de quelques membres de la société de Saint-Vincent de Paul (?), M. Ed. Thierry avait couvert d'un voile noir la statue de Voltaire, dans le péristyle du théâtre.

« *L'administration s'est émue* à la nouvelle de cette *profanation (sic).*

« Hier, le citoyen Henri Brisson, adjoint au maire de Paris, s'est rendu au Théâtre-Français et a *ordonné* au directeur *d'avoir à retirer immédiatement* le voile dont il avait eu *l'audace* de couvrir Voltaire.

« — Vous devriez vous souvenir, monsieur, a ajouté Brisson, que Voltaire est l'immortel initiateur de la Révolution française.

« *Sur ce*, il sortit, laissant M. Ed. Thierry réfléchir tristement sur les étranges retours des choses d'ici-bas. »

Est-il assez content, cet homme de la suite, et « Brisson » lui paraît-il assez beau lorsqu'il dit : *Vous devriez vous souvenir*, *mossieu !* Il faut savoir que Ed. Thierry est un écrivain distingué, très incomparablement supérieur au citoyen adjoint qui le trépigne et à l'homme de journal qui s'en réjouit. Malheureusement M. Thierry a négligé de rétorquer comme il convenait le citoyen adjoint, s'essayant au rôle de Mirabeau sur sa discrète personne. « Vous devriez vous souvenir, mossieu, qu'il sied aux adjoints d'être polis et vous ne l'êtes point. Vous devriez savoir, mossieu, que je ne relève nullement de la municipalité, et encore moins de l'individu municipal posé de trois quarts. Il appartient à l'adjoint de me dénoncer s'il trouve que les journalistes affamés de ma place n'y mettent pas assez de zèle, mais le sieur Brisson n'a aucun ordre à me donner. En conséquence, trouvez bon, mossieu, que je vous prie de vuider immédiatement les lieux. »

C'était bien simple à dire ; mais quoi ! M. Thierry se fait peut-être l'illusion d'espérer qu'il ne sera pas destitué. Innocent! dans un moment où le gouvernement « de la défense nationale » doit songer à pourvoir tant d'amis sans littérature, mais si dévots à Voltaire !

Car c'est une dévotion. L'on a vu que le voile est considéré comme PROFANATION, que l'administration s'est *émue*, que c'est dans un transport de piété que le citoyen adjoint s'est transporté au Théâtre-Fran-

çais et a pris la pose de trois quarts pour reprocher à M. Thierry son AUDACE.

Ainsi Voltaire est passé dieu. Dieu, car *saint*, cela le ferait rire, et nous aussi, et « Brisson » aussi. Nul moyen de dire *saint* Voltaire. Il est dieu, et le citoyen adjoint est son prêtre.

Prends le bras pieux de l'adjoint et monte au pinacle de ton temple, dieu Voltaire, « immortel initiateur de la Révolution française». A droite, à gauche, en avant, en arrière, ton œil pourra se rassasier de la vue de tes chers Prussiens. Ils sont là, comme tu l'as annoncé; leur canon bat les murs des « stupides Welches », comme tu l'as désiré; et parmi ces Welches, il y en a de plus bêtes encore que tu ne le disais !



LA COMMUNE

LE COMITÉ DE SALUT PUBLIC

5 mai.

Ils ont fait un comité de salut public, ces décrochés de pilori et de potence, qui commencent à se décomposer aux approches du gibet ! Un comité de salut public pour forcer la terreur à les soutenir et à leur permettre de répandre la mort quelques jours de plus.

Telle est cette vile espèce, plagiaire de vol, de meurtre et de toute ignonimie. Ils révèlent ainsi, du même coup, ce qu'ils admirent et ce qu'ils peuvent copier. Ils admirent la folie furieuse et lâche; ils peuvent imiter cela ! Leur intelligence prend son vol jusqu'à la hauteur de la guillotine; leurs mains sales et ineptes se dressent à manier le couperet.

Dans ce comité de salut public qui rêve de faire sauter des monuments et d'égorger des otages, il y a un « homme de lettres », le vieux Pyat, toute sa vie opprimé du sifflet, et qui ne l'a pas volé.

Le vieux Pyat, sonneur essoufflé d'antithèses qu'il emprunte souvent, et qui en veut au ciel et à la terre parce qu'il sonne creux ; le vieux Pyat, qui se distingue du vulgaire en offrant publiquement une prime aux assassins de rois, voilà l'acier du comité de salut public. Les autres membres n'en sont que le plancher et les montants. Ces autres n'ont pas écrit, ils n'ont pas été sifflés ; ils éprouveront moins le besoin de mordre la chair humaine.

Rien sur la terre ni dans les eaux profondes, ni dans les bois ni sur le pavé, ni tigre, ni requin, ni serpent, ni homme, rien n'est cruel, féroce et implacable à l'égal de Trissotin sifflé.

Trissotin veut donner la mort, et il trouve que c'est trop peu. — Ah ! tu m'as sifflé ! Ah ! tu es de cette espèce qui siffle ! Tu n'as pas admiré ma prose, ni mes vers, ni mon pinceau, ni ma voix, ni ma danse ; tu as nié mon génie, et « si ce n'est toi, c'est ton frère ou quelqu'un des tiens » : meurs ! meurs ! et que ne puis-je te faire mourir mille fois !.....

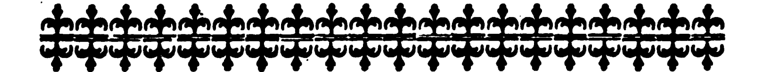
Ainsi, Trissotin s'est montré depuis Denys le tyran, et Néron, et Chilpéric, et Henri VIII, princes trissotins. Robespierre, Marat, Collot-d'Herbois et quantité de ces sanguinaires avaient été diversement histrions. Ils firent le beau rêve de couper le sifflet à la moitié du genre humain.

Le voilà donc président du comité de salut public, ce joli vieux Pyat. Si la machine pouvait durer et le faquin y rester, le monde en verrait de belles ! Et quel empressement de la vermine littéraire à se fourrer là-dedans !

Remarquez que tout ce gouvernement d'idiots

furieux est rempli de ces gens de lettres, qui n'ont rien pu aux lettres. Deux ou trois seulement, et pour un temps, y gagnaient leur vie ; mais encore à quel emploi ? Des pitres ! Rochefort fut leur Apollon ; M. Lockroy, et puis M. Paschal Grousset, et puis M. Vallès, et puis encore Vésinier étaient de ce Parnasse. Cela descend jusqu'à Vermorel, certainement le dernier des cuistres, si la concurrence l'empêche d'être le premier des gredins ; et le polisson innommé qui écrit le *Père Duchêne* en était aussi. Ils ont presque tous commencé leur gloire au *Figaro*, délices du bourgeois. Et à la fin, M. de Villemessant, leur Mécène, s'est trouvé trop pur, si bien que *Figaro* a péri. Ils l'ont tué.

L'antiquité eut un pressentiment de cette aventure : elle parle d'une chienne immortelle, presque déesse, laquelle enfantait des chiens qui la dévoraient.



LE CITOYEN FÉLIX PYAT

4 décembre 1870.

Pendant la bataille, M. Pyat s'escrime contre Dieu tant qu'il peut. C'est sa manière de combattre. Il ne lui adresse pas beaucoup d'arguments, mais il le crible d'injures. Verlet et ses amis, « tous habitants de la Villette, tous républicains et tous athées, » ne feraient pas mieux. Après le certificat de bravoure qu'il a reçu de M. Rochefort, M. Pyat ne saurait mieux prouver qu'il est convaincu que Dieu n'existe pas. Il l'insulte en conséquence, et se moque, mais plus doucement, des soldats qui prient. Trochu et Ducrot l'amusent. Néanmoins il veut passer quelque chose à ces bonnes vieilles croûtes militaires. Il a résolu de « ne quereller personne *pour rien, c'est-à-dire pour Dieu.* »

Tel est son genre de rire. Il lâche quantité de ces gentillesses. A ouvrir le *Combat*, on se fait une idée du spectacle et des parfums dont furent réjouis ceux qui eurent la charge d'ouvrir le cercueil de Voltaire. Une certaine Gâcon, amazone civile et femme de lettres fort débridée, racontant qu'elle recueillit le dernier soupir de l'athée Lalande (celui qui mangeait des

araignées), ajoute ; « Si ce dernier soupir est une âme, je dois déclarer que c'est une âme qui pue. » O Pyat ! ne laissez pas la Gâcon rôder autour de votre esprit. Elle dirait des mots énormes.

Du reste, M. Pyat, n'étant pas muni

> D'autant de jugement que de barbe au menton,

peut croire que Dieu s'est donné des torts envers lui. Il a sujet de penser, dans ses moments de doute, que Dieu le fit cruellement pour être sifflé. M. Pyat ne fut point heureux dans la carrière des lettres. Vapereau dit bien qu'il eut d'immenses succès au théâtre, mais il ne le fait pas croire. Un homme qui eut d'immenses succès au théâtre ne demande pas que l'on assassine les rois et que l'on émonde le genre humain. Ce sont les auteurs sifflés et nés *ad hoc* qui ont de ces mélancolies ou *biles noires*. Les gens à succès veulent se réserver des claqueurs ; les gens à sifflets veulent couper des sifflets. Ce n'est point malice naturelle, c'est plutôt esprit de justice, n'estimant jamais qu'on les ait pu siffler justement. Ils sont tous ainsi. Robespierre, Marat, Collot, cinquante autres ennemis enragés de Dieu et des hommes, tous auteurs et historiens sifflés ! Il n'est rien tel que le sifflet pour déranger la cervelle littéraire. On admirera toujours César-Auguste, parce qu'ayant lu à ses courtisans une tragédie de sa façon qu'ils refusèrent d'admirer, il ne les fit pourtant point mourir. C'est la vraie grandeur d'Auguste :

> Je suis maître de moi comme de l'univers.

Selon beaucoup de gens, cette grandeur dépasse la mesure humaine. Plusieurs qui ont hanté les académies et tripots de littérature, disent que la chose est impossible, à moins de quelque miracle, et que certainement Auguste n'avait pas le sens poétique, autrement il eût fait étrangler ses confidents. Les sages Romains se fièrent si peu sur l'exemple d'Auguste, que tous, un peu plus tard, applaudirent avec frénésie les vers et la voix de Néron. Et ils firent bien.

Pour revenir à M. Pyat, la vérité est qu'il n'eut pas d'immenses succès au théâtre, mais qu'il eut d'immenses revers en police correctionnelle, toujours pour faits de littérature, autre indice d'une étoile malheureuse. Jules Janin d'abord le fit tourmenter par les juges ; c'est Vapereau qui le dit, et cela dura six mois. Ensuite le gouvernement le rechercha fréquemment, mais ne le trouva point. Comme le fameux prince Etienne, notre ci-devant maire, il est de ceux qui ont toujours la chance d'échapper. Seulement le prince Etienne, tout en se cachant, se place. M. Pyat n'a que le génie simple de la cachette. Mais quoique simple, il l'a beau. Un jour qu'il avait mis le feu dans Paris (le feu de la sédition), il sut se garer en pleine eau, chez des blanchisseuses. C'est moins fort qu'Arago, mais c'est plus fort que Gribouille. Gribouille eût été se cacher tout bêtement dans le feu.

On reconnaît à de pareils traits un homme qui ne hait point ses sûretés, et ne se lance point sans avoir mûrement songé à la retraite. Comment donc un pareil homme se jette-il en tant d'affaires et s'en fait-il une si grosse avec Dieu ? Quant à Dieu, puisqu'il a l'infirmité de croire qu'il n'y croit pas, tout s'explique.

Mais quant à la police, il y croit au point de la fuir même avant de l'entrevoir, et il l'affronte.

Il y a ici un mystère couvert à qui ne connaît pas la violente démangeaison qu'on appelle l'amour de la gloire chez les impotents. L'impotent qui a contracté l'amour de la gloire, et l'infortuné qui a pris la gale sont condamnés à publier leur maladie. Dussent-ils en mourir, ils se grattent, et le glorieux plus que le galeux. Le glorieux n'y peut tenir. Il entend d'avance les applaudissements, il voit d'avance éclater la bombe qui va remplir le ciel de la lumière de son nom, et quelle que soit sa timidité de cœur, il se gratte héroïquement. C'est par ce moyen que Dieu, laissant au glorieux la liberté de cacher sa ridicule maladie, fille de l'orgueil, le contraint néanmoins à trahir et à réveiller le sifflet.

Dieu ne demande pas à l'*infelix* Pyat de nous dénoncer sans relâche la stérilité de sa pensée, la lourdeur de son esprit et l'infériorité grotesque de sa littérature ; mais l'amour de la gloire le pousse à des saccades impérieuses, et le voilà par les rues, secouant ses castagnettes de bois blanc, jusqu'à ce que la gendarmerie importunée le fasse courir, tout blême, vers l'arche de salut, ce fameux bateau de blanchisseuses.

Sans cette terrible passion, M. Pyat ne serait point le plus fougueux des hommes. Il ne blasphémait pas avant de s'être essayé devant le sifflet, et on l'a connu patient. Un jour Proudhon, le robuste butor, embusqué derrière la tribune, le grêla de coups de poings d'avocat auxquels cette peau de rhinocéros semblait aussi peu sensible qu'aux baisers de l'aurore. On crut

qu'ils se tireraient ensuite chacun au moins une pinte de sang, n'ayant ni l'un ni l'autre aucune crainte de Dieu. Mais point du tout, et M. Pyat remit l'offense. Ainsi c'est un homme doux primitivement.

O Pyat, votre fureur contre les rois ne leur a pas beaucoup nui, et ils l'ont, au contraire, fort bien exploitée contre la presse ; votre fureur contre Dieu ne lui nuit pas beaucoup, et pour mon compte, plus je vous lis, plus je me sens de foi. Mais je crains que vous ne vous fassiez grand mal à vous-même et je vous avertis. Il se peut que vous ne soyez pas assez fou pour être encore un innocent.

Remarquez que déjà vous avez mené une vie errante et malheureuse sans rien du tout produire qui vous ait fait le moins du monde estimer. Vous cherchez à vous donner une tournure de Dante vengeur, mais M. Hugo a pris ce rôle et vous enfonce, encore qu'il n'y réussisse pas tout à fait. Vous êtes mal grimé, le laurier dantesque manque à votre casquette non moins qu'au bonnet de coton du traducteur Ratisbonne, et vos rugissements les plus sauvages laissent dominer toujours le bêlement berrichon. Vous n'êtes pas terrifiant, mon ami, vous êtes *sciant*. Quel avantage pouvez-vous trouver à scier le peu de gens de bien qui se croient encore obligés de vous lire quelquefois ?

Laissez cela. Vous voilà vieux, et Dieu, qui existe, vous écoute et se souvient.

Il se souvient, notez ce point-là. Un de ces jours il vous enverra l'appariteur. L'appariteur vous trouvera, fussiez-vous dans le bateau. Et toutes les blanchisseuses de la Seine n'auront pas assez de linge

sale pour vous cacher ni assez de savon pour effacer vos écritures. Il faudra venir au juge, il faudra être interrogé sur faits et articles, il faudra répondre. Ce sera un mauvais métier éternel d'avoir tant blasphémé.

Homme ami de vos sûretés, munissez-vous de quelque jésuite qui sache vous faire répandre une larme sur tant de mauvaise encre. Un seul jésuite et une seule larme vous seront alors de plus de secours que l'admiration et le savon de dix mille blanchisseuses.

Et comme disent les jésuites : *Pensez-y bien !*



M. DELESCLUZE

2 décembre.

Qui n'a entendu parler de l'illustre feu Pedeloup, maître de pension dans le quartier Mouffetard, homme sévère, mais juste, lequel sut incomparablement tenir ses élèves au régime des haricots, forçant les récalcitrants à conjuguer le verbe *Je me tais en silence?*

Cet insigne Pedeloup était le précurseur de M. Delescluze, maire d'un arrondissement insurgent et directeur du *Réveil*, journal insurgé. Comme Pedeloup, M. Delescluze est venu au monde pour dicter la loi et imposer silence. Fidèle à sa vocation, il s'est proclamé et s'est reconnu dictateur.

Sa mairie insurgente lui donne du tintouin, et son *Réveil* insurgé penche à s'endormir éternellement; mais sa dictature est pleine de consolations. Elle s'exerce sans obstacles; tous les jours le *Réveil* prodigue ses décrets, et personne ne dit mot.

Véritablement, le digne M. Delescluze est rare par la gravité avec laquelle il se soutient dans cette folie, d'ailleurs commune. On marche sur les dictateurs, mais personne ne l'est comme lui. Il a sa façon, qui

le sort du trivial. Il décrète, il confirme ce qu'il a décrété, il s'obéirait si on voulait le laisser faire. Le bonhomme Blanqui, avec sa barbe plus argentée, n'est auprès de lui qu'un folâtre. Blanqui a ce malheureux mérite de *sociologue*, par où il rentre dans la classe des penseurs, ce qui lui ôte du sérieux. M. Delescluze, qui ne sait rien, qui ne prouve rien et semble fort ne penser rien, est bien plus dictateur. Il dicte, et voilà une loi. Ainsi dictait Pedeloup, jadis immense; mais M. Delescluze est venu, et Pedeloup n'est plus qu'une figure.

Ne pouvant faire exécuter ses lois, M. Delescluze se dédommage en donnant des avis et des avertissements toujours justes et toujours sévères. Il en donne beaucoup, il en donne à tout le monde. On l'écoute et, en général, l'on courbe la tête. L'autre jour, il est mal tombé, il a rencontré un récalcitrant. Pedeloup en sursautera dans la tombe!

Un je ne sais qui, un je ne sais quoi, un monsieur de quelque chose, sorti de quelque gentilhommière bretonne, s'était permis de médire du potentissime Duportal, préfet démocratique de Toulouse, et, qui plus est, ami du surpotentissime Delescluze.

Le dictateur n'a point d'égaux, mais il avoue des amis. Il a dicté que son ami Duportal méritait des louanges, et il a averti le gentilhomme de rentrer dans sa gentilhommière. Mais le gentilhomme s'est rebiffé, et l'on peut croire que, pour cette fois, c'est le dictateur qui conjuguera le verbe *Je me tais en en silence.* Il y aura quelque tremblement de terre aux environs du tombeau de Pedeloup!

Nous reproduisons la lettre du gentilhomme

comme un document très supérieur au personnage et à l'incident qui l'ont provoquée. Certainement il n'y aurait pas beaucoup à s'occuper d'une correction reçue par le dictateur Delescluze; mais la correction ne va pas qu'à lui et elle a une valeur politique très réelle. On y voit la vigueur du courant antiterroriste et antirévolutionnaire, et c'est sur quoi nos fiers-à-bras rouges feront très bien de méditer. Qu'ils évitent de se mesurer avec ce courant-là! Il aurait bientôt fait de monter plus haut que les bottes de Flourens.

S'ils veulent se rappeler ce que nous leur disions avant-hier du caractère de la nouvelle garde nationale, ils verront que nous donnions d'exacts indices de son esprit. On entend très ouvertement et, à notre avis, très opportunément dans cette lettre remarquable. Ecoutez bien, citoyens. C'est la France à qui désormais vous avez affaire.

Cette France accepte la République, et ne veut pas de vous, et elle est particulièrement ferme sur ce dernier point. Elle ne veut pas de votre ineptie barbare, de votre arrogance, de vos brigandages.

Tenez-le vous pour dit, roulez le chiffon rouge. Le présent carnaval est le dernier. Et ne vous obstinez pas, sinon vous serez empoignés et mis à Charenton jusqu'à guérison parfaite.



BLANQUI

3 novembre.

Une forte manie du citoyen Blanqui et de son clan de phraseurs généralement féroces, mais plus généralement ridicules, est de croire qu'ils prouvent quelque chose lorsqu'ils traitent de jésuite quiconque les contredit ou les bride un peu. S'ils consentaient à être moins niais, on serait peut-être moins éloigné de s'entendre.

M. Blanqui, en personne, déclare « jésuites » les trois bataillons du faubourg Saint-Germain qui l'ont dérangé l'autre jour, quand ses affaires étaient si bien emmanchées : « C'est l'armée catholique qui a gagné par une trappe la bataille de l'Hôtel de Ville. Que l'*Univers* illumine. » *Blanqui.*

Eh bien ! jésuites, catholiques, entrés par une trappe. Et après ? N'a-t-on pas le droit d'être catholique autant pour le moins que d'être blanquiste ? Et où est le tort d'entrer par une trappe, quand M. Blanqui, dans la maison, barricade la porte ? Il fallait barricader aussi la trappe et empêcher le catholique d'entrer par la fenêtre ou par la cheminée. Lorsqu'il

plaît à M. Blanqui de livrer la bataille, pourquoi serait-il interdit au jésuite de la gagner ?

L'*Univers* ne veut pas illuminer pour cette victoire. Il nous plaît d'économiser les lampions, qui pourront servir à faire la soupe. La *Patrie en danger* va-t-elle se fâcher, parce que l'*Univers* n'illumine pas quand Blanqui est battu ?

Tout cela est bien nigaud. On s'étonne que M. Blanqui, un homme si « fort, » fasse entendre de telles plaintes et emploie de pareils arguments, lorsque ces sortes de plaintes et d'arguments n'assassinent plus.

M. Blanqui semble se regarder du même œil dont le contemplent les pierrots rouges dont il s'entoure. Il est à ses propres yeux un citoyen à part, un pontife, un père de la patrie à qui l'ont ne peut toucher sans sacrilège. Il s'accorde tout le respect qu'il refuse à Dieu. Il se persuade que ce sentiment est général.

C'est une grande fatuité et une grande illusion. Pour notre compte, nous ne donnons point du tout dans cette religion-là. A nos yeux et à beaucoup d'autres, M. Blanqui *n'est pas ce qu'un vain peuple pense.* Nous voyons bien sa barbe blanche, ses années de prison, son clan de phraseurs presque tous positivement ineptes. Avec tout cela, il n'est intellectuellement et politiquement qu'un assez pauvre sire, n'ayant jamais bien réussi qu'à se faire enfermer.

Ce qui distingue peut-être un peu M. Blanqui, c'est une certaine nostalgie de la prison. Quand il a vécu à l'air libre pendant deux ou trois mois, il monte un coup pour se faire réintégrer, et il y par-

vient, non pas toujours sans peine, grâce aux gouvernements qu'il rencontre ; mais enfin on le coffre. Il y a convié depuis trente ans tous les gouvernements ; aucun n'a pu s'en défendre.

Accordons que ce parti pris ne manque pas d'une certaine grandeur. Ou dictateur ou prisonnier ! S'il avait été dictateur une petite fois, ce serait plus joli. Mais il a perpétuellement manqué la dictature, et il n'est, après trente ou quarante ans, que le prisonnier le plus amnistié du monde.

Il a été honoré par beaucoup de condamnations, c'est vrai ; méritées, c'est vrai ; voilà sans doute de quoi faire le fier. Mais il ne doit pas oublier qu'il a été défleuri par beaucoup d'amnisties. Méritées ou non, ces amnisties devraient le porter à l'humilité.

Il appelle cela « souffrir pour le peuple. » Libre à lui. Mais libre à d'autres de trouver que le peuple français ne doit aucune reconnaissance à M. Blanqui pour son aptitude à se faire boucler. Si c'est son jeu, d'autres en font les frais. Nous préférons l'aptitude d'un bon joueur de violon, ou même celle de l'homme à la boule. L'homme à la boule aussi souffre pour le peuple, et le jeu est plus périlleux pour lui et moins coûteux pour nous.

Quant aux idées de M. Blanqui, elles sont détestables, mais nous nions qu'il en soit l'inventeur. C'est très connu, très usé, et il n'y a pas là-dedans, pas plus que dans tout le reste du parti révolutionnaire, une parcelle de saine nourriture pour la faim intellectuelle du genre humain. Proudhon figurait beaucoup mieux l'animal qui pense ! Une seule phrase

d'un monsieur du clan Blanqui, dans le numéro de ce jour, nous livre tout l'homme et toute l'école :

« Maudit sois-tu, dogme fatal de la Providence, qui, t'infiltrant du surnaturel dans l'humain, tues dans leur germe les initiatives et amènes Jacques Bonhomme à voir des sauveurs là où il n'y a que des bourreaux. »

Voilà de leur nouveau, et de leur fort ! Nous nions formellement que l'homme qui dit ou laisse dire de telle platitudes soit autre chose qu'un maniaque, et puisse rendre d'autre service à la patrie que celui de se faire habituellement mettre en prison. Le plus clair de son mérite est d'être aux trois quarts fou.

LES PRUSSIENS A PARIS

Donc, à l'heure qu'il est les Prussiens sont dans Paris. Ils passent sous l'Arc de Triomphe. Ils descendent l'avenue des Champs-Elysées, ils traversent la place de la Révolution, où ils rencontrent les statues de Strasbourg et de Metz; ils passent sous l'ombre de l'obélisque, — cet obélisque qui a vu Moïse! Ils longent le jardin des Tuileries; les voici devant la Colonne, les voici devant l'Hôtel de Ville, les voici partout. Rien ne bouge. Suivant la barbarie du rite antique, le vainqueur a voulu fouler au pied le vaincu. Le vaincu n'est pas mort, mais il a l'immobilité de la mort. Que ce pied est lourd, et comment se fait-il que la terre ne tremble point? Quoi! l'Arc de Triomphe n'a pas croulé sur l'ennemi! Quoi! Napoléon ne s'est point précipité de sa spirale de victoires! Quoi! le vieil Arago n'était pas mourant sur le seuil de l'Hôtel de Ville! Quoi! Rochefort et Gambetta et Floquet et Razoua... Rien!

Pas plus de Razoua que de Trochu; pas plus de Napoléon que d'autre chose! Et si quelque aumônier

prussien, protestant ou catholique, veut entrer dans l'ambulance du directeur des postes Rampont ou dans celle du pharmacien Cadet, interdites aux prêtres, ni le directeur Rampont, ni le pharmacien Cadet ne feront de difficultés. Arrière le Dieu catholique : mais le Dieu prussien passe partout.

Et nunc erudimini, nations de ce siècle savant ! et sachez qu'un peuple nourri de philosophie n'a pas de ville sainte. Paris est violé et n'en veut pas mourir ; et, comme Paris lui-même, le reste de la France en prend son parti. Ici, à Bordeaux, pendant que Paris a le pied du Prussien sur le ventre (on n'oserait dire le cœur), les théâtres et les cafés chantants vont leur train. Non, nous ne sommes pas seulement vaincus, nous sommes *défaits*, disjoints, épars.

Il y a quelque chose de moins dans l'organisme français. Nous ne mourons pas du sang sorti de nos veines, mais de celui que le poison philosophique y est venu décomposer. Un foyer s'est éteint et cesse de dévorer les principes de mort. Nous mourons plutôt suicidés qu'assassinés.

Cependant une espérance demeure ; il reste des âmes qui ne consentiront pas à mourir. Elles connaissent le principe de vie ; elles y ramèneront cette nation malheureuse. Il faudra bien qu'enfin la France comprenne sa propre histoire, voie enfin le seul signe de sa splendeur passé que tant de tremblements de terre ont laissé debout.

Le passage des Prussiens dans Paris nous découronne de toute gloire humaine. Force matérielle et intellectuelle, gloire d'esprit, gloire de la pensée, gloire historique, tout cela n'est plus qu'un souvenir

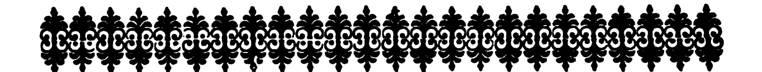
du passé affligé de honte. Quelle chose purement humaine porte un nom qui par lui-même nous promette un avenir! Il n'y a pas plus d'avenir sur la colonne de Juillet que sur la colonne impériale, et le Versailles de Louis XIV a subi le même affront que le Paris de Napoléon III et d'Arago. La croix seule reste; c'est elle seule que les outrages de notre histoire n'ont point abaissée et n'ont point rendue stérile. Nous avons vu rouler dans la défaite tout ce qui s'est détaché de la croix.

La croix, qui est le grand passé, est aussi le grand avenir. Elle est l'honneur, elle est le bons sens, elle est l'ordre, la discipline; elle est l'amour et l'intelligence du sacrifice; elle est tout ce qui nous a manqué et tout ce qui nous manquera le plus et de plus en plus au monde.

La croix est encore avec nous. Si nous la voulons garder, soyons tranquilles : la Prusse ne nous l'emportera pas, et la France au tombeau n'est cependant qu'endornie.

Marthe, s'adressant au Maître lui dit : Seigneur, si vous aviez été là, mon frère ne serait pas mort. Jésus répondit : Tu verras la puissance de Dieu : ton frère vivra.

Que ceux qui veulent espérer avec nous relisent cet Evangile de la vie; qu'ils s'étudient à comprendre le commandement qui leur est fait d'*ôter la pierre*. Ils entendront bientôt la voix qui fait obéir même la mort et l'oblige d'abandonner sa proie déjà entamée.



LE CHAPEAU DE M. GLAIS-BIZOIN

20 mai 71.

On s'amuse à Versailles des récents malheurs de M. Glais-Bizoin.

Cet homme illustre est possesseur d'un chapeau unique, quelque chose comme un turban de vieille peau de mouton grise et grasse, et sentant le suint. Il paraît partout sous ce chapeau, qui le fait reconnaître partout. On trouve son chapeau plus cynique encore que sa position sociale, plus cocasse que sa figure, plus *montant* que son génie. Il a porté ce chapeau à Tours et à Bordeaux, et c'était alors la couronne de France. Il l'avait à Paris lorsqu'il a salué la chute de la colonne. Il est venu ces jours-ci le produire à Versailles sur les *Réservoirs.* Mais là on s'est fâché.

Des personnes médiocrement endurantes sont venues l'interroger sur son chapeau et sur ce qu'il y avait dessous. On lui a dit bien des choses! Il s'est embarrassé, il s'est expliqué, il s'est irrité, et il a ôté son chapeau et ce qu'il y avait dessous. On ne le voit plus.

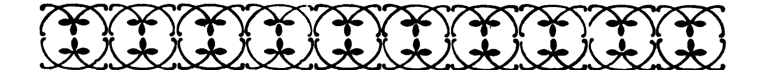
Il n'a pas dit qu'il reviendrait.

Tours et Bordeaux le regretteront. Il était bon enfant. On le voyait assis sur deux chaises dans les cafés ; il disait les secrets du gouvernement, et toute la journée il nommait des sous-préfets, des juges, des généraux, etc., sans leur faire payer la consommation.

Si ce petit article va le trouver dans sa retraite, qu'il sache que nous lui rendons justice et que personne ne lui en veut. Il ne faut pas que sa disgrâce de Versailles l'afflige outre mesure. On l'a hué, siffloté et presque tapoté; mais c'est à cause de son drôle de chapeau, un peu aussi pour la colonne, et surtout pour le 4 septembre. On avait là le 4 septembre sous la main, c'était bien tentant. Du reste, personne n'ignore qu'il fut ce que le 4 septembre pouvait montrer de plus innocent et de plus pur, et que de toute cette première bande il restera le plus honoré.

Hélas ! Seigneur, si nous sommes condamnés à demeurer dans ces conditions-là, contentez-vous de nous infliger des Glais-Bizoin ;

Et nous avalerons le chapeau !



LE MARIAGE D'HENRI ROCHEFORT

8 novembre 1872.

Nous nous permettrons quelques mots sur le mariage de M. Henri Rochefort. L'apologétique chrétienne doit noter cet incident de la vie privée qui répare beaucoup d'injures et dissout beaucoup de sottises. D'une autre part, M. Rochefort traîne un compte public assez chargé pour que nous n'omettions pas un article qui lui fait honneur. Ceci peut désarmer les ressentiments mille fois justes que sa condamnation scandaleusement mitigée n'avait pas affaiblis.

Mais, il y a cinq ans, lorsque le P. Hyacinthe Loyson occupait la chaire de Notre-Dame de Paris et lorsque M. Rochefort rédigeait sa *Lanterne* à Bruxelles en style d'évadé, qui eût pensé que le mariage sérieux et religieux du lanternier servirait d'antidote moral au mariage sacrilège et abominablement folâtre du conférencier; que le pamphlétaire se marierait à l'église et le carme au bureau, l'un pour relever une pauvre femme tombée et se relever avec elle par un acte de bon cœur, l'autre pour tomber avec la femme

qu'il prendrait, ou la faire tomber avec lui; et qu'enfin, dans cette étrange rencontre, le sens droit, le sens noble, l'attachement salutaire et généreux, la belle et grande pitié, tous les bons sentiments et toute l'estime du monde seraient du côté de Rochefort?

Les relations données par les journaux, sont en général exactes. Nous nous bornons à quelques détails dont nous sommes particulièrement informés et qui se rapportent au mariage religieux.

Ce mariage était ardemment désiré par la personne d'humble condition que Rochefort a épousée. Revenue à la religion qu'on lui avait fait oublier, et menacée d'une mort prochaine, elle souhaitait de réparer le désordre de sa vie et de ne le point laisser peser sur ses enfants. Rochefort eut, au moins, le mérite de se rendre à ce vœu légitime. Le ministre de l'intérieur lui donna le moyen de le remplir. Sans doute, en dépit de l'égalité devant la loi, tous les condamnés à perpétuité n'obtiendraient pas une faveur pareille; mais il faut bien que l'on s'aperçoive quelquefois que l'égalité devant la loi est corrigée, comme les autres égalités, par l'inégalité devant autre chose, et qu'il n'existe d'égalité sincère que devant Dieu.

L'Eglise pouvait faire plus de difficultés que le ministre. Elle ne prend garde à la condition du condamné, si ce n'est pour se montrer plus favorable. Aux yeux de l'Eglise, le condamné peut n'être qu'une victime, et en tous cas n'est qu'un pauvre pécheur. Elle ne se laisse point enlever le droit de lui conférer, suivant ses règles propres, le remède et la force des sacrements. Elle baptise, elle réconcilie, elle communie le condamné à mort. Tout vrai prêtre

sacrifierait avec joie sa vie pour absoudre n'importe quel criminel, comme n'importe quel pestiféré. Mais le titre de pécheur distingué et de criminel d'élite, si considérable souvent aux yeux de la foule et même aux yeux des organes de la loi, n'est rien du tout aux yeux de l'Eglise en matière de sacrements. Elle requiert alors des fidèles et des pénitents.

En présence de l'auteur fameux de la *Lanterne*, de la *Marseillaise* et du *Mot d'ordre*, venant lui demander un sacrement, l'autorité religieuse ne pouvait se dispenser de s'informer si elle n'avait pas affaire à un blasphémateur public des sacrements. Mgr l'évêque de Versailles ne voulait ni manquer de mansuétude, ni compromettre un principe qu'il a en garde. Rochefort fut interrogé à ce sujet. Il répondit aussitôt, très largement, qu'il était catholique, qu'il voulait l'être; qu'il avait « fait de la politique », sans se proposer jamais d'attaquer ni de contester un seul dogme de la religion, et qu'il demeurait en cela soumis à l'enseignement de l'Eglise. Cette déclaration eut lieu en présence de témoins. L'envoyé de l'évêché, M. l'abbé Bourgeois, prêtre instruit et vénéré, ne réclamait pas davantage.

Mgr l'évêque considérant que Rochefort n'était pas directement et personnellement atteint de l'excommunication, et que, d'ailleurs, l'autre partie avait droit au sacrement qu'elle sollicitait, leva toute opposition au mariage religieux. Le lendemain, après l'acte civil et avant la célébration religieuse, Rochefort, spontanément, renouvela ses déclarations. Puis en présence des assistants, officiers et témoins de l'acte civil, gardes, témoins désignés par l'évêque pour le mariage

religieux, il prit à part M. l'abbé Bourgeois, curé de la paroisse, qui devait lui donner la bénédiction nuptiale, se mit à genoux et se confessa.

Si l'on prend garde au passé politique et littéraire de Rochefort, à sa situation actuelle, à son entourage tant présent qu'extérieur, on conviendra qu'il a fait en cette circonstance une preuve de fermeté au moins très estimable, et dont il faudrait encore lui savoir gré quand même il ne s'y trouverait pas tout le désirable, ce qui ne sera connu que de Dieu.

On sait le reste. Ce mariage, accompli entre la prison et le cercueil, a eu la gravité sacrée que la religion pouvait souhaiter. Rochefort est rentré dans sa prison, pleurant, mais l'âme assurément plus honorée d'elle-même et plus satisfaite que ne l'était celle de M. Loyson lorsqu'il remontait dans son libre carrosse et que pleuvaient sur lui les pantoufles des jeunes filles anglicanes.

Rochefort, dans la conversation, a dit au prêtre qui l'avait interrogé de la part de l'évêque : « Vous en mariez tous les jours qui ne nous valent pas. » Rien ne nous défend de reconnaître qu'il avait trop raison. Il est bien certain que l'on voit tous les jours des unions où paraît moins de sérieux. Pour notre part, nous voulons honorer hautement la pauvre pénitente qui a demandé cette réhabilitation, et nous louons avec une égale sincérité celui qui a su ne pas la refuser. Il y a du mérite à rentrer dans l'ordre au mépris des murmures de l'esprit mauvais que l'on avait tant flatté. Si c'est une inconséquence, elle tient au meilleur de l'âme humaine. La vraie logique est de rompre avec la logique du mal.

Parmi les témoins du mariage il y avait un fils de M. Hugo, frère, croyons-nous, de celui qui naguère fit baptiser un enfant dont justement M. Rochefort fut le parrain. Dans la famille, l'on se pique, à ce qu'il semble, d'un certain athéisme, et tout au moins de n'être chrétien ni de loin ni de près. Mais l'on ne veut pas être solidaire, et l'on se distingue par là, illogiquement et honorablement, de l'auteur de la secte, Eugène Sue, brute logique.

Qu'est-ce que cela prouve ? dira-t-on. Cela prouve au moins que le « préjugé », après tant de déclamations ineptes et furieuses, ne laisse pas de conserver quelque beau reste de force sociale, et que sa racine est toujours implantée fort avant dans le cœur paternel, c'est-à-dire dans la nature.

M. Rochefort se marie pour légitimer ses enfants. La maison Hugo fait baptiser ses enfants, parce que... « Qui sait ?... » On insulte l'Eglise, on la bafoue, on la hait, mais on prend ses sacrements. Ainsi l'exige le cœur paternel. Il échappe au progrès. Tout bien considéré, il préfère s'exposer à ce que le sacrement fasse son œuvre. Ce témoignage ne laisse pas de fournir à la réaction un solide argument contre le mariage libre, contre le divorce, contre la rupture des vœux, bref contre les diverses institutions négatives ou positives de l'infamie obligatoire et laïque.

Il faut bien que la nature, de qui l'on parle tant, soit pour quelque chose et pour beaucoup dans les institutions de la vieille société, puisque, tout Parisien que l'on soit, tout lanternier que l'on se fasse et tout désespéré que l'on puisse devenir, on reste encore sujet à conserver quelque chose du cœur humain,

quelque chose qui exige un ordre, qui requiert une purification, qui réclame une durée, quelque chose qui aime et qui se tourne vers Dieu. Tout le monde n'arrive pas à se consommer en philosophie, en littérature, beaux-arts et politique, au point de pouvoir étouffer entièrement et ignominieusement la nature, comme par exemple Rousseau de Genève et Eugène Sue de Chaillot.

Le cœur de l'homme est plein de corruption, sans doute, comme son esprit est plein de chimères. Mais l'homme, en remplissant son cœur de corruption, ne peut assez défaire cet ouvrage de Dieu ; et c'est par le cœur de l'homme que la religion reprendra le monde. Ce cœur enverra des lumières à l'esprit qui l'a perverti. Le cœur de l'homme a besoin d'amour, il lui en faut, et l'amour, l'impérissable amour, retournera aux lois de Dieu, qui sont les lois du cœur. Il faut être époux, il faut être père, il faut être citoyen pour trouver la paix, la foi et le contentement du cœur et l'honneur de la vie ; et pour être tout cela, il faut être chrétien. Le problème est d'être chrétien sans Jésus-Christ et sans l'Eglise. On ne trouvera pas la solution du problème, et il faudra venir chercher la paix, l'estime des autres au pied des autels où on l'avait laissée.



LITTÉRATURE

LE DERNIER MOINE DE SAINT-AUBIN

L'abbaye de Saint-Aubin était riche. Quand vint la Révolution, les moines n'émigrèrent pas. Ils étaient peu nombreux et ne remplissaient qu'une aile de leur vaste monastère, où les cellules se suivaient, toutes ouvertes sur le même corridor. Une nuit d'hiver, les révolutionnaires firent invasion chez ces pauvres religieux trop confiants. Sans autre forme de procès, ils les massacrèrent, à l'exception d'un seul, le plus jeune, qui, occupant la cellule la plus éloignée, put échapper avant qu'on arrivât jusqu'à lui.

Lorsqu'il eut fait quelques pas hors de la clôture, le jeune religieux pensa qu'on le trouverait aisément et que ce n'était pas la peine de fuir ni de conserver sa vie. Il se mit à genoux, attendant les assassins. Cependant, les assassins ne vinrent pas. Au bout de quelques heures, saisi de froid et tourmenté par la faim, le moine se releva et se mit tranquillement en quête d'un refuge. Il trouva une chaumière dont les habitants le tinrent caché tout le temps de la persécution. Quand il y eut un peu de sécurité, il revint à

l'abbaye. Depuis la nuit du massacre elle était déserte, défendue par la terreur; personne n'y avait osé entrer. Le religieux trouva les restes de ses frères à la place où les assassins les avaient laissés. Il leur donna la sépulture. Ensuite il s'établit dans sa cellule. Il vécut là de longues années, avec quelques anciens serviteurs, revenus comme lui. Il faisait les offices monastiques et se considérait comme seigneur et maître de tous les domaines que la communauté n'avait pas régulièrement et volontairement aliénés. Quand on chassait dans la forêt sans sa permission, il protestait contre cette usurpation de son droit de propriété. Gustave, étant encore jeune garçon, le vit en ce temps-là. Le dernier moine de Saint-Aubin était un homme d'aspéct sévère, qui parlait peu, et que l'on voyait encore plus rarement sourire.

Un soir, deux voyageurs, surpris par un effroyable orage, se réfugièrent à l'abbaye. Le moine, averti par ses serviteurs, vint au-devant d'eux et leur rendit en personne les devoirs de l'hospitalité, comme il avait d'ailleurs coutume. L'un des deux voyageurs était un homme d'un certain âge, d'assez mauvaise figure, et qui paraissait préoccupé et presque craintif; l'autre était son fils, garçon de vingt ans. Après qu'ils eurent bu et mangé et qu'ils se se furent réchauffés auprès d'un bon feu, le père parla de reprendre sa route. L'orage continuait; le religieux leur conseilla de passer la nuit. C'était l'avis et le désir du jeune homme.

« Mon père ne voulait pas entrer, dit-il en souriant; il craignait un mauvais accueil, et c'est presque malgré lui que j'ai heurté à la porte de l'abbaye.

— Il est vrai, reprit l'autre, et je suis très recon-

naissant de la bonne hospitalité que l'on nous donne. Néanmoins je ne voudrais point passer la nuit ici. »

Il avait l'air contraint et effaré, et balbutiait avec effort plutôt qu'il ne parlait. Le moine insista.

« Vous ne gênerez point, dit-il, nous avons des chambres vides. On a fait de la place ici. Sous la Révolution...

— Oui, oui, se hâta d'ajouter le voyageur, j'ai entendu parler de cela. Mais l'orage a cessé, nous pouvons partir... »

Un coup de tonnerre et le bruit furieux du vent lui coupèrent la parole. Il pâlit. Le moine le regarda avec attention...

« Vous entendez, mon père, dit le jeune homme; que deviendrons-nous sur les chemins par ce temps et à cette heure?

— Quelle heure est-il donc? » dit l'homme, de plus en plus pâle.

En prononçant ces mots, il tira machinalement sa montre. Le moine étendit la main et prit avec une sorte d'autorité cette montre qu'il croyait reconnaître. C'était celle qu'il avait laissée dans sa cellule en fuyant les assassins.

Il la rendit sans manifester aucune émotion.

« Restez ici, dit-il au jeune homme. Couchez-vous et reposez tranquillement dans ce lit, qui fut celui du dernier abbé de Saint-Aubin. Vous, ajouta-t-il en s'adressant au père, venez avec moi; j'ai une autre chambre où peut-être vous pourrez dormir. »

Il parlait d'une voix si grave et d'un visage si imposant, que l'homme à qui il s'adressait se leva, prêt à

le suivre, sans objecter un mot. Le moine le conduisit à l'extrémité du corridor, dans sa propre cellule, celle d'où il avait fui la nuit du massacre.

« Ici, dit-il au voyageur, le repos pourra vous être moins difficile... il n'y a pas eu de sang versé. »

L'homme tomba à genoux. Le dernier moine de Saint-Aubin lui donna sa bénédiction.

« Dormez, mon frère. »

Et il le laissa.

LE PENDU

A l'entrée de la ville, au bord du lac, en vue des montagnes, il y a une belle place où se donnent les fêtes, où jouent les enfants. Elle est plantée de grands arbres et entourée de belles bandes de verdure. Le côté de l'hiver, caressé du soleil, est abrité du vent ; le le côté de l'été est plein d'ombre et de fraîcheur.

Ce matin, j'ai vu qu'on y dressait une sorte de petite charpente : deux poteaux élevés de sept à huit pieds, éloignés de quelques pas, et réunis en haut par une traverse. Un brin de peuple, assemblé là, regardait avec une attention animée. Je demandai ce que c'était. On me répondit : « C'est la potence. »

Sous ces beaux arbres, au milieu de cette verdure, cette petite charpente ne me parut pas répondre à ce grand nom. Je voyais la potence comme dans les croquis de Callot : un seul poteau, colossal, au milieu d'un site féroce, avec sa grappe de pendus baissant la tête, haussant les épaules, frétillant des jambes.

N'est-ce pas l'image que vous vous en faites, belle lectrice ? La poésie s'en va de partout. Voilà que le

bourreau lui-même cherche ses aises. Plus d'ampleur ! Ah ! mesdames, conservez bien vos modes ! Sa besogne faite, le bourreau démonte la potence, l'emporte sous son bras, la serre dans un coin de sa chambre.

A cette potence mesquine, on a pourtant, vers le coup de midi, ajusté un homme. Vous plairait-il d'ouïr une histoire de pendu ? On ne parle pas d'autre chose aux environs. Avant-hier le gendarme qui garde la frontière m'a dit : « Je ne vous plains pas : vous verrez pendre ! En France nous n'avons plus de ces distractions-là. »

Le pendu se nommait Simon. Il avait assassiné un camarade qui revenait au pays pour se marier. Ce n'était point vengeance ni jalousie, comme vous êtes en train de le croire. C'était simplement et vilainement pour voler au camarade une petite somme que celui-ci destinait à monter son ménage.

Le coup fait, Simon eut bien le courage de dépouiller la victime et de lui voler encore ses habits : pièces à conviction dont il prenait soin de se munir ! Ces scélérats, si fins à combiner le crime, savent toujours mettre la justice sur la voie. Les pécheurs ne se montrent guère plus avisés.

Le meurtrier rentra en Suisse, d'où il venait. Pendant six mois il vécut de diverses industries misérables, tourmenté de ses remords, plein de terreurs le jour et la nuit; persécuté en même temps du désir fou de revenir aux lieux où il avait versé le sang. Il y revint. On l'arrêta sur l'endroit.

On fit paraître la fiancée du mort; elle reconnut les habits de celui qu'elle pleurait : elle les avait rac-

commodés de ses mains. A ce détail le coupable se rendit. Les juges dirent : « Qu'il soit pendu ! »

Voilà l'inconvénient de n'être pas né Français. De l'autre côté de la frontière, les avocats et les jurés auraient bien trouvé quelque circonstance atténuante. Un avocat d'ici me l'attestait. « Mais, ajoutait-il, nous n'avons que des juges ! Ah ! monsieur, soyez fier de votre jury. » — Ainsi fais-je.

Le condamné, cependant, ne murmurait ni contre son pays ni contre ses juges. Ecoutez bien, s'il vous plaît. Ce méchant homme se mit à songer à la justice de Dieu. Il prit ses dispositions pour expier son crime et pour mourir noblement.

Lorsqu'on vint lui lire sa sentence il se mit à genoux, et il écouta dans cette posture, acquiesçant par une inclination de tête à chaque chef d'accusation. A la fin il dit d'une voix calme : « La justice des hommes a raison. »

Averti la veille de l'exécution, il passa la nuit en prières. Le jour venu, il sollicita une grâce : c'était d'aller au supplice en pantalon blanc. Il avait autrefois rêvé qu'étant près de tomber dans un abîme, un homme vêtu de blanc l'avait retenu.

On vint le lier. Le bourreau tremblait. Simon prit la corde, la baisa, se la passa autour du corps. Il baisa ensuite la main du bourreau. Sur la route il fit le chemin de la croix, paisible, regardant la terre.

Au pied de la potence il acheva ses prières. Ayant la corde au cou, il demanda la permission de parler. Il dit qu'ordinairement c'est par la faute des parents et de l'éducation que les hommes sont préparés au crime ;

Que, pour lui, il ne pouvait point accuser son père et sa mère; que ses parents avaient au contraire rempli tous leurs devoirs, lui enseignant à craindre Dieu, mais qu'il s'était perdu dans les mauvaises compagnies.

Il exhorta les assistants à se souvenir de la leçon, les pères pour élever leurs enfants dans l'honneur, les jeunes gens pour se conserver chrétiens. « Et à présent, s'écria-t-il, que Dieu reçoive mon âme contrite et humiliée ! »

Voilà ce qui reste d'une enfance chrétienne, et ce que la religion peut retrouver dans un misérable condamné au dernier supplice. Au pied de l'échafaud il se relève. Qui pourrait lui garder un sentiment de mépris ?

La bonne vieille comtesse de Larivière, qui passait sa vie dans les prisons au service des condamnés à mort, pleurait quand l'un d'eux obtenait sa grâce. « Le malheureux ! disait-elle, il était si bien disposé ! Et voilà qu'il ira mourir au bagne, en bourgeois. »



UN PRENEUR DE VILLES

« Un général de ma connaissance avait eu toute sa vie des aventures éclatantes, deux surtout, la première au début, la seconde au milieu de sa carrière; elles l'avancèrent sans le tirer du commun; il est mort obscur sans mériter mieux. Je ne vous dirai pas son nom, justement perdu dans les cent mille noms d'officiers généraux qui ont depuis cinquante ans chargé nos almanachs militaires. C'était un héros cependant. Pauvre chose qu'un héros !

« Il était à peu près émigré; il était né, un peu par hasard, d'un gentilhomme français au service de la Russie. Après lui avoir donné son nom, qui ne valait plus grand'chose, son père l'engagea fort jeune dans une espèce d'école d'état-major ambulante, qui étudiait en guerroyant le Turc sur les frontières de l'empire. Il y grandit sous la tutelle d'un hetman de Cosaques, très épicurien, duquel il apprit à faire de petits vers français et assez de cuisine. Ce Cosaque vint assiéger Schumla, qu'il trouva bien gardée. Les lenteurs du siège donnèrent aux violons le temps

d'arriver. On ne prenait pas Schumla; mais, dans la folâtre compagnie qui avoisinait le camp, on prenait la gale. Le jeune Français se fit un des meilleurs lots. Les médecins, plus que tartares, entreprirent vainement de le débarrasser; il avait son affaire si bien conditionnée qu'il crut qu'il en mourrait. Le chagrin s'empara de lui. Il ne désirait qu'une balle qui lui épargnât l'horreur et la douleur d'être rongé vif par cette lèpre. Dans le même moment, l'hetman, sévèrement averti de ne plus tarder, publia qu'une belle récompense serait donnée à qui indiquerait le moyen d'entrer dans la place. Notre pestiféré pensa qu'on lui fournissait l'occasion d'en finir honnêtement. Il s'avança sous les murs de Schumla, pour les étudier, en homme qui ne craignait que de n'être pas tué. On tirait sur lui de toutes parts; il allait toujours fort tranquillement. Il finit par aviser un endroit où il lui parut que la brèche serait facile. Il ne se contenta point de bien examiner ce point, il le dessina. Lorsqu'il eut achevé il revint au camp, sans se presser; il y entra, je ne dirai pas sain, mais sauf, pestant contre les Turcs, qui n'avaient pas su le tuer. Son plan était bon, on le suivit; la ville fut prise. Notre galeux y avait mis la main avec tout l'éclat que venait de promettre son imperturbable témérité; l'hetman voulut qu'il portât la nouvelle du succès. Il eut de l'avancement, reçut une belle gratification, se fit soigner, guérit; et le voilà distingué.

« Néanmoins, sa paresse et surtout la causticité de son esprit le firent, à quelques années de là, tomber en disgrâce. L'armée russe combattait les Français en Allemagne. Se souvenant trop des leçons de l'hetman,

le héros de Schumla avait composé une chanson dont un couplet au moins frôlait l'empereur Alexandre. Ce souverain le sut.

> Le roi des animaux, en cette occasion,
> Montra ce qu'il était...

« Il ne voulut pas se venger. Seulement, un jour, passant devant le poète, il le regarda de travers et lui dit : « Monsieur, je n'aime pas les rimailleurs ! » C'était lui ouvrir une perspective sur la Sibérie. Jeune et gai, il riait de cet avertissement; mais il ne laissait pas d'en être chiffonné.

« L'armée russe et les troupes allemandes assiégeaient d'urgence une ville forte, où les Français tenaient bon. On avait inutilement donné plusieurs assauts, et l'on ne savait trop quel moyen prendre. L'empereur tint conseil en plein air. Les avis, médiocrement ingénieux, n'aboutissaient à rien. Notre homme, debout avec d'autres aides de camp à quelque distance du cercle auguste, lisait sur les visages l'inutilité persévérante de la délibération. Quelque farce lui vint à l'esprit; il ne put se retenir d'en régaler son voisin. L'empereur y prit garde; il était de mauvaise humeur. Une mauvaise humeur de souverain et de général se décharge sans qu'on ait besoin de presser beaucoup le ressort. Alexandre interpella à haute voix l'officier à qui le malencontreux plaisant venait de parler.

« Un tel, s'écria-t-il très impérialement, que vous dit ce faquin de Français ? »

« L'autre, heureusement, fut bon camarade; il ne

répéta pas ce qu'il venait d'entendre ; c'était, dans ce moment-là, de quoi faire pendre le « faquin ». Mais, très dépourvu et très embarrassé, il lâcha la première bourde qui lui vint à l'esprit.

« Sire, il me dit qu'il faut prendre la ville.

« — Ah ! reprit l'empereur avec un redoublement d'impatience, il a trouvé cela ! Voilà bien ces Gascons ! Tout leur est possible. Il faut prendre la ville ! Il sait sans doute le moyen. Eh bien ! qu'il la prenne donc ! qu'il fasse voir son talent. Voyons, Monsieur, nous vous écoutons ! »

« Il y eut un moment de silence effroyable devant cette colère du maître. Le pauvre railleur se sentit perdu. Jamais il n'avait songé au moyen de prendre ce nouveau Schumla, plus dru de beaucoup que le premier. Néanmoins, pour ne pas rester court, et sans trop savoir ce qu'il faisait, il avança de quelques pas, et bien modestement, rougissant et baissant les yeux, la tête inclinée : « Sire, dit-il, je suis aux ordres de Votre Majesté. »

« Alexandre prit cela pour une noble assurance. Il crut que le jeune officier avait combiné quelque stratagème du genre de ceux qui réussissent aux fous hardis.

« Prenez la ville, dit-il sans abandonner encore le ton du mépris et de colère ; montrez que vous savez faire autre chose que des chansons. Messieurs, nous donnons carte blanche à cet officier pour prendre la ville. Dites-nous, Monsieur, ce que vous demandez.

« — Sire, répondit le jeune homme de plus en plus abasourdi et paraissant de plus en plus modeste, je demande une heure.

« Je vous en donne deux », lui dit l'empereur au comble de l'étonnement et presque radouci.

« L'infortuné se retira machinalement du côté de la place qu'il devait emporter. « Prenez la ville ! prenez la ville ! » Ces mots bourdonnaient à son oreille comme dans un cauchemar. Il n'avait pas la première idée de ses opérations. Cependant il ne tarda pas à se dire qu'il pourrait toujours se faire tuer. Cette ressource certaine lui rendit sa liberté d'esprit.

« Il regarda. Comme toute l'armée, il savait qu'on ne pouvait prendre la ville que par une chaussée longue et étroite, jetée sur des marais impraticables et aboutissant à une porte formidablement défendue. Des milliers d'hommes avaient été tués sur cette chaussée. Entrer par là était donc impossible; chercher d'autres chemins, il n'en existait pas, à moins qu'on ne prît par les marais, de quoi personne n'avait essayé.

« L'écervelé s'était pourtant fait un ami, et, chose qui témoignait en sa faveur, cet ami était son domestique, un Cosaque très audacieux et très intelligent. Tous deux s'étaient mutuellement secourus dans plus d'une mauvaise rencontre. Le Cosaque l'avait suivi aux abords de la chaussée.

« — Mon commandant, dit-il, devinant la pensée de son maître, ces marais ne sont peut-être pas aussi mauvais qu'on le prétend ?

« — Crois-tu? dit l'officier.

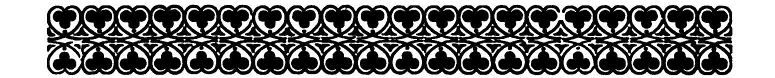
« — Nous allons voir cela tout de suite », répartit le Cosaque.

« Il se lance ventre à terre dans le marais. On lui tire mille coups de fusil : il passe et revient.

« L'autre ne perd pas une minute, retourne au camp, demande à quelques officiers de ses intimes cent hommes à l'épreuve, les rassemble, leur dit qu'ils prendront la ville. Pas un n'en doute ; ils le suivent à toute course sur la fatale chaussée. Une décharge terrible les accueille ; il en tombe un tiers. Ceux qui restent, à l'exemple et sur le commandement du chef, se jettent dans le marais, poussant en avant et se tenant le plus près possible du chemin. Ils avancent; ils sont bientôt si près que l'artillerie de la place ne peut plus les atteindre. Mais voici une de ces fortunes de guerre que rien n'explique, et qui expliquent le succès des surprises : l'officier qui commandait à l'entrée de la ville perd la tête, suspend le feu et n'attend pas que l'on essaye d'enlever la porte, il la fait ouvrir! Le vainqueur était encore dans le marais et se préparait à l'assaut lorsque ses hommes, remontés sur la chaussée, lui crient que la porte est ouverte. Il se hâte, il entre, et le premier ennemi qu'il rencontre est le commandant du poste qui lui présente son épée. Il donne le signal convenu : l'armée assiégeante accourt comme un torrent. La ville est prise.

« Arrivé sur la grande place, l'empereur Alexandre se jette d'abord à genoux pour remercier Dieu de cette soudaine et incroyable victoire. Nous autres Français, nous ne faisons plus cela, nous avons tort. Condé et Turenne le faisaient, et leur gloire ni leur crédit sur le soldat n'en étaient pas diminués. Mais nous sommes fiers, nous savons ce que nous valons et ce que nous pouvons, et un *Te Deum* à distance suffit bien pour rendre grâces au Dieu des armées. Alexandre, s'étant relevé, regarda autour de lui. Le

« faquin de Français » était là, sans blessure. Le souverain l'appelle, et, détachant de sa poitrine l'ordre le plus distingué de la Russie, il le lui confère en l'embrassant. On le fit colonel. Il n'avait pas vingt-trois ans. »



PLAGIAIRE ET COPISTE

Le plagiaire est un hardi forban qui pille sur l'Océan des lettres, et qui parfois, à force d'effronterie, se fait une renommée ; ou c'est un pauvre diable qui filoute dans les carrefours, pour se procurer un morceau de pain. Le premier me divertit encore par l'orgueil qu'il tire de ses rapines ; j'éprouve quelque compassion quand je vois travailler l'autre, et je le loue de voler des idées et des mots, puisqu'il gagnerait davantage à voler des mouchoirs. Quand la critique saisit le forban, elle l'accroche par le col à la grande vergue, et c'est un sort qui ne lui déplaît point : il reste là en évidence, selon ses désirs ; le filou qui ne cherchait point la gloire, échappe aussi à la hart, et va s'éteindre obscurément dans un hôpital. Dieu lui fasse paix !

Le copiste, voilà, dans les lettres, l'espèce insupportable ! Le plagiaire me donne ce qu'il a pris, bon ou mauvais, tel qu'il l'a pris ; le copiste me gâte les bons auteurs. C'est une caricature de ce que j'aime, et je suis tout d'abord humilié de voir qu'il l'aime

quand je vois ce qui a été combattu par les hommes d'épée recevoir l'insulte des cuistres. Le propos du vieux lion est admirable : *C'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes.* Oh ! le coup de pied du copiste ! cette corne usée qui veut devenir ongle léonin ! le justiciable de Martin Bâton qui se tourne en Tamerlan ! Je me représente, aux jours de la Révolution, ma maison envahie, mon père arraché de sa demeure : ne l'aimerais-je pas mieux tué par les bourreaux qu'insulté par mes laquais ?



LE TRAVAIL DU STYLE

Il ne s'agit pas de multiplier les œuvres : cela dépend de la nature de notre esprit et particulièrement des choses dont nous voulons traiter. Je dis que nous devons viser à faire de notre mieux tout ce que nous faisons, donner à nos écrits toute la solidité et même tout l'agrément possible, afin que la beauté du vase fasse, au besoin, accepter un breuvage dont la vertu composera d'ailleurs l'amertume. Et, pour y parvenir, quels moyens ? Premièrement, c'est de nous livrer à notre vocation, non pas à cause de l'attrait qu'elle nous inspire, mais parce qu'elle nous vient de Dieu, et que le travail où elle nous pousse est le vrai travail qu'il attend de nous. Si c'est à quoi Dieu nous appelle, soyons des écrivains, ne souhaitons que cela ; faisons même, au besoin, de grands sacrifices pour n'être que cela. Acceptons, dans le travail des Lettres, une sorte de sacerdoce ; n'en usons pas plus pour l'avancement de notre fortune que pour la satisfaction de notre vanité. Dieu saura nous faire vivre d'un labeur que nous lui consacrerons ; et notre vie, comme

elle en sera soutenue, en sera bien assez occupée. La sagesse humaine, ici, nous rappelle encore que celui qui a le don de conseil a rarement le don d'action. Nous nous mêlerons suffisamment des affaires du monde, en donnant à ceux qui les mènent des avis désintéressés, qu'ils sauront peut-être mieux appliquer que nous; notre parole aura plus de salutaire autorité, quand le public verra que nous n'en faisons pas l'instrument de nos petites ambitions.

Secondement, étudions, étudions sans cesse. N'en croyons pas une imagination qui semble, au nombre et à la fougue de ses premiers jets, ne pouvoir jamais s'épuiser. On pense, au début de la carrière, qu'un siècle ne suffirait pas pour produire tout ce que l'on se sent en germe d'inventions, d'idées, de merveilleux discours; mais, dès le second ouvrage, on s'aperçoit qu'on répète le premier, et que cette imagination intarissable n'est elle-même qu'une imagination. Le terrain le plus riche, lorsqu'il n'est pas remué, retourné, arrosé de continuelles sueurs, ne produit que des ronces, des plantes folles et vaines : pompeux étalage qui dissimule mal une stérilité réelle et bientôt irrémédiable. Etudions : nous ne sommes que le champ; l'étude est le soc qui défriche, est la semence qui féconde, est la pluie qui développe et le soleil qui mûrit. Elle fortifie ce qui existe, elle renouvelle ce qui s'épuise, elle crée ce qui n'est pas.

Cherchons le style : je m'attache à cette pensée, parce qu'elle est essentielle. Que la modestie et l'étude (c'est-à-dire en ce dernier cas la probité) nous soient imposées : toute conscience chrétienne en conviendra, ne pouvant là-dessus élever un doute;

mais quelques jeunes croyants regardent comme médiocrement important d'écrire avec plus ou moins de correction, d'agrément et d'adresse. Et moi je dis qu'après la foi et l'instruction, rien ne nous est plus nécessaire : c'est par là que nous serons lus ; c'est par là que nous conquerrons l'attention et l'estime du monde, succès qu'il nous faut absolument obtenir, — non pour nous (à Dieu ne plaise que nous nous recherchions personnellement en ceci !) — mais pour les vérités que Dieu nous donne à proclamer et à maintenir ; mais pour le monde, qui a besoin d'aimer ces vérités secourables et de se réfugier à leur foyer divin.

Et d'ailleurs, l'art sublime qui bâtit des palais impérissables à la pensée humaine, *Le Style*, n'est-ce pas pour nous, catholiques de France, une gloire de famille, qu'il nous appartient de remettre en honneur ? Je considère notre histoire littéraire, et j'y vois que les lettres nationales, dans ce qu'elles ont de plus magnifique et de plus élevé, sont filles de l'Eglise.

Vous donc, qui avez particulièrement la vocation d'enseigner et d'écrire, je vous en conjure, appliquez-vous à restituer au langage sa vieille orthodoxie et son ancienne dignité. Lisez, étudiez les écrivains du XVII[e] siècle ; soyez-en pénétrés, — non pour vous montrer leurs imitateurs serviles, mais pour être leurs légitimes continuateurs. — Outre le profit que vous tirerez de cette étude, vous y trouverez les plus excellents plaisirs de l'esprit. Je promets surtout de véritables jouissances à ceux qui voudront lire dans les écrivains religieux, ce que volontiers j'appellerais les *œuvres inédites* de ces grands hommes ; car, qui s'in-

quiète aujourd'hui de connaître tout ce qu'ont écrit Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, Massillon, et généralement tous les maîtres si peu fréquentés de notre littérature chrétienne ?

Je reviens à la pensée qui me domine, et je répète que nous devons, mes frères, dès aujourd'hui, nous appliquer, si nous voulons que l'on nous écoute, et que l'on nous écoute longtemps, — à nous former au noble style qui parla si dignement de Dieu et de l'homme, dont nous aurons à parler aussi. Je ne promets pas que nous deviendrons de grands écrivains ; il y a un degré d'élévation dans l'art, où ni l'étude, ni la volonté la plus assidue, ni les efforts les plus constants, ne sauraient pousser ceux que Dieu n'y destine pas par l'octroi de certaines qualités, rares dans l'histoire de l'esprit humain ; mais, à force de travail, on devient un écrivain pur, clair, correct, élégant même ; on sait manier un langage qui ne plie sous aucune pensée grande, qui ne fait défaut à aucune idée ; et, lorsque, avec un pareil instrument, c'est la vérité de Dieu que l'on chante, on trouve des accents que toute oreille humaine écoute et que peut envier le génie. Certes, les écrivains du xviie siècle, religieux ou profanes, n'étaient pas tous comme Bossuet, comme Fénelon, Racine, Pascal, de ces esprits tout à fait hors ligne, dont les facultés supérieures éclatent, pour ainsi dire, à chaque mot ; mais partout, mais chez tous, et même chez les gens qui n'en faisaient pas métier, quel ordre, quelle clarté, quelle élégance, quel choix et quelle noblesse dans l'expression ! Quel talent, on dirait presque aujourd'hui miraculeux, de rendre avec concision les pensées les plus délicates et

les plus profondes, de relever par la diction les choses les plus communes ! Lisez à haute voix une page écrite alors, lisez ensuite une de celles qu'on écrit maintenant (et choisissez cette dernière parmi les plus brillantes) ; vous comprendrez, mieux qu'on ne peut l'exprimer, la décadence effrayante de la pensée et de l'art.



SUR LORD BYRON

Ravenne est pleine de sa mémoire; on montre à Pise le palais qu'il habita; tous les gondoliers de Venise l'ont conduit au Lido: cela ne laisse pas de faire grand plaisir aux voyageurs. Les récents échappés du collège soupirent, les artistes frappent d'un brusque mouvement leurs fronts sublimes, les auteurs prennent des airs enflammés; il en résulte beaucoup de tirades. Gloire à toi, Byron, type radieux des amants de l'idéal, prophète, génie, ange, démon, etc.

Voulez-vous que nous en causions aussi quelque peu? Et pour commencer franchement, l'admirez-vous encore? Je fus, pour mon compte, grandement de ses admirateurs autrefois. A présent, le poète me paraît médiocre, et le personnage encore plus. J'en connais seulement, il est vrai, ce que les traducteurs et les biographes m'en ont fait voir; mais c'est là-dessus que je l'estimais.

C'est un pauvre mérite, après tout, que celui du scandale, et ce mérite a été trop largement compté à lord Byron. Il entre pour beaucoup dans sa gloire

d'avoir audacieusement injurié son pays, et par ses récits autant que par ses actes, d'avoir refusé à ce qu'on appelle *vertu*, cet hommage de l'hypocrisie qui, du moins, est encore une condamnation du mal que l'on commet. Braver comme il l'a fait, les convenances, ce n'est pas seulement outrager la morale : c'est bien pis, c'est la nier ; et j'y vois l'acte d'une perversité si profonde qu'elle touche au délire et à la folie. Il y a deux manières de rompre en visière à son temps : — Ou on s'abstient des infamies qui le souillent ; retranché dans le fort isolé du devoir, de la probité, de l'honneur, on acquiert par une vie exemplaire, le droit de proclamer à haute voix l'éternelle sainteté des principes qui condamnent toutes les ignominies ; on flagelle, on flétrit tous les crimes, ceux que la société avoue, ceux qu'elle essaie de cacher. C'est le rôle de l'honnête homme, et si l'on a encore, avec le grand courage qu'il faut, du génie pour remplir ce rôle, tant mieux : on peut ordinairement espérer de guérir beaucoup d'âmes et de passionner pour le bien beaucoup de jeunes cœurs. — Ou, donnant à ses passions les plus mauvaises un essor effronté, se livrant aux débauches, recherchant avec une ardeur forcenée le facile éclat du scandale, pour toute excuse on crie à ceux qui s'indignent qu'ils sont de lâches hypocrites et qu'ils en font autant : c'est le rôle d'une âme abominable, je le répète, ou d'une cervelle de fou.

Ce fut là l'œuvre de lord Byron. Si je la dépouille des mesquines et fortuites *illustrations* du bruit, de la renommée, de la fortune ; si j'ôte à Byron son vieux château, son manteau gonflé par la tempête, ses chevaux, ses maîtresses, tout ce qui appartient, aussi bien

qu'à lui, aux moindres fats qu'on a vus dans tous les temps manger un beau patrimoine et déshonorer un vieux nom, je ne trouve plus (chose malheureusement peu rare) qu'un triste esclave de ses passions, obéissant à tout ce qu'elles lui commandent d'impur, de honteux même, et de digne d'anathème; qui, n'ayant pas le courage de combattre en lui les penchants de la nature corrompue, s'imagine se relever en disant qu'il ne veut pas avoir ce courage; qui se croit grand en divinisant l'extrême orgueil qui l'avilit devant les lois sociales et divines; ...ce qu'on appelle, il faut bien enfin le dire, un méchant homme; et, dans ce cas, fit-on les plus beaux vers du monde, on est *toujours un méchant homme*, ou bien il faut nier la morale, qu'il est important d'honorer plus que les beaux vers.

Je ne doute pas que ceci ne paraisse à beaucoup de gens fort exagéré. Cependant je prie les personnes de bon sens d'y réfléchir; les autres, et en particulier les petits poètes et les femmes auteurs, voudront bien croire que j'écris surtout dans l'espoir de ne point présenter au public les idées dont ils s'appliquent à le régaler ordinairement. Il existe dans les mansardes de Paris, dans les villes de province, et jusqu'au fond des sous-préfectures de la Champagne, une désagréable engeance de journalistes, d'avocats, de poètesses, de toutes sortes d'avortons désœuvrés, tristement étouffés sous leur impuissance, qui ont l'impertinence de professer un véritable culte pour les usages privés de lord Byron. Ils appellent cela, dans leur beau style, une *vie échevelée*, et ils en essaient, comme ils peuvent, avec les revenus de leur génie, une imitation qui aboutit à de très odieux résultats. Mais cela n'ou-

vre pas encore les yeux de tout le monde; tant ces mauvaises cordes de l'âme humaine, la révolte, le mépris des devoirs, l'audace des déportements, vibrent aisément sous tous les doigts! N'avons-nous pas eu dernièrement le spectacle de cet assassin, poète et bel esprit, pour lequel il se trouva des éloges dans toute la France, et dont les putrides autographes ont été recueillis pour des albums parfumés? Il était grand byronien, ce misérable : c'était Lara, devenu pirate dans les rues de Paris. Les autres vont moins loin, je le sais, ils ne se conforment à la théorie que jusqu'aux limites du Code pénal. Ils respectent ce que le procureur du roi ne permet pas absolument qu'on outrage, et c'est assez pour eux de tout ce qu'ils peuvent souiller à l'abri des coutumes. Est-ce donc une excuse, que tout le monde en fasse autant? Tous ceux qui le font sont infâmes; plus infâmes ceux qui le font sans honte et sans remords; encore plus infâmes ceux qui s'en vantent hautement, cherchant à répandre autour d'eux, par leurs écrits, par leurs exemples, l'abominable effronterie de la corruption. Et c'est là proprement le courage des coquins, qui n'est que la lâcheté de l'homme contre lui-même. Dites là-dessus tout ce que vous voudrez dire, et faites-en des odes pompeuses: le vrai, l'éternellement vrai, c'est que l'emporté qui brave les anathèmes du monde, qui affronte le courroux des lois divines, la vengeance des lois humaines, s'il n'est point un fou, n'est qu'un lâche, vaincu par les instincts coupables que l'homme a toujours la force de dominer. Mais je me trompe, il peut n'être ni précisément un fou, ni précisément un lâche; il peut n'être qu'un poète, — incapable de

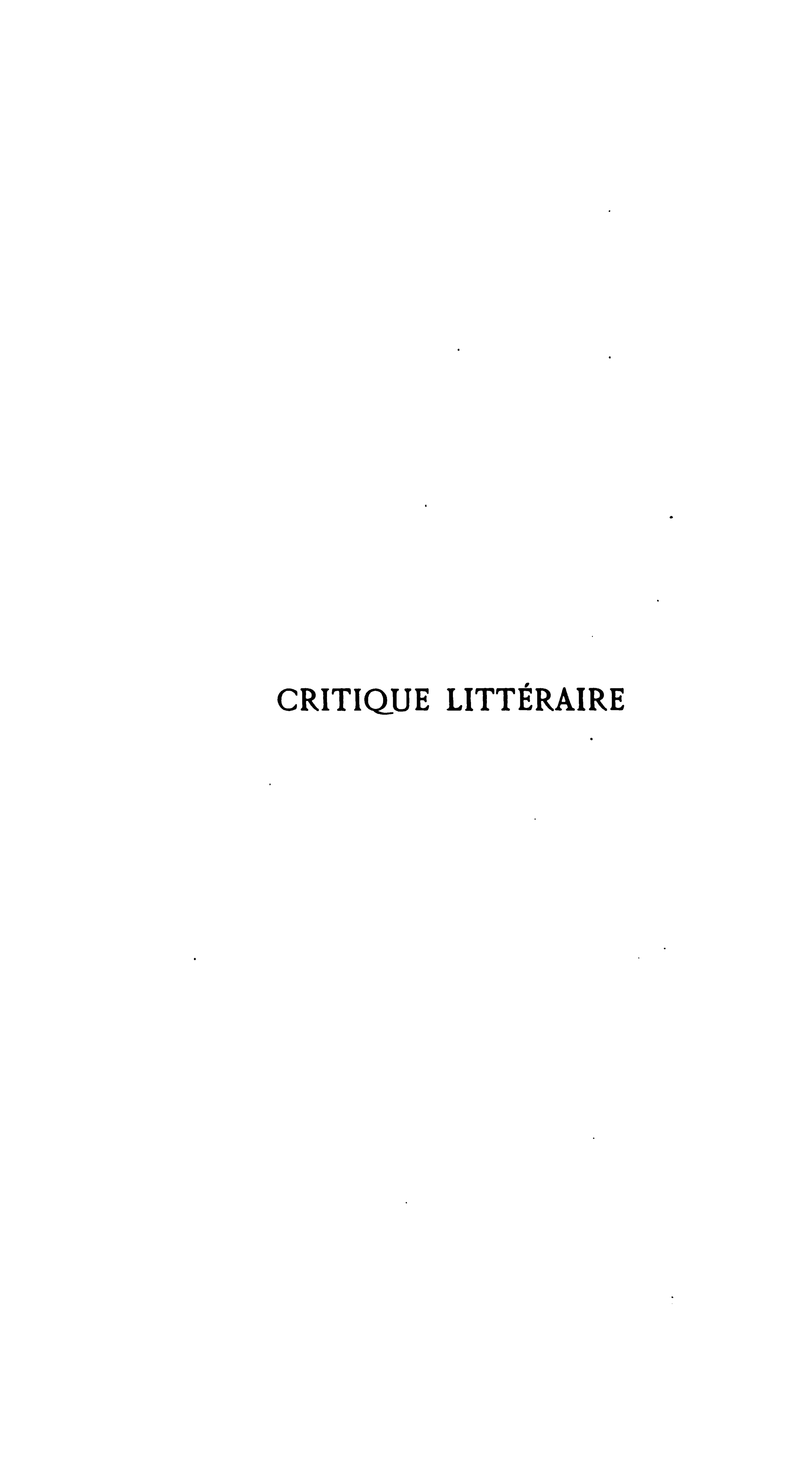
résister, quoi qu'il advienne, à l'envie de produire au grand jour quelques centaines de ses vers qu'il ne trouve pas mal tournés !

Dira-t-on sincèrement, quand de pareils scandales éclatent dans la société, quand de pareilles œuvres l'épouvantent, qu'il n'y ait que des voix hypocrites dans le grand concert d'anathèmes qui s'élève aussitôt, et que tous les fronts qui s'indignent portent encore un reste du masque qui vient d'être arraché ? Je ne puis l'admettre : je crois que c'est surtout le parti des honnêtes gens qui donne le signal, et que les plus mauvais, épouvantés eux-mêmes, réclament à leur tour ; moins parce qu'on les imite que parce qu'ils sont dépassés. — Mais, n'y eût-il, dans toute une société, pas un homme dévoué aux saintes lois du bien, du juste, de la probité, de la décence, de l'honneur..., qu'importe ! ce n'est qu'une raison d'essayer d'être cet homme-là. Byron n'y a guère songé, je pense. Il avait de mauvais instincts, vieux comme le monde ; il leur a obéi, il s'en est vanté : tout cela n'est ni beau, ni neuf, ni même très hardi, je demande la permission de ne point m'incliner devant cet Anglais. Quant à son individu, je suis chrétien ; quant à son talent, je ne puis estimer qu'un écrit sain et clair ; j'aime à désaltérer mon intelligence d'un vin généreux et non pas à l'enivrer d'opium ; je me plais dans la lumineuse simplicité du génie de ma nation, éclairé de deux lumières, celle de la foi et celle du soleil ; et j'ai beau contempler tous les prodiges de la fantaisie germanique ou de la fantaisie anglaise, je n'y vois que du protestantisme, du matérialisme et du brouillard.

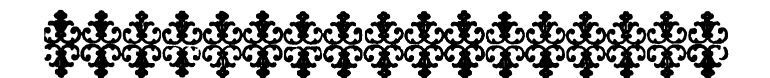
Avec tant d'autres, j'ai cherché longtemps, et j'ai cru saisir un sens profond dans ces œuvres fumeuses. Je me suis extasié sur *Manfred* et sur *Faust;* j'y ai vu des allégories, des mythes, des révélations ; et comme j'étais parvenu même à me servir du patois que l'on a créé tout exprès afin de les célébrer dignement, je pensais en mesurer la portée surhumaine. Je m'explique bien mieux aujourd'hui ces poèmes ; je m'en explique l'origine, le succès ; je m'explique aussi le mépris suprême où je les tiens, et où je suis assuré qu'ils tomberont prochainement.

Quelques voyageurs qui l'ont vu à Athènes racontent encore comment le noble lord vivait dans l'asile pieux qu'il s'était choisi (le couvent des missionnaires), n'ayant pour commensal qu'un pauvre cénobite. Tantôt il se moquait du compagnon de sa solitude ; tantôt il écoutait les saintes paroles du missionnaire avec la docilité d'un enfant. Rien n'égalait l'inconstance de son humeur, la mobilité de son esprit, la rapidité avec laquelle il passait d'un sentiment à un autre. On le voyait tour à tour dévot, superstitieux, incrédule, pleurant au seul nom de l'Humanité, dévoré par une sombre misanthropie. Les méditations de la mort mêlées à toutes les petitesses de la vanité, les amusements et les jeux de l'enfance, les inspirations du génie, quelquefois les orgies de la débauche, remplissaient ses nuits et ses journées. Tandis qu'on se demandait dans notre Europe quels nouveaux poèmes il allait publier, on citait dans la ville de Platon et de Socrate ses contradictions, ses caprices, ses ridicules ; tandis qu'au-delà des mers les nations éclairées le plaçaient parmi les grands poètes, dans

la rue des Trépieds il était devenu l'objet des railleries populaires et le jouet des petits garçons, qui le regardaient comme un fou. Voilà de quelle bouche sortaient ces poèmes, ces oracles de dérision qu'attendaient les nations civilisées pleines de mépris pour l'Evangile ; voilà quel était cet écrivain passé maître en moquerie. O justice de Dieu !



CRITIQUE LITTÉRAIRE



M. LECONTE DE LISLE

I

25 octobre 1869.

M. Leconte de Lisle, poète savant, des plus connus comme ignoré, publie une longue pièce de gros et forts verts, intitulée *Kaïn (par un K).* Il s'agit du premier Caïn. Son petit-fils Troppmann lui rend une actualité que le poète a saisie pour le chanter. Car M. Leconte chante Caïn. Toute la pièce est en son honneur. Kaïn nous est présenté comme un fort digne homme, vengeur de la raison et de la dignité du genre humain contre le cruel et capricieux Javeh, ci-devant Jéhovah. Ne croyez point que l'on veuille plaisanter ! Tout cela est fort sérieux, témoin le K. M. Leconte de Lisle, érudit grave et poète austère, ne rit point. Il paraît même incapable de rire.

En philosophie comme en poésie, c'est un chef d'école, un pontife. Au Parnasse contemporain, passage Choiseul, on le considère beaucoup. Quarante-

neuf enfants d'Apollon, garçons, filles et vénérables, garnissent ce parnasse, tous grands rimeurs, et la plupart pareils au *pullus onagri* de l'Ecriture, le petit de l'onagre, qui dresse son oreille pointue vers le ciel, et qui dit : Je suis libre ! Nulle part ne sont plus dédaignés le Dieu des chrétiens et le Boileau des Français. Dans cette fière volière, M. Leconte de Lisle tient rang de coq (ou Kok ?). Il a plus de grec, plus d'hébreu, plus de sanskrit; il distribue le K avec plus d'abondance; il fait avec plus de facilité le vers difficile, et la flèche de son esprit frappe plus avant au cœur de Iaveh ! Heureux oncle Kaïn, d'avoir trouvé cet Homère !

Pour qui n'a pas beaucoup pratiqué les œuvres de M. Leconte, ce nouvel ouvrage, qui ne diffère en rien des précédents, n'est pas précisément ce que l'on appelle ennuyeux. Il y a vraiment de la surprise. On se trouve en plein baroque, mais ce baroque simule l'étrange et l'éclatant. Il semble qu'on n'a jamais rien vu ni entendu de pareil; à chaque instant des mots inouïs éclatent comme de monstrueux pétards. On croit qu'il va arriver quelque chose. Rien n'arrive. Ce char, attelé de vingt paires de bœufs, est chargé d'une plume que le vent enlève; ces soleils et ces volcans concentrent leurs feux pour couver un œuf qui n'éclôt pas. Il n'y a rien. Vous cassez l'œuf, il était vide. Otez vos yeux du verre grossissant, faites taire l'orchestre endiablé qui vous assourdit et prenez la réalité cachée dans la boîte magique : vous avez en main une image d'Epinal grossièrement dessinée et coloriée ; l'équivalent comme art et comme littérature, de l'histoire du Juif-Errant, moins

toutefois la sincérité du sentiment et l'ingénuité du ton.

Chez ceux de ces précieux et de ces raffinés qui ont ou qui auraient du mérite, et parfois un mérite assez grand, on rencontre des défauts de touche qui étonnent. Ils sont maniérés, alambiqués et butors, comme les barbares et les impuissants. Dans leur immense vocabulaire, où ils reçoivent tous les mots, ils ne rencontrent pas le mot juste, soit que leur ignorance le dédaigne et l'écarte, soit que leur faible main échoue à le mettre en son lieu. Ils riment pour dire ce qui leur passe par la tête; mais, ce qui leur passe par la tête, ils ne le savent pas bien. Rien de moins clair pour eux que leur propre pensée. De là des extravagances d'images, des insuffisances et des pataquès dans l'expression qui ne tardent pas à faire sourire le lecteur, d'abord abasourdi. Et il s'en va avant la fin, s'apercevant que tous ces oripeaux descriptifs, ces tintamarres de couleur et de lumière, ne sont que le déguisement du vieil abbé Delille. Seulement, sous le fatras de ses périphrases, Jacques Delille marchait d'un pas plus leste. L'épagneul de salon dont les jolies petites pattes couraient sans broncher à travers les porcelaines, et secouaient par moments de jolies petites perles fausses, est devenu un éléphant chargé d'une tour de guerre pleine de soldats farouches et surtout bariolés. Il simule bien la marche pesante, toutefois la terre ne tremble pas.

II

LITTÉRATURE DE M. LECONTE DE LISLE

31 octobre 1869.

Nous sommes prié de revenir sur le *Kaïn*, et d'en faire connaître avec plus de détail la littérature. Tout le monde ne fréquentant pas le passage Choiseul, on aimerait à savoir comment ils chantent par là, principalement M. Leconte de Lisle, puisqu'il a l'honneur d'être le coq d'un établissement où M. Coppée fait figure d'oiseau bleu. L'amusement est facile à donner.

Comme il en est à Dulaure, à Dupuis et à M. Renan pour le christianisme et la philosophie religieuse, M. Leconte de Lisle, en matière de versification en est aux premiers romantiques. C'est un novateur attardé; semblable à la plupart des aigles contemporains, il porte des ailes de pigeon. Son innovation personnelle consiste à employer, dans le grandiose et le lugubre, certains effets que Musset réservait pour *Mardoche* et la *Ballade à la lune*. Il a des enjambements, des bris de césure, des jonctions et des disjonctions qui feraient hurler Viennet dans le tombeau.

Il commet d'ailleurs ces excès avec conscience et gravité, sans vouloir aucunement rire. Il a la marche rectorale, c'est en recteur, par principe, qu'il choppe et qu'il jette des pierres dans les vitres. Manifeste-

ment né pour versifier, il lui serait aussi aisé de couper exactement ses alexandrins par le milieu qu'il serait impossible à M. Belmontet de ne pas trouver des rimes trop riches. Mais, par ces titubations, il veut probablement éviter la monotonie. Son dessein, qui est bon, serait de remplacer la mesure par le rythme. Seulement, il n'a pas le don du rythme, et il ignore que le rythme est aussi une mesure, la mesure exquise de la pensée et du son. Le rythme est vraiment le style, c'est-à-dire l'ensemble de toutes les convenances, la propriété et la musique de l'expression formant un vêtement souple, juste et adéquat à la qualité et au mouvement de la pensée.

Ce n'est pas que M. Leconte de Lisle soit à nos yeux tout simplement ce que l'on appelle un rimeur. Sa langue n'est point ce veule et plat bavardage du maniaque qui tricote des rimes, sans autre but apparent que de mêler ensemble des substantifs et des adjectifs également décolorés. Ses mots ne manquent point d'arête, ni surtout de couleur ; et sa couleur, quoique fausse, a un premier aspect très vif, parfois éblouissant. Seulement, il ne travaille pas sur ses propres inventions. La couleur est à lui, non pas le dessin. Il imagine cette couleur étrange pour des étrangetés, en un mot, il colorie des gravures.

Son habileté en ce genre le tire du commun ; il n'ennuie pas immédiatement (nous parlons pour nous), quoique toujours le même. Sans pouvoir dire en quoi son *Kaïn*, poème hébraïque, et même « khaldaïque », diffère des poèmes barbares, tartares, grecs, indous, qu'il a publiés déjà, nous l'avons lu d'un bout à l'autre, malgré la privation la plus absolue de tout

mouvement de sympathie quelconque, et plutôt révolté au fond de l'esprit comme au fond de l'âme. Mais enfin la machine est curieuse, elle joue bien et elle produit son effet.

Cet effet invariable, est une sensation de rêve lourd et décousu. On voit et on entend des choses dont on ne se rend pas compte, d'immenses ombres farouches, qui s'allongent, s'allongent dans de fausses ténèbres et une fausse lumière, escortées d'immenses bruits confus. La vue et l'ouïe sont frappées jusqu'à se ressouvenir, et ce rêve vague rappelle vaguement des rêves plus évanouis. L'intelligence ne perçoit rien de net, le cœur n'entend rien qui le touche, la curiosité seule est saisie, mais elle l'est fortement. Puis tout s'enfonce dans le brouillard, et tout y reste enveloppé. On ne se rappelle pas une figure. On n'a pas retenu un seul vers. Cependant que de figures gigantesques, et que de vers bien faits, sonores, souples, flamboyants, niellés comme le meilleur acier de Damas, et capables de trancher des rochers! Seulement ils n'entrent pas dans le cœur. Millevoye a mieux réussi avec son pauvre fer-blanc.

Le musée du Louvre possède une célèbre mêlée de Salvator Rosa. Dans un site sauvage, au milieu des rocs et des ruines, quelques centaines de furieux se portent de terribles coups. La rage est sans pareille; on se perce, on se renverse, on s'étrangle, on s'écrase... et personne n'a une égratignure ni une goutte de sang. Voilà justement l'effet des poèmes de M. Leconte : un simulacre enragé d'effort et de douleur, point de blessures; ni sang ni larmes. Choc de nuées sans pluie et sans tonnerre.

Il décrit à outrance. Nous avons rappelé l'autre Delille, son quasi homonyme et qui semblerait son contraire. En vérité, de l'un à l'autre, il n'y a pas si loin qu'il semble, et ces extrêmes se touchent. Tous deux font leur principale affaire de décrire, parce que le don d'imaginer, le don de sentir et peut-être le don de penser leur manquent. Ils n'ont que l'œil extérieur, que l'écorce de la poésie; la sève et la source leur sont inconnues. L'ancien Delille, qui se contentait d'être philosophe, et qui se piquait d'être correct, serait aujourd'hui libre penseur irrégulier et peut-être pédant. Il écrirait Kaïn par un K, et ferait facilement du kaïnite et du khaldaïque. Le jeune Delille, « il y a quinze lustres », eût décrit les *Jardins*, l'*Imagination*, la *Lecture*, le *Café*, les *Echecs*, et n'eût su peindre Iris et les rochers qu'en bleu tendre. C'est le même homme ignorant de l'homme, s'exerçant au même jeu puéril avec la même dextérité. Seulement l'un est né sous Voltaire et l'autre sous Victor Hugo.

S'il faut marquer une différence, peut-être que la part d'imagination de l'ancien Delille ne fut pas la plus restreinte. Autant que nous en pouvons juger à la distance où nous sommes de ses œuvres et de son temps, l'abbé Jacques puisait moins dans le fond public. Les descriptions de M. Leconte de Lisle sont bourrées de réminiscences plastiques fournies par l'architecture, la statuaire, la peinture et le dessin, à qui d'ailleurs toute notre poésie matérialiste emprunte considérablement, surtout dans les vastes et abondants domaines de leurs caprices.

M. Leconte de Lisle est né sujet, non pas fils de

M. Hugo. Il serait plutôt, s'il n'avait qu'un seul père, le fils du coloriste Eugène Delacroix. Sans doute M. Hugo est le père de celui-ci et de toute la race, ancêtre infiniment plus grand que sa postérité. Cependant Delacroix nous semble avoir donné à notre poète plus que ne lui a donné aucun autre. Il est sa partie colorante, qui domine tout et se sacrifie tout. On peut dire qu'il a Eugène Delacroix dans les yeux.

Ecoutons un instant ces rauques et stériles tapages.

Dans la description de la tempête qui annonce le déluge, les nuées, « émergeant de la cuve ardente de la mer », tantôt « pendent dans l'air comme des blocs d'airain », tantôt, « hurlantes », s'écroulent, tandis que :

Vers le couchant rayé d'écarlate, un œil louche
Et rouge s'enfonçait dans les écumes d'or.

Le soleil (c'est lui) un œil louche et rouge ! Passe pour rouge, mais pourquoi louche? C'était bien la peine de faire une révolution contre ceux qui appelaient le soleil « le flambeau radieux », ou « l'astre qui nous éclaire ! » et c'est une imagination à embellir la poésie héroïque, d'y faire entrer des mots et des images qui dépareraient la prose familière des journaux.

Plus loin, nous trouvons :

.... Le sable aux dunes noires,
Plein du cri des chacals et du renaclement
De l'onagre.....

Et la strophe suivante :

Chargées
D'un livide brouillard, chaud des fauves odeurs
Que répandent les ours et les lions grondeurs,
Ainsi que font les mers par les vents outragées,
On entendait râler de vagues profondeurs.

Aspect d'Hénokhia :

Thogorma dans ses yeux vit monter des murailles
De fer d'où s'enroulaient des spirales de tours.
Et des palais cerclés d'airain sur des blocs lourds;
Ruche énorme, géhenne aux lugubres entrailles
Où s'engouffraient les Forts, princes des anciens jours.

On a vu la gravure chez tous les marchands. Voici les cariatides. Hommes :

Ils s'en venaient.....
Plus massifs que le cèdre et plus hauts que le pin,
Suant échevelés, soufflant leur rude haleine
Avec leur bouche épaisse et rude, et pleins de faim.

Femmes :

Elles allaient, dardant leurs prunelles superbes ;
Les seins droits, le col haut, dans la sérénité
Terrible (?) de la force et de la liberté,
Et posant tour à tour *dans* la ronce *et* les herbes,
Leurs pieds fermes et blancs, avec tranquillité.

Vieillards :

..... Le poing sur leurs crosses,
Des vieillards regardaient *dans leurs robes de peaux*,
Spectres de qui la barbe inondant leurs poitrines
De son écume errante argentait leurs bras roux,
Immobiles, de lourds colliers de cuivre aux cous,
Et qui d'en haut dardaient, l'orgueil plein les narines,
Sur leur race des yeux profonds comme des trous.

Gravures d'Albert Durer.

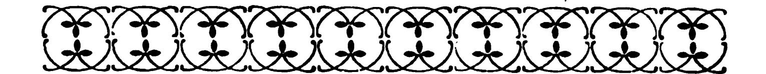
Nous avons cité le cavalier, le Kheroub, qui accourt vers la ville maudite sur un *furieux étalon*. Comme les géants sont *pleins de faim*, comme les vieillards d'Henokhia ont de l'orgueil *plein les narines*, comme le sable est *plein du cri des chacals*, cet ange est *plein des clameurs funèbres*, et

> Sa chevelure blême, en lanières épaisses,
> Crépitait au travers de l'ombre horriblement.

Ce furieux ange sur son furieux étalon est visible à Saint-Sulpice, dans la fresque de Delacroix représentant Héliodore.

Nous pouvons en rester là, c'est toujours la même chose. Les ingrédients poétiques de M. Leconte de Lisle ne sont pas plus variés que sa pensée : du fer, de l'or, de l'airain ; du jaune, de l'indigo, de l'écarlate ; des clapotements, des renaclements, des râlements et des cheveux qui crépitent dans l'ombre horriblement, il ne sort guère de ces musiques. On sait quelles idées elles accompagnent et font reluire. Perpétuel effort d'Icare, dont les ailes se détraquent et qui retombe... assis.

Il est d'ailleurs aussi supérieur, dans son art, aux disciples qui l'entourent sur le Parnasse Choiseul, qu'il s'estime lui-même intellectuellement supérieur aux adorateurs d'« Iaveh », ces stupides dont pas un depuis le commencement du monde n'a su voir comme quoi Kaïn est meilleur qu'Abel et plus grand que Dieu !



M. DE LAMARTINE, ROMANCIER

GRAZIELLA. — LES CONFIDENCES. — RAPHAEL

Mars 1849.

Depuis un an, M. de Lamartine a joué un grand rôle ; et, de poème en poème, de discours en discours, de printemps en printemps, il est arrivé tout près de la soixantaine. Bientôt les journalistes, grands consommateurs de périphrases, l'appelleront un illustre vieillard. Sur ce faîte d'années remplies de tant d'œuvres et chargées d'actes si graves, lorsqu'on a jeté dans les aventures révolutionnaires une société de trente-cinq millions d'âmes, lorsqu'on a vu cette société étaler tous ses maux, crier toutes ses misères, hurler tous ses délires ; lorsque l'on a été son espérance et presque son idole ; lorsque l'on est tombé dans son dédain ; si on lui parle, c'est pour la consoler, probablement, ou tout au moins pour l'instruire. Voyons quels conseils M. de Lamartine nous donne, quels aveux il nous fait, quel pardon il nous demande.

M. de Lamartine ne nous fait d'autres aveux que

celui de ses amoureux martyres, ne nous conseille que de bien aimer les dames, ne nous demande que d'acheter ses livres. L'ancien membre du gouvernement provisoire, voyant qu'on ne veut plus de lui aux affaires de l'Etat, reprend son métier d'homme de lettres. Il écrit, il bâcle des volumes, comme s'il n'y avait eu ni 24 février, ni 10 avril, ni 15 mai, ni 25 juin, ni 10 décembre. Vous songez à M. Sobrier, à M. Louis Blanc, à M. Proudhon, au général Bréa, aux quarante-cinq centimes, à la faillite, à la banqueroute, à la faim, aux torrents de sang dans les rues, aux torrents d'angoisses dans les cœurs, aux torrents de larmes dans les familles ; il songe à la belle Mâconnaise, à la belle Procitane, à la belle Savoyarde, à la belle Parisienne, à toutes les belles qu'il a charmées. Il décrit leurs cheveux, leurs lèvres, leurs dents, leurs yeux tendres, l'herbe qu'elles ont foulée aux pieds, le vent qui dessinait ces jolies tailles ; il dit surtout comme il fut noble amant. Ces deux volumes ne renferment pas autre chose.

Ecoutons les histoires amoureuses de M. de Lamartine. Nous l'avons bien mérité ! Fermons les volets afin de n'entendre pas nos frères qui, là-bas, dans la rue, chantent la *Carmagnole*, demandant des autels pour le divin Robespierre, réhabilité par M. de Lamartine avant de l'être par eux. Nous aurons fini, peut-être, avant qu'ils ne viennent enfoncer la porte. Si Théroigne les accompagne, nous trouverons du moins quelques paroles sentimentales à lui dire ; Théroigne qui fait aussi des décrets et des histoires d'amour !

M. de Lamartine, ayant fait amitié avec un vieux

pêcheur de Naples, est introduit par une tempête dans la famille de ce bonhomme. Il y voit Graziella, enfant de quinze ans, belle, ignorante, naïve et pure. Il est lui-même fort beau, il lit des romans, il porte le deuil de la République, ses pensées s'attristent sur le sort de ce monde, où la philosophie et la liberté n'ont pu renaître. La petite fille, touchée de tant de grâces et de mélancolie, se prend à l'aimer violemment. M. de Lamartine n'y fait rien et n'en soupçonne rien. Lorsque Graziella lui avoue sa tendresse, il ne s'éloigne pas et se laisse adorer. Elle menace de s'enfermer dans un couvent s'il s'en va : c'est une extrémité où il n'ose pas la réduire. On veut la marier, elle s'y refuse, il ne l'y engage pas. Que veut-il qu'elle devienne donc ? Sa femme ? Pas précisément. Sa maîtresse ? Fi donc ! L'aime-t-il ? Il ne sait. Il croit qu'il l'aime, il dit qu'il ne l'aime pas ; mais il reste, et la malheureuse enfant s'habitue à penser qu'il ne partira jamais. A la fin, sa famille, lasse de le rappeler inutilement, le fait enlever par un ami. Graziella, devinant qu'elle sera oubliée, meurt au moment où l'ingrat commençait, en effet, de trouver que ce serait descendre un peu bas d'épouser la fille d'un pêcheur. A quoi sert donc d'avoir l'âme si républicaine et d'aimer tant la philosophie et la liberté ?

Cet épisode, qui tient la moitié à peu près du volume, est suivi d'une poésie descriptive à refrain, en l'honneur de Graziella. Tout finit par des chansons ! La chanson est élégante, mais, en somme, longuette et un peu sèche. M. de Lamartine, toutefois, n'en est pas mécontent.

« C'est ainsi, dit-il, reprenant la prose, que j'expiai

par ces larmes écrites la dureté et l'ingratitude de mon cœur de dix-huit ans. Je ne puis jamais relire ces vers sans adorer cette fraîche image que rouleront éternellement pour moi les vagues transparentes et plaintives du golfe de Naples... et sans me haïr moi-même ! Mais les âmes pardonnent là-haut. La sienne m'a pardonné. Pardonnez aussi, vous !!! J'ai pleuré. »

Malgré ce beau repentir, les cœurs sensibles refusent d'absoudre M. de Lamartine. Un représentant du peuple (on ne dit pas si c'est M. Caussidière ou M. Greppo) aurait assuré de ne pouvoir lui remettre deux choses : 1° le 15 mai ; 2° la mort de Graziella. Je me sens moins rigoureux. Je ne crois pas M. de Lamartine si coupable qu'il le prétend. On ne pourra m'ôter de l'esprit que Graziella n'est point morte de son amour. Je parie qu'elle est aujourd'hui une des plus respectables pêcheuses de la Margellina, mère de cinq ou six magnifiques lazzaroni. Si elle était morte, morte d'amour, non ! M. de Lamartine ne l'eût pas mise en feuilleton et vendue à la *Presse !* C'eût été assez de l'ingratitude, sans y joindre la profanation. Personne ne viole un tombeau, même pour dégager ses champs paternels.

Du reste, à part les vers qui sont de trop, et le *post-scriptum*, qui est ridicule ; à part aussi quelques écarts dans le sublime, l'histoire de Graziella est agréable. Avec le récit de la fuite et de la captivité du roi, dans les *Girondins*, c'est ce que M. de Lamartine a fait de mieux en prose. Il y a de jolies descriptions. Le caractère de Graziella ne manque ni de vérité, ni d'originalité, ni de grâce. Mais l'histoire gagnerait en

vraisemblance et en émotion à n'être point contée par le héros. Ce qui fait le charme des héros de roman, c'est qu'on ne les rencontre jamais en dehors du roman. Leur amour n'est pas un épisode de leur vie, il est toute leur vie : quand le roman s'achève, le héros disparaît. On ne le voit point député, homme de lettres, membre du Gouvernement provisoire, libraire, changeant d'opinions, de fortune, de professions, de maîtresses. Au contact de cette réalité vulgaire, la fable romanesque s'évanouit, l'émotion s'éteint, ou même tourne au comique. Se figure-t-on Paul à la tribune, Werther amoureux d'une seconde, d'une troisième, d'une quatrième Charlotte, René briguant la présidence ou rédigeant le prospectus de ses œuvres choisies ? Quand Graziella parle à M. de Lamartine, plus elle est éloquente, plus je soupçonne M. de Lamartine d'avoir fait le discours ; et je finis par y trouver un air de famille avec les harangues de l'hôtel de ville. Quand M. de Lamartine pleure Graziella et lui promet un éternel souvenir, je ne sais quel démon me le fait voir à son comptoir, promettant le même éternel souvenir, dans ce même tendre cœur, aux souscripteurs de sa nouvelle édition : « Pauvre Graziella ! bien des jours ont passé depuis « ces jours. J'ai aimé, j'ai été aimé. D'autres rayons « de beauté et de tendresse ont illuminé ma sombre « route. D'autres âmes se sont ouvertes à moi pour « me révéler, dans des cœurs de femmes, les plus « mystérieux trésors de beauté, de sainteté, etc., etc., « mais rien n'a terni ta première apparition dans « mon cœur... Il y a toujours au fond de mon cœur « une larme qui filtre, etc., etc. » Allez toujours, je

suis de glace. Comment me pourrais-je attendrir ? Ce langoureux est plus vieux que le siècle, il a barbe grise ; avant et depuis Graziella, il a aimé à tort et à travers, c'est lui qui le conte, un tas d'espèces qu'il faut dissimuler sous des points de réticence. Il parle de Dieu et du ciel ; mais quelle est sa croyance ? Il parle de sa *sombre route :* quels sont ses chagrins ? Il ne marche qu'entouré de thuriféraires et de laquais, et ce n'est pas pour s'être abreuvé de larmes, qu'il est contraint de jeter aujourd'hui ses *Confidences* entre lui et les huissiers.

Graziella ! pauvre fille ! Je suppose que l'histoire en est vraie, rigoureusement vraie, que cet amour a existé, qu'il est resté pur, que l'enfant en est morte ; savez-vous comment M. de Lamartine s'excuse ? A travers les galimatias de ses larmes écrites ou filtrées, et l'emphase littéraire de ses remords, ce professeur d'amour, qui ne croit qu'à l'amour, qui nous chante en prose, en vers, en feuilletons, en volumes, l'amour, l'amour, seul bonheur, seule vertu, seul dieu, et qui se vante de quarante ans de service sous les drapeaux de l'amour...., il assure qu'il ne pouvait pas aimer Graziella, parce que « l'homme trop jeune est incapable d'aimer » !

La famille de M. de Lamartine, après cette équipée, le mit en pénitence à la campagne. Il s'ennuyait et il avait le cœur « plein de mépris pour le monde ». Sans trop chercher, il aurait pu, ce semble, trouver autre chose à mépriser que le monde ! Il ne voyait dans sa campagne que deux hommes, qu'il estimait fort : lui, premièrement, et un curé, l'abbé Dumont.

Arrêtons-nous à cet abbé Dumont. C'est le prêtre selon le cœur de M. de Lamartine.

L'abbé Dumont ne croyait pas à la divinité de Jésus-Christ. Prêtre véritablement digne de célébrer la messe dans le Panthéon de la raison divinisée, on ne voyait chez lui ni bréviaire, ni crucifix, ni images de saint ou de sainte, ni vêtements sacrés. Il reléguait tout cela dans sa sacristie, aux soins de son sonneur de cloches. Il ne voulait pas que rien de son église le suivît dans sa maison et lui rappelât sa servitude et ses liens.

Cet homme de Dieu plut à l'amant de Graziella. Il était éloquent, érudit, grand chasseur, causeur aimable, penseur profond, *démocrate*, *quoique royaliste*, contre-révolutionnaire, et néanmoins partageant toutes les doctrines et toutes les aspirations de la Révolution ; enfin, un homme complet... et même double. L'auteur l'estime bien au-dessus des amis qui se sont laissé choir à prier le Dieu de leur mère. L'abbé Dumont avait une figure superbe ; quatre lignes sont remplies de la seule description de son nez. Quel nez ! « Droit, modelé avec une extrême pureté de lignes, renflé et palpitant vers les narines, ferme, étroit et musculeux vers le haut, » etc. Possesseur d'un pareil nez, l'abbé Dumont devait être « sensible ». Il l'était, il avait aimé ! rien ne lui manquait pour ressembler tout à fait au vicaire savoyard. Ah ! le bon prêtre ! M. de Lamartine, n'ayant aucune galanterie personnelle à nous conter pour le moment, fait un long détail des peines de cœur de l'abbé Dumont. Surpris par la Révolution au moment de recevoir les ordres, il s'était mis à chouanner dans

le Forez. Il avait trouvé un vieux château plein de demoiselles. L'une d'elles était « ravissante ». Il avait fallu se sauver, courir les bois : « qui peut les accuser sans accuser plutôt leur destinée » ? La paix revenue, cette demoiselle, après six ans, accepta de soigner un vieillard. Son compagnon entra dans un séminaire, reçut les ordres sacrés et devint curé de Bussières.

Les mystères du christianisme qu'il accomplissait par honneur et par conformité avec son état, ne lui semblaient guère qu'un rituel sans conséquence, un code de morale illustré de dogmes symboliques et de pratiques traditionnelles qui n'empiétaient en rien sur son indépendance d'esprit et sa raison. C'était la langue du sanctuaire, dans laquelle il parlait de Dieu à un peuple enfant, disait-il. Mais, rentré chez lui, il en parlait dans la langue de Platon, de Cicéron et de Rousseau.

Une chose manque à ce portrait. M. de Lamartine qui décrit le nez, le génie, les mœurs, le costume et jusqu'à la cuisine de son pieux ami, oublie de nous apprendre pourquoi cet ami, cette belle âme, ce grand cœur, s'est fait prêtre sans croire en Dieu. Si c'était pour avoir de quoi vivre, le motif n'a rien d'illustre. Un amant délaissé par sa dame est sans doute digne de commisération ; mais son malheur ne lui donne pas droit de trahir l'Eglise, de scandaliser le peuple, de refuser aux pauvres son amour et son temps. En vérité, quelles idées se fait donc M. de Lamartine du devoir religieux, et même du simple honneur humain ? Comment ! il ne s'aperçoit pas que ce curé, bel esprit, esprit fort, qui court le gibier au lieu de

visiter les malades, qui lit les philosophes au lieu de faire le catéchisme, qui ne prêche pas ses paroissiens où qui leur prêche un Dieu qu'il ne croit pas; il ne s'aperçoit pas que ce curé souille l'autel dont il vit, insulte Dieu, ment à sa conscience, et fait enfin le plus abominable métier qu'il y ait sur la terre ?

Il ne s'en aperçoit nullement, il ne s'en doute pas. Que peut-il reprocher à un homme qui était « un sourire amer et résigné sur un abîme de sensibilité souffrante, de souvenirs cuisants, de fautes chères, d'amour mal éteint, de larmes contenues » ? Mais il faut dire que l'abbé Dumont n'avait guère que quarante-cinq ans ; c'est, on s'en souvient, l'âge de la sensibilité. Enfin, M. de Lamartine le pleure encore. Il va visiter sa tombe. « J'y donne, dit-il, un moment de silence, tout ce que les vivants peuvent donner aux morts : une pensée... une prière... une espérance de se retrouver ailleurs. » Grâce aux *Confidences*, il lui a désormais donné quelque chose de plus : une renommée selon ses mérites ! Quel besoin, grand Dieu ! avait M. de Lamartine de montrer un tel personnage ? Ne pouvait-il allonger le volume sans attacher scandaleusement la robe du prêtre à ce crochet où pend la défroque de sa jeunesse, pleine de fadeur et d'impiété ?

L'histoire de l'abbé Dumont termine les *Confidences*. M. de Lamartine a vingt-quatre ans. Les conversations du curé philosophe ont sans doute orné son esprit, mais elles n'ont pas purifié son cœur, ni raffermi son âme. L'abbé Dumont était un prêtre trop éclairé pour lui parler de confession, pour l'engager à chercher le bonheur dans la voie du travail et du

devoir. Ce sont les curés fanatiques, les jésuites, qui donnent ces conseils-là; et la poésie les méprise, la philosophie les accable d'injures, en attendant que la liberté les pende. M. de Lamartine, après s'être occupé trois mois avec l'abbé Dumont à chercher dans l'histoire « des gouvernements dignes de l'humanité », était affamé d'air, de lumière et « d'amour ». Il avait des spasmes. Un ami lui prête vingt-cinq louis pour aller aux eaux d'Aix, en Savoie : il part, et les *Confidences* sont finies. Mais elles finissent par un mot qui annonce une continuation : *Voyez Raphaël;* c'est-à-dire, *la suite au prochain numéro.*

Voyons donc *Raphaël.*

Raphaël est une extase. Trois cent cinquante pages d'extase, c'est trop. L'amitié, l'admiration même avouent que *Raphaël* fatigue. Jamais on ne vit pareil abus de la description, de l'énumération, de l'adjectif, de l'hyperbole. C'est la monotonie dans l'extravagance, la pire des monotonies. Vingt auteurs coupables de galimatias et d'antithèses pendent aux fourches de Boileau, le cou serré d'un alexandrin, qui l'ont moins mérité. Le dialogue abonde en traits dignes du marquis de Mascarille. Raphaël prie Julie « de le *laver* dans une de ses larmes, de le *brûler* dans une de ses flammes, de l'*aspirer* dans une de ses respirations ». Veut-il nous dépeindre l'ardeur de ses lettres? C'était son *âme toute chaude versée sur le papier.* Quand il avait fini d'écrire, la sueur glacée coulait de son front, et il allait jeter à la poste cette *moelle de ses os.* Toute la sueur et toute la moelle du monde ne valent pas une larme qui coulerait des yeux du lecteur. Il n'en coule point; les larmes ne

s'arrachent pas de la même façon que les dents. Comprend-on qu'un amant se mette en nage, écrivant à sa dame, comme s'il pétrissait du pain ? Evidemment Raphaël n'écrivait pas des lettres d'amour ; il faisait de la littérature. En effet, quiconque lira ce livre y trouvera plus d'imagination que de sentiment, plus de son que de musique, plus de littérature que d'amour.

Il n'y a point d'amour, il n'y en a point du tout. Ces prétendues pages de la vingtième année sont un long rêve de sensualité impuissante. On parle sans cesse de jeunesse, rien n'est jeune; de chasteté, rien n'est chaste; de fièvre et d'ardeur, et tout se passe en jeux de rhétorique. C'est l'effort d'un cœur fatigué, non assouvi, qui cherche à rentrer dans l'asile fermé des jeunes illusions pour retrouver l'ombre des voluptés perdues; une science d'aimer pareille à celle des gourmands qui veulent flatter leur palais sans accabler leur estomac, et qui deviennent sobres par un dernier et révoltant prodige de leur abjecte passion. Le problème à résoudre, c'est d'esquiver le désenchantement qui suit l'amour impur et l'indigestion qui vient après les bons dîners. Raphaël n'aime pas; il regarde et il disserte. Les livres, quoi qu'on fasse, ont toujours l'âge de l'auteur. Raphaël, en dépit de ses fleurs et de ses guirlandes, est sénile; il a soixante ans. Jamais, jamais un jeune homme n'aurait inventé cette bizarrerie d'aimer une femme si complètement inépousable. Jamais une imagination de vingt ans ne se serait figuré l'immatérialité de l'amour comme une île palissadée d'ordonnances de médecins, au milieu d'un fleuve de tisane. Ces

combinaisons trop ingénieuses décèlent un âge qui a besoin de se résigner à l'innocence et une expérience qui ne peut plus croire à la vertu. J'ajouterai que, dans les nouveaux livres de M. de Lamartine, et peut-être dans les anciens, ce qui manque le plus, après l'amour, c'est le cœur. Les *Confidences* finissent par une longue lamentation. L'auteur, âgé de vingt-quatre ans, et qui n'a fait que jouer, aimer et rimer, se désole de ne pouvoir encore étendre sur le monde ses ailes de papillon. Tout à coup une parole pleine de vérité lui échappe : « C'est ainsi, dit-il, que je me noyais dans le deuil de ma propre sensibilité sans objet. » Le voilà ! il se pleure, lui, et nul autre. Il ne plaint ni Graziella morte, ni sa mère alarmée, ni sa famille pauvre : il se plaint lui-même, lui seul, lui pour qui l'on souffre, pour qui l'on meurt, lui que Dieu a pourvu de dons magnifiques, lui à qui l'on se sacrifie ! Et le grand, l'unique motif de sa douleur, c'est qu'il n'a pas de soupirante en ce moment-là. Après que sa mère est venue à Naples pour l'arracher de quelque tripot voisin de la tombe de Graziella, il a été contraint de passer trois mois à la campagne, « affamé d'amour ». Pauvre jeune homme, religieux et sensible !

O amour ! que les poètes te nettoient et que les bas bleus t'encensent, tu n'es toujours que le vieux Cupidon païen, le grand suborneur, l'instigateur des hardiesses lâches, la grande lâcheté de l'âme devant les révoltes impures de la chair et du sang ; tu n'es que le feu de la luxure, et sans ta lueur l'homme ne soupçonnerait pas la profondeur de son ignominie ! O amour ! pour tant d'âmes flétries et tant d'existences

empoisonnées, tu nous as donné quelques rimeurs, funeste présent dont le monde aurait pu se passer! Ils sont devenus tes hiérophantes, ils ont travaillé sous ton inspiration à corrompre un nombre toujours plus grand d'enfants et de femmes, ils ont écrit des histoires qui enseignent à pécher, *peccare docentes historias;* et leur génie lascif n'a pas servi médiocrement à former ces générations décrépites, folles du plaisir des sens, dévotes à toi seul, impies envers tout le reste, sans talents, sans charité, sans sagesse et sans foi, qui laissent périr l'ordre social! A deux reprises en quelques mois, la gorge sous le couteau des barbares, ces générations ont montré de quelle résistance elles sont capables : la première fois, en plaçant leurs espérances de salut sur son apôtre, Lamartine; la seconde, en dévorant, au milieu des clameurs de la guerre civile, les pages fades où il te glorifie par lui, — ô amour! — et se glorifie lui-même par toi!

Et ce que l'on peut dire de plus fort en ta faveur, — amour! — c'est qu'il se trouve des créatures humaines pour t'immoler leur vie; en cela dignes d'autant d'admiration et de piété que l'Indien qui se fait écraser au pied de son idole, ou que l'avare qui expire sur son or. Ces immolations coûtent moins à la nature corrompue qu'un seul acte d'obéissance au Dieu de toute charité et de toute pureté.

LE FRANÇAIS DE L'UNIVERSITÉ

Il s'est dépensé cette année, dans les collèges de l'Université, aux distributions de prix, une énorme quantité de rhétorique contre le moyen âge. La question des auteurs classiques était là-dessous ; mais, en général, les orateurs ne l'ont pas abordée. Pour la traiter dans le sens des païens, trois choses manquent au collège : le talent, la conviction, l'assentiment de l'auditoire. Comparer, même littérairement, les auteurs païens et les auteurs chrétiens, c'est de quoi les professeurs ne sont pas capables : ils connaissent peu les premiers, pas du tout les autres. Les comparer au point de vue de la morale, ils n'oseraient : tout ce qu'ils pourraient dire tournerait contre eux ou choquerait trop les pères de famille. Depuis quelque temps, le père de famille est tout changé. On ne le trouve plus si persuadé qu'autrefois des mérites de « l'éducation nationale ». Il a son expérience, qui parle très haut ; il devient frondeur. Quant à soutenir que les enfants doivent méditer Homère, Horace et Virgile pour acquérir le sens du beau, qui leur don-

nera ensuite le sens du bon, et qu'il faut les faire vivre d'abord dans l'intimité de Jupiter pour qu'ils apprennent à se plaire avec Jésus-Christ, cette thèse est laissée à nos amis du *Correspondant;* encore ne la développent-ils plus avec autant de bonne humeur.

Mais lutter contre le moyen âge, voler au secours de la civilisation menacée par les « nouveaux barbares », écarter cette ombre noire dont nous voulons tout couvrir, voilà un thème commode, accessible, neuf et connu, qui ne demande pas de grands frais d'érudition, qui prête à la phrase. Vingt professeurs de rhétorique se sont abattus sur ce pré; aucun ne s'est contenté d'en tondre à peu près la largeur de sa langue, les galants ont fait chère lie. Du nord au midi, de l'est à l'ouest, du centre aux extrémités, leurs voix se répondent : c'est partout la même musique. Un seul les fera connaître tous; nous ne le choisissons pas parmi les moindres : il se nomme M. Etienne, professeur de rhétorique au lycée de Versailles. Assurément l'Université l'estime puisqu'elle l'a placé si près de Paris, et les autorités du lycée Versailles n'ont pas une petite idée de son talent, puisqu'elles l'ont produit dans une circonstance si solennelle.

M. Etienne se présente comme un jeune Rodrigue, armé en guerre par l'amour filial. Il a entendu dire que l'Université « n'a pas de principes », qu'elle est « une administration, un instrument ». Voilà pourquoi il dégaine contre le moyen âge. Il veut, dit-il, venger l'Université et se faire connaître. Cet ennemi du moyen âge a toutes les allures d'un paladin. Nous craignons pour lui qu'il ne soit un peu faible sur la

syntaxe, qui est l'étrier de sa profession. Ecoutons le sire Etienne :

« Serait-il vrai que l'enseignement public français fût dénué de principes depuis cinquante ans? que le foyer où se sont allumées les intelligences depuis cinq générations ne fût qu'une source de lumière factice et sans chaleur? L'accusation est grave et vaut la peine qu'on y réponde. C'est ce que je tâcherai de faire aujourd'hui. Hôte nouveau dans cette maison hospitalière, quelle meilleure occasion me peut être donnée de me faire connaître de ces jeunes gens qui m'écoutent et des familles qui me les confient? En indiquant ce que je crois être les principes du corps enseignant auquel je suis attaché par le cœur et par le devoir, je publie mes propres sentiments; soldat de l'enseignement public, en venant occuper mon poste, je me fais connaître à mes nouveaux camarades et je les prie de m'ouvrir leurs rangs. »

Nos lecteurs ne voient pas venir le moyen âge et demandent quelle relation il y a entre ces deux idées? La voici : on aime le moyen âge, ou on ne l'aime pas. Ceux qui l'aiment ont des principes, ceux qui ne l'aiment pas en ont d'autres, nécessairement; or, l'Université n'aime pas le moyen âge, donc l'Université a des principes. Elle a tous ceux que n'ont point les amis du moyen âge. En frappant le moyen âge, M. Etienne dégagera, vengera et mettra en évidence et en gloire les principes de l'Université. « Ecoutez ce qui se dit, voyez ce qui se passe, et vous ne chercherez pas longtemps quels doivent être les principes de l'enseignement public. » Cette façon de raisonner est baroque, mais qu'avons-nous à dire, si elle est réglée

dans Quintilien? Soldats de l'enseignement public français de Versailles, ouvrez vos rangs à M. Etienne! *Dignus, dignus est intrare in vestro docto corpore.*

Incontinent M. Etienne se met à ramer pour aborder au moyen âge; il entre dans un paragraphe très compliqué sur l'utopie, qu'il compare au dieu Janus, lequel était « une tête à deux visages, tantôt regardant l'avenir, tantôt le passé ». Ce dieu nous paraît simple avec sa tête double. S'il n'avait pas l'esprit de voir à la fois l'avenir et le passé, que faisait-il de ses deux visages? Un seul suffisait en le tournant à propos. Mais M. Etienne ne dit pas toujours les choses comme il les comprend.

Son idée est qu'en ce moment l'utopie, de socialiste est devenue chrétienne, et que les partisans de la loi agraire ont cédé la place à M. l'abbé Gaume, et peut-être ont pris eux-mêmes parti contre les classiques païens. La chose est de conséquence; il prie qu'on y fasse bien attention.

« Qu'arriverait-il si, par hasard, l'utopie avait changé de face? Si elle était, comme le dieu Janus, une tête à deux visages, tantôt regardant l'avenir, tantôt le passé? Durant quelques années, les esprits crédules ont cherché l'âge d'or dans l'avenir; de bonne foi, n'y en a-t-il pas aujourd'hui qui, fatigués de leur vain effort, mais non détrompés de leur chimère, le cherchent dans le passé? Cette chimère nouvelle est beaucoup plus innocente que l'autre, je le reconnais. Quelle qu'elle soit, elle a pris naissance dans le sentiment religieux; blâmons ses excès, mais gardons-nous d'en rire; ne ménageons pas l'erreur, mais conservons toute espèce de respect pour l'intention. »

« On me pardonnerait sans doute, dit-il, d'embrasser la cause d'Homère et de Virgile, de Démosthène et de Cicéron; l'on ne me ferait pas un grave reproche d'avoir voulu montrer qu'en expliquant les classiques à mes élèves, je n'ai pas été un professeur de paganisme. Je ne le ferai pas. »

L'aimable style! Cependant M. Etienne est encore plus merveilleux dans la transition que dans la comparaison. Tout de suite après ce qu'on vient de lire, il s'écrie à brûle-pourpoint : « Vous devinez, Messieurs, que je veux parler de la restauration du moyen âge! » On le croyait encore loin : il est arrivé.

Il ne prend que le temps de faire sa génuflexion devant la Renaissance.

Pourquoi donc? Nous regrettons fort que M. Etienne s'éloigne de ce terrain. Non seulement nous lui pardonnerions « d'embrasser la cause » des classiques, mais il nous ferait plaisir. S'il a quelque chose à dire là-dessus, nos colonnes lui sont ouvertes. Une apologie de sa façon ne peut être qu'à notre gré. En attendant, régalons-nous de son premier coup de lance contre le moyen âge :

« Retourner au moyen âge! Quand on entend ces paroles, Messieurs, ne vous semble-t-il pas que tout va changer de face, qu'une teinte sombre et triste se va répandre sur tous les objets? Ne semble-t-il pas que nos villes, où l'on entre nuit et jour, se vont enfermer dans des remparts? Que nos rues larges et spacieuses, ouvertes à la confiance publique, comme elles le sont à l'air et au soleil, vont être rétrécies en défilés dangereux, et coupées aux deux bouts par des chaînes, pour se préserver des attaques nocturnes?

Ne semble-t-il pas que ces maisons commodes et bien aérées, où la richesse et le luxe ne craignent pas de se montrer, se vont changer en bicoques, en masures noires et pauvres, où le marchand enrichi cache ses trésors pour ne pas tenter l'avidité du seigneur et du soldat ? Ne semble-t-il pas que ces villas délicieuses où le riche et le puissant viennent chercher le repos, se vont transformer en châteaux forts ; qu'on va creuser autour d'elles un fossé, et que le maître désormais n'y pourra dormir, si une garde fidèle ne veille au haut du donjon. J'écarte ces tristes images ; personne n'a réclamé, jusqu'ici, les châteaux gothiques, les maisons de bois, le guet et le couvre-feu. Essayons seulement d'emprunter au moyen âge son enseignement et sa littérature, et laissons-lui le reste, si cela est possible. »

La vérité est que M. Etienne, professeur de rhétorique, ne possède pas les premiers éléments de l'art d'écrire, fort essentiel à l'art de raisonner. Jamais il ne rencontre le mot propre ; il n'a ni nombre, ni élégance, ni syntaxe et ce discours d'apparat n'est pas seulement un chef-d'œuvre de platitude, la grammaire même y fait défaut.

Pour en convaincre M. Etienne, nous voulons reproduire un de ses paragraphes les plus polis, où il compare bizarrement l'Université à la tour de Pise ; et nous mettrons en regard la version corrigée, telle à peu près que l'auraient faite « ses camarades de l'enseignement public », s'il avait eu la bonne inspiration d'en consulter quelques-uns qui fussent capables de lui rendre ce bon office.

Quand on traverse la ville de Pise, parmi les tours qu'elle renferme en ses murs, il en est une qui, d'abord, vous frappe de surprise et même d'effroi; elle est inclinée d'un côté; elle menace à tout moment de s'écrouler et d'accabler dans sa chute ceux qui vivent sous son ombre et à ses pieds. On l'appelle la Tour penchée. Pourquoi ne le dirais-je pas, Messieurs? il y a des personnes à qui le corps enseignant produit l'effet de cette tour qui penche. Cependant, cette tour de Pise ne tombe pas; voilà des siècles qu'elle courbe la tête sous les nuages et la foudre; toujours penchée, toujours debout. Les esprits réfléchis n'en font pas honneur au hasard ou à je ne sais quelle main mystérieuse qui retient l'édifice au bord de l'abîme; ils descendent jusqu'aux fondations, et ils y cherchent le secret de cette inexplicable durée. Ce n'est pas d'aujourd'hui, Messieurs, que l'Université courbe elle-même la tête sous les orages; son histoire ne se compose presque que des coups qu'elle a supportés. Elle a donc aussi ses fondations, assises profondes, qu'une main puissante et qui connaissait la mobilité du terrain, a plongées dans le sol.

Le voyageur, qui traverse Pise, y voit une tour dont le premier aspect le frappe de surprise et même d'épouvante. Elle est inclinée et il semble qu'elle va tomber, écrasant de ses débris tout ce qui s'élève à ses pieds et tout ce qui passe son ombre. On l'appelle la Tour penchée. L'Université ressemble à cette tour. Cependant la Tour penchée ne tombe pas. Depuis des siècles, elle voit passer les nuages et la foudre, toujours penchée, toujours debout. Les esprits sérieux ne croient pas au hasard, ne croient pas au miracle. Ils vont dans les fondations de l'édifice chercher le secret de son inexplicable durée. Ce n'est pas d'aujourd'hui, Messieurs, que l'Université, inclinée aussi, résiste aux orages. Son histoire presque tout entière se compose du récit des combats qu'elle a supportés. Elle résiste, elle est debout. Elle a aussi ses fondations, qu'une main savante a puissamment assises et arrêtées dans le sol mouvant.

Cela ne sera pas encore magnifique, et surtout

cela ne deviendra pas plus vrai ; mais enfin il y aura de moins quelques platitudes, et de plus quelque physionomie de grammaire.

Cicéroniens de l'Université, apprenez donc le français !



M. LENORMANT ET LES CLASSIQUES

Notre savant ami, M. Charles Lenormant, continue de défendre avec chaleur la cause des Grecs et des Romains. A l'occasion de la lettre de Mgr l'évêque d'Orléans, il fait quelques observations que son nom et leur valeur propre défendent de passer sous silence. Remarquons d'abord qu'il ne dit pas un mot de l'adhésion donnée à ce manifeste par le *Journal des Débats*. Pour des catholiques, il y a là cependant quelque chose d'assez grave. Assurément, ceux d'entre nous qui veulent maintenir, tel qu'on le pratique, l'enseignement des classiques païens, n'ont pas d'autres vues que les nôtres : l'intérêt de la religion les anime avant celui des lettres. Au lieu d'un avantage, s'ils y voyaient comme nous un danger, ils diraient avec nous : Périssent les païens plutôt que la foi ! On ne supposera pas au *Journal des Débats* un semblable mobile. M. Alloury s'écrie avec une candeur tout universitaire : Périsse la foi plutôt que les païens ! Puisque l'Université aime si fort les païens, l'Eglise en a donc quelque chose à craindre.

D'où vient cette rencontre entre le *Correspondant* et le *Journal des Débats?*

Il est vrai qu'après la lettre de Mgr l'évêque d'Orléans, M. Lenormant croit la question terminée. — Il ne « comprend pas ce que l'on pourrait dire désormais de raisonnable et de topique en faveur de la thèse soutenue par M. l'abbé Gaume ». Cette notification est assez mortifiante pour nos arguments ; nous croyons volontiers qu'elle les renverse, mais il y en a d'autres qu'elle laisse debout.

Sans contredit, c'est une autorité très supérieure à la nôtre que celle de Mgr l'évêque d'Orléans s'adressant officiellement aux supérieurs et directeurs de ses petits séminaires, pour leur déclarer que « les auteurs chrétiens latins et grecs ont, dans l'enseignement des maisons religieuses de son diocèse, la place qui leur convient, celle qu'on leur a toujours réservée dans la plupart des petits séminaires et des maisons chrétiennes ».

Mais, par la même raison, c'est une autorité supérieure à celle de M. Lenormant que celle de Mgr l'ancien évêque de Langres, aujourd'hui évêque d'Arras, écrivant officiellement aux supérieurs et directeurs de son petit séminaire, pour les avertir des dangers qu'offre l'enseignement des auteurs païens, « tel qu'il a été pratiqué depuis trois siècles et tel qu'on le pratique, hélas ! encore presque partout ».

Nous n'avons pas besoin de relever le prix de ce document, antérieur à la publication du livre de M. l'abbé Gaume. Personne n'ignore quelle juste confiance s'attache au nom de Mgr Parisis. « L'évêque de Langres, écrivait un jour M. Lenormant, c'est

tout dire. » Nous ajouterons que l'illustre prélat possède un titre tout particulier à l'estime de notre savant adversaire: il a été professeur. M. Lenormant ne voudrait admettre dans cette discussion que des professeurs; il renvoie positivement tous ceux qui se présentent sans diplôme. Nous n'admettons pas cette condition ; nous croyons qu'un honnête homme n'a pas besoin d'avoir fait des bottes pour être autorisé à dire que sa chaussure le gêne; mais enfin Mgr l'évêque d'Arras est en règle. C'est comme professeur en même temps que comme évêque qu'il proteste contre les méthodes actuelles; qu'il trouve la part des païens presque partout trop grande, la part des chrétiens trop restreinte, et qu'il voit dans cet inégal partage un péril pour l'Eglise et pour la société. Voici ses paroles : « Croit-on que de pareils enseignements, devenus unanimes et continuels, ne devaient pas à la longue faire baisser le sentiment de la foi et surexciter démesurément l'orgueil de la raison ? Serait-ce une témérité de dire qu'en mettant ainsi partout en relief les œuvres de l'homme, au grand préjudice de la révélation, qui est l'œuvre de Dieu par excellence, on préparait les voies au règne de ce rationalisme effronté qui en est venu publiquement à n'adorer que lui-même ? »

A notre tour, nous pourrions demander à M. Lenormant où est sa réponse topique. Nous le prions seulement de ne point mépriser des esprits et des consciences sans diplômes, il est vrai, mais qui ont de tels garants.

Non, la question n'est point terminée; elle occupe à bon droit tous les catholiques, et le simple peuple

a son mot à dire dans le conseil des professeurs. Ces opinions, ces assertions si différentes et souvent tout à fait contraires, demandent un éclaircissement. Nous devons admettre que dans tout le diocèse d'Orléans (où M. l'abbé Parisis a été professeur et où il a pu introduire d'utiles réformes) et ailleurs encore, les auteurs chrétiens ont « la place qui leur convient »; mais il faut bien convenir qu'autrefois, dans le diocèse de Langres et ailleurs aussi, cette place a été et est encore dangereusement bornée. Il y a donc manifestement, même dans les maisons religieuses, quelque chose à faire. Dès lors, pourquoi repousser si durement ceux qui croient avoir trouvé ce qu'il faut faire ? S'ils se trompent, qu'on les éclaire ; s'ils vont trop loin, qu'on les arrête. Ont-ils accusé vos intentions, contesté vos talents, nié votre science ? Vous ont-ils fait la moindre injure ? Nous venons de relire l'ouvrage de M. l'abbé Gaume. En vérité, c'est à désespérer de la modération, lorsque l'on voit combien cet honorable écrivain a pris soin de ne blesser personne, de chercher, d'étudier, de ne s'adresser qu'à la raison de ses lecteurs. On lui fait une réputation d'emporté, et c'est à peine si les universitaires les moins dégrossis le traitent aussi mal que les meilleurs chrétiens. Pour trois ou quatre mots auxquels il serait aussi aisé de donner un sens pacifique, on crie à l'exagération, à la violence, et on s'échauffe si bien sur cette matière, qu'on perd de vue et qu'on passe sous silence ses plus solides raisonnements. Ou l'on néglige d'y répondre, ou l'on y fait les objections qu'il a le mieux réfutées ; on allonge tant qu'on peut la liste de ses adversaires, on ne fait aucun

compte de ses soutiens. Des questions si graves ne se vident point à si bon marché.

Nous voulons, quant à nous, prendre une autre marche et examiner très sincèrement, mais très scrupuleusement, les raisons qu'on nous donne pour nous faire changer d'avis. Le lecteur va juger de celles qu'apporte M. Lenormant.

Il commence par déclarer, à l'honneur de l'enseignement public, que s'il sait des langues anciennes, il ne les a pas apprises au collège. Le *Journal des Débats* ne reproduira point ses articles ! Ces excellentes méthodes, l'unique voie des bonnes études, l'ont conduit précisément où elles conduisent tout le monde : à ne rien savoir ! L'aveu n'est pas nouveau ; avant M. Gaume, c'était à qui le ferait plus retentissant. Un Universitaire jadis assez célèbre, M. Gatien Arnoult, de la Faculté des lettres de Toulouse, disait dans une lettre publique :

« Même le grec et le latin, ces objets apparents des études collégiales, sont mal enseignés : la preuve en est que tous les élèves ignorent le grec et qu'aucun ne sait bien le latin. Il y a sept ans que je fais les examens dits du baccalauréat ; depuis sept ans je n'ai pas trouvé un seul candidat sur dix qui répondît même passablement. »

Dans le livre de l'*Education* publié en 1850, Mgr l'évêque d'Orléans dit à son tour :

« Combien de jeunes gens achèvent leurs études sans que leur éducation morale et religieuse ait été commencée ! Combien sortent de rhétorique *sans avoir même appris les éléments les plus vulgaires de ce triste latin*, *de ce triste grec*, sur lequel on les a

condamnés à pâlir les dix plus belles années de leur vie ! A Paris, on le sait, ce n'est guère *moins de quatre-vingts ou quatre-vingt-dix sur cent.....* Pauvres jeunes gens ! *instruits dans l'ignorance*, comme le disait un grand poète, condamnés, par *une éducation barbare* à demeurer des êtres plus ou moins médiocres, plus ou moins misérables... »

A ces deux témoignages identiques, quoique partis de camps si opposés, M. Lenormant, excellent Universitaire devenu excellent chrétien, ajoute avec bonhomie le sien, qui dit plus encore, et qui nous montre comment les choses se passaient en 1820.

« J'avais fait, comme les autres, *et généralement sous de bons professeurs*, le cours d'études de cette fameuse Université : *On trouvera mon nom parmi les lauréats de l'époque ;* et pourtant, lorsque des goûts et une direction d'idées forts distincts de ce qu'on m'avait appris au collège éveillèrent en moi le désir de remonter sérieusement à la source des études classiques, dès la première épreuve je me sentis d'une ignorance fabuleuse. En est-il ainsi de tous mes compagnons ? Ce que je me rappelle, c'est qu'en rhétorique, où nous étions censés expliquer Démosthènes, *dans le premier collège de Paris*, parmi nos condisciples, il n'y avait de capable de traduire à livre ouvert deux phrases du premier orateur de l'antiquité qu'un pauvre diable amplement disgracié de la nature, et dont l'existence n'a été depuis qu'une suite de déboires et de souffrances au sein de la plus humble condition. »

Ainsi, voilà un bon collège, de bons professeurs, de bons écoliers ; et pourtant, dans toute la classe de

rhétorique, il n'y a, pour entendre deux phrases de Démosthènes qu'un seul cancre, qui paraît n'avoir pas été redouté de Philippe. Cela veut dire qu'on sort du collège sans savoir le grec, et que ceux qui par hasard le savent, n'y font pas grand profit. O méthodes illustres ! Dix années de paganisme, tant de risques pour le bon sens, pour les mœurs, pour la foi, tout cela en vue de conquérir un peu de latin et de grec : et on finit par n'attraper ni grec, ni latin !

M. Lenormant veut bien qu'on le sache, mais il en tire cette conséquence inattendue, que les païens sont tout à fait innocents des maladies morales de ce temps-ci. Il va plus loin, et il prétend montrer la source même de ces maladies dans la négligence et dans le mépris où les lettres anciennes sont tombées. Nous disons qu'on les étudie trop, il affirme qu'on ne les étudie pas assez. Si l'on savait le grec et le latin, dit-il, on y puiserait un goût du beau qui préserverait les âmes du sensualisme où elles tombent aujourd'hui. Se rappelant le mouvement littéraire de 1820 à 1830, il se reproche d'avoir été du nombre de « ces « jouvenceaux qui hurlaient d'enthousiasme aux dra- « mes de Shakespeare importés par une troupe « anglaise, et qui se pressaient aux représentations « d'*Hernani*. » Il ne dit pas si le favori de la muse attique, le cancre qui expliquait Démosthènes, allait se divertir au *Léonidas* de Pichat. Pour lui, il croit qu'il ne se fût point permis ces folies, s'il avait su le grec.

« Plût à Dieu, me suis-je dit souvent depuis lors, que le paganisme eût agi sur nous par l'intermédiaire des lettres classiques ! — Le sentiment du beau sou-

tient l'âme, même dans les plus grands écarts de la passion, et sert à nous attirer dans le domaine de la vérité..... Là où le beau n'est plus senti, il manque un préservatif contre la dégradation. »

C'est-à-dire, si nous comprenons bien, que mieux vaut être païen que romantique, parce que le beau païen se rapproche plus de la vérité chrétienne, et le laid romantique s'en éloigne davantage. Nous ne discuterons pas là-dessus, c'est affaire de goût et d'honneur. Mais il nous semble, premièrement, que les méthodes sont toujours mauvaises au sens même de M. Lenormant, puisque certainement elles n'enseignent pas le païen ; secondement, qu'elles sont toujours mauvaises à notre sens, puisque certainement elles n'enseignent pas le chrétien ; troisièmement, que n'enseignant ni le païen, ni le chrétien, elles sont toujours mauvaises au sens de M. Lenormant et au nôtre, puisqu'elles enseignent certainement et nécessairement le romantique, qui n'est pas le français.

Du reste, M. Lenormant se trompe, suivant nous, lorsqu'il enlève au paganisme la responsabilité du mouvement romantique. Le paganisme n'est pas seulement une forme, c'est une doctrine, et dans les sociétés chrétiennes, cette doctrine est la contradiction formelle de la doctrine catholique. La recherche, l'amour effréné du vrai matériel est l'expression de la révolte païenne, contre le vrai surnaturel, qui a été révélé au monde par l'Evangile. C'est ce que l'on a nommé la *glorification de la matière*, *la réhabilitation de la chair*, *l'art pour l'art*, enfin *la liberté de penser*, qui passe pour être la mère et qui est bien plutôt la fille de la liberté de faire. Tout cela se tient,

tout cela remonte au paganisme, qui fut le règne de Satan. Cette doctrine, depuis trois siècles, a eu sa marche logique, ses développements réguliers ; elle a dû produire et elle a produit ce que nous voyons en politique, en philosophie, en morale, en littérature, en toute manifestation de l'intelligence humaine. Tout ce qui dans nos sociétés modernes est contraire au principe chrétien ou ne découle pas légitimement du principe chrétien est faux, quelle qu'en soit la forme ; et c'est le propre de tout ce qui est faux de dégénérer promptement.

La perfection d'une idée fausse est d'arriver à l'absurde, à l'abject et au monstrueux. Dans le christianisme, nous allons de l'homme jusqu'à Dieu : c'est l'infini. Le paganisme ne peut monter plus haut que l'homme : sa marche et son progrès sont de descendre jusqu'à la brute. Voilà le sort des créations humaines. Comme le libéralisme politique, enfant du libre examen luthérien, a dégénéré en républicanisme, le républicanisme en socialisme, et le socialisme lui-même en communisme, jusqu'à des profondeurs d'ignominie incalculables ; de même dans la littérature et dans les arts plastiques, le paganisme, en ressuscitant sous le nom de Renaissance a fait d'abord du nu, puis tout de suite du déshabillé et du charnel, puis enfin de l'obscène et de l'ignoble.

Nous y sommes présentement, et ce progrès était inévitable. Il faut que la vérité soit honorée, la matière glorifiée, la chair réhabilitée jusque-là. Nous voudrions savoir pourquoi on s'arrêterait au paganisme relativement honnête, mais assommant, qui précéda l'époque où M. Lenormant fit ses classes ? Quelle

barrière aurait donc pu poser cette école, pour faire reculer les romantiques d'hier, les fantaisistes d'aujourd'hui? M. Courbet, aussi bien que Louis David, est fils d'Homère et de Virgile. M. Hugo, M. de Musset, M. Murger sont d'aussi noble lignée que Voltaire, qui faisait du Sophocle, et que Luce de Lancival, qui peut-être faisait de l'Euripide. Il y a seulement deux générations de plus. La lettre païenne est morte; on a perdu le bien dire; mais le dogme reste et l'esprit est vivant, nous avons des résultats qui sont dignes tout à la fois de l'ignominie des traductions et de la corruption fondamentale des originaux.

Lors même que l'on parviendrait à rétablir les lettres païennes comme au plus beau temps de Florence, qu'en obtiendrions-nous? Ce que nous en avons obtenu à l'époque où, dans tous les collèges de France, la majeure partie des rhétoriciens pouvaient expliquer à livre ouvert Démosthènes et Cicéron. Les études classiques étaient bonnes, dans ce ridicule et odieux dix-huitième siècle, qui eut des couronnes pour tous les vices; orgie de lettres et de philosophes, terminée par une orgie de brigands! Le grec est le latin n'empêchèrent pas le triomphe du rococo dans les arts, ni celui de l'emphase dans les lettres, ni celui de l'impudicité dans les mœurs. On vit là l'effet des belles maximes de l'antiquité. Tout le siècle, à la fin, prit pour prophète et législateur cet impudent de Genève, ce reptile gonflé de vertu lacédémonienne, ce Rousseau pour l'appeler par son nom, qui, comme chrétien, comme citoyen, comme père, avait publiquement apostasié trois choses : à savoir, son culte,

sa patrie et ses enfants. On ne veut pas nier sans doute le concours que Rousseau trouva dans l'éducation publique, et après Rousseau, Robespierre. Charles Nodier, élevé vers ce temps-là, raconte qu'il n'y avait pas grand effort à passer des études du collège aux débats du Forum et à la guerre des esclaves : « Notre admiration, dit-il, était gagnée d'avance aux institutions de Lycurgue et aux tyrannicides des Panathénées. *On ne nous avait jamais parlé de cela.* A la veille des événements, le prix de composition s'était débattu entre deux plaidoyers à la manière de Sénèque l'orateur, en faveur de Brutus l'Ancien et de Brutus le Jeune. Je ne sais qui l'emporta aux yeux des juges, de celui qui avait tué son père ou de celui qui avait tué ses enfants ; mais le lauréat fut encouragé par l'intendant, caressé par le premier président et couronné par l'archevêque. Le lendemain on parla d'une révolution et on s'en étonna, comme si on n'avait pas dû savoir qu'elle était faite dans l'opinion du peuple ».

Nous pouvons nous tromper, mais ni Mgr l'évêque d'Orléans ni M. Lenormant, malgré leur grande autorité, n'ont sur ce point, jeté le moindre doute dans notre esprit. Le système actuel, dût-on l'embrasser avec assez de force pour retrouver le grec et le latin qu'on a perdus, ne peut produire autre chose qu'un renouvellement plus irrémédiable peut-être des folies et des crimes que nous lui imputons. Le résultat suprême en sera toujours, suivant le témoignage si grave de Mgr Parisis, de *faire baisser le sentiment de la foi*, *de surexciter démesurément l'orgueil de la raison.* Ce ne sera plus le paganisme dans sa forme

antique et quelquefois, d'une certaine manière, encore chaste : nous le croyons volontiers. Mais, sous une forme ou sous l'autre, ce sera l'antichristianisme. Que nous importe l'idole dont on relèvera les autels, si la croix de Jésus-Christ est abattue ! Il est certain que toute la splendeur d'Athènes paraîtrait une compensation d'un tel malheur. M. Lenormant lui-même en serait aussi peu consolé que nous.

Il parle de l'influence purifiante qu'exerce le sentiment du beau ; il semble croire que là où le beau est senti, il y a un préservatif contre la dégradation ! Les monuments de la plus belle époque protestent contre lui, dans tous les musées secrets. L'art des païens n'était pas tout entier dans le Forum et dans le temple, comme leur littérature n'est pas tout entière dans les livres que l'on met aux mains des enfants, en leur donnant seulement la clé de la bibliothèque où sont renfermées les éditions intégrales.

Lorsque Dieu voulut enfin écraser ces sociétés si amplement douées de l'amour du beau, il a pris soin d'enfouir avec elles sous la boue, sous la lave et sous la cendre, d'irrécusables témoins de sa justice. Nous les avons déterrés ces témoins ; ils sont sous nos yeux ! Quelle limite nous permettent-ils d'assigner à la dégradation païenne ? Tout romantiques que nous sommes, M. Pradier, M. Clesinger, M. de Musset, la matrone du Berry et quelques autres, qui ont aussi à leur manière le sentiment du beau, parviennent encore à nous inquiéter. Rome et Corinthe, illuminées de Platon et de Socrate, ne se scandalisaient pas pour si peu. Comment donc, suivant la même morale, recevant les mêmes leçons, imitant les mêmes

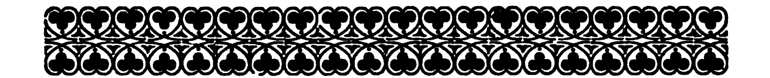
modèles, et, de plus, apostats, resterons-nous plus purs?

Nous éprouvons une véritable douleur de ne pouvoir rendre sensible une chose si claire à notre sens. Cependant nous n'alléguons pas des faits chimériques et nous n'en tirons pas des conséquences inouïes. Le raisonnement que nous faisons contre l'étude abusive des classiques païens, tous les gens sensés, et les chrétiens un peu plus que les autres, le font contre les mauvais livres, contre les mauvaises images, contre les mauvais spectacles. Personne de nos amis n'a trouvé, sans doute, que la pompe des bœufs, ordonnée par le gouvernement provisoire, fût simplement ridicule; ils y ont vu quelque chose de plus: un acheminement aux processions des déesses. Qu'ils jettent les yeux sur les affiches des cirques, dont les murs sont couverts; qu'ils voient quels jeux, quels divertissements attirent la foule. Cela n'est plus du tout romantique: la forme humaine s'y dépouille, autant que la police le permet, de tout vain ornement. Nos amis ne diront pas que le sentiment du beau triomphe: ils diront que l'on corrompt le peuple, que l'on perd les âmes, que l'on ruine les sociétés par l'étalage de ces putréfactions. Tout cela pourtant n'est que la mise en action du paganisme classique, et encore bien mitigé! Pour nous en tenir aux livres, qui n'a pas reproché à M. de Lamartine d'avoir affolé la France et précipité la catastrophe de février par sa fausse *Histoire des Girondins*, où il a paré la guillotine de fleurs et les bourreaux de vertus? Mais le trouble qu'un seul livre a pu jeter en quelques mois dans la raison de tout un peuple, on ne veut pas que

tous les livres de classe, tout un système d'éducation le puissent produire sur l'esprit et l'imagination dociles des enfants ! Tandis que M. de Lamartine, puni par l'indifférence publique, distribue inutilement le prospectus de son *Civilisateur*, on se rend, en habit de cérémonie, sur le Parnasse universitaire, pour faire amende honorable devant le laurier du bon Rollin, insulté par les barbares; et on donne aux enfants, dès qu'ils sont en sixième le *Selectæ è profanis*, un livre qui fait l'éloge de Brutus, de Marc-Antoine, de Julien, de Diogène, par-dessus tout de Lycurgue, avec quelques belles sentences morales de Tibère, de Vespasien et de Périclès ! On cite le divin Platon et sa recommandation expresse de veiller sur les discours des nourrices, afin qu'elles ne remplissent point de contes ridicules l'esprit des enfants, et on fait connaître aux enfants toute la boutique de Chompré avant qu'ils aient entendu parler d'un saint et d'un martyr !

Tienne qui pourra contre des contradictions si violentes ! Le système que nous défendons, fût-il déclaré cent fois plus barbare, nous paraîtra toujours plus capable de faire des hommes et des chrétiens. Or, faire des chrétiens, c'est là le but essentiel. « Nous ne remplirions pas notre haute mission, s'écrie Mgr l'évêque d'Orléans, parlant comme instituteur dans ce livre sur l'*éducation* dont le *Journal des Débats* n'a pas fait l'éloge sans beaucoup de réserves, *nous ne remplirions pas notre haute mission, si nous ne savions former des cœurs chrétiens et élever jusqu'au christianisme, jusqu'à l'Evangile ceux que la société nous confie* ».

« Sans doute, dit à son tour M. Lenormant, sans doute, et c'est la seule chose que je concède, il s'agit avant tout de faire des chrétiens. » Arrêtons-nous là. Si M. Lenormant concède cette chose, il en concèdera d'autrcs; et s'il ne veut concéder que celle-là, il ne tardera pas à se trouver dans une situation étrange, aussi parfaitement en désaccord avec Mgr l'évêque d'Orléans qu'avec les universitaires, et avec lui-même qu'avec nous. La suite de cette discussion lui prouvera que les païens, auxquels il veut donner plus de place encore qu'ils n'en ont, doivent dans l'intérêt du latin comme dans l'intérêt de la morale, perdre leur déplorable prépondérance; et que le seul moyen qu'il y ait de faire des chrétiens et des hommes est aussi le seul moyen de faire désormais de véritables lettrés.



SUR LES *CONTEMPLATIONS*

DE VICTOR HUGO

Mai 1856.

I

M. Hugo nous avertit qu'il s'est « mis tout entier » dans ces nouvelles poésies. Tout entier, non ; mais il n'y a mis autre chose que lui-même. C'est lui-même uniquement qu'il *contemple*, et l'on ne peut parler du livre sans parler de l'auteur, ni parler de l'auteur avec une entière estime. Cette nécessité m'a obligé de faire un examen de conscience dont je dois dire un mot.

Depuis qu'il est hors de France, M. Hugo a donné divers ouvrages qui ne lui font pas honneur : œuvres mal faites et malfaisantes, où l'écrivain disparaît sous le démagogue, sous le sicaire. Il y satisfait ses ressentiments particuliers. Jamais auteur sifflé n'a étalé avec plus d'opprobre ses rancunes. On voit là le fond de l'homme. Quiconque ne l'admire pas lui paraît indigne de vivre. Rêvant la réforme du monde, cet apôtre de toutes les libertés rugissait comme le tyran de Syracuse contre les rebelles à son génie ; il s'enfermait pour suspendre des strophes secrètes sur la tête

du Damoclès inconnu qui riait au festin de son éloquence, et il en faisait plus que ne permettent la probité et la police correctionnelle.

Je ne m'étonne pas si un enfant du Pinde, à ce bruit agaçant du sifflet, se monte la tête, enrage, traite le siffleur de triple gueux, de lâche, de dévot, le compare à Lacenaire, lui reproche de vouloir égorger le genre humain, l'accuse d'être sans honneur, sans religion, sans chemise, et *tout ce que peut dire une Muse en colère*, et tant que la rime peut aller. Mais après ces écarts, on a coutume d'en rougir ; on en cache les résultats. M. Hugo, trouvant une occasion de les imprimer sans danger, l'a saisie, comme s'il avait craint la tentation honorable de les détruire un jour. A l'abri de toute répression, il a publié ces vers que leur qualité met à l'abri de toute représaille. J'y ai ma part très ample, comme beaucoup d'autres qui valent mieux que moi.

Je me demande si je suis dans les conditions requises pour juger le nouvel ouvrage de M. Hugo, c'est-à-dire, M. Hugo lui-même. Il m'a beaucoup insulté ; je m'interroge. Je sens ma conscience aussi peu gênée aujourd'hui par le souvenir de ces brutalités, que le ressentiment en a été léger lorsque je les ai lues. Je n'ai aucun besoin de me venger ; aucun dessein de provoquer, aucun désir d'éviter des injures nouvelles. Parce que M. Hugo s'est créé contre moi des motifs de récusation, ce n'est pas une raison pour que je me récuse devant lui. Dans mon humble condition de journaliste, je l'ai combattu ; j'ai défendu mes opinions contre ses opinions, mes croyances contre ses incrédulités. J'ai pu aiguiser la défense ;

j'ai pu, il y prêtait, rire de ses emphases ; j'ai pu, je n'ai pas été seul, m'exprimer avec indignation sur sa conduite politique ou sur ses doctrines : je ne l'ai jamais calomnié ni diffamé; je n'ai rien écrit de secret ou d'irresponsable ; et si nous venons à nous rencontrer un jour devant un honnête homme qui aura lu mes pauvres articles et ses illustres vers, ce n'est pas moi qui rougirai. Voilà pourquoi je ne me récuse pas. N'ayant point à rougir, je m'assure que je ne suis point exposé à haïr.

Il y a une autre objection. C'est cette qualification de *proscrit*, que M. Hugo s'attribue avec trop de pompe. D'abord, M. Hugo n'est point *proscrit*. Il faut parler français. Le proscrit, suivant la force du terme, est un homme marqué pour la mort, dont la tête est mise à prix par des ennemis tout-puissants et implacables. Ce n'est le cas de personne en France. M. Hugo n'est plus même un exilé, c'est-à-dire un homme contraint, sous certaines peines, de vivre hors la patrie, *extra solum:* car il peut rentrer dans son pays, à la seule condition d'en reconnaître et d'en respecter les lois. Il reste dehors, parce qu'il le veut bien : voilà sa situation légale. En fait, il est *banni*, c'est le mot propre; banni par sa faute, par ses propres œuvres. Après ces livres où il a versé tant de fiel, insulté tant de gens, affiché de si condamnables doctrines, il ne peut reparaître au foyer de la patrie que ramené par un repentir plein de cruels désaveux, ou par une victoire pleine de cruelles proscriptions. Oui, voilà un malheur immense! Mais le vrai nom de ce malheur, ce n'est pas la proscription, ce n'est pas l'exil : c'est le châtiment.

*
* *

Malgré le mépris qu'en ont fait plusieurs de nos grands écrivains, l'art des vers, comme parle Boileau, est certainement un art magnifique, même en français, où le génie de la langue lui impose de cruelles entraves. « La raison, disait Buffon, n'y porte que des fers. » Fénelon, après de laborieux essais, l'appelait « une torture d'esprit en pure perte ». La rime, l'affreuse rime, si avare à Jean-Jacques Rousseau, si traître à Chateaubriand, effrayait la patience de Buffon et lassait le vif esprit de l'auteur de *Télémaque*. Le P. Ducerceau, que la quinteuse, au contraire, favorisait trop, répondait en riant aux anathèmes de la prose, et n'y voyait que la mauvaise humeur de gens d'esprit à qui la rime avait fait passer de mauvais quarts d'heure.

« La rime, disait-il, est une simple affaire d'habitude. » Il en parlait à son aise! La vérité est que la rime gêne horriblement la raison, et qu'on aura toujours sujet de la maudire si l'on demande aux poètes de raisonner, du moins si l'on exige d'eux un certain raisonnement. Mais ils s'en moquent : ils peignent, ils pleurent, ils rient, ils raillent, ils chantent, et ils créent des beautés qui ne seraient ni si belles ni possibles en prose. Jamais la prose ne nous aurait donné le *Cid*, *Cinna*, *Polyeucte*, *Mithridate*, *Athalie*, les *Epîtres*, les *Fables*, le *Misanthrope*. Aux yeux mêmes de la raison, la cause de la poésie française est gagnée par cent chefs-d'œuvre.

M. Hugo a reçu d'une façon éminente la plupart

des dons qui font le poète : l'imagination, la couleur, l'abondance, la facilité, le sentiment du rythme. Il pense en vers, il est lyrique par nature ; les idées lui viennent sous forme de strophes, avec des ailes, des couleurs et une opulente sonnerie. On disait de La Fontaine qu'il portait des fables ; M. Hugo porte des odes, et le moindre vent qui l'effleure en fait tomber une. Elle peut n'être pas bonne : il y aura presque toujours quelque belle strophe, tout au moins quelques beaux vers ; ce sera toujours une forme d'ode. Lorsque la poésie n'y est pas, on y trouve encore l'écorce et la couleur de la poésie.

Une seule qualité lui manque, le goût. Mais cette qualité est essentielle, et lui manque essentiellement.

M. Hugo et son école se vantent fort de n'avoir point cette qualité-là. Goût, à leur avis, est synonyme de faiblesse. Ils parlent encore du goût comme au temps de cette fameuse querelle des classiques et des romantiques, où d'honnêtes gens, dont on commence à ne plus savoir les noms, Jay, Arnaud, Jouy, Etienne, Dupaty, Duvicquet, etc., prétendaient continuer la saine tradition littéraire et livraient bataille en invoquant parmi les dieux Voltaire, Delille et Jean-Baptiste Rousseau. Ces défenseurs du *goût* devaient perdre leur cause. Les romantiques étaient jeunes, ardents ; plusieurs avaient de l'esprit ; la révolution soufflait aussi dans la littérature : ils triomphèrent. Mais, depuis cette victoire, il s'est passé bien des choses. Les classiques militants ont disparu, roulant leur étendard où brillaient Delille et Jean-Baptiste. Les romantiques, au contraire, ont continué d'écrire : les uns comme des gens apaisés et qui ont réfléchi,

les autres comme si le combat durait toujours. Il est arrivé que les uns par leur repentir, les autres par leur entêtement, ont fait reparaître les principes ; et l'on a vu, non sans surprise, qu'au lieu de ruiner les principes, la bataille les avait simplement dérouillés. Le romantique pur sang passa vite à l'état de héros de Juillet, et finalement fut expulsé. Aujourd'hui, un vieux romantique n'est plus un barbare, c'est un *ci-devant*. Différence énorme. On a retenu de la doctrine nouvelle ce qui devait rester : une rime plus sonore, un vers plus souple, un petit bagage de mots fâcheusement exclus du style noble, mais qui n'attendaient qu'un vrai poète pour y entrer sans avoir besoin de renverser les murs. Le surplus, inhumé dans les *perruques* classiques, dort du même somme ; et M. Hugo tout le premier est tenu d'avoir du goût, sous peine de faire rire. Ces belles excentricités qui terrifiaient le bon Etienne et devant lesquelles le bon Duvicquet s'écriait : « Où allons-nous ? » le moment en est passé ; elles sont risibles. A présent, Etienne et Duvicquet sont romantiques, ils font rire. La crinière est perruque à son tour. Dites ce que vous voudrez, bon Vacquerie : M. Hugo est un poète, un grand poète ; il a le rugissement du lion, le vol de l'aigle, l'éclat de l'astre; nous le verrons un de ces jours empoigner quelque comète et la traîner par les cheveux, certainement ! mais il lui faudrait encore du goût de l'ancien Etienne et de l'ancien Duvicquet. Personne ne lui demande d'étudier Jean-Baptiste, de ranimer Delille, de ressusciter Fontanes. On lui voudrait simplement du respect pour la langue, du respect pour la raison, du respect pour le lecteur, du respect pour

lui-même. Vous demandez ce que c'est que le goût? C'est tout cela, et s'il fallait le définir d'un mot, je dirais : c'est la tempérance.

La tempérance règle l'imagination, discipline la force, empêche l'enthousiasme de se séparer du bon sens, qu'il fait resplendir. Comme au delà du courant il y a la témérité, au delà de la force la violence, au delà de l'ardeur la frénésie; de même, dans les œuvres de l'esprit, au delà des limites assez larges de la tempérance, il y a le pathos, le burlesque, l'extravagant, l'inintelligible; et au bout de tout, le sifflet.

Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.

Mettre la borne, choisir, élaguer ce qui serait de trop, c'est le rôle de la tempérance. Elle a le secret de l'ordre et de la proportion; elle sent que des beautés, que des lumières mal placées et trop abondantes empêchent de voir; elle sait ce qu'il faut dire, ce qu'il faut laisser deviner, ce qu'il faut taire; elle sait disposer les contrastes pour éveiller l'esprit sans le choquer, et lorsqu'elle veut donner le choc, elle empêche qu'il ne soit blessant.

M. Hugo n'est pas né tempérant; mais il était assez heureusement doué pour acquérir cette précieuse mesure qui seule fait les grands écrivains. Au lieu de redresser la pente de son génie, qui allait en tout à l'excès et à l'extrême, il a trouvé plus facile de la suivre et d'ériger systématiquement en mérites ses défauts. Il a créé le système, mais ses défauts ne sont pas devenus des mérites. Ils ont perdu l'agrément de la jeunesse; ils se sont ridés, ils se sont gonflés, ils se

sont tuméfiés, ils sont devenus de vieux vices. Avec tout cela, il est resté poète par la solidarité de sa nature, il a conservé du succès parce qu'il a su se faire homme de parti; mais il tombera, parce que ses défauts ont fini par obscurcir et noyer ses qualités. A l'heure qu'il est, il en recevrait de dures nouvelles, si, au lieu d'être « proscrit », il était sénateur.

On trouve dans les *Contemplations* plusieurs manifestes romantiques. M. Hugo rappelle avec quelle vaillance il a affranchi le mot, brisé la césure, et donné enfin le modèle d'une poésie que M. Vacquerie et M. Paul Meurice peuvent imiter parfaitement, mais dont ses seuls disciples après lui ont gardé la pratique orthodoxe. En même temps, les dix mille vers des *Contemplations* offrent dix mille démonstrations de la fausseté des théories romantiques. Tout ce qui est grossier, extravagant, inintelligible (c'est la quantité), s'y conforme; tout ce qui est beau s'en écarte. On a lu cette admirable pièce (1) qui aurait pu être l'hymne de la résignation : il n'y a pas trace d'enjambements violents, de césures avalées, de mots affranchis. Les idées sont nobles, les expressions sont nobles, le vers est noble, la strophe se déploie avec une harmonie pleine de noblesse : c'est de la poésie classique. Je veux me donner le plaisir de citer un exemple d'une majesté que rien à mon avis ne surpasse.

A la fin d'un morceau enchevêtré et pesant, plein de belles maximes et de témérités condamnables, où Saint-Just et Robespierre sont nommés entre Thra-

(1) *A Villequier.*

séas et Jésus-Christ comme des modèles de la vertu tranquille dans le malheur, tout à coup, par un retour inespéré, le poète se débarrasse de l'affreux lange humanitaire et romantique. Ecoutez :

Aux premiers jours du monde, alors que la nuée,
Surprise, contemplait chaque chose créée ;
Alors que sur le globe où le mal avait crû,
Flottait une lueur de l'Eden disparu ;
Quand tout encor semblait être rempli d'aurore,
Quand sur l'arbre des temps les ans venaient d'éclore,
Sur la terre, où la chair avec l'esprit se fond,
Il se faisait le soir un silence profond ;
Et le désert, les bois, l'onde aux vastes rivages,
Et les herbes des champs, et les bêtes sauvages,
Emus, et les rochers, ces ténébreux cachots,
Voyaient d'un antre obscur couvert d'arbres si hauts
Que nos chênes auprès sembleraient des arbustes,
Sortir deux grands vieillards, nus, sinistres, augustes :
C'était Eve aux cheveux blanchis, et son mari,
Le pâle Adam, pensif, par le travail meurtri,
Ayant la vision de Dieu sous sa paupière.
Ils venaient tous les deux s'asseoir sur une pierre,
En présence des monts fauves et soucieux,
Et de l'éternité formidable des cieux.
Leur œil triste rendait la nature farouche.
Et là, sans qu'il sortît un souffle de leur bouche,
Les mains sur les genoux et se tournant le dos,
Accablés comme ceux qui portent des fardeaux,
Sans autre mouvement de vie intérieure
Que de baisser plus bas la tête d'heure en heure.
Dans une stupeur morne et fatale absorbés,
Froids, livides, hagards, ils regardaient, courbés
Sous l'Etre illimité sans figure et sans nombre,
L'un, décroître le jour, et l'autre, grandir l'ombre ;
Et tandis que montaient les constellations,
Et que la première onde aux premiers alcyons
Donnait sous l'infini le long baiser nocturne,
Et qu'ainsi que des fleurs tombant à flots d'une urne,

Les astres fourmillants emplissaient le ciel noir,
Ils songeaient, et rêveurs, sans entendre, sans voir,
Sourds aux rumeurs des mers d'où l'ouragan s'élance,
Toute la nuit, dans l'ombre, ils pleuraient en silence :
Ils pleuraient tous les deux, aïeux du genre humain,
Le père sur Abel, la mère sur Caïn.

A part quelques infirmités inséparables du vers français, quelle belle simplicité ! quelle grandeur vraiment épique ! Mais aussi, comme le système est banni ! et comme on sent que si un mot trivial, un enjambement trop risqué, une image ignoble se fussent présentés dans cette correcte inspiration, toutes les admirations du fidèle Vacquerie n'auraient pas empêché le poète d'effacer la tache ! Hélas ! dans la même pièce, M. Vacquerie et le système n'ont que trop largement leur part :

J'allais vers la masure au bout du ravin *creux ;*
Un arbre, de sa branche *où brillait une goutte,*
Sembla se faire un doigt pour m'en montrer la route ;
Et le vent m'en ouvrit la porte ; et j'y trouvai
Un *vieux*, vêtu de bure, assis sur un pavé.
J'entrai ; le *vieux* soupait d'un peu d'eau, d'une pomme.

Ce *vieux* est un penseur qui raisonne hautement de toute chose ; or un homme de ce mérite n'est pas un *vieux.* C'est un vieux berger, un vieux bûcheron, un vieux pauvre, tout simplement un *vieillard.* M. Hugo manque ici à la langue pour le plaisir de manquer au goût, et il donne, au profit de son système, mais aux dépens de la poésie, un caractère grotesque au personnage qu'il veut faire admirer. Il se souvient d'avoir maltraité Vaugelas :

J'ai dit à Vaugelas : *Tu n'es qu'une mâchoire.*

Il n'y a pas de quoi se vanter ! Vaugelas était un fin et savant philosophe, très estimé de tous les grands esprits du siècle de Louis XIV. Si, au lieu de lui tirer la langue, M. Hugo l'avait lu, il saurait éviter presque toujours des hiatus dont l'instinct poétique ne le préserve que rarement. Grâce à cet instinct, il se garde bien d'appeler Adam et Eve des *vieux* : il les rendrait ridicules. Ce sont deux *vieillards*, et il les couvre de quatre épithètes, comme d'un manteau traînant :

Deux grands *vieillards*, nus, sinistres, augustes.

Malgré la jalousie avec laquelle il réclame l'honneur d'avoir « nommé le *cochon* par son nom », je remarque qu'il a soin de laisser cette richesse au style grotesque. Il s'abstient d'en orner même le style libre, de l'employer même dans l'invective, de s'en servir même contre un pape : il dit porc, « le *porc* Borgia » ; comme Racine dit « chiens dévorants ». Pourquoi *porc* et non *cochon ?* C'est que *porc* est plus noble. Quand M. Hugo se symbolise lui-même en victime des hommes et des destins, il dit : « J'ai des trous à ma *robe* en lambeaux ». Certainement, il ne parle pas de sa *robe de chambre*, qui exclurait l'idée de martyre ; et pour rien au monde il ne dirait : Mon paletot ou mon pantalon est déchiré. Cependant il porte un pantalon et un paletot, et non une robe ? Robe est noble, et pantalon ne l'est pas. Tant pis pour le système !

Je demande la permission de citer un exemple plus singulier du choix nécessaire des mots, auquel se soumet humblement le grand libérateur des mots :

Le puissant resplendit et du destin se joue;
Derrière lui, tandis qu'il marche et fait la roue,
Sa *fiente* épanouie engendre son flatteur.

Au goût romantique, l'image peut paraître belle et l'expression hardie; cependant, je le dis à regret, fiente n'est pas le mot propre. Le puissant, bon ou mauvais, est un homme, et non pas un animal. Tout à l'heure on violait la langue pour faire l'honneur au système; maintenant on manque au système et à la langue, parce qu'il y a décidément des mots que l'on ne peut pas écrire, et qu'on arrive toujours à reconnaître que *le lecteur français veut être respecté.* Je sais pourtant qu'il ne faudrait pas défier M. Hugo d'*affranchir* le mot qui habillerait le mieux l'étrange et grossière imagination qu'il présente. Il a déjà gagné pareille gageure, une pièce du genre le plus sérieux, intitulée : *Ce que dit la Bouche d'ombre*, contient ce gémissement sur une humiliation de l'humanité qui n'avait pas encore été déplorée par la poésie héroïque :

L'homme, comme la brute, abreuvé de néant,
Vide toutes les nuits le verre noir du somme.
La chaîne de l'enfer, liée au pied de l'homme,
Ramène chaque jour vers le cloaque impur
La beauté, le génie envolé dans l'azur,
Mêle la peste au souffle idéal des poitrines,
Et traîne, avec Socrate, Aspasie aux latrines.

Pour le coup, le mot propre y est ! Et j'avoue que

M. Hugo, en poésie comme en politique, a souvent le courage de ses opinions, surtout celui qu'il ne faudrait ne pas avoir. Néanmoins, il est vrai aussi qu'on le prend souvent en flagrant délit de style noble. Dans ce couplet même, *vider toutes les nuits le verre noir du somme*, pour dire dormir, est une tournure qui vaut bien les anciens « pavots de Morphée », si employés par Voltaire et Delille. On trouve à tout moment dans les *Contemplations* des endroits où la pensée est emmaillottée de plus de périphrases et de métaphores que l'on ne compterait de papillotes sur la perruque de Campistron.

Mais hélas! comme l'auteur se rattrape, particulièrement lorsqu'il se sent de belle humeur! M. Hugo manque totalement d'une qualité d'ailleurs peu nécessaire aux lyriques; il n'a pas d'esprit. Cette pénurie est plus sensible encore chez lui que celle du goût. Quand il veut rire, tantôt il emploie un jargon imité des acteurs grotesques en vogue, tantôt il fait ronfler de grosses syllabes, auxquelles la rime, quelquefois, renvoie un écho assez drôle, toujours souverainement dépourvu de comique, de finesse et de légèreté. Mais il étale en ces occasions un vocabulaire d'ignominie qui semble inépuisable, et dont il est charmé. Précisément parce que l'esprit fait défaut, il ne peut se résoudre à supprimer le laborieux résultat de ses exercices dans le genre plaisant. Nous devons à cette faiblesse plusieurs chapitres des *Contemplations* qui font de la peine, entre autres le morceau intitulé: « A propos d'Horace », où le poète vilipende les maîtres qui l'ont élevé. Il s'est rappelé un jour, en 1831, que certain dimanche, quinze ans aupa-

ravant, ces indignes maîtres l'avaient mis en retenue :

> Or, j'avais justement ce jour-là, *douce idée*,
> Un rendez-vous avec la fille du portier.

Détail gracieux, et que la postérité avait besoin de connaître ! Au souvenir de ce bonheur manqué, il exhale sa fureur contre ses premiers tyrans :

> Grimauds hideux, qui n'ont, tant leur tête est vidée,
> Jamais eu de maîtresse et jamais eu d'idée !
> . . . . O cancres ! qui mettez
> Une soutane aux dieux de l'Ether irrités,
> Un béguin à Diane, et qui de vos tricornes
> Coiffez sinistrement les Olympiens mornes ;
> Ennuques, tourmenteurs, crétins, soyez maudits !
> Car vous êtes les vieux, les noirs, les engourdis ;
> Car vous êtes l'hiver ; car vous êtes, ô cruches,
> L'ours qui va dans les bois cherchant un arbre à ruches,
> L'ombre, le plomb, la mort, la tombe, le néant !
> Nul ne vit près de vous dressé sur son séant...
> O fermoirs de la Bible humaine ! sacristains
> De l'art, de la science, et des maîtres lointains,
> Et de la vérité que l'homme aux cieux épelle.
> Vous changez ce grand temple en petite chapelle.
> Guichetiers de l'esprit, faquins dont le goût sûr
> Mène en laisse le beau. . . . .
> . . . . Eux, déchiffrer Homère, ces gens-là !
> Ces diacres ! ces bedeaux dont le groin renifle !
> Crânes d'où sort la nuit, pattes d'où sort la gifle...
> Ils en sont à l'A B C D du cœur humain ;
> Ils sont l'horrible Hier qui veut tuer Demain ;
> Ils offrent à l'aiglon leurs règles d'écrevisses.
> Et puis ces noirs tessons ont une odeur de vices,
> O vieux pots égueulés des soifs qu'on ne dit pas !...
> Ils raturent l'esprit, la splendeur, le matin ;
> Ils sarclent l'idéal ainsi qu'un barbarisme,
> Et ces culs de bouteille ont le dédain du prisme !

Deux cents vers environ de cette poussée, entièrement dans le système !

En faut-il davantage pour que le système soit jugé et M. Hugo ne fait-il pas ici, comme je le disais tout à l'heure, l'effet d'un ci-devant, d'un émigré qui rentre sans avoir appris et rien oublié, et qui croit que le public en est encore aux étonnements et aux ferveurs du temps de la *Ballade à la Lune ?* Mais la *Ballade à la Lune* était une plaisanterie charmante, et ces grossièretés à propos d'Horace ou à propos d'Aspasie sont tout à la fois des anachronismes et des plagiats de lourdaud. Goitreux, pots égueulés, fiente, latrines, culotte bas, toutous, et une trentaine de pareilles hardiesses qui illustrent les *Contemplations*, voilà de belles conquêtes pour la langue française ! On va s'en emparer tout de suite, en regrettant que Racine et Corneille n'aient pas fait ce coup de génie ! M. Hugo veut oublier que Scarron, avant lui, employa ces admirables ressources, et avec plus d'esprit ; et cependant Scarron est resté Scarron. Comme il sentait lui-même la pauvreté et la ladrerie de ces prétendues conquêtes, il les rattache pompeusement à la question humanitaire. Il a voulu délivrer les mots, parce qu'il aime le peuple, et il n'ignorait pas que délivrer le mot, c'est délivrer la pensée. Voyez-vous cela ! Il ne sait pas encore, il ne saura jamais, j'en ai peur, que la bassesse des mots avilit la pensée. Ce mystère lui est celé comme beaucoup d'autres et par les mêmes raisons intérieures ; mais tout esprit délicat le sent, le pénètre, et abandonne le système romantique aux adorations de M. Vacquerie.

Le système, d'ailleurs, même dans le style noble,

outre ses vices propres, a très amplement tous ceux de l'ancienne facture : l'emphase, le précieux, le guindé, le tortillé, le pathos melliflu, le pathos rocailleux, le pathos ronflant, tous les pathos ; et enfin, la lèpre contre laquelle on a le plus déclamé, la cheville ! Pour cela, M. Hugo est sans pareil. Jamais rimeur français n'a chevillé comme lui. Il y met plus que de l'audace, il cheville avec impudence. On l'a pu remarquer dans les vers que j'ai cités. Certaines pièces ne sont que des chevilles ajustées bout à bout : chevilles ciselées, sans doute, et placées habilement ! mais chevilles ; parasites qui chargent la pensée, l'alanguissent et la font gauchir.

Cette facilité pour la cheville, jointe au fanatisme des rimes riches, engendre un autre abus très lamentable, le galimatias. Un peu de galimatias, quelquefois, passe en poésie et même ne nuit pas ; mais toujours, et toujours trop ! Les *Contemplations* renferment plusieurs poèmes en galimatias redoublé qu'on a de la peine à lire jusqu'au bout, et que jamais personne ne relira. Je prends au hasard, dans la pièce tant vantée intitulée : « Magnitudo parvi ». Il s'agit d'un autre vieux, d'un autre pâtre très profond qui habite la caverne Vérité, et qui ne se soucie de rien de visible :

Cet homme dans quelque ruine,
Avec la ronce et le lézard,
Vit sous la brume et la bruine,
Fruit tombé de l'arbre hasard !

Oui, c'est un cœur, une prunelle ;
C'est un souffrant, c'est un songeur,
Sur qui la lueur éternelle
Fait trembler sa vague rougeur.

Seul, quand paraît le jour sonore,
A l'heure où, sur le mont lointain,
Flamboie et frissonne l'aurore,
Crête rouge du coq matin...

Que lui font, sur son sacré faîte,
Les démentis audacieux
Que donne aux soleils la comète,
Cette hérésiarque des cieux?

Il boit hors de l'inabordable,
Du surhumain, du sidéral,
Les délices du formidable,
L'âpre ivresse de l'idéal.

Il y a vingt-cinq pages de petits quatrains qui ont bientôt fait de surpasser en monotonie tous les hémistiches de la *Henriade*, et la plupart sont inintelligibles à première vue; mais lorsque l'on a enfin compris, l'on voit que ce n'était pas la peine de chercher. Descendu de cette balançoire, on a la tête lourde. Malheureusement, on ne met pied à terre que pour pénétrer dans un autre tourbillon qui vous secoue sur un autre rythme, sans même vous laisser le loisir de savourer les beaux vers qui passent dans ces tournoiements, dans ces flamboiements et dans ces ronflements.

Le poète, tout le premier, semble s'y perdre. Il ne se refuse plus rien; il semble travailler uniquement à chercher l'absurde et à le prendre de force, comme s'il avait une gageure à tenir contre toutes les dictées de la raison. On voit filer des chapelets de strophes et de stances où il n'y a rien, absolument rien que des rimes qui ont l'air d'avoir été choisies, à dessein et avant tout autre travail, parmi celles qui ne devaient

jamais être accouplées sous le même joug. Il fourre dans cette cage des idées aussi disparates que les mots dont elle est formée; il la peint des enluminures les plus criardes, il la surcharge des ornements les plus outrés. Sa muse, en cet état, se présente à ma vue sous la figure d'une forte commère, hardie, autrefois belle avec un fond de vulgarité, aujourd'hui vulgaire avec un fond de beauté, mafflue, étouffée de rouge, plâtrée de fard, bariolée de vingt étoffes, surchargée de diamants et de strass, et qui se pend des bijoux jusque dans les narines.

A ce faste du mauvais goût s'ajoutent des *tics* nombreux et les plus agaçants du monde; des mots, des rimes qui reviennent sans trêve. Je doute que M. Hugo soit capable d'écrire une pièce de vers sans y mettre : *immense*, *formidable*, *flamboiement*, *rugissement*, *farouche* et *bouche*, *astres* et *pilastres*. Cette perpétuelle grimace du gigantesque, déjà ancienne, a beaucoup empiré. M. Hugo en a contracté une autre, tout à fait contraire au génie de la langue et qui fatigue extraordinairement : c'est d'accoler deux substantifs, dont l'un fait fonction et figure d'adjectif, au grand déplaisir de l'oreille, révoltée de cet accouplage : le *coq matin*, l'*océan création*, l'*écume populace*, la *biche illusion*, le *grelot monde*, le *cheval Brunehaut*, le *pavé Frédégonde*, etc. C'est continuel, et les meilleures inspirations en sont gâtées.

Je finis; je fais grâce au lecteur du surplus des notes que j'avais prises pour cette dernière partie de mon travail : amphigouris, barbarismes, métaphores enragées, trivialités de toute espèce. On devine ce que peuvent fournir en ce genre dix mille vers, écrits dans

le système romantique par un penseur qui demande la moitié de ses idées à la doctrine de la transmigration des âmes, et qui ne soupçonne même pas qu'il ait pu se tromper ou qu'il puisse baisser. Je succombe sous le poids de mon butin, et d'ailleurs, j'ai connu une fois de plus, en lisant les *Contemplations*, que le secret d'ennuyer est celui de tout dire. Et voilà le dernier mot sur ce recueil. Il est très immoral, il est très extravagant; et malgré cela et malgré quelques belles veines et beaucoup de très beaux vers, il est démesurément ennuyeux.

En dépit d'une forme supérieure, la poésie de M. Hugo reproduit fidèlement toutes les misères de sa pensée, comme sa pensée elle-même porte l'empreinte profonde des misères de l'âme éloignée de Dieu. Ce manque absolu de délicatesse qui lui a fait mêler dans son livre des chants érotiques, ou plutôt libertins, et les chants funèbres; qui l'empêche de discerner entre saint Jean et Robespierre; qui lui fait profaner, peut-être sans le vouloir, le nom adorable de Dieu; cette confusion perpétuelle du bien et du mal, où s'accuse un penchant décidé pour le mal, s'exprime à merveille, hélas! par cette confusion dans le langage, qui choisit à dessein des mots bas pour peindre des choses grandes, et qui entasse les Pélions sur les Ossas quand il s'agit de choses humbles et vulgaires. Il a, en tout, pour l'abject une sympathie naturelle, qu'il prend pour la charité, et qui n'est qu'une haine de banni contre l'ordre légitime d'où il a été forcé de s'exclure. Il est en révolte contre la langue comme il est en révolte contre la société et contre Dieu. Contre ces trois adversaires, il se flatte

en vain de quelque triomphe. Dieu attend. La langue est armée de chefs-d'œuvre qui verront ses poèmes tomber en poussière, et qui s'inquiètent aussi peu de leur tapage éphémère que la digue s'inquiète peu de l'écume des flots. La société souffrira pour la part de complicité qu'elle accorde à ces méfaits; mais pourtant elle en fera justice. Si d'ineptes applaudissements éclatent, d'immenses mépris s'accumulent, et la raison aura raison.



CONFESSION LITTÉRAIRE

« *GIL BLAS* »

Gil Blas est un mauvais livre, plein de misanthropie, avec du venin contre la religion. Vivre et penser en dehors de la religion n'est pas possible sans la haïr un peu. De plus, malgré la grâce du style et du sel, et l'observation vraie et fine, *Gil Blas* est un livre mal fait. Qu'est-ce qu'un tableau de la vie humaine où ne paraît pas un véritable homme de bien ? Ce défaut est radical. L'absence de la vertu préserve le vice du contraste qui fait ressortir sa laideur ; le vice n'est pas châtié, le lecteur reste privé de leçon. L'œuvre, dès lors, manque aux conditions fondamentales de la bonne création littéraire : elle n'est pas vraiment honnête. Ce qui n'est pas vraiment honnête n'est pas vraiment beau. Ni mon ami ni moi n'avions aperçu ce grand défaut, et nous ne le pouvions pas voir, tels que nous étions alors. Restait le charme : immédiatement il me dégoûta de la faconde moderne, du roman d'intrigue, du roman de thèse, du roman de passion, de tout cet absurde et de tout cette emphase

que j'avais tant aimés. J'interrompis la lecture de *Lélia*, qui était dans sa primeur, et je ne la repris que vingt ans après. Pauvre Lélia ! pauvre belle mal embaumée !

LE ROMANTISME

Je formai naturellement le dessein de relire nos classiques. Tout m'y plut, et ce fut grand bonheur pour moi, par la salubre impression qui me resta dans l'esprit et dans le cœur. Intellectuellement et moralement, je me plaçais dans des courants qui emportaient beaucoup de miasmes dangereux et qui apportaient beaucoup de bons germes.

Je me suis expliqué le succès des romantiques. Quoiqu'ils ne se crussent pas révolutionnaires politiquement et ne voulussent pas l'être, ils l'étaient en effet, et plus adroits serviteurs de la Révolution que ces penauds de l'Académie, qui prétendaient tout à la fois défendre la bonne littérature et les principes de 1789. Les romantiques secouaient des jougs salutaires, insultaient à des statues jusque-là respectées ; ils mettaient la langue littéraire à la portée et à l'usage de tout le monde ; ils faisaient large place à toutes les sensualités, par eux décorées d'un spiritualisme commode. Même avec des talents, les braves gens qui s'intitulaient classiques n'auraient pu résister.

Cependant l'extrême pauvreté du fonds romantique, par cela même qu'elle attirait la multitude, devait éloigner les esprits fiers. Il suffisait d'un peu de

réflexion, et de voir ce *profanum* accourant de toutes parts. J'avais cette fortune de ne pouvoir me rencontrer en communauté d'opinion avec certaines gens que je ne fusse tout de suite intérieurement averti d'y regarder de près, et le moindre choc, la moindre lumière me détachait et me faisait changer. Ce n'est pas, Dieu merci, ce que l'on appelle esprit de contradiction, à quoi je me sens une aversion raisonnable; c'est le fait simple du naturel. Ainsi je quittai le romantisme et je me préservai toujours de l'impiété. Certain petit journal du lieu, de cette race qui nous a donné le *Siècle*, ne fortifia pas médiocrement mes dispositions à respecter l'Eglise, qu'il attaquait sans cesse. Instinctivement je me révoltais contre ces opinions malhonnêtes et mal rédigées.

« *LE CID* »

Mes nouvelles lectures affermissaient et développaient mes bons instincts, me faisaient peu à peu mûrir. Quoique je ne lusse que des littérateurs, ne connaissant rien encore de Bossuet, ni de Bourdaloue, avec les seules poètes je m'avançais. Ma préférence était pour Corneille. Ce que je préférais de Corneille, c'était le *Cid*; j'y trouvais dans le langage, dans la passion, dans l'aventure, une fleur indicible. C'était la même sensation que j'éprouvais en me promenant seul, de grand matin, à travers la campagne où se mêlaient la rosée, le brouillard et le soleil nais-

sant, tandis que mon âme, pleine d'ardeurs et de tristesses confuses, cherchait l'impossible par des chemins inconnus, voulait jouir de tout, voulait sacrifier tout, et pleurait également ou d'abandonner Chimène ou d'abandonner l'honneur. Je lis encore le *Cid*, je n'y revois plus cela. L'homme qui vibrait avec cette passion, qui comprenait : *Paraissez, Navarrois, Maures et Castillans !* estimant tout simple que don Rodrigue à lui seul exterminât une cohorte, puisque c'était l'unique moyen d'épouser dona Chimène, cet homme-là est mort, aussi mort que, quelques années après avoir fait le *Cid*, était mort l'homme qui l'avait fait. Maintenant je donne le premier rang à *Polyeucte*, parce que je suis chrétien, et c'est un progrès ; autrement je le donnerais à *Cinna*, et ce serait une décadence.

RACINE

Racine suivait Corneille d'assez loin. La distance est moins grande aujourd'hui ; Corneille est toujours le premier. Dans Racine je préférais *Andromaque* et *Bajazet*. *Athalie* était trop forte pour moi, et n'est pas devenue à mes yeux, je l'avoue, le chef-d'œuvre de ce grand poète. Je reconnais la compétence supérieure des juges qui mettent *Athalie* au-dessus du reste, mais je suis gêné par le son que la parole biblique a laissé dans mon oreille ; ce n'est pas celui que le poète me rend, et ses vers et ses personnages, tout admirables qu'ils sont, portent une coiffure à la

Louis XIV qui n'est plus la simplicité inspirée. Le chef-d'œuvre de Racine, à mon gré, serait plutôt *Phèdre*. On me dira que *Phèdre* n'est pas beaucoup plus Grecque que Joad n'est Hébreu. Mais je pense que l'on peut arranger les Grecs comme l'on veut, et qu'il faut laisser les Hébreux comme ils sont.

LA FONTAINE

Je lus les *Fables*. J'eus bien quelque peine à saisir l'arome gaulois ; j'y vins pourtant, et ce fut une jouissance exquise. Les gens de collège, s'expliquant sur la manie de faire tant étudier les poètes du siècle d'Auguste, prétendent qu'ils forment ainsi le goût de leurs écoliers. Je crois que ces garçons de douze à dix-huit ans, la plupart nés pour la médecine et le notariat, dégustent avec fruit Phèdre, Virgile et Horace ! Il y paraît à leur admiration pour M. Scribe. Quant à moi, je n'arrivai que vers ma vingt-quatrième année à sentir le charme profond des *Fables* de La Fontaine. Je ne parle point des *Contes ;* c'est un régal de vieillard corrompu ; ils me répugnèrent ; je ne les ai pas lus tous, je n'en relirai aucun.

MOLIÈRE

Molière ne me plut que le dernier, sans enthousiasme. Mon goût n'est pas à la comédie ; la comédie

n'est pas un goût de jeunesse : la nature humaine y est mise trop bas. Je devins chrétien avant d'avoir pu descendre, et les lumières religieuses rendirent invincible et définitive mon antipathie pour un certain ordre de raillerie et de dérision. J'aimais néanmoins cette grâce de style, cette originalité saine, cette liberté si supérieure à la platitude laborieuse ou à l'enflure et à l'amidon des modernes.

Une parenthèse sur Molière. Ayant lu sa biographie écrite par un admirateur nommé Bazin, j'ai dit ce que j'y avais trouvé. Je n'y avais pas trouvé tout à fait un honnête homme. J'ai été incomparablement plus injurié pour avoir exprimé cet avis, que M. Proudhon pour avoir dit que Dieu est le mal. On m'a accusé d'impiété. Des écrivains qui insultent à toutes les bonnes renommées de la terre et qui calomnient jusqu'aux saints du ciel, des journaux qui assassinent encore Louis XVI et Marie-Antoinette dans leurs feuilletons, ont eu l'ingénuité de croire qu'ils me feraient regretter d'avoir esquissé la figure du compère des Béjart. Mais enfin Molière a rencontré un vengeur qui mérite plus de considération : c'est madame Sand.

GEORGE SAND

Cette dame a fait du père de Scapin le héros d'un drame, du flatteur de Louis XIV un républicain. Rien ne montre mieux de quelle façon il est possible de peindre Molière en beau. Cette tentative m'a paru

ridicule, mais j'avoue que, pour faire admirer le personnage, il n'y avait pas moyen de s'en tirer autrement. L'intérêt de parti commandait de sacrifier l'histoire. Madame Sand, hiérophante ambigu des mystères démocratiques, au lieu d'écrire un drame, a écrit un sermon. Je ne la chicanerai point là-dessus ; je ne suis point sur la terre pour soutenir les intérêts de la muse du théâtre et morigéner les auteurs qui la font bâiller. Je me contente de soumettre à madame Sand, qui a beaucoup de talent, et qui me semble parfois le premier écrivain de ces temps-ci, une observation dont elle pourra profiter plus tard.

Dans ses romans elle s'est donné carrière ; elle a orné le vice et l'athéisme de tous les agréments qu'ils sont susceptibles de recevoir, et elle a ainsi singulièrement charmé les lecteurs. Dans son théâtre, devant le peuple, ses personnages, ses héros du moins, mènent une vie pure, ont des pensées honnêtes, en un mot sont chrétiens ; peu s'en faut qu'ils ne le disent. Ce n'est pas hypocrisie, c'est la preuve d'un très grand sens littéraire. Des impies, des débauchés, des philosophes professant sur la scène les doctrines les plus caressées de l'auteur, feraient horreur au parterre des boulevards. Là il faut ou de la vertu, ou de telles apparences de vertu que les spectateurs s'y puissent méprendre. Sans doute ces spectateurs se prêtent à l'illusion ; mais n'importe, il faut de la vertu ; et cette vertu est chrétienne, parce qu'il n'y a pas de vertu d'une autre espèce. Si le personnage vertueux nétait pas chrétien par quelque endroit, s'il n'observait pas dans sa conduite la plus grande partie des règles chrétiennes, s'il ne les observait pas d'une façon

réfléchie, déterminée, comme une âme qui sent sur elle le regard de Dieu et qui n'est pas seulement honnête, mais religieuse, l'homme vertueux serait faux et ridicule, et l'art dramatique ne produirait rien de beau. Hors de l'Eglise point de salut pour l'art. Voilà ce que je voulais dire, et je reviens à mes vieux auteurs. Sur le papier il n'y a pas loin de madame Sand à madame de Sévigné ; c'est l'affaire d'un point.

MADAME DE SEVIGNÉ

Madame de Sévigné devint de mes meilleures amies ; je puis dire que je l'aimai personnellement. J'ai toujours son livre sous la main. Heureux livre ! qui ne se compose que de pages charmantes et pures, semblable à une campagne pleine partout d'épais gazons, de grands arbres et d'eaux vives, où l'on s'aventure sans aucune appréhension de rencontrer ni reptiles, ni mares infectes, ni chiens enragés, pas même un seul visage désagréable, puisque enfin cette marquise est toujours là, vive, fine, joyeuse ou attendrie, pour donner un tour plaisant aux importuns et les congédier avant qu'ils ennuient. Je conviens qu'elle laisse échapper des mots désobligeants. Ces saillies, qui ne siéraient pas partout, ne sont point si condamnables en style épistolaire, sous la plume d'une femme dont on connaît l'honnêteté. Elle ne laisse aucune mauvaise impression, elle est piquante, un peu satirique même, point misanthrope. Lui voit-

on jamais de la haine ? Des traits fâcheux qu'elle raconte tire-t-elle jamais une conclusion générale contre la pauvre humanité ? Quant aux petites erreurs de son jugement, qu'est-ce que nous pardonnerons si nous ne pardonnons cela ? Pour moi, j'aime assez qu'elle se trompe et déraisonne de temps en temps, et je ne suis pas fâché de voir que j'aurais quelquefois pu lui tenir tête ; lui prouver, par exemple, qu'elle n'aimait point tant monsieur Nicole, et qu'elle avait plus d'esprit que le bon Coulanges. Mais ce charme et cette grâce et ce cœur simple, comment ne les pas chérir ? Comment ne pas aimer cet air de raison, de politesse et de bonté ?

SAINT-SIMON

Ce qui me plaît dans madame de Sévigné dit assez ce qui me déplaît dans Saint-Simon. A mesure que je vieillis et qu'il devient populaire mon estime pour Saint-Simon diminue. Certes ses *Mémoires* sont un beau pays, et plantureux à merveille ; mais il y a des fondrières et des bêtes venimeuses, et je n'aime pas à me promener en compagnie de ce duc enragé. L'esprit de dénigrement qui l'enfièvre lui fait plus de partisans que son talent extraordinaire et étrange. Il est à la mode parce que, dans notre époque féconde en statuettes, le plaisir est d'égratigner les statues. Beaucoup de gens le trouvent honnête homme ; il l'est malhonnêtement. Envieux, hargneux à tout gâter.

Tout le jour courbé comme le plus souple courtisan, il éponge les souillures et les scandales, il se sature, et, le soir, il dégorge en flots de bave. Le feu qui fait toujours travailler ce volcan, toujours couler cette lave, n'est pas le feu de l'honneur, ni celui du génie. Ces belles flammes veulent le jour. Saint-Simon se cache ; il fabrique sa prétendue histoire en secret, comme on fabrique la fausse monnaie. Il a cent fois plus besoin de déchirer les hommes que de combattre leurs erreurs. Si forte est cette passion, qu'elle triomphe à un degré inouï et unique du désir le plus puissant de l'artiste, celui de montrer son œuvre, ou tout au moins de montrer son art. Il ne veut, il ne peut faire autre chose que mordre; s'il n'a un homme sous la dent, il n'est capable de rien. Sa conscience ne permet pas qu'il l'ignore : c'est pourquoi ses contemporains ignorent qu'il écrit. On ne connaît aucun autre exemple ni d'une telle force, ni d'une telle lâcheté. Il a tout son génie, toute sa vengeance, toute sa vie, dans un tiroir bien fermé. La postérité ouvrira le tiroir, et ses ennemis sans défense seront diffamés. Il vit cinquante ans avec cette pensée, à peine troublé de quelques scrupules stériles. C'est un méchant et une âme basse, et toute sa morgue de duc et pair est ignoblement chargée de rancunes de laquais. Notre époque de grandes jalousies et de petits courages lui fournira des émules. Se venger n'importe de quoi, n'importe comment, passe pour une force ; l'applaudissement, quelles que soient les mains, est reçu comme la gloire. Cela fera partir beaucoup de pauvres cerveaux, aigris d'avoir été rétribués suivant leur juste valeur. Tout ce qui n'aura pas su marcher fera

des *Mémoires* contre l'obstacle. Jadis on flétrissait l'auteur d'un outrage anonyme : par un progrès bien digne du temps, les honnêtes gens mêmes ne craindront pas de se permettre des outrages posthumes. Ils diffameront ceux qui les auront tenus ou remis à leur petite place ; ils diront que leurs vainqueurs n'avaient ni probité, ni talent, ni courage ; et ils se consoleront ainsi, fort mal, d'avoir été très bien vaincus. Déjà plusieurs sont en besogne. Il en est que je plains : ils mêlaient à leur faiblesse et à leurs erreurs assez de qualités pour mériter l'oubli.

LA ROCHEFOUCAULD

Je ne fis jamais grand cas de La Rochefoucauld ; c'est un précieux peu aimable et peu sincère. Son *amour-propre* aurait sans cesse besoin d'une définition qu'il ne donne pas, ou qu'il ne donne pas juste, et les trois quarts de ces fameuses *Maximes* sont des pauvretés qui ne valent que par le tour, des bulles de savon, des noix creuses. On ôte l'enveloppe amère et dure, et il n'y a rien.

LA BRUYÈRE

La Bruyère, au contraire, m'enthousiasma. J'aimais sa pointe, son éclat, son poli. Il a baissé dans mon estime. Cette fine pointe ne pénètre pas toujours bien

avant, elle est habituellement trempée de fiel. Le volume des *Caractères,* quoique court, devient pesant dès le milieu. La Bruyère est un vieux garçon mécontent des femmes, un littérateur mécontent de la société. Il ne se trouve pas en assez bonne place pour un homme qui sait le grec et qui écrit bien le français. Nous qui voyons l'Académie pleine d'anciens ministres, nous pouvons penser que la patrie n'aurait pas été perdue quand même Antisthènes, au lieu de gouverner l'État, se fût fait vendeur de marée.

Malgré ces critiques, que j'ai faites plus tard, combien tous ces écrivains sont honnêtes et la plupart chrétiens dans le fond, et que je m'applaudis de les avoir aimés ! C'est grand dommage qu'ils n'aient pas davantage tiré leurs inspirations du Christianisme. Avec cette connaissance de la langue, cette force de pensée et le loisir que la société leur faisait, ils auraient créé des monuments contre lesquels il semble que le génie du mal se fût épuisé sans fruits, et l'on ne pourrait pas étudier le français sans devenir bon catholique. Déjà par elle-même la langue du dix-septième siècle est un rempart contre l'impiété; et c'est pourquoi les uns, de dessein formé, les autres instinctivement, délaissent tant de chefs-d'œuvre. On parle beaucoup de la bonne, de la grande éducation littéraire que la France reçoit : je doute qu'il existe mille Français en état de goûter Molière.

MONTAIGNE

Montaigne ne m'agréa point de sa personne. Il étale trop sa lecture, quoiqu'il y mette de l'aisance, et il cherche trop son esprit, bien qu'il ne manque jamais de le rencontrer. Un trait personnel de Montaigne me semble peindre à merveille l'espèce philosophique et littéraire.

Ce penseur qui disait : *Que sais-je?* parce qu'il croyait savoir tout, ne sut pas s'arranger pour faciliter le culte qu'on lui rend. Il était maire de Bordeaux ; la peste y vint, il prit la poste ; il alla dans sa campagne peindre la peste qui n'y était pas. Ses adjoints le conjurèrent de revenir. Serviteur! Il resta chez lui ruminant Epictète.

M. Grün, considérant que « l'immortalité est acquise à Montaigne, écrivain et philosophe », s'est mis en tête de nous le faire bien connaître en son privé, afin que nous le vénérions comme il faut. Ayant cherché, fouillé, rêvé, il a fini par produire un juste volume, d'où il conste que ce grand esprit, qui prétend partout avoir toujours dédaigné les honneurs, n'a pas laissé de se remuer assez pour les obtenir. Il a attrapé quelques emplois, n'a brillé dans aucun, n'a pu aller haut nulle part. Petit chevalier de Saint-Michel au moment que l'ordre se rapetissait, petit diplomate, petit militaire, très petit maire de Bordeaux ; grand raisonneur toujours. En homme sage, il finit par se donner aux bouquins ; en homme d'esprit, se remémorant tant d'efforts infructueux pour

atteindre à la grandesse, il écrivit : « Vengeons-nous à en médire. » Voilà ce que le bon Grün a trouvé pour canoniser Montaigne; et il l'estime bien canonisé, sauf sur la fuite de Bordeaux, où il ne trouve pas qu'on le puisse nettoyer tout à fait. L'honnête cœur tudesque de M. Grün ne peut expliquer cette fuite. Bah ! qu'il accepte l'explication toute ronde et à la cynique suggérée par son héros lui-même : « Ie suyvrai le bon parti jusques au feu, *mais exclusivement* si ie puys. » A se montrer trop difficile on ne ferait de statues qu'aux saints; il ne resterait plus de dévotion pour les sages.

VOLTAIRE

Voltaire est infiniment méprisable. Rien de plus hideux que le cynisme de ce vieux satyre dans la moitié de ses écrits et dans les trois quarts de ses lettres familières. Pour son célèbre et merveilleux esprit, je ne trouve pas qu'il en eut tant. En somme, tous les jugements de Voltaire sont cassés ou par la science ou par la probité. Il n'a pleinement l'admiration que des sots, pleinement l'estime que des drôles. Le titre de *voltairien* est plus qu'une demi-injure. Ce n'est pas la preuve d'un grand esprit d'avoir travaillé soixante ans pour se faire une pareille renommée. Les noms de Bossuet, de Racine, de Corneille, de Joseph de Maistre rendent un autre son.

« Mais enfin, dira-t-on, peut-être ne voulait-il que sonner, et il sonne; et ce son est encore funèbre à tout

ce qu'il a haï. Il a donc, tout au moins, eu l'esprit d'atteindre son but ? » Je ne trouve pas cela. Son but était d'enterrer le Christ, et au contraire le Christ l'a enterré. Il n'y a pas encore cent ans que Voltaire est mort; je doute qu'on en fasse la fête quand le siècle sera écoulé. D'ici là, que le soleil luise ou qu'il vienne des orages, les statues de Voltaire seront fort dégradées. Ni le temps ni les orages n'auront éteint un seul des cierges allumés sur l'autel du Christ. Cependant ce n'est rien encore.

Non, laisser une renommée en mépris à la science, aux arts, à la probité, en entier honneur auprès des seuls faquins et des seuls coquins, ce n'est rien encore! Cet homme d'esprit s'est fait un sort plus triste et plus sot. Il a été très malheureux. Toute sa vie il a menti, enragé et tremblé; il a été poignardé par l'avarice, poignardé par la jalousie, poignardé par la peur; il a eu peur des hommes et peur de Dieu. Quand les hommes se furent jetés à ses pieds, il était vieux, il ne pouvait plus autant qu'il aurait voulu exploiter les hommes et Dieu lui faisait plus peur encore. Car Dieu ne se prosternait pas et son heure approchait. Voltaire a eu le chagrin de croire en Dieu; il a cru comme le diable, qui hait et qui tremble. L'insolent, chargeant de fard son blême visage, insultait à Dieu pour jouir un moment des applaudissements d'une canaille en habits. Cette canaille, il la méprisait; que ne méprisait-il pas dans son siècle, excepté d'Alembert? Mais il n'osait pas mépriser les applaudissements. La canaille aussi lui faisait peur. Si elle avait un moment cessé d'applaudir, il eût cru qu'elle allait siffler.

Et enfin il est mort. Voilà la fin du triomphe et le grand commencement de la justice. Ces vils succès achetés du mensonge, mélangés d'ignobles transes, les voilà terminés. Il laisse sur la terre, dans une fange infâme, un vieux hideux cadavre qu'une multitude hébétée traînera tout à l'heure au Panthéon. La pompe immonde et ridicule semblera un ruisseau qui remonte par quelque prodige horrible. Cependant l'âme a paru devant Dieu. O justice! ô épouvante! ô pitié! cette âme a paru devant Dieu, devant Jésus-Christ éternel, entouré de ses saints éternellement glorifiés. Jésus a regardé Voltaire, et Voltaire a vu Jésus; il a emporté cette image dans la nuit de son châtiment!

Pour avoir de l'esprit sur le chemin de Voltaire, il faudrait échapper à la mort et à la postérité, ou tout au moins à Dieu. Ces trois puissances étant inévitables, Voltaire a fait le métier non seulement le plus vil, mais encore le plus sot. Sa prose est d'ailleurs jolie.

LAMARTINE

J'ai laissé M. de Lamartine. Je le mettais au-dessus de tout pour l'ampleur et la douceur du flot poétique. Il me semblait en le lisant que je voyais mes émotions couler de mon cœur, et que c'étaient là les pensées qui s'efforçaient de chanter en moi. Je croyais alors que les sensations étaient des pensées. *Jocelyn* parut. Je n'avais aucune religion; cependant je fus

choqué du sujet. Je trouvai que Jocelyn était faux en tout, faux amant, faux dans son langage et plus ennuyeux que le vainqueur d'Ivry et de Gabrielle, célébré sur le trombone de Voltaire. A présent que j'ai vu de vrais prêtres, Jocelyn, avec son rabat moucheté de pleurs amoureux, me semble surtout ridicule. Jocelyn est un philanthrope et un protestant habillé en prêtre. D'un philanthrope et d'un protestant, jamais on ne fera un personnage poétique. C'est contre nature. Aucun moyen de tirer une poésie vraie d'un sentiment faux. Jocelyn a été tué par l'ennui. La vaine élégance du vers ne l'a pas sauvé. Il n'en restera que quelques *morceaux détachés*, peu nombreux, et ce sera, je pense, le destin de tout ce qu'a écrit M. de Lamartine au profit des lâchetés contradictoires du doute contemporain. Ni la piété ni l'impiété de l'âge prochain ne voudront de cet auteur. Il avait de beaux dons. Quel jet de poésie, même dans la prose ! Comme les images abondent, se précipitent, s'entassent ! Que de richesses pour ne faire qu'un bruit stérile !

CHATEAUBRIAND

Chateaubriand a tenu et mérité une grande place, mais ce n'est pas mon homme. Ce n'est ni le chrétien, ni le gentilhomme, ni l'écrivain tels que je les aime ; c'est presque l'homme de lettres tel que je le hais. L'homme de pose, l'homme de phrase, toujours affairé de sa pose et de sa phrase, qui pose pour

phraser, qui phrase pour poser, qu'on ne voit jamais sans pose, qui ne parle jamais sans phrase. Tout son cœur et tout son esprit sont dans son encrier avec toutes ses phrases, et il a fait de cet encrier un piédestal où il prend toutes ses poses. Il est de ceux qui ne savent écarter aucune pensée capable de revêtir une belle couleur et de rendre un beau son.

Atala est ridicule, *René* odieux ; le *Génie du Christianisme* manque de foi ; les écrits politiques manquent de sincérité ; les *Mémoires* sont écrits pour faire admirer le personnage, mais ce *moi,* toujours vain et parfois haïssable, jette une ombre fâcheuse sur la beauté littéraire, parfois éclatante.

Dans les *Martyrs*, mainte scène m'a ému ; bien des mots, comme des coups de lance, ont fait couler l'eau et le sang. Les beautés sont nombreuses et grandes, mêlées d'emphases déplorables et de fautes de goût qui étonnent. Il faut s'accoutumer à l'empois antique, qui semble parfois fourni de la propre main de Bitaubé. Quand l'oreille s'y est faite, on se laisse traîner.

Cymodocée a bien de la peine à devenir chrétienne ; la grâce agit moins que l'amour, qui, je crois, n'a pas coutume d'agir en ce sens. Il échappe à Cymodocée des mots malheureux. J'aime mieux la jeune fille du *Flavien* de Guiraud, pauvre petite chrétienne qui se débat contre l'amour.

Eudore est trop amoureux et trop chrétien. Il y a là quelque chose de manqué. Ni le chrétien ne tomberait dans cette folie amoureuse, ni l'amoureux à ce point de folie ne resterait si chrétien. L'auteur a bien imaginé le combat, il ne l'a pas senti, faute d'être

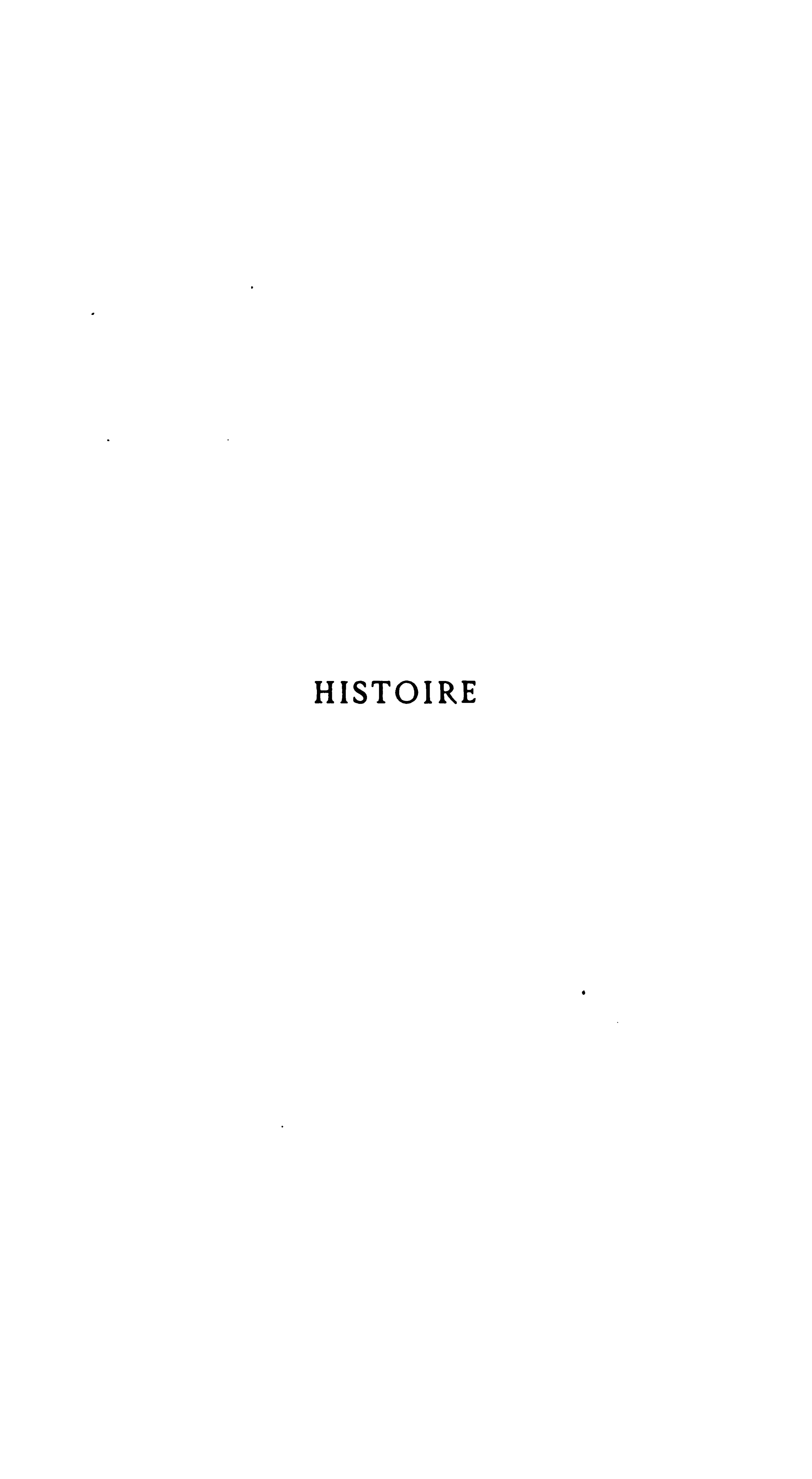
assez chrétien et d'avoir été assez amoureux. Chateaubriand n'avait pas le tempérament à être l'un ou l'autre au degré poétique.

Les pastiches archéologiques que Chateaubriand a mis à la mode paraissent chez lui horriblement démodés. Inévitable sort de ceux qui créent des beautés fausses ! On perfectionne le procédé, et il semblent les imitateurs maladroits de leurs propres copistes. L'érudition des *Martyrs* est plaquée, accrochée, raccrochée, encombrante ; c'est un bric-à-brac.

La partie mythologique chrétienne ennuie, et même elle afflige. Ces conseils tenus dans le ciel sur le destin d'Eudore et de Cymodocée, à l'imitation des conseils de l'Olympe sur Troie et les Grecs, ont le double inconvénient de choquer beaucoup et de ne pas intéresser du tout. En outre, ils ne sont pas d'une théorie exacte. L'auteur a voulu étaler de la poésie chrétienne ; il n'y a pas de poésie, il n'y a qu'une contrefaçon des fictions païennes. La poésie chrétienne est dans le cœur, Chateaubriand avait la sensation chrétienne, il n'avait pas le sens chrétien. Les *Martyrs* restent un livre fameux, quoique passé. Il y a toujours du mérite dans les livres qui ont produit un grand mouvement, et qui, n'ayant plus de cours, conservent leur renommée. Toutefois, ce livre est faux de pensée, de couleur, de style, trop chargé de métaphores, trop rembourré d'épisodes maladroits, d'une langue trop maniée et qui fatigue par le soin et la recherche.

J'ai vu à Saint-Malo le tombeau de Chateaubriand sur un rocher qui apparaît de loin. L'emphase de ce tombeau peint l'homme et ses écrits et leur commune

destinée. Chateaubriand a exploité sa mort comme un talent; il a pris dans son tombeau une dernière pose, il a fait de ce tombeau une dernière phrase; une phrase qui se pût entendre au milieu du bruit de la mer, une pose qui se pût voir encore dans la brume et dans la postérité. Mais ce calcul sera trompé. N'ayant toute sa vie songé qu'à lui-même et rien fait que pour lui-même, Chateaubriand a péri tout entier. Sa gloire, placée en viager, est venue s'éteindre dans cette mer dont il a voulu suborner le murmure pour le transformer en applaudissement éternel.



HISTOIRE



ROME SOUS NÉRON

En quatre mille ans, le paganisme avait enfanté la puissance et la civilisation de Rome, et la puissance et la civilisation de Rome se nommaient Néron. Elles allaient périr, elles entraient dans une agonie de trois siècles, durant lesquels l'humanité devait subir une récapitulation et une concentration de toutes les misères qui l'avaient précédemment dévorée. Rome, le dernier maître de la terre avant le Christ, fut le plus cruel de tous et le plus savant. Il allait devenir le plus infamant. Mais déjà une étoile se levait et répandait sur le front de l'homme des rayons de gloire jusqu'alors inconnus ; car la primitive innocence elle-même ne parut pas avec cette triple et éclatante beauté de la rédemption, du repentir et de l'amour.

Rome, où de si fortes maximes et tant de grandes vertus naturelles avaient longtemps régné; Rome sobre, patriarcale et pieuse, cette Rome-là, « que Dieu, dit Bossuet, avait récompensée en lui donnant le monde, » n'existait plus. Elle s'était laissé vaincre au torrent de ses prospérités. Un de ses écrivains a dit

qu'elle avait pris les vices du monde conquis, et qu'ainsi les vaincus s'étaient vengés d'elle. Et d'où venaient à ces vaincus eux-mêmes leurs vices ?

Comme toutes les choses naturelles, les vertus naturelles vieillissent et s'épuisent ; il leur faut une culture et un principe surnaturel de rajeunissement. Ce principe, Rome ne le possédait point, Dieu ne l'avait pas encore donné aux hommes. Rome s'était détachée de ses vertus, de ses maximes et de ses dieux. Elle passa *naturellement* de la république à l'empire, l'empire d'Auguste devint *naturellement* celui de Tibère, de Caligula, de Claude et de Néron. Les professeurs ont coutume de pleurer la République ; il n'est guère de citoyens en Europe, parmi ceux qu'épouvantent les entreprises garibaldiennes, qui n'ait composé une pièce de rhétorique en l'honneur de la tribune muette et du forum asservi. Mais une république, où se produisaient des citoyens tels que Catilina et César, et entre ces deux-là un Cicéron pour garder les lois, cette république devait se transformer en empire, aussi infailliblement que les rudes freins du pouvoir seront établis et serrés sur tout peuple où peut s'élever un Garibaldi.

La Providence ne fait pas d'œuvres incohérentes, et n'en permet pas même à l'humanité. Des principes qu'elle a posés et des négations que l'homme y oppose découlent inévitablement les conséquences qu'elle a voulues. L'homme se trompe souvent à cet égard ; l'amour qu'il a pour ses œuvres limite encore le champ borné de sa vue ; quelques instants d'équilibre pénible suffisent pour lui faire croire à la durée de ce qu'il a bâti sur la contradiction. Mais le principe

qu'il s'est flatté de comprimer développe bientôt ses conséquences; elles se pressent, elles se précipitent, et rien ne peut les maîtriser longtemps. Au moment où, par la main encore invisible de l'Eglise, elle allait construire un ordre du monde tout nouveau, la Providence voulut prouver qu'il n'existe pour les sociétés humaines ni dignité, ni liberté, ni prospérité véritable en dehors des conditions qu'elle met à ces biens. Lorsque Rome affamée de paix civile se réfugiait nécessairement dans le despotisme, Dieu lui fit le plus rare présent, peut-être, que jamais, avant l'avènement du Christ, civilisation en péril ait reçu : il lui donna un maître patient, qui aimait sa beauté, son génie, sa gloire et même sa liberté.

Je sais ce que fut Octave : il valait les autres Romains du temps de sa jeunesse, les derniers Romains de la république. Je ne le mets ni au-dessus ni au-dessous de ceux qui l'entouraient et l'avaient formé, de ceux qu'il proscrivit, de ceux qui le voulurent proscrire. Mais je n'oublie pas qu'Octave était païen, et qu'il devint Auguste, c'est-à-dire un homme qui s'amenda et s'améliora, qui devint plus sage, plus clément, plus pacifique, plus désintéressé dans l'exercice de l'absolu pouvoir. L'histoire même des peuples chrétiens n'offre pas beaucoup de pareils exemples. A bien meilleur titre que Brutus, Cicéron et les autres meurtriers et ennemis de César, Auguste mérite d'être appelé le dernier des Romains. Esprit vraiment libéral, il ne fit pas, comme le commun des maîtres nouveaux, une guerre stupide à la splendeur du passé. Il n'exigeait point que Rome datât de lui et de l'Empire; et tout au contraire, il honorait de sa faveur le

pompéien Tite-Live, qui écrivait l'histoire de la République avec des couleurs si brillantes et si complaisantes. Amant passionné de Rome et de sa gloire, que ne rêva-t-il pas, que n'essuya-t-il pas pour lui rendre des vertus? Rome lui décerna des autels, se plia sous sa main plus même qu'il ne semblait le demander, mais ne lui donna point la joie de mépriser moins les vertus qu'il lui proposait, ni de la voir moins attachée aux vices qui la faisaient périr.

Sans secousse, sans heurt, presque sans alarmes, Rome passa de la domination d'Auguste à celle de Tibère, qui pourtant ne lui était pas inconnu. Tibère, réfugié dans une île d'où il ne sortit qu'une fois, transi de peur lui-même, gouverna sans périls Rome tremblante et le monde soumis, et les légua plus avilis à Caligula, un fou qui les avilit encore, jusqu'au jour où Claude, un savantas, les reçut comme par force d'une sédition devant laquelle il avait fui ; et après Claude, Rome et l'empire étaient assez vils pour devenir l'héritage de Néron.

Nous ne vivons pas dans un siècle où tout le monde ait le droit de mépriser ces maîtres de Rome et les peuples qui leur obéissaient. Quant à la cruauté, la journée où Tibère fit couler le plus de sang sous la hache, n'eût été qu'une des journées médiocres de la Convention, et l'Italie a présentement des libérateurs de qui Tibère aurait pu apprendre quelque chose sur l'art de pacifier les peuples. Le roi Victor-Emmanuel permettant à ses généraux de bombarder des cités qui négocient leur capitulation, promet à l'Italie des maîtres près de qui les empereurs païens sembleront scrupuleux. Caligula n'était bien à crain-

dre que pour ses amis et quelques hautes têtes qui restaient encore ; il obtint la complaisance de l'armée comme plus tard Néron celle du peuple. Claude était bon homme ; ce n'était pas sa faute si on l'avait fait maître du monde. Néron aimait la gloire de l'esprit, les spectacles rares ; il encourageait les arts, il embellissait Rome, il détestait les chrétiens et se proposait d'en délivrer l'empire. Enfin, quoiqu'il méprisât la divinité, ce qui est le caractère commun des tyrans, il ne se donnait pas pour impie.

Néron, cet infâme, ce perfide, cet histrion, c'était un maître tel que le paganisme pouvait l'enfanter. Il était souverain pontife, dieu lui-même comme Auguste et tous les empereurs ; il avait des temples, des prêtres, des sacrifices ; et c'était le plus respecté des dieux, même des dieux empereurs.

L'époque qui voyait de tels dieux n'était point la barbarie. On jouissait, au contraire, de la civilisation la plus parfaite où le monde se fût encore trouvé : civilisation savante, raffinée, pleine de toutes les jouissances du luxe, dotée d'une administration si diligente qu'il n'y avait nul moyen d'échapper à la police. Le Romain accusé de lèse-majesté, quand même il aurait pu sortir de l'empire, trouvait meilleur de sortir de la vie. César faisait dire à un personnage gênant ou déplaisant de se tuer, et cet homme se tuait, après avoir fait son testament en faveur de César. Que peut-on rêver de mieux en fait de sécurité publique ? Il est vrai qu'on se tuait encore sans que César l'eût demandé, simplement pour ne pas vivre. Et pourtant les amusements ne manquaient pas. Sous Néron il y eut de grands progrès de l'art culi-

naire; il devint possible de dépenser six cent mille francs en un seul festin. On avait le goût des curiosités. On appréciait les acteurs; ils devenaient des gens considérables; le tragédien Æsopus laissa une fortune de quatre millions, après avoir toute sa vie scandalisé le peuple par ses prodigalités. Ces quelques traits constatent une civilisation brillante!

La culture intellectuelle et littéraire était à son plus haut niveau. Les empereurs donnaient l'exemple. Ces belles-lettres, dont la connaissance et l'habitude, nous dit-on, font l'homme meilleur, en quels temps furent-elles mieux connues que sous les premiers Césars? Eux-mêmes en étaient les disciples assidus. Auguste écrivait noblement en prose et en vers, il avait composé des tragédies, il avait même eu l'esprit de ne les point publier; Tibère était puriste et le premier grammairien de l'empire; Caligula faisait des vaudevilles; Claude était archéologue, érudit, homme de lettres, fin helléniste; Néron, artiste universel, chanteur, mime, architecte, mourut en récitant un vers d'Homère. *Humaniores litteræ!*

Avec cela, les conséquences infaillibles de l'ignorance et du mépris de la vérité se développaient, écrasaient le monde. Rome est morte de peur et d'ennui. Le suicide la dévorait. On se tuait par peur de vivre. César était le plus craint des dieux, la mort le plus invoqué. *Toties invocata morte, ut nullum frequentius sit votum;* et Lucain plaignait les dieux de ne pouvoir mourir.

Quant aux mœurs, les matrones descendaient dans le cirque et conduisaient chez César les prostituées qui pouvaient lui plaire. Quant à la famille, Tertul-

lien disait aux magistrats : « Quel est celui de vous qui n'a pas donné la mort à son propre enfant? »

Remarquez-le : cette civilisation si forte, si asservie, si éclairée, si corrompue, qui se donnait de si prodigieux divertissements et qui mourait d'un si prodigieux ennui, qui avait souffert un Caligula, qui s'était laissé donner un Claude, qui portait un Néron, qui ne se dissimulait point sa honte, et qui, lorsque de tels chefs mouraient, s'avouait qu'elle les pourrait regretter ; cette civilisation parvenue à tous les perfectionnements, à toutes les ignominies et à toutes les détresses, elle jouissait des trois libertés de Luther. Liberté de la chair : qui l'eut pareille ? où les liens de la famille furent-ils moins gênants? Liberté de conscience : l'empereur était pontife et seul dieu, aussi peu gênant pour la conscience comme dieu que comme pontife. Liberté de l'esprit : certes le Romain qui se voulait contenter d'adorer « en esprit et en vérité » n'était pas gêné par l'obligation du culte extérieur ! Entre les centaines de divinités que Varron comptait dans l'Olympe romain, l'homme avaitde quoi choisir, de quoi répandre son amour ou son mépris.

LES MOINES ET M. DE RÉMUSAT

M. de Rémusat méprise fort les moines du xe siècle. Ces pauvres moines lui servent de point de comparaison pour exprimer le terme extrême de la dégradation de l'esprit humain en matière religieuse. D'où lui vient cette idée? De la même source à peu près que les autres, de quelques mauvais livres qu'il a lus avec une légèreté de journaliste et une crédulité de philosophe. Dans ces livres, il est admis que l'Eglise au xe siècle fut particulièrement barbare, ignorante, féroce, impudique, superstitieuse; et M. de Rémusat d'alléguer docilement le xe siècle, les moines du xe siècle, lorsqu'il a besoin d'un argument contre le christianisme. C'est l'affaire d'une phrase cauteleuse, comme pour rejeter la Révélation et nier la divinité de Jésus-Christ: *Il semblait jusqu'ici que la religion du temps de Louis XIV était plus éclairée que celle des moines du* xe *siècle.* Voilà un siècle et des moines jugés!

Il se trouve pourtant que ces moines, soit comme simples religieux, soit comme fondateurs de monas-

tères, soit comme missionnaires, soit comme instituteurs et conseillers des souverains, soit même comme princes temporels, furent les conservateurs, les propagateurs, les véritables sauveurs de la civilisation, dans une des plus longues et des plus furieuses tempêtes que le monde ait traversées. Que l'on parle de l'ignorance, de la barbarie, de la férocité des peuples et de certains seigneurs au xe siècle, à la bonne heure. Mais accuser les hommes de foi qui ont combattu cette barbarie, qui l'ont disciplinée et vaincue au prix d'un dévouement surhumain, au prix de leur vie souvent, c'est le comble de la déraison et de l'ingratitude. Il n'est pas possible de parcourir l'histoire sans s'agenouiller devant les traces de ces anges mortels. S'il est vrai que la splendeur de la foi se mesure à la grandeur des œuvres par lesquelles elle se manifeste, peu de siècles virent un pareil nombre d'hommes les échauffer et les illuminer aussi puissamment des rayons de la sainteté. Le xviie siècle n'offre rien de comparable, et, sous ce rapport, le xviiie siècle est tout à fait dans les ténèbres. Au xe siècle, les moines convertirent les Normands, les Slaves, les Danois, les Russes, les Hongrois; ils maintinrent ou rétablirent le catholicisme en Angleterre; ils ne laissèrent pas décroître la religieuse ardeur qui combattait les Maures en Espagne et les Sarrasins en Italie. Ils fondèrent ou relevèrent partout ces florissantes abbayes dont plusieurs devinrent des villes, et qui toutes, en dehors de leurs murs, où les sciences renaissaient, créèrent la civilisation parmi les barbares, étendirent l'agriculture dans les déserts. Ces monastères illustres, Saint-Gall, Cluny, Gorze, Saint-

Evre, Jumièges, Tomières, etc., formèrent des multitudes d'évêques saints et souvent martyrs, qui défendirent héroïquement la foi, les mœurs, les pauvres, conquirent les païens, pacifièrent dans leurs conciles les plus redoutables affaires du temps. M. de Rémusat peut lire quelques-unes des lettres écrites aux rois par ces assemblées ecclésiastiques : il y verra des principes et des courages que ne nous font pas admirer souvent nos assemblées législatives. Qu'il examine les lois de saint Etienne, roi de Hongrie, et qu'il les compare aux lois que rend aujourd'hui l'empereur Nicolas : il saura alors quel progrès le schisme et la philosophie nous ont fait faire. Saint Etienne était un élève des moines, comme saint Henri, empereur d'Allemagne, et comme tant d'autres de ce siècle fécond en grands cœurs. Les moines avaient baptisé Rollon, élevé Guillaume Longue-Epée, formé tant de saintes princesses qui embaumèrent la solitude, après avoir montré sur les trônes de l'Europe encore à demi païenne toutes les vertus, toutes les miséricordes, toutes les charités de l'Evangile. Il est vrai, ces moines, ces évêques, étaient parfois sévères. Plusieurs résistèrent aux volontés des rois et y perdirent la vie; d'autres les firent céder. Saint Dunstan, évêque, imposa une pénitence publique de sept années à un roi d'Angleterre, en quoi saint Dunstan fut sinon un évêque plus éclairé, du moins un plus grand évêque que tous les prélats de Louis XV et même de Louis XIV; car ce roi d'Angleterre avait violé une vierge qui voulait se consacrer à Dieu. Un bel esprit tel que M. de Rémusat peut, certes, en compagnie d'un bel esprit tel que M. Génin, sourire

en entendant nommer saint Radbod, saint Bernon, saint Odilon, saint Beuvrard, saint Albon de Fleury, saint Jean de Vaudières, saint Nil, saint Kadroë, etc. etc. Ces barbares aux noms rudes, n'en auront pas moins été des hommes sublimes, pères de la science et de la vertu, et par conséquent pères de la patrie. La postérité ne leur trouvera d'égaux, en notre temps, que parmi les missionnaires obscurs qui vont mourir aux confins du monde pour civiliser les sauvages, comme les moines du x[e] siècle ont civilisé l'Europe, en leur portant les superstitions dont s'indigne M. de Rémusat. Quel fut le résultat du beau siècle de Voltaire, apogée de la raison humaine? Ce fut la guerre la plus cruelle dans toute l'Europe, l'échafaud dans toute la France; cinq cent mille hommes égorgés dans la seule Vendée parce qu'ils ne voulaient pas abandonner leur foi; Couthon, Robespierre, Barras, sur le trône; la déesse Raison sur les autels; et, pour avenir, les splendeurs littéraires, politiques et morales dont nous jouissons. Le x[e] siècle expirant vit à la fois la tiare au front de Gerbert, l'homme le plus savant de son époque, la couronne d'Allemagne au front de saint Henri, la couronne de Hongrie au front de saint Etienne, la couronne de France au front du pieux et aimable Robert, après le pacifique accomplissement de l'une des révolutions les plus considérables de l'histoire. Pas un tyran nulle part, l'amour des lettres et des arts partout; dans toutes les âmes, une sève, une foi, un enthousiasme prêts à remplir de gloire et de merveilles le monde chrétien tout entier, ce monde jeune et fervent à qui Gerbert, dans une lettre qui est le testament du x[e] siècle, in-

diquait la conquête de la Terre sainte comme principal objet de son activité! Telle fut l'œuvre de ces moines imbéciles qui n'eurent pas le *sentiment de l'idéal religieux*. Nous l'avons, nous l'idéal, ou nous allons l'avoir, et nous ne manquerons pas de faire des choses autrement belles! Et nous laisserons dans l'histoire un sillon autrement lumineux! Que s'est-il dit dans les conciles du xe siècle, qui égale en valeur philosophique la découverte prochaine du sentiment de l'idéal!

Si l'on trouve ici quelque amertume, qu'on nous le pardonne. Il y a des hommes impatientants par surcroît : ce sont précisément ces sceptiques ou plutôt ces négateurs frivoles qui, prenant au sérieux leur renommée de hasard, viennent avec une suffisance étourdie dogmatiser sur les questions qu'ils entendent le moins. Quand les bouffées de la faveur les enflent et les enlèvent des rangs de la dernière foule, où ils devraient rester, ils apparaissent comme la plus violente injure que les caprices du monde puissent faire au mérite et au bon sens. Nous demandons de quel droit M. de Rémusat vient faire la leçon à la littérature, à la philosophie, à l'Eglise, lorsqu'il n'apporte ni une idée, ni un fait sérieux; lorsqu'il n'apporte rien que des dénégations entêtées, des lieux communs souvent contradictoires, et, pour soutenir le tout, une rhétorique d'épopée, plus fatiguée encore que le reste! Il est sans doute permis d'être déiste et de prêcher le déisme; mais encore faut-il savoir pourquoi l'on est déiste, et pourquoi ceux que l'on prêche ne le sont pas. Il est permis de trouver qu'une morale et qu'une religion ont fait leur temps; mais il faut

dire par quelle religion et par quelle morale on compte les remplacer. Il est permis de chercher à la doctrine que l'on soutient des ancêtres dans le passé, mais il ne faut pas mettre lourdement la main sur les hommes qui l'auraient combattue et repoussée avec horreur. Il est permis d'accuser les adversaires qu'on se choisit : mais on a soin de ne pas leur reprocher précisément le contraire de ce qu'ils font. Il est permis enfin d'indiquer aux lettres une autre voie que celle où elles sont engagées ; mais on ne pose pas comme point de départ l'irrémédiable erreur qui est la source de leur déviation. Et, pour terminer par le mot d'un homme dont M. de Rémusat conteste trop légèrement le mérite : « On peut croire qu'on a de bonnes raisons pour ne pas croire en Jésus-Christ, mais on ne doit pas oublier qu'il en faut de meilleures pour le dire. »



SAINT LOUIS ET LOUIS JOURDAN

1858.

Nouvelles et très profondes cogitations de M. Jourdan, le cerveau du *Siècle*, touchant les divisions religieuses et les maux innombrables qu'elles causent au genre humain.

M. Jourdan n'a jamais rendu au clergé catholique d'autre hommage que celui de son aversion, mais il y met de la persévérance. Constatons-le encore une fois et ne réfutons pas ce qu'il suffit de montrer. Les discussions avec le penseur du *Siècle* sont doublement superflues. D'une part, il a l'incommodité de n'entendre rien à rien; de l'autre, il offre l'avantage de n'être pas fin du tout. Ses distinctions entre « l'élément religieux » qu'il veut développer, et « l'élément superstitieux » qu'il veut proscrire, ne surprendraient pas même la candeur de M. de la Bédollière. Il faudrait que l'humanité lût le *Siècle* cent ans, avant de prendre M. Jourdan au sérieux. D'ici là, le *Siècle*, « ami de l'ordre et de la liberté », aura fait avec nous, autour des églises, les patrouilles que nous ferons avec lui autour de sa caisse.

Cependant M. Jourdan termine par un divertissement qu'on ne peut lui passer. Il outrage la mémoire de saint Louis, roi de France. Suivant lui, « cet homme d'Etat, ce souverain sanctifié par l'Eglise » aurait donné le signal des entraves que les gouvernements ont accumulées contre l'action de l'Eglise, et « la France, régénérée par la révolution, est la continuatrice de saint Louis ».

M. Michelet eut un jour l'ingénieuse idée de présenter saint Louis comme un sceptique; M. Jourdan a l'ingénieuse idée de le montrer comme un précurseur de M. de Cavour et du *Siècle. Tout bourgeois veut avoir des pages!* Mais cette plaisanterie est trop forte pour les moyens de M. Jourdan.

Il raconte, « sans vouloir faire parade d'une facile érudition, » que saint Louis, arrivant au trône, trouva le royaume sous la tyrannie des évêques. Ils gouvernaient et régnaient, et se permettaient cent choses horribles.

« Que fit saint Louis ? Il ne se borna pas à protester il agit, et il agit vigoureusement. L'évêque de Beauvais refusait de payer le droit de gîte; le saint roi fit saisir le temporel de l'évêque de Beauvais. Les évêques, indignés, se réunirent, mirent le royaume en interdit. Saint Louis ne se tint pas pour battu, et, aux armes spirituelles il opposa les armes du droit, de la justice, du bon sens. Il fit saisir le temporel du chapitre de Soissons, qui ne voulait pas reconnaître la juridiction séculière. Il obligea l'archevêque de Reims à se soumettre et à porter devant les juges civils le différend qu'il avait avec ses vassaux. La querelle s'envenima ; Grégoire IX intervint, se plaignit,

menaça, excommunia. Saint Louis répliqua par sa célèbre ordonnance contre les usurpations ecclésiastiques. Les grands du royaume, princes et barons, enhardis par ce courageux exemple, firent entre eux une ligue pour la défense de leurs droits contre le clergé, et convinrent de n'avoir aucun égard aux excommunications lorsqu'elles seraient injustes et ne seraient pas reconnues pour valables par ceux d'entre eux qu'ils nommeraient pour les examiner.

« Voilà comment s'est fait le royaume de France, voilà comment nos rois les plus illustres et les plus vénérés enseignaient à nos pères et au monde que la religion n'a rien à faire dans les choses temporelles, que son influence ne peut qu'y être nuisible, qu'elle doit se borner à guider ses fidèles dans les voies de l'ordre moral sous la surveillance de l'Etat.

« L'œuvre de saint Louis s'est poursuivie de siècle en siècle, et si l'on songe à cette commune origine, on est porté à croire que les fils des croisés et les fils de Voltaire ne sont pas séparés par une ligne de démarcation aussi profonde qu'on a bien voulu le dire. »

Telle est la « facile érudition » de M. Jourdan. Elle prouve qu'il n'a jamais ouvert une histoire de saint Louis, et qu'il en est encore à ce qu'il a ramassé dans l'*Essai sur les mœurs*. Elle prouve aussi qu'il ne raisonne pas sur le peu qu'il sait; car comment s'explique-t-il que l'Eglise ait *sanctifié* un prince qui aurait établi que la religion n'a *rien à faire dans les choses temporelles*, que son influence *n'y peut être que nuisible*, qu'elle doit se borner à guider ses fidèles dans les voies de l'ordre moral *sous la surveillance de l'Etat ?* M. Jourdan ne s'en doute pas, mais l'absurde

prend ici des proportions immenses. S'il veut étudier un peu les faits dont il parle, il rougira des profondeurs d'ignorance où il faut le croire enfoui pour lui supposer encore quelque bonne foi.

Ces faits, qui tenaient à toute la constitution sociale de l'époque, se sont passés sous la minorité de saint Louis. L'évêque de Beauvais défendait non seulement son droit, mais la liberté publique. La régence venait de se heurter à un homme du peuple devenu archevêque de Rouen, qui l'avait forcée de reculer sur une question ecclésiastique. Les conseillers du roi, alors âgé de dix-sept ans, l'engagèrent à Beauvais dans une affaire municipale, où furent commises de véritables iniquités. Il y avait désaccord entre les citoyens sur l'élection du maire. L'évêque, seigneur temporel, prétendait qu'en pareille rencontre c'était à lui de nommer le maire sur la présentation de deux candidats. La cour voulait déjà restreindre les libertés des villes; elle créa de son chef un maire, un étranger, bourgeois de Senlis, et prétendit l'imposer. Le peuple s'insurgea, quelques personnes furent tuées. Légalement, l'évêque devait connaître de l'affaire. Il avait dans la ville toute justice, haute, basse et moyenne; il réclama son droit. Mais le roi vint et s'attribua le jugement de la cause. Devant lui, les échevins n'osèrent rien objecter. Il ouvrit les prisons où les mutins étaient détenus, en fit arrêter un grand nombre d'autres et les bannit tous de la ville, ordonnant en outre que leurs maisons seraient démolies au nombre de plusieurs centaines, ce qui fut exécuté par le parti du maire étranger, lequel donna le premier coup de marteau. Est-ce que

M. Jourdan admire tout de bon cette justice? L'évêque ne s'y soumit point. Il protesta, demandant qu'on lui rendît les bannis jugés illégalement. Pour toute réponse, le roi réclama le droit de gîte. L'évêque dit que cette prétention était nouvelle et qu'il en délibérerait. Le roi, du droit de la force, mit garnison dans le palais épiscopal et en fit saisir et vendre le mobilier.

Cependant la force ne pouvait pas tout alors. Un concile se tenait à Noyon ; l'évêque y porta sa plainte. Le concile députa trois prélats à Beauvais pour informer, et, sur leur rapport, il décida que deux monitions, portées par trois autres évêques, seraient adressées au roi, pour qu'il eût à faire justice. Le roi ne se rendit point. Alors l'évêque mit son diocèse en interdit; les autres évêques, soutenant noblement sa cause qui était celle de l'Eglise et du droit public, jetèrent l'interdit sur toute la *province* (et non sur tout le royaume). L'émotion s'accrut et l'affaire s'envenima. Les grands seigneurs et les bourgeois en profitèrent. Il y eut des séditions, des violences, des ligues non pas pour revendiquer contre le clergé des droits qu'il voulût méconnaître, mais pour lui arracher ses propres droits, comme seigneur temporel. L'archevêque de Reims fut chassé de la ville, on pilla ses maisons et on tua quelques-uns de ses amis. Enfin, on appela au pape. « Grégoire IX, dit M. Jourdan, intervint, se plaignit, menaça, excommunia. Saint Louis répliqua par sa célèbre ordonnance contre les usurpations ecclésiastiques... » M. Jourdan semble brouillé avec la chronologie, comme avec beaucoup d'autres choses. Quelle est

cette *célèbre* ordonnance qu'il place à ce moment-là ? Quant à Grégoire IX, après avoir nommé deux commissaires pour examiner l'affaire particulière de Reims, qui s'était extrêmement embrouillée, et maintenu les excommunications lancées par l'archevêque, il entreprit de faire entendre raison au jeune roi. Il y réussit parfaitement. Saint Louis atteignait sa majorité. Maître de sa conduite, il n'attendit plus les monitions et les visites des évêques. Il se rendit en Champagne, étudia les choses par lui-même, régla les points capitaux à la satisfaction de l'archevêque de Reims, et commit pour décider le reste deux hommes si estimés de tout le monde, qu'ils n'eurent pas même besoin de procéder judiciairement. Les bourgeois firent des réparations et payèrent des amendes, et les censures furent levées. M. Jourdan commence sans doute à perdre de son estime pour saint Louis.

On serait curieux de savoir à quel moment de son règne saint Louis encouragea les laïques qui seraient *convenus* de n'avoir aucun égard aux excommunications, jusqu'à ce qu'elles fussent « reconnues valables *par ceux d'entre eux qu'ils nommeraient pour les examiner !* » Il y avait recours contre les excommunications aussi bien que contre toute autre sentence. Certains évêques, au rapport de Joinville, prièrent un jour le roi d'ordonner la saisie des biens des excommuniés qui ne se seraient pas fait absoudre au bout d'un an et un jour. Le roi se déclara prêt à donner cet ordre, mais seulement contre les excommuniés que les juges auraient reconnus coupables envers l'Eglise ou envers leur prochain, parce que, les cen-

sures pouvant être indûment portées, il serait injuste d'y soumettre temporellement ceux qu'elles frappaient avant qu'ils eussent été entendus. Il cita l'exemple du duc de Bretagne, lequel, ayant plaidé sept ans, tout excommunié, contre les prélats de son royaume, finit par avoir gain de cause auprès du pape. « Donc, ajouta le roi, si la première année j'avais voulu le contraindre à se faire absoudre, il eût été obligé de laisser aux prélats ce qu'ils lui demandaient injustement ; en quoi j'aurais grandement offensé Dieu et le duc de Bretagne. » Les évêques se rendirent aux raisons du roi. Ce fait montre tout autre chose que l'omnipotence des évêques, et il suffit sans doute pour indiquer à M. Jourdan une législation dont il semble n'avoir pas la première idée. Maintenant, il est libre de croire que les conciles et le Pape étaient des juges que les seigneurs avaient nommés *d'entre eux* pour examiner la validité des excommunications, et que la société n'avait aucun refuge contre l'arbitraire de l'autorité ecclésiastique, avant que les laïques eussent organisé contre elle cette sorte de comité de vigilance qu'il met sous le patronage de saint Louis.

Il faudrait « faire parade d'une facile érudition » pour mettre en évidence toutes les bévues que M. Louis Jourdan accumule en peu de mots, et cette facile érudition ne laisserait pas de l'étonner extrêmement. Mais un pareil travail serait long et inutile. M. Jourdan perdrait les trois quarts de son talent s'il acquérait quelque sens de l'histoire. Mauvaise opération, puisqu'il ne pourrait plus alors écrire dans le *Siècle*, ou qu'il n'aurait plus d'excuse. Laissons-lui donc sa précieuse et fructueuse ignorance. Toutefois, pour ne

pas le quitter sans lui donner un conseil bienveillant, nous l'exhortons à ne plus chercher ses saints dans le calendrier catholique. Au premier aspect, c'est original, mais au fond, c'est périlleux. Lorsqu'il éprouvera cette fâcheuse tentation d'imiter Voltaire ou même M. Michelet, qu'il relise La Fontaine, qu'il songe au destin de la musicienne de marécage qui voulut égaler le bœuf en grosseur : *N'y suis-je point ? — Nenni,* répond le public.

Il y avait en face de saint Louis un homme qui répond si bien à l'idéal politique et religieux du *Siècle!* Frédéric II, empereur d'Allemagne, voilà le véritable héros, à cette époque, des ennemis de l'Eglise, et son chancelier, Pierre des Vignes, était, révérence gardée, un docteur tout semblable à M. Louis Jourdan. Mais le *Siècle*, plein de vertu et de courage, est néanmoins sujet à renier ses ancêtres, comme à désavouer ses amis.



NOTRE OPINION SUR BERRYER

12 décembre 1868.

Nous avons à diverses reprises annoncé une appréciation nouvelle et plus étendue de la vie publique et du caractère de M. Berryer. Dupe nous-même de l'émotion qu'on a si habilement soulevée contre nos premières paroles sur cet illustre mort, l'opinion semblait avoir été absolument surprise, et il nous paraissait opportun d'affirmer notre droit et celui de la vérité.

Mais l'effervescence tombe, ou plutôt la mystification a fait son temps. Nous n'avons plus à nous défendre d'avoir injurié la gloire au lit de mort, et nous pouvons renoncer à une campagne agressive où nous n'eussions pu éviter d'affliger des amis.

Les légitimistes, le parti légitimiste et la presse légitimiste sont trois choses pour nous fort distinctes. Parmi les légitimistes, nous nous flattons de compter nombre de personnes avec qui nous sommes à peu près en complète communauté de sentiment; car, étant catholiques avant tout, l'accord s'établit aisément sur le reste, qui demeure subordonné aux vo-

lontés de la Providence. Dans le parti légitimiste, nous avons des adversaires plus ou moins déclarés. Dans la presse légitimiste, nous avons des adversaires généralement furieux, et par malheur, généralement aussi, médiocrement intelligents ou médiocrement délicats. Trompant leurs lecteurs sur le sens d'un article qu'ils se sont gardés de reproduire, ils ont déchaîné la tempête d'injures et d'exécrations par laquelle nous venons de passer. Ils ont cette sorte de pouvoir, ils en usent; mais ils n'ont pas le pouvoir de nous faire changer de place Nous restons où leur assaut nous a rencontré, à côté du parti légitimiste comme à côté des autres, seulement plus près parce qu'il y a des hommes que nous honorons davantage et des principes avec lesquels les nôtres ont plus d'affinité; nous restons pas plus serviteur qu'auparavant, non moins ami, aussi résolu à dire toute vérité, satisfait néanmoins d'échapper au risque de la dire durement.

Recueillons donc le bénéfice de notre patience, et bornons-nous au strict nécessaire.

Nous n'avons jamais fait la guerre à M. Berryer. Nous contentant de l'admirer sans le suivre, maintes fois nous l'avons applaudi, parce qu'il était dans sa destinée comme dans son goût de servir sur quelque point, tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, toutes les causes d'opposition. La nôtre aussi a reçu quelque bénéfice de sa grande autorité et de son beau talent.

Assuré de ne vouloir être envers lui ni injuste ni ingrat, et très ému de la magnificence chrétienne de ses derniers jours, nous ne trouvions rien à retirer

dans tout ce que nous avions dit. Ce que nous pouvions avoir à prouver ou à expliquer l'a été pleinement, en dehors de toute contention, par les éloges mêmes dont il a été salué de tous côtés et que nous avons recueillis fort au long, sans les affaiblir par aucun commentaire. De tous ces éloges, la figure de l'orateur est sortie telle que nous l'avions esquissée, douce, affectueuse, intelligente, très attachée à de certains nobles sentiments, très incertaine en matière de doctrines, et faisant trop de caresses à la popularité qui la caressait trop. C'est ainsi que la vérité nous avait obligé de marquer les bornes de sa gloire. Elle pouvait, suivant nous, s'élever plus haut, non pas sans doute devant la foule, mais devant des regards qui doivent être plus comptés. Détruire cette gloire, pourquoi ? La meilleure part en est à nous, puisque si M. Berryer n'a pas vécu dans nos rangs, il y est du moins entré pour mourir.

L'Eglise a sa plus belle gloire, la gloire de son âme, comme elle a son cercueil. La popularité nous l'avait pris, elle nous l'a rendu. Par une dernière fortune, elle l'a porté au seuil de ce caveau où il repose sous la voûte sacrée. C'est un privilège qu'elle n'a pas coutume de faire à ses favoris. Ce caveau mortuaire dans l'Eglise, mais ouvert dehors, est comme une image matérielle qui résume notre appréciation : M. Berryer était né et il est mort plus grand qu'il n'a su vivre.

Fidèle à son parti, nous l'avons dit, et l'on ne peut alléguer une parole de nous qui le mette en doute. Docteur de son parti, nous l'avons nié, et qui n'en est d'accord ? Sa fidélité ne laisse à ceux qu'elle a

servis rien qu'une gloire féconde, et que trop de drapeaux revendiquent pour qu'elle puisse rester le partage d'un seul ni l'avantage incontesté d'aucun.

M. Berryer n'a rien donné que l'on puisse appeler une conception, rien laissé que l'on puisse appeler un exemple.

Un seul discours de Donoso Cortès a tracé dans les intelligences contemporaines un rayon lumineux qui aujourd'hui empêche l'Espagne de tomber dans la profondeur des ténèbres révolutionnaires.

Le parti légitimiste, le parti monarchiste, le parti catholique ne trouveront rien dans les discours de M. Berryer et ne les reliront pas. La musique est envolée. La foule emporte le bruit qui la caresse, elle le disperse stérile à tous les vents de l'horizon. Mais la voix qui crie la vérité peut se répandre dans le désert : elle y fait lever des moissons et des hommes.

Nous n'avons pas contesté à M. Berryer la conviction relative de l'excellence de sa cause, ni son zèle ni sa constance, ni ses vertus privées, ni rien de ce qu'il eut d'aimable et d'éclatant.

Nous ne lui contestons qu'une chose qu'il nous est impossible de lui accorder : cette chose uniquement grande, c'est l'amour suprême de la suprême vérité, de la seule vérité qui puisse communiquer à l'âme la solidité pleine, lumineuse et inébranlable, la conviction absolue.

On nous a opposé quelques discours, quelques plaidoyers. Nous les avons relus. Ils sont plus ou moins habiles, et ne sortent pas de l'ordre ordinaire des discours de légistes. La circonstance y tient plus de place que la doctrine, et l'habileté s'y montre plus

que la foi, et même plus que le cœur. Cherchant dans la collection de l'*Univers* ce que nous avons eu l'occasion de dire de M. Berryer en ces nombreuses angoisses où son secours nous eût été si précieux, nous avons trouvé que nos plus grands éloges n'ont pu dépasser les louanges froides dont on paye un froid et court appui.

Lorsqu'il s'agissait de proscrire les Jésuites, en 1845, M. Berryer prit la parole. Ce que nous eûmes à dire de son discours était à peu près ce que nous eûmes à dire de celui de M. de Lamartine. Combien M. Thiers, qui avait provoqué cet acte mauvais, s'est montré par la suite moins ménager de sa popularité !

Pour aller au fond et tout rassembler en peu de paroles, sous le règne de Louis-Philippe, M. Berryer se tint à l'écart des défenseurs de la liberté d'enseignement; et vers le terme de sa carrière, dans le temps où sa belle intelligence s'était plus éclairée de la lumière chrétienne, pas une parole pour le *Syllabus!* Les attaques, cependant, ne manquèrent pas à la tribune, et M. Jules Favre sut bien remplir son devoir à rebours. Il nous semble que ces deux traits disent tout. Chrétien dans la vie privée, neutre dans la vie publique!

Il serait superflu d'insister sur d'autres défectuosités. Assez d'éloges publics les ont d'ailleurs signalées pour qui sait entendre et comprendre. On ne l'ignore pas : dans le parti légitimiste même, les stratégies de M. Berryer n'étaient point louées unanimement.

Si l'on ne nous permet pas de dire qu'une gloire a manqué à M. Berryer, il lui a du moins manqué une injure. Cette injure de polémique, que tout catholique

agissant a reçue, elle a épargné M. Berryer. Personne n'a même songé à lui reprocher d'être clérical.

Est-ce là un homme que l'on puisse louer, à titre de chrétien, comme un O'Connel ou un Donoso Cortès, et qui ait fait le capital de sa vie d'affranchir l'Eglise et le peuple du Christ, liés partout ?

En signalant les lacunes qu'il nous appartenait de marquer dans la vie publique de M. Berryer, nous croyons avoir été plus indulgent que ses adulateurs, en même temps que plus juste.

Ces lacunes dont on veut faire honneur à son caractère, nous en imputons le tort au malheur du temps où il a vécu. Le caractère que Dieu lui avait donné valait mieux; ce caractère chrétien que le monde a défait ou voilé, comme il défait et voile tant de choses, mais qui, Dieu soit loué, a reparu au dernier jour.



FUNÉRAILLES DE SAINTE-BEUVE

22 octobre 1869.

La pompe funèbre de M. de Sainte-Beuve n'a point réussi du tout. Elle fait, dans le genre lugubre, une figure assortie à celle de son fameux dîner du Vendredi-Saint. Ce sont de tristes sujets, sur lesquels nous voudrions ne pas revenir. Nous regrettons de les voir attachés au souvenir d'un homme distingué. Mais puisque la décadence du sentiment religieux a conduit M. Sainte-Beuve, vivant et mort, à traîner cette casserole, il est bon qu'on l'entende. La sensation est assez vive pour être notée ; elle donne lieu à des commentaires qui méritent d'être recueillis.

Il y a d'ailleurs une manière de dernier et douloureux hommage au talent et à la personne même de Sainte-Beuve, dans la surprise que produit cette sortie de scène. Malgré tout, l'opinion ne s'y attendait pas. Il a désobligé quasi tout le monde ; on lui sait mauvais gré de s'être retiré par cette porte basse et bête, lui qui était un premier sujet, et de ne laisser pour conclusion suprême, qu'une collection de divers aspects du néant.

En effet, cet homme qui a consacré sa vie à l'étude de la pensée et de la vie, s'en va en proclamant le rien de tout: le rien de la pensée qui n'aboutit pas; le rien de la vie, qui s'éteint; le rien de la mort, qui vient enfin réduire toute vie à n'être que l'enfantement d'une ordure qui se consomme elle-même!

Ce n'est pas le premier enterrement civil, ou plutôt, comme il faut dire, le premier enfouissement que l'on voit à Paris, et qui proclame ces stupidités et ces horreurs. Mais M. Sainte-Beuve, à cause précisément de l'élévation de son esprit, a eu le privilège de les faire apparaître plus mensongères et plus révoltantes, et telles qu'elles sont. Sa mémoire si universellement présente, a obtenu cet honneur et reçu ce châtiment inaccoutumés de lui susciter dans la conscience publique un universel démenti.

Il est presque plaisant de voir le désappointement particulier de plusieurs, qui auraient désiré et conseillé cette manifestation, en espérant un tout autre succès. Ceux-là forment le petit troupeau des athées de distinction. Ils ne veulent pas frayer officiellement avec les naïfs solidaires, lesquels se font une religion de l'irréligion même, et sont à leur manière des pratiquants engagés. Mais il leur était certainement agréable qu'un homme de haut grade, comme M. Sainte-Beuve, eût voulu payer de sa personne et relever par son exemple les innovations décriées de ce clan de nigauds et gens de rien. L'acte a été accompli. Ils ne peuvent dissimuler qu'ils sont fort ennuyés de la réaction spontanée qui les flagelle.

Après la cérémonie, un mot parisien l'a caractérisée d'une façon déconcertante : *Ça manquait de*

musique ! En français, l'expression ne peut se rendre. Que nos lecteurs de l'étranger et des provinces veuillent bien imaginer quelque chose de morne, de lourd, de désœuvré, avec une forte nuance de ridicule maussade ; enfin, pour approcher, quelque chose non pas d'ennuyeux, mais d'embêtant ; c'est à peu près cela qui s'appelle manquer de musique. Et Sainte-Beuve était si grand musicien !

M. Sarcey repris de ses idées sur ou plutôt contre l'immortalité de l'âme, devant le cadavre enfoui de son Prélat, se donne une peine inimaginable pour prouver que la vraie musique nécessaire ici était l'absence de musique. Il y avait, dit-il, leurs respects, leurs regrets, leur fidélité à la mémoire du mort, leur admiration pour ses œuvres ; et ce « sobre » convoi, réglé par Sainte-Beuve lui-même, était conforme aux « sévères opinions » qu'il avait professées de son vivant. Oui, mais comme il l'avoue, cette musique ne parlait pas « aux imaginations ». Cette musique manquait de musique ! En outre, elle manquait de sincérité.

Les « sévères opinions » de M. Sainte-Beuve ! On voit assez par l'abondance et la qualité des œuvres de M. Sainte-Beuve, qu'il menait une vie laborieuse ; il n'y a pas trace d'une vie sévère. Et quelle peut être la sévérité d'opinions qui n'ont aucun reflet dans le train de la pensée et de la vie ? Où est la sévérité de croire au rien ? Et quelle sévérité l'homme qui suit cette croyance est-il en mesure de s'imposer à lui-même et en droit de conseiller aux autres, autrement que comme un plaisir ? Il faut laisser ce mot mensonger d'opinions sévères qui n'exprime pas le

vrai, et dire, dans le sens du XVIIe siècle, que la pensée et les opinions de M. Sainte-Beuve étaient libertines.

Or, voilà ce qui choquait à ses obsèques, sans que peut-être le public s'en rendît compte. C'était pis que l'absence de musique, c'était la musique fausse : une rupture de l'homme avec Dieu professée dans la mort comme dans la vie, la négation de l'immortalité, la négation du devoir de l'homme envers Dieu, qui implique la négation de tout devoir envers les hommes; la croyance au néant, et en même temps, l'absurde et odieuse prétention de prêcher encore cette sottise et cette perversité. Ce dernier trait est presque le pire. On pardonne encore à l'orgueil du vivant de professer que la mort n'est rien, et que par-delà il n'y a rien. Il pourra dire le contraire. Mais cette insolence de l'homme au cercueil est véritablement abominable, parce que toute fibre de notre conscience nous crie qu'il a voulu mentir et qu'il ment devant la face auguste de la vérité.

L'homme est trop faillible, il est trop contraint de s'avouer qu'il a mal usé de la vie pour que sa conscience, son « imagination » si M. Sarcey l'aime mieux, reste totalement inerte devant la mort, ou c'est qu'ayant encore le mouvement il n'a déjà plus l'être. Tant qu'il conserve quelque chose de son intelligence et de son cœur, il aspire à ne mourir pas devant le Maître connu ou innommé de toute créature; il a au moins un besoin vague, quelquefois éperdu, d'espérance, de réconciliation, de réparation, de miséricorde.

La prière, la forme religieuse répond à cet univer-

sel et indestructible instinct. On passe par l'église comme par le lieu du pardon, la prière, et la présence du prêtre en est le gage. Voilà cette musique qui manque à l'enfouissement. Le prêtre est l'anneau qui rattache l'homme à l'immortalité; il le rattache parce qu'il est le signe d'une satisfaction nécessaire au pardon.

M. Sarcey n'a pas assez réfléchi sur la source et le caractère de cet effet de l'imagination, appelant la musique aux obsèques de Sainte-Beuve, et se dépitant parce qu'elle y manquait. S'il veut creuser davantage, il comprendra que les fronts penchés des amis, leurs regrets, leur respect, leur admiration ne suppléeront jamais la présence de l'homme sur les lèvres duquel Dieu a mis la parole de réconciliation : *verbum reconciliationis*. Tous les sentiments dont parle M. Sarcey existaient, nous n'en voulons point douter, dans le sobre convoi de l'athée; mais que la dose était petite, et qu'on en était peu touché, et que la musique manquait !



VICTOR HUGO ET NAPOLÉON III

17 août 1878.

M. Granier de Cassagnac publie des *Souvenirs du Second Empire* pleins de probité et d'intérêt. Il a l'esprit commode, mais la mémoire implacable, ce qui compense parfaitement la bénignité de l'humeur historique. C'est un homme du bon vieux temps où la presse n'était pas encore sauvage, et où le terrain politique comptait beaucoup d'adversaires qui pouvaient s'estimer. Lui-même, homme d'estoc signalé, n'a pas manqué d'amis parmi ceux qui le craignaient fort, et en a aimé plus d'un qu'il trouvait redoutable. Il a vu de grands changements tout à fait inattendus; il les note sans appuyer. C'est un lutteur fatigué, qui peut-être se demande pourquoi il s'est tant battu et ce que veut de lui ce fond de bon sens qui l'a tant éloigné ou rapproché d'une foule d'autres, desquels maintenant il ne peut dire au juste s'il est près ou loin.

Parmi ces figures diverses, la plupart déjà fantômes, il en est au sujet desquelles il semble se poser la question qu'il s'adresse à lui-même: Pourquoi l'em-

pereur et M. Hugo se sont-ils détestés ? Mais se détestaient-ils réellement ? Ils étaient faits pour se chérir et pour marcher ensemble. Ils avaient beaucoup de traits semblables et beaucoup de vues communes. Ils avaient commencé par se comprendre, ils sont devenus ennemis sans cesser d'avoir une secrète sympathie l'un pour l'autre. M. Granier de Cassagnac, qui les a pratiqués et aimés l'un et l'autre, se demande la cause de leur inimitié profonde, durable, et, de la part de M. Hugo, si envenimée, on pourrait dire féroce. L'auteur des *Souvenirs* en donne une raison imprévue :

« Je reste persuadé que si, au lieu d'arriver à Paris au mois d'avril 1850, j'y étais arrivé au mois de septembre 1849, Victor Hugo aurait été l'un des plus fidèles et des plus grands ministres de l'empereur. La rupture de ces deux éminents esprits eut lieu le 20 octobre 1849. Victor Hugo ne l'avait pas voulue, et l'empereur la regretta amèrement. »

M. Granier de Cassagnac raconte son amitié profonde pour M. Hugo. Cette amitié a été pleine de charme pendant vingt années ; elle avait une base sacrée : la reconnaissance. M. Granier avait fait un article enthousiaste sur M. Hugo, article qui avait franchement débarrassé M. Hugo de la rivalité présomptueuse d'Alexandre Dumas, et M. Hugo avait fait entrer M. Granier de Cassagnac au *Journal des Débats*, et ensuite dans la Légion d'honneur, en récompense des services éminents qu'il rendait à la cause de l'ordre. La Légion d'honneur n'était pas le moulin d'aujourd'hui où pénètrent, quand ils veulent, les moindres officieux. L'amitié était pure et chaude. M. Granier raconte qu'il fut des premiers et des plus

francs adorateurs. Au journal, au salon, au parterre, il adorait et il conseillait. Le passage suivant mérite d'être cité :

« De tous les amis littéraires de Victor Hugo, je fus le seul mêlé aux questions politiques, en communication d'idées avec lui sur ce sujet. Il était libéral, mais sincèrement religieux et profondément monarchique. Voltaire était sa bête noire.

« Victor Hugo me pardonnera de révéler à ce propos une fantaisie qui l'obsédait. J'écrivais dans la *Revue de Paris* un article de critique hebdomadaire. « Mon cher, me disait-il souvent, je ne serai content « que lorsque vous aurez dit dans un article que *Vol-* « *taire est bête.* » Je ne me sentis pas assez d'autorité pour prendre la responsabilité de ce jugement. »

Ce Hugo anti-voltairien était monarchiste philippien comme tout le monde, mais en même temps monarchiste napoléonien, comme Louis-Philippe lui-même ; et « sa maison était sinon un point de ralliement, au moins un lieu de rencontre pour les anciens impérialistes ». La mémoire *implacable* de M. Granier de Cassagnac rappelle les noms qui se rencontraient là. Rien de plus pur! et il ajoute :

« C'est donc à un esprit rempli des souvenirs de l'Empire que M. Thiers s'adressait en 1840, lorsque, étant ministre de l'intérieur, il demanda à Victor Hugo, pour inaugurer le retour des cendres de l'empereur, l'ode admirable où le poète s'écrie :

Sire, vous rentrerez dans votre capitale
Sans tocsin, sans combat, sans lutte et sans fureur,
Traîné par huit chevaux sous l'arche triomphale,
En habit d'empereur.

Mais les mauvais jours vinrent. Les cendres ramenèrent habit d'empereur. Louis-Philippe avait fait son temps. La monarchie partit, la république parut, bientôt accompagnée de l'inséparable dictature. M. Hugo se sentit perplexe. Qu'allait-il faire ? Il était député et il y avait bien des républicains. Il voltigeait autour du Président, les républicains voltigeaient autour de lui, et M. Granier de Cassagnac n'était pas là. Un jour, il fut question de Rome et du rétablissement de l'autorité du pape. Le prince, par l'organe de ses ministres, prit « une attitude modératrice ». M. Hugo en prit une hostile, et s'attira le mémorable discours de Montalembert. Ce fut fini. M. Hugo devint rouge pour jamais.

« A leur première rencontre, le prince », qui *avait compté* sur M. Hugo, « *ne fut pas maître* d'un mécontentement trop vif, et le poète d'un dépit trop marqué. »

M. de Cassagnac raconte ensuite comment l'empereur exprima ses regrets de cette séparation désormais consommée. Il venait de lire la circulaire de Victor Hugo adressée aux électeurs de Paris en 1848, dans laquelle il prédisait qu'un jour les démagogues renverseraient la colonne pour en faire des gros sous. « Avec un sourire triste : Connaissez-vous cela ? me dit-il en me tendant le papier. N'est-ce pas que c'est *beau et fier ?* Eh bien ! j'ai à me reprocher et à regretter une grande faute. Victor Hugo se montrait affectueux pour ma personne et rallié à ma cause. Un jour j'ai été trop exigeant, et je l'ai blessé. Un homme de cette valeur eût été une force pour mon gouvernement et eût jeté de l'éclat sur mon règne. »

Notre témoin pense encore que s'il avait pu rapporter cette conversation à M. Hugo, il l'aurait ramené, parce que, dit-il, « on peut ne pas revenir d'une haine justifiée; mais un homme comme lui revient d'un malentendu ». Oui, mais si, par hasard, Napoléon l'avait sifflé ? ce que fit en ce moment toute la France : c'est autre chose que M. Hugo entend bien, et dont un homme comme lui ne revient pas.

M. Granier de Cassagnac se ressent de sa vieille hugolâtrie, et Napoléon lui-même en avait un peu. C'est presque involontaire. Qui n'a été atteint de ce mal ? qui n'en a longtemps gardé quelque chose ? Nul talent n'a été plus furieusement à la mode que celui de M. Hugo. Les premiers qui l'ont suivi n'ont pas tous à regretter la passion qu'il leur inspira. Pour un moment, M. Hugo a ôté la France à Béranger et aux voltairiens de gargote. Beaucoup de romantiques devinrent chrétiens. L'aurore de cet astre sitôt gâté fut belle et parut bonne. Elle dura assez pour que la foule prît l'habitude d'applaudir. Certaines admirations violentes n'ont besoin que d'être illégitimes pour devenir incurables. Elles se fatiguent du juste avant d'abandonner le pécheur. C'est peut-être le cas de M. Granier. Quant à Napoléon, il était fait pour suivre et pour s'entêter. Pas une erreur de son époque ne l'a manqué, ni religieuse, ni politique, ni littéraire ; et, comme son époque, il rapportait tout à lui, content de lui-même, indifférent au reste : Dieu peut me faire du mal, Hugo peut me faire du bien. — Une fois là, il y restait. En ce point, ils se ressemblaient, M. Hugo et lui. Chacun voulait bien de

l'autre pour second, mais lui d'abord ! Néanmoins, Napoléon n'était point méchant, et avait cette supériorité de ne point vouloir se venger. Extérieurement, il était modeste. M. Hugo paraît n'avoir aucune sorte de modestie. Il est le tonnerre, l'emphase et la rancune. C'est un de ces géants qui ne veulent voir autour d'eux que des nains : Va pour Napoléon, mais que ce soit Napoléon le Petit !

Il y a quelque chose de cela partout en France. La grandeur légitime est éteinte, et l'on voit en son lieu quelque chose d'orgueilleux et de bas qui veut et ne peut pas grandir. Cela s'est nommé le peuple souverain, et se compose des fils spirituels de J.-J. Rousseau, un histrion. Le peuple souverain est un peuple d'aspirants à la royauté. Tous prétendent être rois, non par la naissance, mais par la taille. La taille royale est un produit de la culture politique. Tous veulent passer sous l'*arche triomphale en habit d'empereur*. Croyez-vous qu'en faisant ce beau vers, M. Hugo ait pensé à d'autres qu'à lui-même ?

La Révolution est la sorcière Macbeth qui montre à chacun l'habit d'empereur. On n'admirera jamais assez le bon sens du Français qui n'a pas le désir de devenir Napoléon. La Révolution nous a communiqué cette gale. Napoléon III et Victor Hugo ont été de nos jours les hommes qu'elle a le plus tourmentés. On veut être Napoléon, empereur, pontife... et pourquoi pas Dieu (1) ?

(1) En 1878, ce propos parut excessif ; mais M. Hugo mort, eut l'*arche triomphale* pour chambre funéraire ; il y fut déposé en cercueil d'empereur.

La tradition n'a pas été interrompue. Louis XVIII lui-même voulut la continuer ou la reprendre, Louis-Philippe y marcha, M. Thiers accéléra le pas, Napoléon III prit la course, regrettant de ne pouvoir saisir M. Hugo qui avait résolu un peu tard de le devancer. Et que de gens partout pour aider ces Napoléons futurs, vivre à leur ombre et les supplanter s'il y a lieu !

On pourrait réussir. Le public est fait à ce jeu et s'y prête. Ne sommes-nous pas égaux ? Seulement, il n'y a point d'ordre, et les concurrents sont trop nombreux ; ils se pressent, ils se culbutent, sont écrasés. Recommençons ! Celui qui arrivera finira la révolution ; car enfin il faut qu'elle finisse, ou c'est la France qui finira. Louis-Philippe, Thiers, Napoléon III, tous les journaux bien pensants ont fait cette promesse séduisante. M. Gambetta la renouvelle en promettant que la révolution ne finira pas. Il a peut-être raison.

Il nous semble que cette idée de faire durer la révolution pour la terminer est assez dans le génie de M. Hugo, et selon nous il aurait trouvé le vrai moyen de l'établir en proposant tout de bon le culte de Voltaire ; car il est venu là, ce fameux poète qui disait que Voltaire est bête, ce qui d'ailleurs est la pure vérité. Mais alors il ne comprenait pas.

On a tout entrepris, tout essayé pour terminer la révolution. On parle de tout recommencer. Nous pensons que c'est ce qu'il faut faire, mais toutefois nous ne répondons de rien. M. Hugo lui-même, aidé d'un quatrième Napoléon ou d'un second Louis-Philippe, ou d'un premier Marcère, n'y ferait pas grand'-

chose. Qu'on l'abolisse, qu'on la prolonge, qu'on la recommence, la révolution durera tant que durera ce qu'elle a institué. Pour nous en tirer il faudrait consulter l'Eglise. Mais nous sommes trop voltairiens, c'est-à-dire trop bêtes. Nous mettons cette opinion sous le couvert de M. Hugo.

LE ROI VOLTAIRE

I

Voltaire a été le roi et même le dieu d'un certain nombre de garnements et d'un plus grand nombre de sots. Des garnements et des sots, si nombreux et si puissants qu'ils soient, ne font jamais qu'une bande, tout au plus qu'une horde. Gouverner ou pousser cela, ce n'est pas régner ; et cela ne compose pas un peuple, pas plus que la Société des Gens de Lettres ne compose une église. Mais il ne faut pas trop regarder aux titres des livres que font les gens d'esprit. L'auteur du *Roi Voltaire* (1) est homme d'esprit. « Dans les révolutions, dit Bonald, il n'y a de gens d'esprit que ceux qui savent faire fortune et ceux qui ne s'en soucient pas. » De même dans les Lettres.

Je suppose un Charlemagne, un homme au cœur juste, au bras fort, qui, montrant sa longue épée, dirait : « Voici l'appui du droit et de la justice, l'arme du devoir envers le Christ et le peuple du Christ. »

(1) Arsène Houssaye.

Que deviendrait le peuple du roi Voltaire? Dans les réduits où sa passion vivrait encore, que ferait-il? Il fermerait l'huis, tirerait les courtines et rirait tout bas; heureux de craindre, heureux d'alléguer la prudence pour voiler désormais l'abjection de ce rire qui naguère bravait Dieu et la conscience humaine, qui souillait d'un jet de bave la foi, l'humilité, la charité, la pudeur, qui voulait contraindre les rois à ne plus prier, les peuples à ne plus espérer, Dieu à ne plus pardonner! Et si le rire échappait dehors, ceux même qu'il amusait dans le huis clos en auraient honte. Ce rire, à travers la joie sérieuse de l'humanité réconciliée au devoir, leur semblerait bête.

Voltaire fut, de sa personne, ce qui s'appelle une franche canaille. On est d'accord sur ce point. Ses apologistes attestent, non pas volontairement, mais unanimement, son infamie. Nul moyen de le raconter, de l'admirer, de le citer, sans prouver aussitôt que le grand homme se composait de tous les éléments d'un affreux drôle. Le dernier, qui vient l'oindre de son huile de poisson, fait cette preuve à son tour, moins qu'il ne faudrait, plus qu'il ne voudrait. Prenez dans la rue douze passants et lisez-leur *le Roi Voltaire*, taisant simplement ce nom qui fascine. En leur âme et conscience, prononçant sur la récompense due aux œuvres et à la vie du héros, ils lui décerneront le bagne.

Je n'ignore pas que certains académiciens, des plus vertueux, éditant deux volumes retrouvés de sa correspondance, n'ont parlé que de ses vertus. Quand on a possédé les nouveaux documents, ce tour d'académicien a indigné. Plusieurs font valoir les circons-

tances atténuantes : — « Canaille, oui, et très canaille; mais pourtant, ajoutent-ils, lumière de l'esprit et bienfaiteur de l'humanité! » Ces timorés reprochent à Voltaire d'avoir affaibli la morale ; ils lui savent gré d'avoir si fructueusement entrepris de les débarrasser de la religion.

Les bons voltairiens, les fiers et les crânes, sont plus francs. Ils trouvent que Voltaire avait parfaitement le droit de n'être pas un honnête homme, qu'il en a usé, qu'il a bien fait, et que le souci de l'humanité n'eût pu que gâter un si grand esprit. Honnête, philanthrope, bon citoyen, apôtre d'un bien quelconque, à moins que ce ne fût pour son plaisir ou pour son intérêt, il les amuserait moins. — Roi de l'esprit, disent-ils, c'est bien assez !

Voilà comment Voltaire a conquis une gloire et une puissance incomparables, plus fièrement qu'aucun autre, en méprisant tout ce que les hommes révéraient et en les méprisant eux-mêmes ouvertement. Il se moque de tout; il ment, il trahit, il hait, il n'a point de patrie, point d'honneur, point de Dieu, point de famille; il ne se dévoue à rien qu'à sa gloire : on l'encense. C'est Satan, mais vainqueur et tranquille. Il est dans son château, en robe de chambre, la plume à la main; le monde vient à ses pieds. Le plus grand malfaiteur social et le chef de tous les autres, qu'il a créés, élevés, soutenus, il voit les chefs et les gardiens de l'ordre social trembler devant lui et devenir ses complices. Le plus grand négateur de la Divinité, il pousse sa vie au-delà des limites ordinaires; la mort aussi paraît le craindre.

Il meurt; la monarchie succombe dans une des

plus effroyables catastrophes de l'histoire, le sang coule, le meurtre et le pillage ont toute carrière; pour la première fois la France subit la tyrannie: Condorcet s'écrie avec orgueil : « Voltaire a fait tout ce que nous voyons ! » Et pour que cette parole de disciple ne puisse être considérée comme le cri d'une démence isolée, l'abjecte cohue des tyrans et des bourreaux décerne à Voltaire des honneurs plus que civiques, des honneurs divins. La monstrueuse idole résiste à ce délire. Le nom de Voltaire ne succombe pas sous de tels hommages, le culte continue. Aux adorateurs sanglants succèdent les adorateurs stupides, rien n'y fait; c'est toujours le grand Voltaire.

. . . .

II

Il est à remarquer que le roi Voltaire reçut diverses fortes bastonnades. Nul auteur, sauf je crois l'Aretin, ne fut tant corrigé de cette façon. Ces aventures prouvent bien quelque chose. Sans doute, personne n'est à l'abri d'une brutalité; mais une seconde bastonnade explique la première, une troisième bastonnade justifie les deux précédentes, et à la demi-douzaine, il devient clair que toutes furent trop méritées. Tant de coups de bâton ne peuvent tomber qu'à leur place.

Dans le monde littéraire, on ne parle que de la première râclée. Les autres semblent assez justes, mais cette première n'est pas digérée encore et ne le sera

jamais. Les voltairiens imaginent des postériorités illustres. Voltaire bâtonné prend, disent-ils, des leçons d'escrime et provoque son adversaire, lequel refuse de croiser le fer avec un vilain. C'est alors que l'homme de lettres se réfugie en Angleterre, où il devient expert en une autre escrime, par laquelle il délivrera la France du joug honteux de l'aristocratie. On faufile ainsi ces fameux coups de bâton avec les conquêtes de 89, et Voltaire devient un martyr de l'ancien ordre social.

Tout cela est trop accommodé.

La vérité est que Voltaire, frotté si chaudement, avait encore les rieurs contre lui. Il passa en Angleterre surtout pour fuir les brocards. Voici l'histoire.

. . . .

III

Postérieurement, sans compter les décrets, expulsions, sentences d'exil, et autres mesures qui furent les coups de bâton de la justice, des gouvernements et des corps constitués, — car tout le monde s'y mit, — le roi Voltaire empocha : 1° un soufflet en plein théâtre, du vieux comédien Poisson ; — 2° une balafre ignominieuse, d'un officier calomnié (il empocha aussi pour cette affaire mille écus de dédommagement, qui le consolèrent assez) ; — 3° une bastonnade bleue de son libraire anglais, laquelle le fit rentrer en France, fuyant le même fléau qui l'avait fait sortir.

Mais partout cet orage planait sur sa tête illustre. *Tout couvert de lauriers, craignez encore la foudre!*

A Francfort, la décharge fut drue. C'était Frédéric-le-Grand qui tapait, par la main d'un pandour. Combien, en ce moment, Voltaire dut regretter la main réglée des laquais de Chabot !

Une autre particularité distingue la bastonnade du grand Frédéric. Ce Prussien renommé fit preuve, en cette occasion, d'un certain esprit où la force comique ne manquait pas. Il tira un reçu du poète. Reçu *tant* de coups de bâton de S. M. le roi de Prusse, à qui j'ai enseigné la philosophie et la poésie. Signé : *Voltaire.* — Sans être fol amateur d'autographes, j'aimerais à posséder celui-là ! Je l'offrirais à la Bibliothèque impériale pour être déposé à côté du cœur de l'auteur de *Candide.*

Le comte de Chabot s'était vanté des coups de bâton qu'il avait fait donner à l'auteur brillant d'*Œdipe.* Vingt ou vingt-cinq ans après, Frédéric de Prusse veut avoir un document officiel des coups de bâton dont il tatoue l'auteur couronné de la *Henriade.* Preuve mille fois convaincante que ce fut toujours une chose bien vue dans la bonne compagnie, et très acceptée d'ailleurs, de bâtonner Voltaire.

On aura beau faire, rien ne pourra supprimer jamais ce beau mouvement de l'âme humaine qu'on appelle le sentiment de la justice !

IV

On peut différer d'opinion sur le mérite littéraire de Voltaire. Pour son compte, il s'estimait plus grand poète que Corneille, Shakespeare, Fénelon et Milton,

et proche voisin de Virgile et de Jean Racine. Il le disait à peu près tout franc. Ses leçons de littérature sont pleines de cette idée. Il cherche constamment à l'établir en produisant certains textes de ses ouvrages, particulièrement de sa chère *Henriade ;* et il montre avec un sérieux et une naïveté qui étonnent comment il a mieux tourné telle pensée ou mieux réussi telle description et telle allégorie qui ont été touchées avant lui. Cela est d'une grammaire courte et chicanière et d'un sens poétique étrangement borné.

M. Frédéric Godefroid a prouvé que Voltaire n'entendait déjà plus la langue de Corneille ; bien moins encore entendait-il son âme. Toutefois il ne manque pas d'honnêtes gens qui mettent Voltaire au rang que lui-même s'est donné, et ils ont leurs petites raisons, qu'il serait inutile de combattre. M. Hugo le qualifie de « singe de génie ». Euphémisme reçu de beaucoup de ceux qu'un mot plus clair révolterait. On trouve peu de rapports entre *singe* et *génie.* Quelle sorte de génie peut avoir un singe? Mais enfin, c'est le roi Voltaire. Et il faut respecter les tendres oreilles des Parisiens. Après tout, Voltaire eut un grand talent pour le temps où il vécut. Il sut merveilleusement s'emparer de la force brutale, il fascina même ses adversaires ; cet art peut bien s'appeler du génie.

A présent ce serait autre chose. Privé des libertés dont la littérature jouissait de son temps ; n'ayant plus les imprimeurs clandestins, les libraires de Hollande, les fermiers généraux, les complices riches et puissants qu'il rencontrait partout ; forcé de laisser

au greffe le plus vert de son esprit, Voltaire aujourd'hui ne ferait qu'un bon *charivariste...* un peu vieux. Il songerait à passer au *Journal des Débats*, et le *Journal des Débats*, fort tenté, délibérerait pourtant, et lui recommanderait plus de tenue dans la prose.

Il publierait la *Henriade* et *Candide*, et le monde dirait: — Quel singulier mélange de Viennet et d'About! Beaucoup lui préfèreraient M. Ponsard ; beaucoup quelque jeune plume à deux sous. J'avoue que je serais parfois de ceux-là.

Il imprimerait les *Epîtres*, et on le prendrait pour un échappé des jeux floraux.

Il ferait *Nanine*, et au-dessous de qui ne le mettrait-on pas ?

Il serait fort impopulaire à cause de ses courtisaneries. Figurez-vous la stupeur du public, entendant désigner Mme de Pompadour par cette périphrase : « Une personne respectable, dont le nom doit être cher à tous les gens de lettres! » et lisant des compliments semblables à celui-ci : « Tyrtée, capitaine, poète et musicien, tel que nous avons vu de nos jours le roi de Prusse!... » le même roi de Prusse qui lui fit donner des coups de bâton et en tira reçu.

Et quel succès obtiendraient les grands préceptes de sa poétique, la plupart dignes de cet axiome capital fourni au jeune Helvétius :

Rien n'est si beau que de ne pas appeler les choses par leur nom!

Sifflé pour la *Henriade*, pour l'*Orphelin de la Chine*, et pour les *Epîtres;* hué pour *Nanine;* médiocrement estimé pour le *Dictionnaire philosophique*, qui

ne serait plus amusant; écrasé dans l'historique par Michelet, dans le tragique par Ponsard, dans le comique par tout le monde; infiniment éloigné de la puissance des Havin et de la célébrité des Timothée Trimm, n'osant pas même aspirer aux premiers rangs, sa bile s'échaufferait furieusement contre les journaux, qui ne ne lui ménageraient pas les dures vérités. Je crois l'entendre :

« On a vu chez les nations modernes qui cultivent les lettres, des gens qui se sont établis critiques de profession, comme on a créé des langueyeurs de porcs, pour examiner si ces animaux qu'on amène au marché ne sont pas malades. Les langueyeurs de la littérature ne trouvent aucun auteur bien sain; ils rendent compte deux ou trois fois par mois de toutes les maladies régnantes, des mauvais vers faits dans la capitale et dans les provinces, des romans insipides dont l'Europe est inondée, des systèmes de physique nouveaux, des secrets pour faire mourir les punaises. Ils gagnent quelque argent à ce métier, surtout quand ils disent du mal des bons ouvrages et du bien des mauvais. On peut les comparer aux crapauds, qui passent pour sucer le venin de la terre et pour le communiquer à ceux qui les touchent. »

Et il se ferait chasser de la Société des Gens de Lettres.



LA RÉVOLUTION DE 1848

LE 24 FÉVRIER 1848

Je n'avais pu, le 24 février au soir, dire dans le journal toute ma pensée sur les événements de la journée. Je la retrouve dans une lettre écrite le même jour à un ami.

24 février, à minuit.

« ...J'allais me rendre à la Chambre. C... entra. — Eh bien, me dit-il, c'est fini. — Quoi ? Qu'est-ce qui est fini ? — La monarchie de juillet. Louis-Philippe se sauve, et le peuple est aux Tuileries.

« — Comment ! Les Tuileries sont à deux pas d'ici, nous n'avons pas entendu un coup de canon, et le peuple.... — J'en viens. L'on pille.

« Je me précipitai dehors. Notre rue du Bac était presque déserte. Les passants se dirigeaient vers le pont Royal où retentissaient de confuses clameurs. Passa un ouvrier sur un cheval de troupe, brandissant un fusil de munition et hurlant d'une voix

enrouée. Jusqu'alors j'avais douté, je ne doutai plus. J'arrivai aux Tuileries. Quel spectacle ! Mais je l'avais déjà vu. Presque enfant, j'avais assisté à la prise des Tuileries, en 1830. Je revis dans la cour et sur la place ces mêmes gamins chargés d'armes et d'habits militaires ; j'entendis ces mêmes coups de fusil tirés au hasard par des gens du peuple ivres de leur soudaine victoire. On criait : A bas Guizot ! comme on avait crié : A bas Polignac ! On saluait dans la foule, avec la même allégresse, l'uniforme de la garde nationale. Cet uniforme, aussi bien qu'en 1830, a fait la principale besogne, et sans se donner beaucoup de peine. Nous verrons combien de temps il sera populaire.

« Le peuple, entré dans le palais, le dévastait ; toujours comme en 1830 ! Déjà des hommes étaient occupés à crever les toitures. Les meubles, les étoffes, les papiers volaient par les fenêtres. Un grand bûcher était alimenté par ces objets et on lui jetait sans cesse quelque chose à dévorer.

« Au-dessus du premier guichet par lequel on débouche du Carrousel sur le quai, un entre-sol servait de magasin pour les provisions de bouche. Des insurgés s'étant introduits là, faisaient pleuvoir des boîtes de conserves qu'on se disputait sur le pavé à coups de poing, comme jadis aux distributions publiques. S'il était venu à la pensée de ces vainqueurs de monter plus haut, dans la galerie, et de distribuer de la même façon les tableaux des vieux maîtres, personne ne les eût empêchés ; la foule, en bas, se serait partagé une toile de Raphaël avec le même plaisir. On le fait peut-être au moment où j'écris ; on le fera peut-être demain.

« Je ne voudrais pas garantir aux Parisiens qu'ils se promèneront cet été sous les ombrages des Tuileries. La populace aime à détruire les palais : elle sent que ces magnificences ne sont pas faites pour elle, elle n'en jouit pas, elle ne les aime pas ; elle se hâte de briser, de saccager : un secret instinct l'avertit que son règne sera court. En fait de chefs-d'œuvre des arts, le peuple n'a jamais goûté que ceux qui ornaient jadis les églises. Ceux-là vraiment étaient à lui. Depuis qu'il a cessé de les comprendre, rien n'est à l'abri de sa fureur.

« Je regardais assez tristement. Un monsieur très comme il faut, embelli d'une paire de lunettes d'or, crut devoir me faire part de ses impressions. Il avait une physionomie que tu vas te représenter : — Monsieur, me dit-il, cette scène est pittoresque. — Monsieur, lui répondis-je, elle n'est pas moins instructive. — Oui, poursuivit-il, elle prouve que le peuple français sait toujours conquérir sa liberté. Nous allons avoir la réforme, Monsieur ! Thiers est ministre. — Monsieur, continuai-je, ce que vous voyez signifie quelque chose encore. Cela veut dire que rien ne garantit plus ni votre propriété, ni votre vie, et qu'on peut tout à l'heure vous prendre vos lunettes. Vous aurez la réforme, et probablement aussi la Convention.

« Je n'eus pas le courage de rester longtemps mêlé à ces pillards et à ces imbéciles. Je n'eus pas non plus la curiosité d'aller au Palais-Royal, où le même spectacle se donnait, non moins sauvage. Je regagnai le pont, en traversant de nouveau la place du Carrousel. On y voyait la trace des feux du bivouac. Une petite

armée avait passé la nuit devant la demeure du souverain; quelques heures après, les insurgés y pénétraient les mains dans leurs poches. La compagnie de garde nationale qui la première a franchi la grille, était commandée par le philosophe républicain Buchez. Ils se sont présentés, ils ont dit aux officiers surpris : Allez-vous-en ! Et les baïonnettes sont rentrées au fourreau. Le roi est parti. Il s'est sauvé par le jardin. C'est Girardin qui lui a conseillé l'abdication ; c'est Crémieux qui l'a reconduit. Girardin ! Crémieux ! Louis-Philippe est monté en fiacre sur la place de la Révolution, et s'est dirigé vers Saint-Cloud. Personne n'y a pris garde. O justice de Dieu !

« On raconte que le duc de Montpensier, dans sa précipitation, a oublié sa femme. Cette pauvre jeune princesse a été trouvée errante et effrayée dans le palais envahi. Jamais rien ne s'est vu de tel. C'est un vertige. Tous ces princes sont braves et l'ont prouvé. M. le duc de Montpensier était le plus avancé de la famille. C'est lui qui donnait des fêtes aux gens de lettres et qui invitait Quinet à ses déjeuners de Vincennes, pour montrer la largeur de son esprit.

« Sur le pont Royal, je vis une troupe d'individus de mauvaise mine, la plupart presque enfants, au milieu desquels gesticulait, le sabre nu, avec des grimaces d'énergumène, un capitaine de grenadiers de la garde nationale. Il criait : *A la Chambre! A la Chambre! Allons les f... à la porte!* La bande répétait : *A la Chambre! A la Chambre!* Les curieux, en petit nombre, regardaient sans bouger. Il était facile de lire une sorte de consternation sur le visage de quiconque portait un habit décent. Voilà ce que je

n'avais point vu en 1830, ou je ne l'avais ni compris, ni remarqué. A la Chambre! cela signifiait plus que le pillage des Tuileries; c'était le vrai souverain qu'on allait détrôner.

« Je suivis de loin ce groupe, qui se grossit un peu en parcourant le quai d'Orsay. Ils sont entrés dans l'Assemblée sans coup férir. Les députés étaient assez nombreux pour chasser à coups de poing ces envahisseurs. Personne n'eut la pensée de résister. Chacun de ces législateurs ne songea qu'à ne point mourir sur sa chaise curule. Le duc de Nemours était là, le comte de Paris, la duchesse d'Orléans. A l'exception de cette princesse, de cette mère, tout a manqué de dignité, tout a manqué de courage. Si les gens du peuple avaient entraîné l'enfant royal et sa mère pour les jeter à la Seine, eût-on essayé de les sauver?

« Au milieu d'un tohu-bohu indigne, Lamartine, Crémieux et quelques autres ont proclamé, fait et défait ce qu'ils ont voulu, d'accord avec le peuple souverain que je viens de te décrire. Nous allons voir des belles lâchetés! Enfin, après quelques heures de vacarme, il n'y avait plus ni roi, ni prince royal, ni régent, ni régente, ni charte, ni chambre. Voilà comment finit un gouvernement constitutionnel.

« Je quittai la salle, abîmé dans des réflexions qui ne me permettaient plus de voir ce qui se passait autour de moi. Spectateur assidu, depuis plusieurs années, des débats parlementaires, j'avais souvent emporté des séances de la chambre élective les plus douloureuses émotions, prévoyant une fin, mais pas si prompte, ni telle.

« Là résidait le vrai Pouvoir. Il était inintelligent

et indigne. Quelles passions égoïstes, ignorantes, brutales, ennemies les unes des autres, s'accordaient dans cette salle pour accabler toutes les idées généreuses !

« Là j'ai vu, le 3 mai 1845, toute la gauche, ameutée par Thiers, emporter sans combat un vote de proscription contre les Jésuites. C'est ainsi qu'ils avaient célébré la fête du Roi. Et pourquoi, grand Dieu ! Qui demandait, en France, que ces religieux fussent proscrits ? M. Thiers voulait rajeunir sa popularité. Il avait besoin des éloges de Süe, de Quinet, de Michelet; il aspirait à devenir le héros de l'Université voltairienne. Le Ministère était honteux de cette lâcheté méchante ; il n'osa point s'y opposer. Il n'eut pas le courage de venir déclarer que les Jésuites ne faisaient aucun mal, qu'il les protégerait comme tous les citoyens qui observent les lois et respectent l'ordre, et que si on voulait des proscriptions, il fallait chercher un autre instrument. Dupin, procureur général près de la Cour de cassation ; Hébert, celui qui était ministre ce matin, apportèrent le concours de leur éloquence à Thiers et à Barrot. Ils demandèrent au Gouvernement d'appliquer les édits du parlement de Louis XV et la loi révolutionnaire de 1792 contre les congrégations religieuses. Le pauvre Martin du Nord, en gémissant, promit d'être aussi persécuteur qu'on le voudrait, et la chose fut faite.

« Cette loi de 1792, rendue à la vie pour servir contre les Jésuites, est la même que Duchâtel et Hébert ont invoquée pour interdire les banquets. Il en est résulté le coup de pied populaire qui abat

aujourd'hui Duchâtel, Dupin, Hébert, Thiers, Odilon Barrot, la Chambre, la Charte et la Dynastie. Mais tous ceux que les arrêts de la justice divine vont frapper n'en liront pas les motifs, assez clairs pourtant !

« Encore un détail. Parmi les individus qui se sont le plus agités et qui, peut-être, ont le plus agi dans la cohue qui défaisait tantôt la royauté constitutionnelle, j'ai remarqué un comédien. De tels personnages sont ordinaires en ces sortes de scènes. Quand les Pouvoirs tombent de ces chutes irrémédiables, toujours parmi les mains qui leur attachent la corde au cou, ils peuvent reconnaître celle de quelques esclaves favoris.

Si le maître encore tout-puissant veut connaître ceux qui le haïssent davantage, qu'il regarde ceux qui servent le plus à ses plaisirs. Toute âme flétrie est irréconciliable ennemie de la société.

« J'ai parcouru ce soir la rue Saint-Honoré. Les filles publiques ne se trompent point à ce qui se passe. Elles marquent leur allégresse. Plusieurs se sont ornées du bonnet phrygien ; elles chantent d'une voix avinée : *Mourir pour la patrie*, et l'une d'elles m'a gratifié, en passant, du titre de citoyen et du tutoiement fraternel. C'est la première fois qu'on me fait cet honneur. La demoiselle méritait bien une correction, mais il faut respecter des égales.

« On fabrique quelque part un Pouvoir. L'officine est à l'Hôtel de Ville, d'où nous avons reçu ce soir une première proclamation que tu verras ce soir dans les journaux. J'ai appris que j'avais nommé (en ma qualité de membre du peuple souverain) le citoyen

Etienne Arago, directeur général des postes, et fait un préfet de police de deux autres citoyens dont les noms me sont inconnus. Mais j'aurai le temps de les apprendre! Quel sera le reste? En tous cas, il faut un gouvernement, et le mélange hétéroclite que nous annonce la proclamation est peut-être ce que l'on peut avoir en ce moment de meilleur. On ne peut pas croire que Lamartine soit devenu un terroriste. Marrast, Ledru-Rollin, Arago, Marie sont des bourgeois, et des bourgeois qui doivent avoir peur autant, pour le moins, que ceux qu'ils font trembler.

« En attendant, une chose est sûre : c'est que l'obéissance de Paris et de la France ne manquera pas à ces Messieurs ou à ces citoyens. Nous avons fait nous-mêmes notre soumission, comme tu le verras par le journal de demain. Prie le bon Dieu pour moi. Tout ce que je vais écrire pendant quelques jours, on croira que c'est le clergé qui le dit. Je voudrais bien qu'un autre en eût l'honneur et la responsabilité. Les quelques lignes que tu liras ont été tracées par moi sous les yeux de Montalembert, qui les a approuvées. Il n'y avait au journal que la rédaction, et personne de plus. Montalembert seul est venu nous apporter ses conseils et nous serrer la main. C'est le seul aussi de tous nos amis qui ait en ce moment quelques bonnes raisons pour quitter Paris, ou tout au moins pour ne pas se montrer dans les rues. Nous avons été d'autant plus touchés de le voir que nous étions un peu brouillés depuis quelque temps. Il est fort triste et il tremble pour l'Eglise ; mais sa tristesse et ses alarmes sont d'un chrétien. Nous nous sommes dit : C'est maintenant qu'il faut servir!

« Demain, sans doute, nous aurons la République. Quelle autre chose est possible ? Adieu. Puisses-tu n'entendre jamais tirer des coups de fusil sous les fenêtres de la chambre où dorment ta femme et tes enfants ! »

LES ÉMEUTES DE 1848

RELATION CONFIDENTIELLE

16 Mai 1848.

J'ai quitté hier la Chambre si tard et si fatigué, que je n'ai pu tracer le tableau de l'invasion; j'ai vu pourtant toute la séance. Je ne crois pas avoir passé jamais, en si peu de temps, par des émotions si fortes et si diverses.

Sans imaginer ce qui allait se passer, tout le monde attendait quelque chose de grave. Wolowsky parlait. Je te laisse à penser l'intérêt qu'inspirait son éloquence! On entend jusque dans la salle le bruit des clameurs du dehors. On se dit que l'émeute a passé le pont et que la garde mobile se laisse désarmer. Bientôt les tribunes hautes se remplirent de gens manifestement entrés sans billet et qui déployèrent leurs drapeaux. Les yeux des représentants se portèrent avec une angoisse silencieuse sur ces enseignes sinistres. Ils n'eurent pas le loisir de les regarder longtemps. Presque immédiatement, les clubs envahirent la salle par la porte même, et les intrus des tribunes y dégrin-

golèrent par une gymnastique hardie. L'Assemblée était violée. On espéra que les envahisseurs se contenteraient de défiler et que ce serait partie remise. Mais lorsque Raspail prit la parole pour lire l'humble pétition du peuple, l'effroi fut immense. Il parut évident qu'on allait forcer les représentants à délibérer sous la pression de l'émeute et qu'il en résulterait une lâcheté ou un massacre.

Heureusement, tous ces envahisseurs n'étaient pas d'accord. Le temps que Raspail et Blanqui perdirent à faire des discours, d'autres l'employèrent à les diviser.

Notre tribune fut envahie la dernière. Nous réussîmes d'abord à écarter les brutes qui s'en approchaient en leur disant : Respectez la presse ! et ils essayaient de se fourrer ailleurs. Mais enfin, ce sanctuaire aussi fut profané. Nous nous mîmes sous la protection de Sobrier et de Thoré, nos confrères. — « Vous voyez bien, me dit tout bas Lubis, en temps de révolution il fait bon d'avoir des liaisons dangereuses. » Cependant Sobrier nous quitta, appelé par son destin. Thoré resta plus longtemps. Il se gonflait. — « Soyez tranquilles, nous dit-il, je connais ces messieurs. » Il parlait des meneurs. Ces messieurs étaient, en effet, de ses amis.

Plusieurs vinrent parmi nous ; mais ils se croyaient les chefs du complot et n'en étaient que les instruments. L'un d'eux surtout, qui paraissait exercer de l'influence, descendit en toute hâte lorsqu'il vit Blanqui à la tribune, assurant que cela n'était pas dans le programme et qu'il allait faire évacuer la salle. Nous le vîmes s'agiter dans la cohue, accueilli des uns, repoussé des autres ; mais personne ne se retira, et il

finit par rester lui-même. Un autre chef, ayant la prestance d'un ouvrier tailleur et qui ne descendit point était presque fou. Il parlait en maître, disant toutes les sottises imaginables. En le prenant d'un peu haut, on le modérait; mais aucun moyen de lui faire entendre raison. Il criait que le peuple de Paris allait devenir maître du monde comme l'ancien peuple romain; que nous devions affranchir nos frères et jeter les bourgeois à l'eau, etc. Ils sont sur le pavé trente milliers de cette espèce, ivres d'orgueil et de haine, que le bon sens n'éclairera jamais, j'en ai peur. Ces mêmes discours étaient répétés par des gamins de quinze à vingt ans, aux figures flétries et scélérates. Tout ce monde éclata d'enthousiasme quand Barbès déclara qu'on frappait un milliard sur les riches. Néanmoins, au milieu de l'enthousiasme, il y eut des protestations. Je reconnus dans la foule le problématique G..., en blouse blanche, ayant tout l'air d'un ouvrier comme il faut. Il interrompait audacieusement Blanqui, et donnait le signal à un certain nombre de vrais ouvriers qui l'entouraient.

A la fin, lorsque Hubert eut déclaré l'assemblée dissoute, les émeutiers se précipitèrent sur les membres du bureau et les chassèrent en un clin-d'œil. Buchez, le premier personnage de la République, pris au collet, quitta le fauteuil présidentiel plus piteusement encore qu'il n'avait vu, trois mois auparavant, Louis-Philippe quitter les Tuileries, devant lui Buchez. Les autres furent crossés à coups de pied. Les représentants, comme s'ils n'attendaient que ce décret, quittèrent leurs sièges. Jusque-là leur contenance fut digne, mais non pas héroïque.

Je descendis dans la salle. Un groupe d'envahisseurs y étaient restés, sous la présidence d'un vieux reître en cheveux blancs, vêtu d'une polonaise délabrée où pendillaient trois ou quatre décorations fantastiques. Sa physionomie tenait du clubiste, du tireur de cartes et de l'arracheur de dents. Ses acolytes et lui faisaient un gouvernement provisoire au scrutin secret. J'allai dans la bibliothèque, dans la salle des conférences, etc. Partout où ils avaient trouvé une table, ces messieurs s'étaient établis et fabriquaient un gouvernement provisoire. Un honnête icarien, désespérant de se faire entendre, se promenait gravement çà et là, tenant des deux mains sur sa poitrine une vaste pancarte sur laquelle il avait ingénieusement écrit :

Sitoyens,
noubelié pas Cabet.

D'autres venaient secouer ces enragés voteurs et criaient : *On bat la générale ! A l'Hôtel de Ville ! A l'Hôtel de Ville !* Fabriquer un gouvernement dans l'enceinte législative leur semblait contraire à toutes les règles de l'art. Ce n'était pas moins contraire aux traditions du lieu ! Une cohue répétant : *A l'Hôtel de Ville ! A l'Hôtel de Ville !* entraînait Louis Blanc. Vu de près et dans l'émotion, Louis Blanc perd de sa gentillesse. Un mélange de vieillesse et d'enfance est le trait dominant de ce visage de nain.

Je songeais à partir moi-même et à laisser ces messieurs fabriquer leurs gouvernements, pour aller voir ce qui se passait dans la rue. Tout à coup des baïon-

nettes apparurent. C'était la garde mobile. On ne savait pas bien pour qui elle était là. La fabrication des gouvernements provisoires n'en fut pas moins suspendue, et les grands électeurs, afin de tâter ces jeunes baïonnettes, se mirent à crier : *Vive la mobile !* mais la mobile n'avait pas une physionomie rassurante. Les officiers, l'épée à la main, lançaient au milieu du bruit des injonctions brèves ; les soldats, silencieux, tenaient le pouce sur le chien du fusil. Les grands électeurs commencèrent de lâcher pied ; le cabétin replia sa pancarte ; je vis de loin le vieux reître en polonaise déjà dépouillée de ses décorations. Je courus dans la salle de séances. La mobile y pénétra presque aussitôt, battant la charge. Le bureau insurgé ne fut pas moins lestement déblayé que tout à l'heure le bureau légitime. On poussa les émeutiers vers les issues. Ceux qui ne se hâtèrent point reçurent de l'éperon. Pourtant, il restait encore quelque doute. Il n'y en eut plus lorsque l'on vit s'avancer la vraie garde nationale. Pour le coup, les émeutiers prirent leur volée ; mais les bottes de la garde nationale avaient des ailes. J'ai été étonné de la quantité de coups de pied qu'un seul citoyen peut recevoir au derrière en une minute. Je contemplais ce spectacle du haut de notre tribune, où j'avais pu me réfugier à temps. Un grand bruit m'attira dans le corridor. Un journaliste interpellait le général en chef de la garde nationale, et, lui montrant le poing, lui disait : « Vous avez trahi l'Assemblée, la patrie, tout ce qu'un homme peut trahir. C'est vous qui avez ouvert les portes à l'émeute ! » Le malheureux général, tout défait, disait : « Citoyen, je jure que

vous vous méprenez ! — Va, reprit l'autre, tais-toi ; sache au moins porter le crime, puisque tu l'as commis ! » On vint entourer le pauvre homme en lui reprochant sa conduite ; il fut bousculé dans la salle, où les gardes nationaux le désarmèrent.

Falloux s'est conduit avec beaucoup de sang-froid au milieu de cette bagarre, où le sang-froid manquait de tous côtés. Une centaine de représentants, réunis dans l'une des salles du palais, agitaient la question de savoir en quelle ville l'Assemblée devait se réfugier. — « La ville où il faut se réfugier, leur dit-il, c'est Paris ; et le lieu est celui où nous sommes. » Il leur fit voir par les fenêtres la garde nationale rangée autour du palais, sans ordres et ne sachant pas ce qu'elle devait faire, mais criant : *Vive l'Assemblée !* Il alla vers ces bataillons, les harangua, et les décida sans peine à disperser le reste des émeutiers.

Les représentants suivirent de près la garde nationale, et enfin le président et le bureau reprirent possession de la salle des séances, au bruit du tambour battant aux champs. Mille *vivat* éclatèrent. J'y joignis de bon cœur les miens, et je fus allégé d'un grand poids. Je sais bien que le navire n'est pas solide, mais enfin la voie d'eau est bouchée provisoirement. Il n'en faut pas beaucoup plus pour se réjouir, quand on a pris l'habitude de vivre au jour le jour. Lamartine parut à la tribune et jeta quelques phrases, sans cesse coupées par les acclamations de la foule. Qu'a-t-il dit ? il ne m'en reste rien dans la mémoire. Garnier-Pagès aussi a fait ronfler sa vieille toupie patriotique. Il assure que nous voulons la république (silence), mais une république *honnête* (tonnerre de

bravos). Il paraît qu'*honnête* est correctif de *républi-que.* Et qu'a-t-on fait enfin ? demandes-tu. Je viens de te le dire, on a fait des discours. Et que fera-t-on demain ? On fera des discours.

Louis Blanc, qui avait été porté en triomphe quelques heures auparavant, a reparu à cette séance du soir, les habits en lambeaux et tout meurtri du revers de la fortune. Il aurait été écharpé sans l'intervention de Larochejaquelein, qui lui a, dit-on, sauvé la vie, mais qui n'a pu le sauver d'une certaine quantité de horions. Quels trésors de rage doivent s'amasser dans ce petit cœur !

Barbès est arrêté. Il faisait un gouvernement provisoire à l'Hôtel de Ville. Le voilà en prison après trois mois de liberté, jusqu'à ce qu'une nouvelle révolution le délivre. Peut-être qu'il n'attendra pas longtemps. Mais cette nouvelle révolution le renfermera bien vite, on lui coupera la tête. Barbès a le sentiment le plus exagéré de son importance, aucun talent et encore moins de bon sens. Il faut qu'il fasse des révolutions, ou qu'il joue dans les assemblées un rôle analogue à celui du marquis de Boissy à la Chambre des pairs. Il en prenait tout le chemin. Point de séance où il ne fît plusieurs motions saugrenues, en style négligé. Il proposait sans cesse de décréter que Louis Blanc a bien mérité de la patrie.

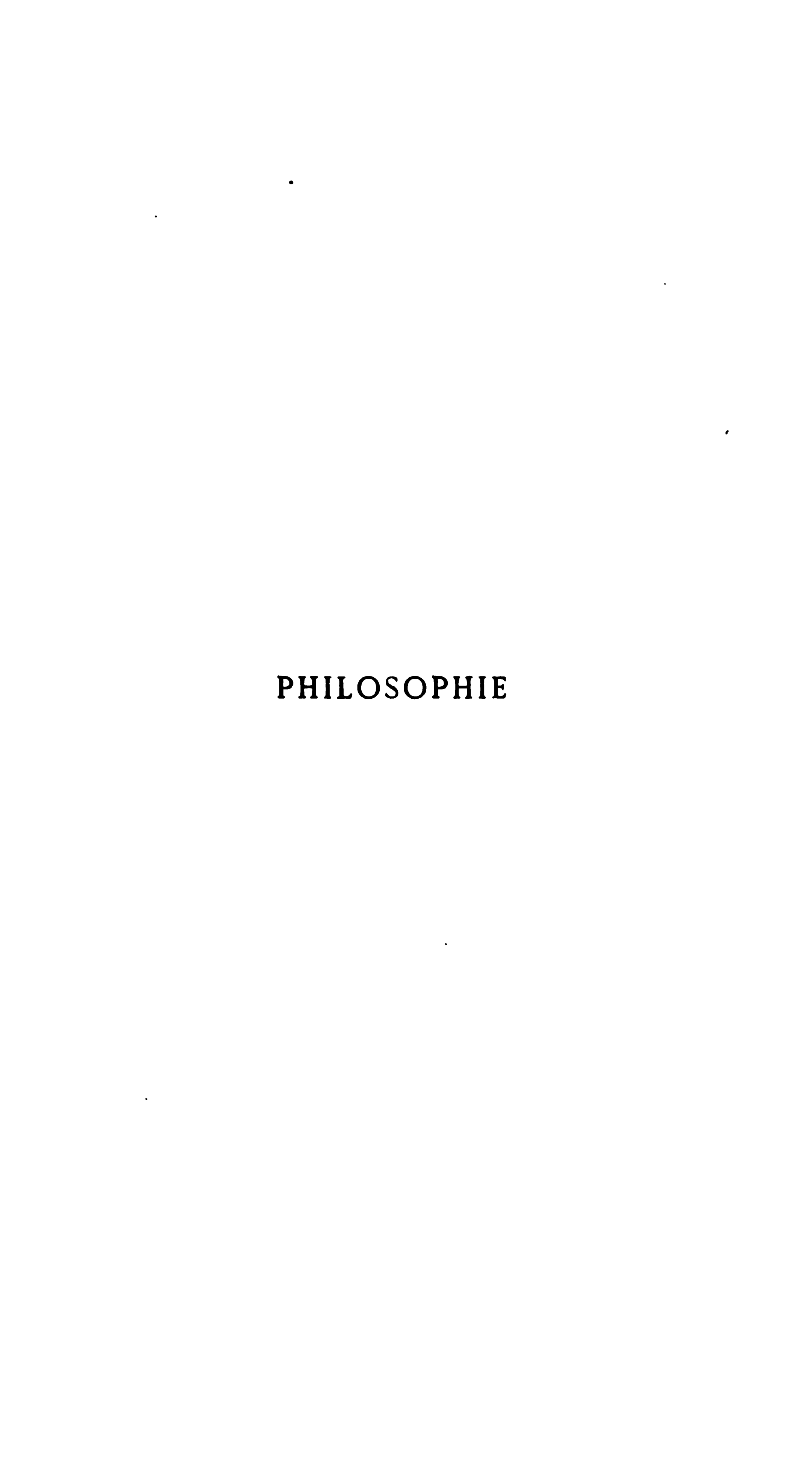
Blanqui est un autre compère, et singulièrement plus redoutable. Le génie de 93 semble s'être incarné en lui. C'est l'homme qui ressemble le plus à Robespierre, dont il a, dit-on, car je ne le connais pas, l'hésitation dans le danger. Il en a aussi la rhétorique. Son discours, prononcé au milieu du brouhaha de

l'invasion, est remarquable surtout par l'emploi des périphrases. Parlant de Rouen, il a dit : *Cette ville qu'une voie ferrée relie à la capitale.* Polir son style dans un pareil moment, c'est le fait d'une âme tranquille ! Raspail me semble aussi un frère entre les mains duquel il est à souhaiter que nous ne tombions point. Il a l'air d'un mauvais vieux maître d'école faisant fonction de sacristain qui, dans ses rêves sombres, s'est pris d'une haine immortelle contre son curé, et qui en veut à Dieu d'avoir créé l'homme.

Ledru-Rollin s'est effacé platement. Ce gros homme est voué à quelque fin ridicule. On le prend pour un taureau, ce n'est qu'un bœuf.

Je suis sorti de la séance du soir avec Roux-Lavergne et Corcelles. Les acclamations et les frémissements de la garde nationale sont indescriptibles. Le peuple aussi se montrait fort tendre. Etait-ce le même peuple que dans le jour ? En était-ce un autre ? Qui le sait ? Malgré ce triomphe, Corcelles était fort triste. Il dit que rien n'est sauvé et qu'on ne peut avoir aucune confiance en Lamartine. Roux est plus rassuré ; mais c'est, je crois, Corcelles qui voit juste.

P. S. — Au commencement de la scène, un jeune homme est venu près de Montalembert et lui a dit : « Je suis du club Blanqui. J'ai fait ce que j'ai pu pour vous prévenir et je reste auprès de vous pour vous protéger. » Il ajouta, désignant les émeutiers : « Il y a du bon grain dans cette ivraie. » En prononçant ces mots, il sortit de sa poche un chapelet, qu'il montra comme lettre de créance.



PHILOSOPHIE



QUELQUES IDÉES D'UN ROTURIER

SUR LA NOBLESSE

Restez dans vos terres, gentilshommes ; dépensez là vos revenus, dont vous venez dans les villes engraisser vos pires ennemis. Restez dans vos terres, élevez-y vos enfants, la charrue et le fusil sous la main, parmi ceux qu'ils devront un jour protéger et qui sauront les défendre. Quel besoin avez-vous que vos fils soient docteurs en droit et sachent pérorer aux tribunes ? Employez à leur donner une éducation robuste et chrétienne et à leur faire des amis les sommes énormes que vous coûtent leurs inutiles diplômes ; vendez les diamants de vos femmes pour fonder des écoles de Frères, pour restaurer les églises, pour établir dans les campagnes des œuvres religieuses ; laissez les avocats, les gens de négoce et les gens de littérature faire des discours, faire des lois, faire des gouvernements ; contentez-vous d'être les premiers des paysans et de faire des hommes. Vous avez été mal inspirés quand vous avez accepté ces combats de la plume et de la langue où vous n'avez pas fourni un

athlète ; car ceux des vôtres qui s'y sont distingués, séduits et bientôt perdus par d'injurieuses louanges, sont devenus des forces contre vos principes, contre vous, contre la société, vous ont séduits vous-mêmes. Combien un Lescure vous vaudrait mieux qu'un Chateaubriand !

Vous avez trois vocations : la charrue d'abord, l'épée ensuite, en troisième lieu la magistrature. Au-dessus de cela il n'y a pour vous que le sacerdoce ; au-dessous il n'y a rien ; au-dessous vous n'êtes plus vous-mêmes. Vous n'êtes partout ailleurs que des apostats reçus par grâce, toujours suspectés, toujours jalousés, et, conséquence naturelle de vos qualités, toujours inférieurs. Vous n'avez pas le génie bourgeois, vous n'êtes pas souples, caressant et despotes. Votre astre en naissant ne vous a pas faits employés.

Si vous aviez été prêtres, agriculteurs, militaires et magistrats, au lieu de vous faire journalistes, députés, industriels, ou de ne rien faire du tout ; si vous aviez consacré à vous pousser dans ces carrières les dix-huit ans de règne de Louis-Philippe, au lieu de les perdre en intrigues de parti et en plaisirs ruineux, vous seriez devenus, par la force des choses, Louis-Philippe n'étant plus là, les maîtres de la France, et vous auriez fait ce que vous auriez voulu ; car vous n'auriez rien voulu que de grand et d'utile, et que toutes les bonnes influences de la société n'eussent voulu avec vous et comme vous.

Retrempez-vous dans la vigueur de votre origine chrétienne et rurale ; elle vous fera reconquérir bien vite l'autorité militaire et judiciaire. Abandonnez les villes, où vous n'êtes et ne serez rien que des consom-

mateurs ; retournez dans les campagnes, où vous serez tout. Cessez d'enrichir les bourgeois, assistez les paysans. Redevenez les *seigneurs*, c'est-à-dire les anciens du pays, les gardiens de la tradition civile et politique. Sur ce terrain ne craignez point la concurrence du négociant enrichi, qui vous hait, vous tracasse et vous diffame. Laissez-le devenir fonctionnaire : en même temps que la puissance il aura les vices, ses vices propres et ceux de la fonction ; il sera hautain, orgueilleux et ladre ; il se ruinera dans le luxe, les spéculations et les plaisirs ; tandis que vous ferez l'aumône, il fera l'usure ; lorsque vous donnerez la main au paysan, il le regardera dédaigneusement et l'éclaboussera du haut de sa grandeur. Le peuple alors connaîtra ses vrais amis, et la lie des villes pourra fermenter, faire des révolutions, lancer sur vous des décrets immondes. Toute cette insolence expirera sans force à la lisière des champs. Le flot boueux n'atteindra pas le seuil de vos châteaux, défendus par un rempart de chaumières.

Que s'il est trop tard, ou si je vous demande trop, si le mal est fait et s'il est irréparable ; si vous-mêmes ne pouvez plus vous relever ; si vous n'avez plus dans vos âmes le conseil des grands sacrifices et des résolutions généreuses ; s'il vous faut la ville et ses plaisirs, toutes les ivresses du bruit, toutes jouissances de la fortune ; si vous voulez être écrivains, orateurs, employés, sujets et courtisans de la popularité, savez-vous ce que cela signifie ? C'est que la plus grande de vos ruines est consommée irrévocablement. Vous avez perdu l'esprit de votre ordre, c'est-à-dire l'esprit politique, et plus rien ne vous distingue de la

Révolution qui vous combat, sauf peut-être une dernière étincelle d'esprit chevaleresque. Cette étincelle pourra suffire à faire de vous les premiers et les plus courageux défenseurs de la propriété, les derniers martyrs de la société expirante : c'est l'honneur et la consolation que je souhaite à vos noms antiques, moins obscurcis encore que vos antiques vertus. Mais selon toute apparence, cet honneur sera stérile. Vous périrez noblement, vous ne sauverez rien, ni la société, ni vous-mêmes. Nous entrerons dans une période séculaire de barbarie, où, d'éléments que Dieu seul connaît, sous le pilon des révolutions et dans les ténèbres, se recomposera la force sociale que vous avez laissée périr.



VEUILLOT DEVENU CHRÉTIEN

SUR SA CONVERSION

Ayez pitié de moi ! C'était le cri de ma faiblesse ; car, au milieu de cette foi naissante, j'étais si combattu que je ne pouvais former un désir; ou plutôt, tant de désirs contraires se succédaient en moi, et si vite, que je ne pouvais savoir ce que je désirais véritablement, et que je souhaitais toujours ce que je n'éprouvais pas. Pressé par ma raison, pressé par ma conscience, et (je crois que je puis le dire aussi) pressé de Dieu, me sentais-je tout près de faire enfin ma profession de foi chrétienne, d'aller enfin me jeter aux pieds d'un prêtre, et de mettre, entre mon passé et mon avenir, la barrière d'un engagement sacré?... tout aussitôt le regret de ce qu'il fallait quitter serrait mon cœur dans une étreinte de fer. Je me donnais les lâches raisons que l'on se donne toujours : que j'étais bien jeune ; que je n'avais pas commis tant de fautes ; que sans doute Dieu m'avait pardonné, puisqu'il me laissait vivre; qu'il pardonnerait encore; que des erreurs innocentes ou des emportements de jeunesse

n'étaient pas dignes de son courroux; que s'il était bon, je n'avais rien à craindre; que s'il était injuste et sévère (pardonnez-moi ces blasphèmes, Seigneur!) mes prières ne me sauveraient pas, et que j'avais bien le droit de me révolter...

Et ces lâchetés ramenaient tous les doutes. Qui m'assurait de la divinité de l'Eglise? qui me persuadait que Dieu, par un décret renfermé dans sa pensée souveraine, n'avait pas abandonné le monde aux œuvres du monde? ne s'était pas décidé à laisser vivre l'homme comme il l'entendrait, maître de suivre l'un ou l'autre des penchants divers qui le combattent toujours, ayant pour seule récompense et pour seule punition ou la paix ou le trouble de son âme? Evitant d'envisager plus à fond ces sophismes, je me hâtais de secouer toute pensée, tout projet de conversion. Je laissais mes yeux, je laissais errer mon cœur, avec une ivresse emportée, dans le monde de tous mes anciens délires, comme dans un domaine enchanté dont j'avais failli échanger les jouissances contre la tristesse et l'ennui d'une prison. Il n'était coupe amère et breuvage empoisonne dont mes lèvres s'étaient détournées jadis avec dégoût, qui ne me parût délicieuse, et où je ne voulusse boire à satiété. J'entassais les projets, je rêvais toutes les indépendances, je me promettais de faire en sorte que je n'aurais à répondre ni de mes actions, ni de mes pensées; il me semblait trop cruel même de ne pouvoir être fou. Réfugié au sein de mes mauvais souvenirs, et plus coupable dans mes vœux que je ne l'avais été dans mes œuvres mêmes, je me reprochais d'avoir été fatigué, de n'avoir pas saisi toutes

les occasions de mal faire : C'est pour cela, me disais-je, que l'ennui m'a désolé. Et l'homme, le pauvre être misérable qui tout à l'heure s'enthousiasmait au spectacle de la vie des saints..., maintenant, évoquant d'autres images, se forgeait une espérance d'imiter ces héros de l'enfer qu'il avait vus, libres et gais sous le faix des scandales, montrer effrontément partout un visage où la conscience anéantie ne faisait plus monter aucune rougeur. « Je ferai comme eux : je triompherai de moi et je triompherai d'eux encore ; je les effacerai. » Et mille visions folles, stupides, m'emportaient loin de Rome, loin de mes amis, loin de Dieu surtout, au milieu de Paris, parmi les âmes infortunées que j'y avais aperçues ; rêvant les succès misérables qui s'y font, et les applaudissements des théâtres, et les éloges des journaux, et la confraternité des orgies, des trahisons, des luttes, tant que pourrait aller mon esprit, tant que pourrait aller mon corps, jusqu'à ce que je fusse épuisé, assouvi, repu... Et alors, disait une voix qui me faisait rougir, que j'aurais voulu ne pas entendre, mais qui partait des profondeurs de mon âme, alors tu te convertiras ! Je cachais dans mes mains mon visage, où il me semblait que ces odieuses pensées imprimaient un sceau de bassesse ; je versais des larmes de dépit, je m'écriais presque avec colère : « Si vous êtes Dieu, ayez pitié de moi. » Ces emportements me persécutaient au pied des autels comme ailleurs. Parfois je m'en faisais un argument contre Dieu, qui ne savait pas leur défendre l'entrée de ses temples ; parfois ils me rappelaient cette sage parole : Dieu habite les cœurs purs.

Mes regards se portaient sur ces chers amis, en

prière à mes côtés; et quelle douce paix je devinais dans leur prière! Je les comparais à ceux que je me proposais tout à l'heure d'imiter. Ne ferais-je pas mieux, me disais-je, de prendre pour modèles ceux-ci? L'effort serait sans doute plus honnête; serait-il moins glorieux? le prix en est-il moins assuré? Je cherche la paix, ils la possèdent; je souhaite des triomphes misérables: ils triomphent, eux, du sentiment qui me les fait souhaiter. Je les aime, je les estime, et tout le résultat de mes entreprises serait d'arriver à des succès dont ils me plaindraient, dans la fermeté de leur esprit et dans la délicatesse de leur cœur. S'il m'est facile de faire plus mal que d'autres, ne m'est-il pas au moins possible de faire aussi bien que ceux-ci? J'aurais la force d'étouffer ma conscience, et je n'aurais pas celle de maîtriser mes passions! Qu'est-ce que l'indépendance que je me promets, et, après tout, qui peut se vanter d'en jouir? Le plus effréné dépend de mille choses: que le remords se soit tu dans son âme, il dépend toujours de ses impuissances, de ses craintes; de l'opinion, s'il la respecte; du mépris public, s'il ne la respecte plus. Il dépend de la loi, aux barrières de laquelle arrivent bientôt ses désirs; et s'il brave enfin les lois, alors il dépend des geôliers; et tous les jours, à toute heure, il dépend de la mort. L'homme a beau s'abandonner à ses désirs, il n'en épuise pas le nombre; et d'un seul désir assouvi, naissent des immensités d'autres désirs qu'il n'assouvira jamais. Vainement il en appelle à sa raison: qu'importe la mesure à qui veut l'infini? La raison lui fait toucher les murailles de l'impossible, et il va se désespérer avec elle au pied

de ces limites inexorables, au-delà desquelles il place follement l'asile de ses félicités. Tout au contraire, le chrétien bornant ses souhaits et ses efforts au seul accomplissement d'une loi qu'il croit divine, n'a que des volontés dont il peut toujours atteindre le but; il ne dépend véritablement que de cette loi qu'il adore, et sa dépendance est aussi sa joie; il s'affranchit du joug que font peser sur nous les désirs, qu'elle lui ordonne de mépriser; et, lorsque nous succombons enfin, pleins de regrets, d'épouvante et de colère, à la conviction de notre impuissance et de notre folie, lui, franchissant l'abîme de la mort comme un étroit fossé, se repose d'avance, par la foi, dans cet infini que nous désespérons de saisir. Ainsi, plus libre, plus sage et plus heureux, il acquiert tout, en renonçant à l'impossible; tandis que tout le prix de nos efforts est de savoir que nous poursuivons en vain ce qu'il possède déjà.

*
* *

L'opiniâtre lâcheté de mes irrésolutions, l'inertie, indigne de tout être doué d'un peu de cœur et de bon sens, dans laquelle je me plongeais pour échapper aux infatigables persécutions de la grâce, me devenaient chaque jour et à chaque instant plus insupportables. Je n'y trouvais nul repos, nul allègement même passager. Il ne suffit point de se boucher les yeux et les oreilles, lorsqu'on a une fois vu et entendu ce qui plaît ou ce qui épouvante : l'image reste en nous, plus séduisante ou plus terrible ; les échos de l'intelligence donnent un accent plus pressant ou plus sombre aux

paroles qui les ont frappés, et, pour un grain de vérité qui pénètre en nous à l'aventure, bientôt germe un épi.

Mais, sans parvenir à rassurer mon âme, qui gémissait, et qui voulait être sauvée sans espérer que j'y dusse parvenir jamais, je voulais au moins relever, devant mes amis, l'honneur si compromis de mon amour-propre. Je cherchais continuellement des prétextes, des sophismes, qui pussent leur faire croire à des doutes que je n'avais déjà plus au moment où je les formulais ; et, toujours battu sur ces doutes, je m'appliquais toujours à en imaginer de nouveaux. Que disais-je ? Je ne saurais ici le rapporter, et ce n'est pas par un reste de cet amour-propre coupable : c'est qu'en vérité, je ne m'en souviens plus. Mais vous, qui luttez encore contre Dieu, tenez pour assuré que je disais tout ce que vous dites sans y mettre vous-mêmes, probablement, plus de sincérité que je n'y en mettais ; car le bon sens, la saine intelligence, le savoir, je ne dis pas le mien qui est nul, mais le savoir le plus étendu, fournissent peu d'objections. L'orgueil, le délire des sens, le bestial attachement qui nous assujettit aux lois de la matière, voilà ce qui lutte, en se cachant sous le manteau de la raison.

Quel homme, en effet, osera dire franchement : « Je ne suis rien, je ne puis rien créer, et tout ce que je vois me prouve un Créateur. Ce Créateur a fait toutes choses, et les a faites de rien ; car si l'intelligence même de l'homme est dépourvue des facultés créatrices, et ne peut faire naître spontanément par l'effort de sa volonté ni un brin d'herbe, ni un vermisseau, comment comprendre que la matière inintel-

ligente se soit d'abord créée elle-même, puis, qu'elle ait formé l'ordre du monde, et enfin qu'elle ait enfanté en dehors d'elle cette vie de la pensée qu'elle n'a pas ! Il y a donc un Créateur préexistant à toutes choses ; que je devrais croire préexistant à lui-même, si je pouvais nier son éternité. Il est maître de la vie, il est maître de la mort; il n'a point commencé, il ne doit point finir; cela est évident, et de cette évidence il m'est aisé de conclure et sa toute-puissance et sa perfection. Comme tout ce qui est sur la terre, je suis sa créature : s'il m'a fait, il me connaît ; il sait ce qui se passe dans mon cœur, il voit l'action de cette intelligence qu'il m'a donnée ; par le don de cette intelligence, refusée aux autres créatures, il m'impose envers lui des devoirs qu'elles n'ont pas. J'ai certainement autre chose à faire qu'à végéter comme la plante, et qu'à vivre comme l'animal : tout m'en avertit, tout me le prouve, et j'en suis d'accord. Qu'ai-je donc à faire ? je l'ignore ; mais on me dit que le Créateur a institué des hommes pour m'en instruire, et ma raison comprend sans peine qu'il en doit être ainsi : la société spirituelle doit avoir sa législation et ses juges, comme la société corporelle a les siens, sans lesquels elle ne pourrait subsister. J'irai donc à ces hommes, et je leur demanderai de me faire connaître la législation qui régit les âmes... Non ! je n'irai pas ! ils me commanderaient des sacrifices auxquels je ne veux pas consentir; ils exigeraient que j'acceptasse des croyances qui ne me sont pas parfaitement claires ; ils proposent des mystères, je prétends qu'il n'y ait pas de mystères pour moi. Si je veux bien croire que Dieu a fait le monde, je ne veux pas croire qu'il ait

fait quelque chose de plus; s'il a donné à l'univers des lois toujours obéies, je ne veux pas admettre qu'il m'ait donné des lois. La législation que je cherche est en moi-même, et si elle paraît insuffisante et obscure, je m'arrange de cette insuffisance et de cette obscurité. Je nierai le Créateur que tout me révèle, plutôt que d'avouer son pouvoir; ou j'avouerai son pouvoir et je ne m'y soumettrai pas. Je préfère le despotisme du monde à l'autorité de Dieu; j'aime mieux les joies que je puis me procurer n'importe comment, — elles me sont plus chères, toutes souillées de la boue où je vais les chercher, — que ces joies douteuses de l'espérance, qu'il faut acheter par tant de privations. »

Voilà ce que l'on pense. On ne le dit pas; car on est plus maître de le penser que de n'en point rougir; et pour ne pas le dire, on se rejette ou dans la torpeur de la brute, ou dans la mauvaise foi des subtilités. On ne comprend ni la vie ni la mort, on ne se comprend pas soi-même, et l'on voudrait pénétrer clairement tous les secrets du ciel et de Dieu! Dieu sait tout, permet tout; pourquoi donc a-t-il permis le péché? Pourquoi nous a-t-il donné des instincts contre lesquels nous devons lutter? Pourquoi cette curiosité destinée à s'irriter contre tant de mystères? Qu'est-ce que la Trinité?... Mille questions semblables! Et aucune réponse ne nous agrée, parce qu'au bout de toutes les solutions se présentent les devoirs que nous voulons éluder à tout prix.



DE LA PRESSE RELIGIEUSE LAÏQUE

M. l'abbé Gaduel, vicaire général d'Orléans, publie dans l'*Ami de la Religion* une série d'articles destinés à constater le tort que font à la foi catholique les écrits et la réputation de M. Donoso Cortès. Ce publiciste, suivant M. Gaduel, se mêle de ce qui ne le regarde pas. Il aborde des matières trop relevées pour ses connaissances, et auxquelles il n'entend rien. Sa renommée est un des méfaits de l'*Univers*, car en quel crime contre l'Eglise l'*Univers* n'a-t-il pas un peu la main ? Comme tout ce qui se rattache à cette école de l'*Univers*, M. Donoso Cortès, malgré ses intentions qu'on excuse, ne peut faire que du mal. On doit l'avertir, surtout avertir le public. Il est urgent de réprimer enfin ces laïques téméraires qui font de petits livres et des articles de journaux sur des questions auxquelles certains théologiens ont l'habitude de consacrer des in-quarto latins ou peu français. Tel est l'objet du travail de Monsieur l'abbé Gaduel. On y verra que *l'Essai sur le catholicisme, le libéralisme et le socialisme* fourmille d'indiscrétions et « d'erreurs théolo-

giques et philosophiques ». Déjà le savant critique a prouvé, au moyen du théologien Witasse, que M. Donoso Cortès est trithéiste, et au moyen du théologien Billuart, qu'il côtoie le luthéranisme, le calvinisme, le baïanisme et le jansénisme. On s'effraie : ce n'est rien encore! M. Donoso Cortès serait aussi un peu fataliste et un peu lamennaisien. Si l'on y ajoute l'ultramontanisme, dont le savant critique ne dit mot, mais que probablement il n'oublie pas, cela fera bien des erreurs que notre ami devra désavouer.

Il les désavouera sans doute, pour peu qu'il les ait commises. Il les désavouera plus vite que certains théologiens de profession, qui avaient pourtant lu Witasse et même étudié Baillay, n'ont récemment désavoué leurs livres condamnés de plus haut. M. l'abbé Gaduel reconnaîtra ce petit mérite à ces indiscrets laïques. S'ils se trompent, ce qui est arrivé à tant d'autres, voire à des vicaires généraux, du moins ils ne sont point têtus. Ils ne s'enfoncent pas dans ces retraites inextricables, où le *distinguo* gallican trouve toujours un auteur contre l'autorité, un usage contre la loi, un « droit coutumier » contre le droit positif et général. Ils ne marchandent pas leur obéissance. Comme ils ont erré sans préjugé ni perversité d'école, ils rentrent avec empressement dans la bonne voie qu'ils n'avaient pas voulu quitter. Voilà de quoi M. Gaduel aura le plaisir de se convaincre, si son travail se trouve aussi solide qu'il en paraît content. Mais il permettra qu'on l'examine! On a vu des théologiens s'enflammer violemment contre des doctrines très innocentes. Les petites passions, les petits intérêts, les petits esprits sont sujets à ce malheur. Laynez,

l'une des lumières du concile de Trente, fut accusé de pélagianisme par des docteurs qui prétendaient savoir leur métier. De quelle parole un homme suffisamment adroit ne fera-t-il pas sortir un grain d'hérésie? Puisque M. l'abbé Gaduel a cité Witasse (lui-même hérétique), nous lui conseillons de relire les passages où ce janséniste appelant, mais hors de là savant et raisonnable, s'élève contre les docteurs rogues qui taxent d'hérésie des hommes illustres et d'une foi pure, parce qu'il leur est échappé des expressions douteuses sur des matières difficiles, dont la terminologie propre est inconnue de quiconque n'a pas rigoureusement besoin de l'étudier.

Mais examinons d'abord avec M. Gaduel un point qui nous regarde personnellement. A travers le livre de M. Donoso Cortès, le rigoureux théologien a su nous atteindre, et peut-être n'est-ce pas le moindre but de sa critique. Voici son raisonnement. Le livre de M. Donoso Cortès fait partie d'une collection d'ouvrages publiés sous la direction de M. Veuillot: donc M. Veuillot n'est pas moins trithéiste, baïaniste, fataliste, etc., que M. Donoso Cortès; et comme M. Veuillot est rédacteur en chef de l'*Univers*, il s'ensuit que l'*Univers* n'est pas moins luthérien, calviniste, lamennaisien que M. Veuillot. L'*Univers* une fois mis en cause par ce tour de logique, M. l'abbé Gaduel ne nous lâche plus. A toutes les hérésies qu'il trouve dans M. Donoso Cortès, et dont nous répondons, il en ajoute une quantité d'autres qui nous sont propres. Nous ne les mentionnerons pas, il y en a trop. La dernière, la fleur du bouquet est le pseudo-traditionalisme. Terrible chose que d'apprendre, un

matin au sortir de la messe, qu'on est pseudo-traditionaliste ! Le lecteur se peindra notre émotion. Néanmoins, un malheur plus grand nous menaçait. Pendant que M. l'abbé Gaduel était en verve, qui l'empêchait de prouver que nous sommes athées ? Puisque la théologie d'Orléans nous fait grâce de l'athéisme, nous lui sommes très humbles et très obligés serviteurs. Va pour pseudo-traditionaliste et le reste !

Nous ne cherchons point à nous défendre sur le chef de l'hérésie, la bataille ne finirait point, mais il y a autre chose. Cette escrime est plus sérieuse qu'il ne semble. Elle poursuit un résultat pratique. Les articles de M. l'abbé Gaduel, théologie à part, se rattachent à un dessein vaste et magnifique, mené avec beaucoup d'ardeur par un athlète encore peu connu, M. l'abbé Cognat, principal rédacteur de l'*Ami de la Religion*.

Il s'agit de délivrer l'Eglise de l'oppression que font peser sur elle les écrivains laïques ; non pas ceux qui l'attaquent, mais ceux qui la défendent, et parmi lesquels on distingue très spécialement les rédacteurs de l'*Univers* et leurs amis.

Ces derniers sont de beaucoup les plus fatigants, parce que, remarque M. l'abbé Gaduel, ils excellent à créer des courants d'opinion ; tort que l'on ne peut justement reprocher aux autres. Aussi ferait-on grâce à ces autres, si seulement l'on pouvait abattre ceux-ci. L'*Ami de la Religion*, par exemple, quoique demi-laïque, devrait manifestement survivre à la ruine de ses confrères ; il n'est point créateur de courants. Les plumes laïques autrefois employées à l'*Univers*, mais qui ont su garder leur innocence sous la direction de

M. Veuillot, ou la reconquérir sous la houlette de M. l'abbé Cognat, seront-elles jetées au vent comme celle de M. Donoso Cortès ? Non ! Il y a de bons laïques. Tout ce qui n'est pas lu, tout ce qui ne fait point de bruit, tout cela sera conservé dans le trésor de l'exacte théologie et de la saine philosophie. Le reste est anathème, depuis le premier jusqu'au dernier, depuis Joseph de Maistre et Donoso Cortès jusqu'à M. Veuillot. Ceux que M. l'abbé Cognat néglige, d'autres abbés les reprennent et les exterminent. Il y a un de ces abbés qui, n'ayant point de journal et réduit à faire des livres, vient d'expédier à ses frais, dans une seule brochure, vingt-trois écrivains catholiques, parmi lesquels se trouve un certain Demaistre (sic), que l'on croit être l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg*.

Cette aversion pour les publications religieuses laïques n'est pas nouvelle ni exclusivement ecclésiastique. Nous la connaissons de longue date. Elle a eu souvent un visage politique, souvent encore une petite odeur commerciale mal déguisée. La plupart des abbés fondateurs, rédacteurs, propriétaires de journaux, l'ont toujours caressée extrêmement. Elle a aussi traversé les têtes voltairiennes et universitaires. Quel tort vous font les journaux religieux ! disaient aux évêques la *Presse*, le *Journal des Débats*, le *Siècle* et même le *National*, mus d'un tendre intérêt pour l'Eglise. Par journaux religieux, ils entendaient l'*Univers*, comme M. l'abbé Cognat ; ils excusaient aussi l'heureux *Ami de la religion*.

Ainsi les idées de M. l'abbé Cognat ne pouvaient nous étonner ; et comme elles ont été combattues en

leur temps (ce qu'il paraît ignorer) par une autorité assez supérieure à la sienne, ses plans pour les réaliser ne nous ont pas inquiétés beaucoup. Depuis quatre mois il nous attaque à tort et à travers, il cherche querelle à tous nos amis, il met sur les dents un bataillon de rédacteurs extraordinaires, et nous parlons de cette grande affaire pour la première fois.

Puisque nous y sommes disons tout. Tant d'animosité contre les laïques qui se consacrent à la défense de l'Eglise, nous paraît un sentiment si étrange chez un prêtre, que nous sommes tenté d'y voir ou un de ces travers d'esprit qui ne sont susceptibles d'aucun redressement, ou un de ces travers de cœur qu'il faut souffrir en silence. L'on peut assurément faire peu de cas de nos services ; il nous paraît impossible qu'on méconnaisse notre bonne volonté. Voilà vingt ans que l'*Univers* est sur la brèche. Durant cette longue carrière, ses rédacteurs ont dû faire des fautes ; néanmoins, quoique ni les occasions difficiles, ni les adversaires, ni les ennemis ne leur aient manqué, ils n'ont été repris à aucun tribunal spirituel pour une erreur contre la foi, à aucun tribunal temporel pour une offense contre les personnes. Ils n'ont rien cédé aux ennemis de l'Eglise, rien demandé à ses amis. Ils n'ont brigué ni les emplois, ni les candidatures, on ne peut pas les soupçonner de courir les canonicats. Ils servent une puissance qui ne peut rien pour eux, sauf de bénir leur tombe, et ils la servent fidèlement. Malgré les défauts qui se mêlent à tout cela, comment tout cela ne touchera-t-il point le cœur d'un prêtre ? Que ce passé, à mesure qu'il se remplit des humbles œuvres que nous pouvons faire, nous signale

chaque jour davantage à la haine et aux insultes de ceux qui haïssent et insultent par-dessus tout ce que nous défendons, c'est-à-dire l'autel et le prêtre, rien de plus simple ; mais comment expliquer que parmi tant d'hommes ardents à nous diffamer, les plus ardents soient des prêtres ? Travers d'esprit ou travers de cœur ?

Nous errons, disent-ils. Nous errons ! Les évêques ne le disent pas, le pape ne le dit pas. Quelques prélats nous ont blâmés, non pour des erreurs contre la foi, non pour des révoltes contre la discipline, mais pour des écarts de polémique et d'improvisation, pour des doctrines, autorisées d'ailleurs, qui ne sont condamnées nulle part, et dont les principales au moins ne le seront jamais, ce que beaucoup de nos adversaires n'oseraient pas affirmer des leurs. Nous errons, et comment errons-nous ? Parce que, dit M. l'abbé de la *Gazette de France*, nous combattons les principes de 1682 ; parce que, dit M. l'abbé de la *Presse religieuse*, nous combattons les principes de 1789 ; parce que, disent MM. les abbés de l'*Ami de la religion*, nous préférons les sentiments de M. l'abbé Gaume à ceux de M. Lenormant, la philosophie de M. Bonald à celles du P. Chastel, le génie de Donoso Cortès à celui de M. l'abbé qui ne sait pas écrire le nom de Joseph de Maistre. M. l'abbé Gaduel ajoute que nous sommes laïques, que nous n'avons pas assez lu Witasse, ni assez médité Billuart, et que nous créons des *courants d'opinions*. Avec un peu de franchise, tout se réduirait à un seul mot : Nous errons, parce que nous sommes ultramontains.

Mais soit, nous errons. Ceux de MM. les abbés qui

font des journaux, au même titre ni plus ni moins que nous, et ceux qui, ne pouvant faire des journaux font des livres, lesquels paraissent sans approbation, comme les nôtres, et quelquefois sans nom d'auteur et d'une façon clandestine; ces Messieurs ne pourraient-ils pas signaler nos erreurs sinon avec bienveillance, du moins sans colère et sans impolitesse? C'est bien assez qu'ils soient les plus âpres de nos adversaires, sans prendre encore à tâche, comme ils font presque tous, d'en être les plus mal élevés. Ils ont un style ordinaire dont l'indécence répugnerait aux plus mauvais journaux. Cent fois un sentiment de pudeur nous a fait supporter de leur part des attaques que nous n'aurions pu relever sans attirer l'attention du public sur les rusticités, les platitudes, les pensées basses et indignes auxquelles ils ne rougissent pas d'accrocher leur nom. Qu'on lise les turlupinades dont, en ce moment même, l'*Ami de la Religion* accompagne la réponse que M. Bonnetty a été obligé de faire à des imputations pleines de malice et d'inexactitude : les derniers routiers du journalisme n'ont pas de plus vilaines industries pour échapper à la responsabilité de leurs injustices et décourager la patience d'un homme de cœur. Ce sont les façons de ces abbés; voilà comme ils honorent la robe qu'ils portent, la mission qu'ils se donnent, l'éducation qu'ils ont reçue, et comme ils interprètent le *Vos estis sal terræ*. En vérité, la presse catholique aurait une belle réputation, si elle se trouvait uniquement dans leurs mains, ou si la discrétion qu'ils mettent encore dans leur audace leur permettait de se prendre à d'autres adversaires que nous! Mais ils ne s'y



aventurent pas. Ils craindraient de prononcer notre nom si nous étions un adversaire de l'Eglise, ou ils ne le prononceraient qu'avec des égards aussi misérables que leur impertinence.

Hâtons-nous de le dire, ces reproches qu'une imbécile persécution nous arrache, ne s'adressent point à M. l'abbé Gaduel. Il n'a pas l'impétuosité et cassante et mal apprise de ses alliés. Tout au contraire, il est grave et même solennel; il ne marche que remparé de vingt traités de théologie qui traînent sur ses marges, Witasse de ci, Billuart de là, et d'autres tout autour. Dans ce majestueux appareil, il cherche bien le mot pour rire, faisant son possible pour égayer par un peu de raillerie son aride matière; mais rien ne dépasse la limite : une gaieté de professeur, une épigramme de casuiste, et puis tout de suite Witasse, Billuart et les conciles, et jamais d'injure. C'est pourquoi nous lui répondons, heureux de pouvoir nous défendre sans avoir rien d'extrême à lui dire. Obligés d'expliquer à quel projet ses critiques se rattachent, nous croyons volontiers qu'il n'en voit point les misères, et qu'il a voulu servir la vérité, non l'esprit de parti.

Les théologiens vivent plus avec leurs livres qu'avec le monde, et raisonnent souvent sur l'idée qu'ils se font d'une chose plus que sur la chose elle-même. Dans ces occasions, il leur arrive d'écrire de beaux traités, bien conduits, très logiques, dont le seul défaut est d'aboutir à des conclusions absurdes. Pour n'en citer qu'un exemple, le P. Caffaro, bon théologien et religieux édifiant, n'avait jamais mis les pieds dans un théâtre, lorsqu'il s'avisa de donner une dis-

sertation munie d'autorités illustres, pour prouver que la comédie est un divertissement fort honnête et qui n'offense en rien les mœurs. Bossuet lui fit voir qu'il se trompait, quoiqu'il eût ou qu'il crût avoir avoir derrière lui saint Chrysostome, saint Antonin, saint Thomas, saint Charles et quelques canons.

Le P. Caffaro répondit qu'il *s'était fait une idée* de la comédie qui n'était pas celle que lui en donnait M. l'Evêque de Meaux, et il retira sagement sa dissertation. Nous n'avons pas l'honneur de connaître M. l'abbé Gaduel, mais nous sommes assurés qu'il ne perd pas son temps à lire les journaux, les brochures et toutes les petites productions de l'incrédulité moderne. Il ne sait pas que c'est là l'unique nourriture intellectuelle de tout un peuple. Ignorant le mal, il ignore aussi l'utilité du remède, et encore plus sa qualité nécessaire et la manière de l'appliquer. Quand M. l'abbé Cognat, tout hérissé, lui vient annoncer au milieu de ses gros livres, qu'il y a des gens, des laïques, des profanes qui se mêlent d'écrire sur la religion et qui prétendent combattre les erreurs du temps avant d'avoir consulté quinze au vingt auteurs : Bon Dieu, dit-il, où allons-nous ! Là-dessus il *se fait une idée* de la presse religieuse, et cette idée est un monstre, et le voilà parti. Ecrasons la presse religieuse! De même que l'excellent P. Caffaro, d'après son idée, ne voyait aucun inconvénient dans la comédie, M. l'abbé Gaduel, d'après son idée, ne voit aucun avantage dans la presse religieuse. Le P. Caffaro ne songeait pas que ses renseignements sur la comédie lui avaient été fournis par des auteurs de comédies; M. l'abbé Gaduel ne fait pas réflexion que ses princi-

paux renseignements sur le journalisme religieux laïque lui sont fournis par des journalistes abbés. Il va sur son idée ; il pousse, il sabre ; il croit chasser les vendeurs du temple : Vous êtes des imprudents, vous êtes des ignorants, vous êtes des révoltés, vous êtes des hérétiques, vous séduisez le clergé, vous perdez l'Eglise ! En somme, sur un ton plus adouci, et avec un désintéressement sans doute sincère, c'est toute l'éloquence des abbés qui cherchent des abonnements. Ainsi le P. Caffaro poussait les gens au théâtre et voulait que les Pères, les docteurs et les conciles fissent les affaires de Boursault et de Molière. Voilà les mésaventures des théologiens qui veulent parler de ce qui se passe dans la rue, sans sortir de leurs bibliothèques. Ils ouvrent des livres, il faudrait ouvrir la fenêtre.



LES MÉDECINS

La médecine tient une grande place dans les sociétés incrédules. Plus l'homme s'éloigne des vérités chrétiennes, plus il s'attache à la vie. Qu'il se croie réservé au néant, que la pensée d'une autre vie vienne quelquefois le tourmenter, vivre longtemps est son affaire principale; car sa nature a horreur du néant, et sa conscience a peur de l'éternité. Il craint la maladie, non seulement parce qu'elle est la privation des jouissances, seul bonheur auquel il sache aspirer, non seulement parce qu'elle est la douleur, dont il ignore le prix et contre laquelle son âme est sans force, mais parce qu'elle est l'annonce ou la menace de cette mort qui va ou le détruire tout entier comme un vil animal, ou peut-être le livrer impérissable et souillé aux arrêts de la divine justice. Tant qu'il se porte bien, volontiers sceptique et irrévérencieux envers l'art de guérir, au premier frisson la médecine devient son unique espérance. Il se remet entre ses mains, docile jusqu'à la lâcheté, crédule jusqu'à la stupidité. Le culte de la médecine ne con-

naît point d'athée parmi ceux qui nient tout le reste. Combien n'en voit-on pas de ces forts esprits, moqueurs superbes des pratiques et des abstinences religieuses, qui, une fois atteints d'un mal réel ou imaginaire, deviennent sobres, continents, fuient le monde et les affaires, font des retraites à la campagne et des pèlerinages aux bains, vont au loin consulter les empiriques et les somnambules, portent sur eux, en guise de scapulaire, quelque morceau de camphre ou quelque flacon d'odeur! Il n'y a rien que le médecin ne puisse obtenir d'eux. Ce corps qui leur inspire tant de soucis, il le soumettent à des pénitences de fakir. Ils paient et ils avalent sans murmurer les drogues les plus infâmes, ils gardent la prison, ils battent la campagne à marches forcées, ils se flagellent, ils s'exilent, ils vont se plonger dans des eaux glacées ou putrides. Que ne feraient-ils pas? Si les médecins leur disaient de passer tous les jours deux heures à genoux sur les dalles, devant un cierge allumé, certes, ils encombreraient nos églises et contraindraient l'Etat d'en bâtir de nouvelles!

L'influence du médecin ne s'exerce pas seulement sur l'imbécillité du malade. Les plus saintes affections de concert avec certaines nécessités aussi terribles que fréquentes au milieu d'un monde corrompu, lui livrent ce que la famille a de plus secret et de plus sacré. Il est le confesseur de ces maisons dont un prêtre n'a jamais franchi le seuil. C'est lui, et non le prêtre, qui, pour employer les odieuses expressions de M. Michelet, « gouverne la table et le lit », et qui les gouverne non du confessionnal, mais du foyer où il a sa place à toute heure de la nuit et du jour. C'est

à lui qu'on révèle des mystères périlleux pour qui les confie et pour qui les reçoit, parce que de telles révélations, quand elles ne sont pas l'effort salutaire du repentir et l'aveu du coupable à son juge, deviennent aisément l'entretien de deux complices. Paul-Louis Courrier, mari, comme on sait, d'une femme qui ne se confessait pas, a laissé contre la confession une page fort célébrée en ces derniers temps par les pamphlets universitaires. Quelles peintures ne pourrait-on pas faire de la confession exercée par les médecins, par ces hommes à qui les mœurs permettent tant de choses et qui ont tant de moyens de faire impunément ce que les lois ne permettent pas !

Au dernier siècle, les médecins furent les premiers à seconder les doctrines matérialistes, et ne contribuèrent pas médiocrement à les propager. Ils comprirent instinctivement que ces doctrines, déjà si commodes pour eux, si propres à les dégager de tout scrupule et qui simplifiaient si singulièrement la science en remplaçant l'observation par des formules et des systèmes, auraient encore le résultat d'accroître largement leur clientèle. Incrédules, que pouvaient-ils désirer de mieux pour leur orgueil et pour leurs intérêts qu'une société folle d'impiété? L'impiété cherche le plaisir, le plaisir fait des malades, et les malades que le plaisir a faits craignent la mort. Certains médecins de ce temps, types extrêmes de la dégradation civilisée, verraient-ils avec joie un autre Robert d'Arbrissel entraîner, par foules, dans d'immenses monastères les tristes habitants des maisons de prostitution et diminuer de la sorte les bénéfices que la débauche assure à leur industrie?

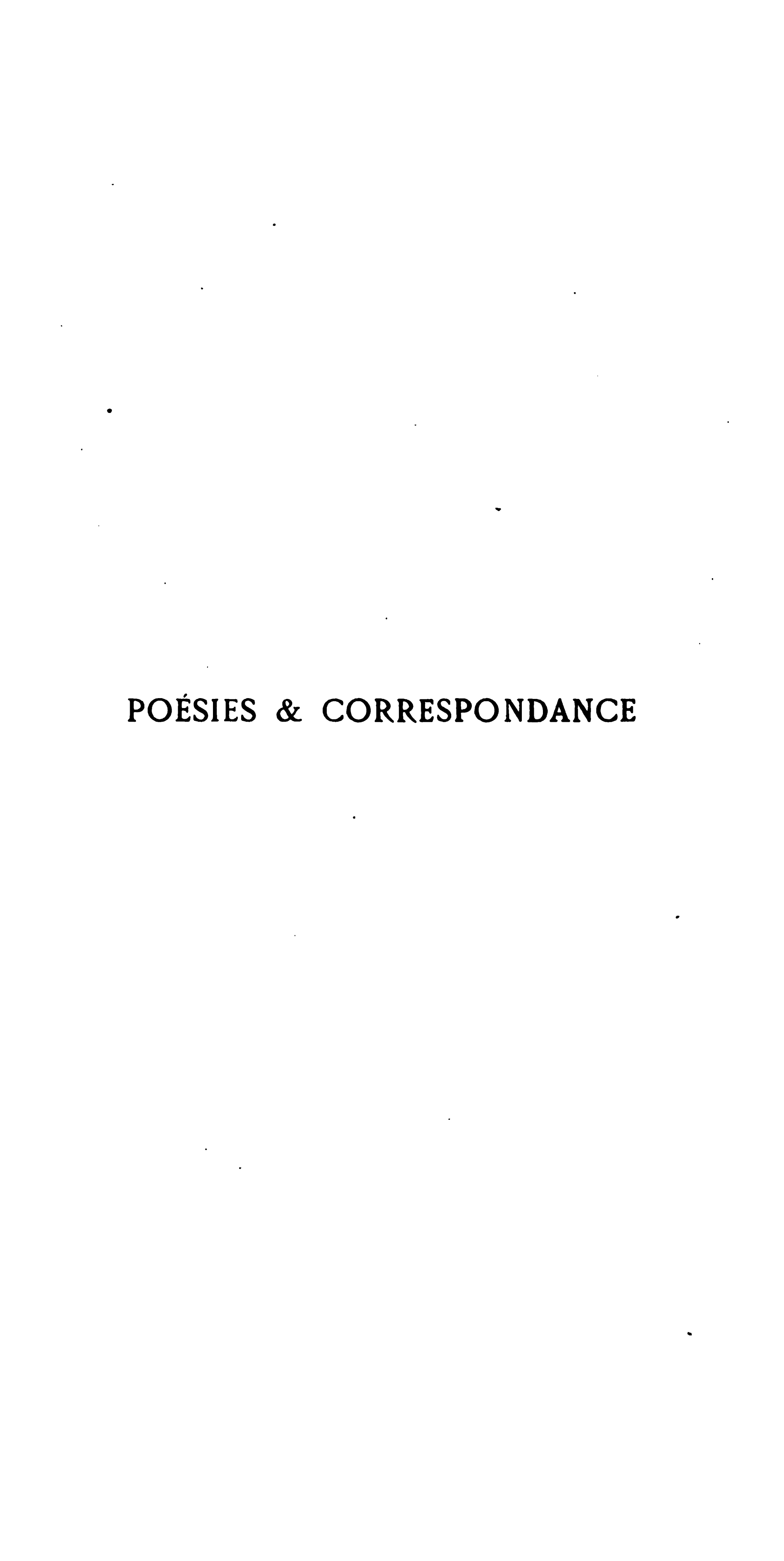
Cependant, si l'influence des médecins s'est accrue, il n'en a pas été de même de leur fortune et de leur considération. Pour être riches, ils sont trop nombreux; pour être considérés, ils sont tout à la fois serviables et trop ignorants. La société se venge ainsi des périls qu'ils lui font courir, et plus encore peut-être des bons offices qu'elle en obtient. L'estime ne s'acquiert pas par les mêmes voies que la célébrité. Le talent même et le succès ne suffisent pas à conquérir cette auréole de la bonne renommée, cette confiance du cœur réservée à la vertu. Quelle différence sous ce rapport entre les médecins et les prêtres! On peut honorer les individus pris à part; la corporation en masse est décriée. Cette opinion, plus douloureuse au petit nombre de ceux qu'elle épargne, qu'à la foule de ceux qui la justifient, ne s'est pas formée spontanément dans le public. Les médecins l'ont eux-mêmes provoquée, eux-mêmes établie, et la part des charlatans et des sots a été moindre en ceci que la part des illustres. Ce sont les maîtres de la science qui, par l'éclat de leurs polémiques, par le nombre, la déraison, la fortune et la chute de leurs systèmes, ont appris au monde la profonde misère de cette science devant laquelle le monde est prosterné. On a vu qu'elle flottait sans base au vent des imaginations, puisqu'il suffisait de ce qu'on appelle libéralement un homme de génie, c'est-à-dire d'une parole ardente au service d'une idée absolue, pour emporter comme dans un tourbillon toute une génération d'écoliers et de praticiens, jusqu'à ce qu'un autre tourbillon reprît à son tour cette poussière de docteurs et l'emportât en un sens opposé. Une telle mobilité dans une

science qui a pour objet le corps de l'homme, c'est-à-dire le sujet à la fois le plus immuable et le plus intelligent, indique trop que beaucoup de docteurs, mêmes illustres, ne savent rien. Et, en effet, leur matérialisme les condamne à méconnaître le sujet même sur lequel ils opèrent ; et combien d'entre eux, cyniquement, avouent tous les jours qu'ils ne connaissent pas l'homme et qu'ils ne le respectent pas. Tel médecin en chef d'hôpital a une panacée : c'est la saignée ; il y soumet régulièrement et indistinctement ses malades. Il saigne, saigne, saigne encore et ne cesse de saigner. Tel autre, dans tel autre hôpital, purge, repurge et purge toujours. Le pauvre malade est traité moins selon sa maladie que selon le hasard du quartier où il habite et de la porte où on le dépose. Quelquefois, par zèle scientifique, on fait exception à la règle, on essaie du nouveau, non pour guérir, mais pour savoir. Par exemple, on est curieux de connaître la qualité du sang dans un malade parvenu au troisième degré de la phtisie : on prend le premier sujet qu'on rencontre, et on saigne ce misérable qui n'a plus qu'un souffle. On renouvelle l'expérience, on la contrôle. Qu'y a-t-on gagné ? On y a gagné de savoir qu'au troisième degré de la phtisie, la qualité du sang est telle ; cela fait bien dans un mémoire. Quant au phtisique, on le savait incurable ; aussi n'est-ce pas pour lui qu'on l'a saigné.

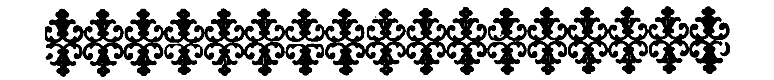
Qu'on juge des élèves qui doivent se former à de pareilles leçons. Devenu docteur après quatre ou cinq années de séjour à Paris, l'étudiant, muni des idées morales et religieuses qui se puisent dans les collèges de l'Etat et qui se développent sur les bancs de l'am-

phithéâtre, retourne dans sa province, très disposé à s'amuser, très résolu à s'enrichir, mais n'ayant du reste, ni le désir, ni souvent même la possibilité d'étudier. Il est docteur, il a son diplôme, sa lancette ou son émétiane, et peut-être encore quelque feuille médicale pour le tenir au courant des nouveautés; que lui faut-il de plus? Cependant il se trouve sur un terrain inconnu, où le peu qu'il appris ne saurait lui servir sans être redressé par de solides observations. Les lieux, le climat, l'air, les eaux, les mœurs ne sont plus les mêmes, partant les maladies diffèrent. N'importe, il saigne, il purge comme il l'a vu faire à Paris; et si son journal lui indique quelque chose de neuf, il expérimente comme à Paris. Les médecins capables et honnêtes qui sont quelquefois appelés en province, reviennent épouvantés de l'insuffisance orgueilleuse des docteurs à brevet. Beaucoup leur préfèrent les officiers de santé. Ils disent que ces guérisseurs de second rang, moins gâtés par les lumières et les joies de Paris, moins téméraires, plus modestes, connaissant ce qui leur manque du côté du diplôme, font plus d'efforts pour s'instruire, et réussissent fréquemment à racheter l'infériorité du grade par la supériorité du savoir. Quoi qu'il en soit, on comprend qu'une telle situation, fort peu rassurante pour le public, n'ait pas tardé à devenir très désavantageuse pour le corps médical lui-même. En effet, il se plaint. Tandis que la tête recueille les honneurs et les profits de la popularité, le cœur souffre, le reste vit dans le dédain et souvent dans la gêne. Sentant le mal sans en connaître la cause ou sans vouloir l'avouer, les petits médecins dénoncent avec une colère jalouse

l'ignorance des officiers de santé et le nombre croissant des empiriques, à la concurrence desquels ils attribuent le peu de confiance qu'inspirent leurs titres universitaires ; mais ils négligent les témoignages que ne laissent pas de rendre contre eux leurs malades.... quoique beaucoup de ceux-là ne parlent plus.



POÉSIES & CORRESPONDANCE



POÉSIES

LES PLEURS DE MUSSET

Entre la tisane et l'absinthe,
De gloire et d'opprobre entouré,
Musset, déjà presqu'enterré,
Murmurait d'une voix éteinte :
« Il me reste d'avoir pleuré ! »

Parole grande et quasi-sainte,
N'était son accent ulcéré !
Des plaisirs qui l'ont enivré,
Du laurier dont sa tête est ceinte,
Il lui reste d'avoir pleuré !

Pleurs jaillis d'une source avare !
Nul n'y sera désaltéré.
Dieu, dans ce calcaire, a foré
Comme par un vouloir bizarre...
Mais enfin Musset a pleuré.

A cette marque, en lui trop rare,
Je reconnais le fonds sacré.
L'abbé Delille au vers plâtré,
Parny, Rousseau, Lebrun-*Pindare*,
Voltaire, ont-ils jamais pleuré ?

Le poète est celui qui pleure.
Non pas que je trouve à mon gré
L'élégiaque et le navré
Qui versent des larmes à l'heure :
Nul pleureur n'a vraiment pleuré.

Comme, sous peine que tout meure,
L'eau reste en l'épaisseur du pré
Ainsi dans l'artiste inspiré
Le trésor des larmes demeure ;
Ainsi Jean Racine a pleuré.

C'est de ce baume que sont faites
Les fleurs du jardin diapré.
Là, Nicolas n'est point entré,
Quoique grand parmi les poètes.
Mais Nicolas n'a point pleuré !

O pleurs, ô sang de l'âme humaine
Don que fait le cœur épuré,
Don que le cœur sent préféré !
Nous pleurons, quand Dieu nous ramène,
De n'avoir pas assez pleuré.

DERNIER HOMMAGE

Tu me déplais immensément,
Homme immense ! Mais tout de même,
On me verra d'un zèle extrême
Souscrire pour ton monument.
Que ce soit pierre, ou marbre, ou bronze,
S'il faut dix francs, j'en veux mettre onze.
C'est un plaisir à surpayer,
De voir enfin tes lèvres closes,
Ton nom dans les apothéoses,
Et tes livres au vieux papier.

PALLAS

Quand l'esclave Pallas, le fléau de la terre,
Le meurtrier par qui tout l'empire vivait,
Fut préfet du trésor, cent fois millionnaire,
Presque repu du sang de Rome, qu'il buvait ;

Un Scipion, flanqué d'un autre consulaire,
Réclama du Sénat, où la haine couvait,
Des honneurs et de l'or pour l'homme de Tibère :
Tout fut voté. Sur bronze on en fit le brevet.

Pallas refusa l'or. Il le prenait lui-même.
Il reçut les honneurs d'un visage indulgent.
Le Sénat insistait : « Seigneur, aussi l'argent. »

Mais Pallas : « Non, Romains ! c'est l'honneur seul que j'aime ! »
Et le Sénat criait : « Les dieux te l'ont rendu,
Rome, ce vieil honneur que tu disais perdu ! »

LES BLÉS DE CASTELFIDARDO

Les épis généreux aux têtes d'or penchées,
Portaient avec fierté le trésor du froment.
Ils étaient mûrs ; la faulx a connu son moment,
Et voilà sur le sol les têtes d'or couchées.

Pieux, le vent du ciel disperse abondamment
Les salubres senteurs des têtes d'or fauchées :
Et, comme si la main d'en haut les eût touchées,
Dans les âmes s'éveille un saint frémissement.

Qu'ils sont doux, qu'ils sont beaux ! La terre dévastée
Bénit pourtant leur chute et se sent rachetée.
Ainsi tombent, Seigneur, tes saints, avant le soir ;
Et condamnant la mort à racheter la vie,
Ainsi ta loi d'amour, par l'amour obéie,
Met le blé sous la meule et la grappe au pressoir.

LETTRE A UNE ÉPLORÉE

Cachez vos pleurs, madame, et votre épaule,
Si vous voulez — mais, là, sincèrement, —
Que le bon Dieu calme votre tourment ;
Ne chantez plus la romance du *Saule*.

C'est la coutume aux dames de la Gaule
D'avoir le cœur en plein déchirement,
Et de rogner trop sur le vêtement :
Leur deuil n'est triste, hélas ! que de son rôle.

Donc il faudrait qu'un ange vînt des cieux
Pour étancher les pleurs de vos beaux yeux,
Et vous brillez un peu plus qu'une étoile...

Dame, Dieu fit les anges, s'il vous plaît,
Pour admirer la beauté qui se voile
Et consoler la douleur qui se tait.

UNE DIVA

Votre voix est souple et légère,
Vos doigts sont souples et légers.
Listz même est pour vous sans danger,
Le reste n'est pas une affaire.

Les lions paraissent enragés
Quand vous chantez un air de guerre ;
Chantez-vous un air de bergère :
Soudain les lions se font bergers.

Multipliez vos entreprises :
Caprices, polkas, vocalises,
Tout est permis à tant d'appas.

Attaquez tout. Qu'on en fabrique !
Mais Mozart, c'est de la musique ;
Charmant objet, n'y touchez pas !

SUZANNE

Combien je te sais gré, Suzanne, brave fille,
De tes pauvres habits et de ton teint hâlé !
Que j'admire ton front de sueur emperlé !
Que j'honore ta main durcie à la faucille !

Tout l'été dans les champs, tout l'hiver à l'aiguille,
Jamais de ton grand cœur un soupir exhalé
N'a trahi des soucis dont tu n'as pas parlé ;
Ta vie est un devoir, ange de la famille.

Nos garçons les mieux faits et de meilleur renom
Sollicitent ta main, et tu leur as dit : « Non.
« Non, car Dieu m'a liée, et je garde ma chaîne ! »

Et tranquille, vouée à ta mère, à tes sœurs,
Pour ta beauté perdue en de si durs labeurs,
Il n'est pas un regret dans ton âme sereine.

UN CRITIQUE

Jaloux, tes astuces savantes
Déguisent mal tes plans secrets ;
Tous les éloges que tu fais
Sont semés de trappes mouvantes,
Et quand tu nous dis qui tu vantes,
Nous pouvons dire qui tu hais.

FILLE A MARIER

Quant à Flora Du Rantin, fille
De monsieur Du Rantin, rentier,
J'en suis d'accord : dans le sentier
De l'honneur parfait, elle brille.

La mère Du Rantin pointille ;
Tel est le droit de l'églantier.
Mais Flora, la fleur, est gentille.
Elle a Rothschild pour papetier.

Elle est folâtre, elle est touchante,
Elle pianise, elle chante,
Et lit les auteurs en renom.

Bref, rien ne t'empêche de prendre
Cet ange très bouffant, sinon
Que tu balances à te pendre.

RETOUR

O brise de la mer, ô plage solitaire,
O senteurs des buissons, ô calme du matin,
O moments de repos arrachés sur la terre
A l'avare destin !

« Que fais-tu ? — Je travaille. — A quoi ? C'est le mystère,
La cendre d'un cigare étant mon seul butin,
Mais je passais le jour sans rencontrer Voltaire,
Sans lire Trissotin.

Ai-je perdu mon temps en cette reposée ?
Non ; elle m'a donné tout ce que la rosée
Donne aux prés rafraîchis,

Plus de vie et de joie est au fond de mon âme ;
Je vois ces champs, j'entends ce noble vent qui brame
Sur les flots affranchis !

L'HOMME

Du haut de la colline, assis sous le vieux frêne,
J'ai vu le beau matin rire dans le ciel clair,
Des souffles embaumés sans bruit traversaient l'air,
Effleurant les buissons plus ornés qu'une reine.
Non loin de mes regards, immobile, la mer,
Libre de vils fardeaux dans sa paix souveraine,
Autre ciel tout d'azur, épanchait sur l'arène
Ses étoiles d'argent où se jouait l'éclair.
Dieu me faisait sentir sa présence sublime,
Il descendait du ciel, il montait de l'abîme !
Je priais. — Tout à coup, dans le creux du chemin,

L'homme, hélas ! apparut : un berger maigre et blême,
En haillons, l'œil méchant, vomissant le blasphème,
Menait ses moutons paître, un fouet à la main !

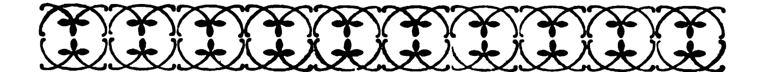
MARSYAS

Marsyas bien renté, luisant de gras fondu,
Attaque d'un doigt mou le cistre détendu,
Le genre est déplaisant ! On l'écarte, il s'obstine ;
Vingt bâtards de Byron croisé de Lamartine,
En vingt lieux différents, près du même travers,
Mijotent avec soin partout les mêmes vers.
Et dans le même étain, leur néfaste folie
Sert ce ragoût d'orgueil et de mélancolie.
Sous le poids de biens-fonds jouant les accablés,
Ils posent en grands cœurs, navrés, inconsolés,
Cherchant querelle à Dieu, se vantant sans vergogne,
Trempant de pleurs sans fin leur vieux vin de Bourgogne,
Chevillant, renâclant, pateaugeant à merci ;
Le tout en un français de Flandre ou de Quercy.
Oyez de ces pleurards la contrainte courante :
« J'ai femme, chiens, troupeaux et vingt écus de rente ;
« Je suis un cavalier aimable et des mieux faits,
« Mes muscles font trembler chevaux et portefaix,
« Je me distingue fort à la danse, à la chasse,
« Mes regards et ma vie sont d'un homme de race,
« Mes sonnets, par le monde avec dédain jetés,
« Des cœurs les plus hautains ont vaincu les fiertés ;
« Je n'ai pas, moi, trouvé de comtesse de Sade,
« Et je ne fus que trop adoré ; c'est maussade !
« On en sait quelque chose, et je n'ai pas tout dit...
« Ainsi que mon talent, ma fortune grandit ;
« Je réussis à tout sans peine et sans étude,
« Je suis aimé des grands, cher à la multitude ;
« J'ai vin et blé sur terre, avec un rang d'honneur,
« Il ne me manque rien... que ma part de bonheur ! »

Venez çà ! bons railleurs ! A larges coups de gaule,
Daubez ces indiscrets, opprobre de la Gaule ;

Etrillez-les si bien, sifflez-les d'un tel son,
Que leur chair à jamais craigne le caveçon,
C'est leur rendre service, après tout. Faux artistes,
Sentant leur impuissance, ils sont jaloux et tristes;
Pour ce prurit, contraire à leur tempérament,
Un bain de ridicule est le bon traitement.
Quel bonheur veulent-ils? Aucun ne l'a pu dire.
Ce qui leur manque, au fond, c'est qu'on les veuille lire.
Or, ici la nature oppose son veto;
Que tous nos troubadours le sachent au plus tôt...
Il n'est rien aujourd'hui que le Français n'avale;
Son goût jadis si pur jusque-là se ravale
Qu'Augier et Michelet lui sont deux grands auteurs;
Mais l'ennui cadencé jamais n'eut de lecteurs,
Et n'en aura jamais. Notre langue abîmée
Supporte tout, hormis la pesanteur rimée
Ce Leroux, plus brouillé que son cuir chevelu,
S'il écrivait en vers, il ne serait point lu.
Reynaud, Maury, Littré, Simon, Saisset, que sais-je?
Si tout cela rimait, ce serait une neige
En un instant fondue; il n'en resterait mot.
On a du fort Quinet un poème ostrogoth
Où ce penseur a mis toute sa frénésie :
Le bourgeois n'en sait rien. Le piment d'hérésie
Dans la seule *Henriade* a gardé son effet,
Et *Satan* même endort, s'il chante avec Quinet.
Ainsi, beaux nourrissons des muses de province,
Vous suez vainement; votre prix sera mince.
N'ayant reçu du ciel que vos propriétés,
Contentez-vous du peu, pauvres déshérités,
Vous n'aurez rien de plus, *quelqu'ardeur qui vous presse.*
De vos champs plantureux prenez toute la graisse,
Drainez, semez, taillez, faites-en la moisson.
Mais d'y cueillir encore la fleur et la chanson,
N'y pensez plus; ces fruits ont reçu d'autres maîtres.
Là-bas, sur le chemin ombragé de vos hêtres,
Quelque piéton couvert d'un vêtement usé,
Les prend et les emporte en son cœur reposé,

Il n'a pas un arpent sur la machine ronde,
Il sait mal discourir, mal amuser; le monde
Vous donnerait sur lui la palme du bon ton,
Vous le vaincrez auprès d'Elvire et de Gothon;
Mais c'est lui le poète ! Il comprend la nature,
De la terre et des cieux l'admirable structure,
Le beau décor des bois, des eaux vives, des prés,
Les longs discours du vent à peine murmurés,
Le calme des troupeaux, les chants de la clairière,
Les mélanges divins de son et de lumière,
Les tapis d'herbe en fleurs où s'endorment vos pas,
Ont des accents pour lui que vous n'entendez pas;
Et, quand vous répondez par une rime ingrate,
Comme un sublime écho toute son âme éclate.
A la joie, au chagrin, il donne leurs couleurs,
Il a le vrai délire, il verse les vrais pleurs;
Son cœur perle en ses vers, il sent, il souffre, il aime
Ce n'est plus la tirade efflanquée, au teint blême,
Du visible amateur agacé d'Apollon;
Tout diffère, la main, l'archet, le violon;
Et tout fait mesurer la distance tranchante
De la douleur qui bâille à la douleur qui chante.



CORRESPONDANCE

LETTRES A MA SŒUR

ENTRETIEN AVEC PIE IX

Rome, avril 1853.

MA BIEN-AIMÉE SŒUR,

J'ai donc vu ce bon pape ; c'est à toi que j'en veux faire le récit. Je suis arrivé au Vatican par le temps ordinaire de Rome, c'est-à-dire la plus chienne de pluie qui se puisse voir, et dont nos petites pluies de France ne peuvent donner aucune idée. Voilà quinze jours que cette inondation me vexe ; mais, pour aujourd'hui je m'en souciais comme du lion de Tutude. J'avais fait une bonne prière avant de partir, demandant à Dieu, du fond de mon cœur, d'inspirer à son Vicaire les paroles qui seraient le plus utiles

pour m'aider à remplir dignement les devoirs qu'il m'a donnés, et là-dessus j'étais devenu gai comme un pinson. Eugène te décrira les escaliers, les antichambres et les jolis estafiers qu'on y trouve. J'attends une heure, ce n'est rien. Il y avait encore des personnes qui étaient arrivées avant moi, et j'avais fait provision de patience; mais on me donne un tour de faveur, et j'entre dans le cabinet de Pie IX.

« Ah ! vous voilà, monsieur Veuillot; je suis content de vous voir ! » J'approche, je m'agenouille, je lui baise la main. Il me fait signe de me relever. « Non, Saint-Père, laissez-moi à vos pieds. » Il se tourne un peu vers moi; je m'accoude sur son bureau, l'autre main sur son fauteuil, et nous causons. J'étais à peu près comme tu es devant moi, quand nous rendons compte de la journée de nos filles. Je le regardais en plein dans les yeux. Jamais je n'ai pris pareil plaisir à contempler un visage d'homme; pas même celui du petit frère, qui est pourtant bien gentil. Tu ne peux pas te peindre cette expression de douceur, de bonté, de patience ; ces yeux noirs, fins et francs, et dont je n'oublierai de ma vie la sérénité paternelle. Je commençai de parler avec une émotion qui venait des sentiments de mon cœur, et qui n'était pas du tout de la timidité. On ne saurait être timide devant un pareil visage, ou il faudrait avoir besoin de mentir et de se déguiser. « Très Saint-Père, me voici à vos genoux. J'ai bien longtemps désiré ce moment, qui est l'un des plus heureux et des plus solennels de ma vie. — Vous n'êtes pas venu à Rome depuis mon pontificat ? — Non, très Saint-Père; autrement vous m'auriez déjà vu. Je suis venu à Rome une première fois, il y a

quinze ans, pour me convertir. — Oui, vous êtes venu pour le baptême, et maintenant vous venez pour la confirmation. — Précisément, très Saint-Père ; Vous savez quelle œuvre je fais ; cette œuvre est combattue. Je viens la mettre à vos pieds. Nous ne voulons autre chose que servir Dieu et l'Eglise. Moi et mes collaborateurs nous sommes vos enfants les plus soumis et les plus dévoués. — *Si, si.* — Très Saint-Père, notre volonté la plus ferme est d'obéir jusqu'à la mort, de nous dévouer entièrement. Jamais, dans aucune affaire grave, nous n'avons agi sans consulter le Nonce de Votre Sainteté ; jamais nous n'avons rien fait contre ses conseils. Nous avons fait cela sans solliciter aucune récompense, sans nous targuer d'aucun appui, d'aucun encouragement donné par Vous ; sans compromettre d'aucune manière, dans les discussions publiques, le nom du Saint-Père. C'est avec les mêmes sentiments que je viens vous demander, pour la satisfaction et la paix de ma conscience, s'il faut continuer cette œuvre, ou la modifier, ou l'interrompre. — Vous devez continuer. Les meilleures choses peuvent être améliorées. Efforcez-vous de faire toujours mieux. Soyez prudents, évitez les querelles ; mais l'œuvre est bonne et rend des services à la religion. — Très Saint-Père, nous évitons les querelles autant que nous pouvons ; mais on nous en fait à tout propos, et qui n'ont pas le sens commun. — *Si*, *si*, il faut prendre patience. Lorsqu'un évêque écrira quelque chose qui vous semblera singulier, laissez passer cela. Les évêques sont un corps respectable. En France, les évêques sont très bons. — Oui, Saint-Père ; ceux qui vous aiment ! » Le Pape a souri et a

dit quelques paroles que je ne me rappelle pas assez, mais qui entraient dans mon sentiment, au sujet des évêques ultramontains. Il a repris : « *Dupanloupe* lui-même est un bon évêque. Il a de la vivacité, vous aussi. Vous autres Français, vous voulez que tout se fasse immédiatement. Vous ne savez pas supporter un obstacle. Soyez bien respectueux pour les évêques. — Saint-Père, nous espérons n'avoir jamais manqué de respect envers eux et nous n'en manquerons jamais. Cependant, quelquefois, on nous pousse bien vivement. Tout sert de prétexte aux gallicans pour nous persécuter. Voyez le procès que me fait en ce moment cet abbé d'Orléans. — Quel abbé ? Quel procès ? — Un grand vicaire d'Orléans (1) qui prétend que, nous autres laïcs, nous ne devons pas écrire, parce que nous ne connaissons pas la théologie. Je prétends que nous savons assez de théologie pour défendre la cause de Dieu et celle du Saint-Siège contre les autres journaux. Là-dessus, il me fait un procès devant l'archevêque de Paris. » Le Pape a souri, en haussant les épaules. Il m'a parlé du *Dictionnaire* de Bouillet. « Il aurait fallu, m'a-t-il dit, consulter le nonce sur ce mauvais livre approuvé, mais ne rien dire (2). Il convient d'être modéré envers les évêques. » Il est revenu sur ce point plusieurs fois. On lui en rabat les oreilles, et il reçoit à ce sujet, m'a dit Mérode, lettres sur lettres des gallicans.

Il m'a ensuite parlé de la question des classiques :

(1) L'abbé Gaduel.

(2) L'*Univers* avait attaqué plusieurs opinions téméraires contenues dans le dictionnaire de Bouillet, qui portait en tête l'approbation de Mgr Sibour, archevêque de Paris.

« On fait bien du bruit de cela ; cependant, c'est une chose fort simple. Vouloir bannir de l'éducation les auteurs païens, ce serait une sottise. N'y pas introduire les auteurs chrétiens, c'est une faute, *una colpa*. — Très Saint-Père, nous n'avons pas un autre programme. On nous fait dire que nous voulons bannir les païens, mais nous ne le disons pas. Nous disons qu'il faut les expurger davantage, et introduire les chrétiens dans une très forte proportion. Cela est plus nécessaire en France qu'ailleurs. Il n'y a plus chez nous, comme autrefois et comme aujourd'hui encore à Rome, des carrières qui obligent à une étude approfondie des choses de la religion. Si on ne s'en occupe pas au collège, on ne s'en occupera jamais que par hasard.

« Les jeunes gens, même ceux qui sortent des séminaires, n'ont jamais ouvert un auteur chrétien, jamais lu la vie d'un saint, ni les actes des martyrs. On ne leur a montré que les héros du paganisme, qui ont pu être grands et mériter l'admiration des hommes, sans avoir pratiqué ni connu la loi de Jésus-Christ. — C'est un mal. La vie des saints est un grand enseignement. Cette étude est pour beaucoup dans le beau mouvement de l'Angleterre. Les Anglais ne connaissaient que le livre insuffisant d'Alban Butler ; ils sont venus ici ; ils ont fait connaître chez eux la vie des saints, même de nos saints italiens, et les cœurs ont été touchés. La morale toute seule est bien sèche. On se contente de l'admirer. Dans la vie des saints, la vertu est vivante. On l'aime et on l'imite, etc. Mais les évêques disent que c'est à eux, et non pas à vous, de régler les questions de l'enseignement.

— Très Saint-Père, nous ne prétendons pas les régler. Nous les pressons de s'en occuper ; et nous disons que, comme citoyens et comme pères de famille, nous y sommes trop intéressés, pour qu'on puisse nous interdire d'élever la voix. — Sans doute. »

J'ai entendu parler des Petites Sœurs des Pauvres ; et je lui ai dit qu'elles étaient persécutées. « Et où donc ? — Par l'archevêque de Paris. — Ah ! l'archevêque de Paris ! » Il n'y avait pas moyen de se tromper à son sourire, accompagné d'un mouvement d'épaules. Je lui ai expliqué la prétention de l'archevêque. « Mais il faut que ces Sœurs me soumettent leurs constitutions ! Je leur donnerai un bref, et on les laissera en repos. » J'ai répondu que cet envoi avait été déjà fait et que le cardinal Fornari en était chargé. En même temps, j'ai pris la liberté d'appeler toute son attention sur cette affaire si intéressante pour la religion et pour les pauvres. Il m'a dit qu'il y songerait.

J'ai eu l'occasion de lui raconter aussi l'histoire de l'évêque de Strasbourg, demandant à Bonaparte de lui obtenir une audience de Fortoul. Elle l'a fait beaucoup rire. « Ce Fortoul ne vaut rien ? — Rien du tout, très Saint-Père. »

J'ai pensé que mon audience avait assez duré ; je lui ai demandé sa bénédiction pour l'*Univers* et tous ses rédacteurs. « Oui, certainement, de bon cœur. Je les bénis tous.— Et pour mes sœurs, très Saint-Père. — Oui. — Et pour mes petites filles orphelines. J'en ai cinq. — Elles sont petites ? — Très Saint-Père, l'aînée n'a pas sept ans. — Ah ! pauvre Veuillot, *che*

pensiero! » Il m'a pris une supplique que je tenais dans les mains, et par laquelle je lui demandais l'indulgence plénière à l'article de la mort, pour moi et mes parents jusqu'au troisième degré inclusivement. Après l'avoir lue, il a écrit : *Benigne annuimus pro gratia. Pius papa IX.* Ensuite il a attaché les indulgences du chemin de la croix et de la bonne mort à un crucifix que j'avais apporté.

Très encouragé par son air bienveillant, je lui ai dit : « Saint-Père, au risque d'être indiscret, j'oserai solliciter encore une grâce. — Dites. — Je voudrais avoir le bonheur d'assister à votre messe privée et d'y communier. — *Si, si,* demandez à Mgr de Mérode ou à Mgr Talbot; ils vous introduiront. »

Là-dessus, il m'a donné sa main à baiser, il m'a béni, et je l'ai quitté, suivi jusqu'à la porte de son cabinet par son doux sourire et par son doux regard.

26 février.

Le soir même de mon audience, j'ai su par Mérode que le Pape avait été content de moi. Il avait conté, en riant de tout son cœur, l'histoire de l'évêque de Strasbourg. Néanmoins, Mérode a essayé de me persuader que le pape m'avait fait des observations critiques sur le journal, me disant que des paroles bienveillantes du Saint-Père, il faut en ôter la moitié, et que, quant aux critiques, il faut y ajouter le double, attendu que le Pape est fort bon et craint toujours d'affliger ceux à qui il parle. J'ai répondu que je ne pouvais pas croire que j'eusse intimidé le Souverain



Pontife, et que je prenais ses paroles pour argent comptant. Ensuite, j'ai prié ce sagace Mérode de me conduire à la messe du Saint-Père. Il m'a indiqué ce matin, à six heures et demie, et je suis arrivé en grand gala. Pour la première fois, depuis mon entrée dans Rome, il faisait un temps magnifique. Des galeries du Vatican je voyais une partie de la ville éclairée par le soleil du matin, la campagne verte et bleue, et, au loin, les Apennins couverts de neige. Je ne me suis pas évanoui (1), mais c'était un beau spectacle.

On m'a fait entrer par des couloirs très simples et même pauvres dans la chapelle du Pape. C'est une petite chambre que tels prélats gallicans ne trouveraient pas assez vaste ni assez meublée pour leur grandeur. Le prie-Dieu du Saint-Père est au milieu. Il y avait dessus son bréviaire que j'ai regardé, et que j'aurais bien voulu fourrer dans ma poche. Je puis t'assurer que c'est le bréviaire romain. Je me suis agenouillé dans une salle attenante. Figure-toi la chambre d'Eugène, l'autel à la place de la cheminée, et moi à genoux devant une chaise, à quelques pas de mon bureau. Après quelques prières, le Pape a dit la messe. Je regardais un peu en priant le Bon Dieu de tout mon cœur et sans aucune distraction.

On ne peut rien imaginer de plus grave, de plus recueilli, ni qui paraisse plus pénétré de respect. Au moment de la communion, je me suis avancé. J'étais seul. On m'a donné le voile du calice, et j'ai reçu le corps de Notre-Seigneur des mains de Celui qui le

(1) Allusion à une dame qui disait s'être évanouie à l'aspect du Mont-Blanc.

représente ici-bas. Comme j'ai pensé à vous tous dans ce moment qui m'a payé de tant de peines ! Je vous mettais tous aux pieds du bon Dieu, les enfants, et le frère, et toi, et Annette et le petit Louis, et toutes les mamans, et l'amie de la rue Saint-Guillaume avec les siens, et les frères du journal. Assurément, Jésus-Christ est partout présent sur les autels, et c'est vraiment Lui que le prêtre donne en nourriture à nos âmes. Mais le recevoir de la main de saint Pierre, il y a là je ne sais quoi qui le rend plus présent et plus vivant. J'ai renouvelé avec joie l'offrande, cent fois faite, de mes travaux, de mes peines, de toute ma vie, et je me suis senti bien fort contre tous les obstacles que je pourrai rencontrer dans l'accomplissement des devoirs que Dieu m'a donnés et que je n'ai point demandés. Comment croire que, me voyant à ses pieds, purifié de mes fautes et plein du désir de servir Dieu, ce saint pontife n'a pas demandé à notre divin maître d'exaucer mes prières, et, s'il exige un sacrifice, de bénir ce sacrifice auquel je consens ?

Après la messe, le pape s'est remis à son prie-Dieu, et l'on a récité des litanies pour gagner l'indulgence du carême, pendant qu'un de ses aumôniers disait la messe d'actions de grâce. J'ai gagné cette indulgence en même temps que le pape lui-même. Je te laisse à penser si j'ai demandé au bon Dieu de vous en envoyer un petit morceau.

J'espérais qu'avant de se retirer le pape m'adresserait la parole ; mais il est parti sans me rien dire. J'ai appris que le secrétaire d'Etat l'attendait et c'est sans doute pour cela que mon espérance a été trompée.

Sortant de la chapelle, j'ai retrouvé Mérode qui m'a

fait son sermon ordinaire sur la nécessité de savoir être abandonné (1). Hélas ! comme nos joies passent vite ! De l'ivresse où j'étais, je suis tombé subitement dans une angoisse de cœur indescriptible. Il m'a semblé que nous allions avoir quelque potion cruelle à avaler. Je ne me trompais pas. Dans mon chagrin, je suis allé faire ma prière au tombeau des apôtres dans Saint-Pierre, et une heure après, de retour à l'hôtel, j'y ai trouvé la circulaire de X***. Cet évêque de X*** était chez moi il y a quatre mois, me protestant qu'il avait signé la circulaire d'Orléans sans aucune mauvaise intention contre le journal, auquel il reconnaissait cent qualités et ne reprochait que de s'être trompé sur la question des classiques et de la la liturgie.

Bernay (2), 11 septembre 1856.

Alors, j'ai été vexé, quand j'ai vu que je n'avais pas mes souliers, mais ça ne m'a pas empêché de monter en voiture. Il y avait des gens qui avaient de bien belles couvertures ! J'ai vu que la mienne était *t'honteuse* et qu'elle laissait tous ses poils après mes habits. Les autres couvertures la regardaient avec dédain ; j'ai été revexé ; mais ça ne m'a pas empêché d'arriver. La comtesse m'attendait au débarcadère avec Mimi.

(1) Mgr de Mérode, alors prélat de la maison du pape en service actif, devait plus tard devenir pro-ministre des armes et aumônier de Sa Sainteté.

(2) Bernay, dans le Cher, terre de la famille de Montsaulnin.

La nuit couvrait ma couverture et mes souliers. J'ai oublié mes malheurs, voilà que j'apprends qu'il faudra faire un voyage à ***. Survexé ; envie de revenir ; mais ça ne m'a pas empêché de dîner. Il y avait du sanglier jeune et tendre, qui ne sentait pas celui de Saint-Sulpice (1). J'en ai mangé beaucoup, beaucoup, et j'ai demandé qu'on t'en tuât un. Voilà comme je réponds à ta couverture ! Il sera tué et je le porterai, pour être reçu avec plaisir. Il faut bien que je me fasse aimer, puisque cela ne va pas tout seul.

J'ai bien dormi dans la chambre jaune. Mais, ce matin, je me suis trouvé en face de mes rasoirs. Oh ! ma sœur ! n'avoir pas voulu qu'on allât m'acheter un rasoir, tandis que je travaillais pour Eugène et pour Maria ! J'ai eu envie de me couper la gorge, pour te rendre enfin ce que tu me fais souffrir. J'ai résisté à cette pensée coupable ; j'espère que j'y résisterai toujours. Cependant, si je me coupe une fois la tête, ce sera la faute des rasoirs. Ça ne m'a pas empêché de prendre mon café au lait. Petit café, mais quel lait ! Il en restait une couche de plusieurs kilomètres sur la cuiller. Décidément je ne renoncerai au café qu'à Paris.

On va bien, on t'aime beaucoup, on chasse fort. Demain je dois suivre une chasse.

J'ai l'honneur d'être ton très humble serviteur ; c'est bien triste, mais je t'aimerai toujours, quand ce ne serait que pour te vexer. Tu finiras par avoir des remords d'être tant aimée et de rester si féroce.

(2) Pendant plusieurs années, on a pu voir un sanglier derrière une grille, au coin de la place Saint-Sulpice, dans la boutique d'un déménageur.

La photographie de Luce paraît charmante, celle d'Agnès calomnieuse, la mienne atroce. Il est vrai que c'est la grosse laide. Il faudrait ici la sentimentale ; si tu en as une, envoie-la.

La comtesse veut te suppléer dans tes fonctions d'oculiste. Quelle charmante femme ?

Paris, mai 1857.

Tu te rappelles notre ci-devant Hortense, qui n'avait pas seulement un cheveu qui pensât à se marier? Eh bien ! pas seulement un de mes cheveux n'a pensé à faire faire par les maçons les réparations que tu dis, pas plus que Jeanne ne pense à fermer les portes. Cependant Hortense s'est mariée, mais les réparations ne sont pas faites et notre Jeanne jamais ne fermera les portes, à moins qu'elle trouve un mari qui la batte pour cela, et il fera bien. Voilà ! Voilà ! Quant à ton tapis, il est pauvre, mais il n'est pas malheureux. Les maçons ne se sont pas permis de passer une seule fois chez nous. Ils arrivaient sur les toits par les toits, et je crois que s'ils avaient eu quelque chose à faire dans les appartements, ils auraient encore voulu entrer par les fenêtres. Cela me faisait pitié, en songeant aux facilités qu'ils prenaient pour se rompre le cou; mais je n'ai rien dit pour ne pas faire abîmer mon tapis. Qu'on est canaille ! La pro-

chaine fois, je continuerai de ne rien dire, puisque j'ai commencé.

Nous avons eu vingt-quatre heures d'orage qui continuent par la pluie. Je n'étais pas à mon aise du tout. Il paraît que j'ai des nerfs qui s'agacent par ces temps d'électricité. Cela, joint à la peur que j'ai du tonnerre, me met dans un état de souffrance des plus désagréables. J'aime mieux la pluie, quoique ce ne soit pas beau. Hier, pendant qu'il tonnait, est venu me voir, pour la seconde fois, un prêtre de Tulle, chargé par son évêque de me questionner sur les affaires générales de l'Eglise et du monde, sans négliger les particularités. Je ne pouvais pas le renvoyer à cause du temps : il est resté trois heures, me demandant ce que je pensais de Rouland et des affaires de la Chine, et pourquoi l'impératrice va au spectacle, et quel âge ont mes filles, et si Coquille est blond, et si je crois que Gondon sera bien remplacé par Chantrel. « Monsieur Veuillot, est-il marié M. Chantrel? Monsieur Veuillot, que pensez-vous du *Journal de Bruges?* Savez-vous, monsieur Veuillot, si M. Chamboran est à Paris? M. de Lamartine se convertira-t-il, monsieur Veuillot? Moi, monsieur Veuillot, je crois que beaucoup de monde se ruine à Paris. N'est-ce pas votre avis, monsieur Veuillot? »

Tu ris, mais moi, je ne riais pas. Pauvre évêque de Tulle! C'est un de ses aigles, curé important, grave comme saint Sulpice, chauve comme Desquers. L'évêque de Toronto (1) est venu heureusement faire une petite diversion, et nous a secoués de sa grosse

(1) Mgr de Charbonnel, aujourd'hui capucin.

voix. Il te fait bien ses compliments, et, sachant où tu es, il en profite pour saluer tes hôtes. Nous avons eu aussi la visite de l'évêque de Bourbon (1), et il te salue aussi. Nous le reverrons. Je te ménage un dîner avec l'excellent et charmant évêque de Biblos et avec son confrère des Missions, Mgr Guillemin, qui t'a apporté la lettre de Mme de Lestanville, non moins aimable et vénérable. Celui-ci a eu dernièrement une audience à Saint-Cloud, où il a beaucoup intéressé. Eugénie l'a reconduit dans l'antichambre, et là, elle lui a demandé sa bénédiction. Le pauvre petit évêque a eu une sueur froide. L'impératrice a cela de bon, elle aime les missionnaires et les protège activement.

De Cotte, qui m'a donné ce détail, dont l'évêque ne m'avait rien dit, a eu une conversation avec son maître, au sujet de l'*Univers*. Il prétend l'avoir confondu, parce que ledit maître croyait que l'*Univers* s'était prononcé avec exagération dans l'affaire de Moulins. — On vous a fait faire une iniquité, lui a-t-il dit, et une iniquité dangereuse. L'*Univers* a été très modéré en cette occasion, et n'a dit que bien doucement ce que pensent et ce que sont obligés de dire tous les catholiques. On vous fait frapper sur vos meilleurs amis. Si l'*Univers* est déchiré par un certain nombre de catholiques, ce n'est pas pour la manière dont il défend la religion ; c'est parce qu'il vous défend vous-même. — A quoi l'autre *collé* a répondu : c'est vrai.

(1) Mgr Maupoint.

Et moi j'ai ajouté : Quand vous le reverrez, dites-lui que je le trouve difficile à défendre.

Billault m'a fait demander grâce. Il a chargé Collet-Meygret (1) de savoir de moi si j'avais, personnellement, quelque chose contre lui, personnellement ne se rappelant pas m'avoir jamais donné aucun sujet de le persécuter. Hein ! Quelles pauvres gens ! J'ai répondu que, si j'avais des ressentiments personnels, je ne me servirais pas du journal pour les satisfaire ; qu'il pouvait en juger, dans ce moment même, par l'attitude du journal envers Montalembert, le seul adversaire personnel que je me connaisse et que je soutiens aux élections, malgré son inimitié contre moi, et malgré mon affection pour le gouvernement. Je ne reproche à M. Billault que ce qu'il y a dans mon article, d'être un homme d'opposition, d'en avoir conservé les maximes et les accointances, et de faire par là le plus grand tort à l'empereur.

J'ai pris de là occasion de parler vigoureusement sur le *Siècle*. J'ai dit que c'était une honte et un danger, de voir ce misérable journal insulter tous les jours l'Eglise ; qu'il fallait que cela eût un terme ; que, si la chose se prolongeait encore, les sentiments impérialistes d'aucun catholique n'y résisteraient ; que, cessant de protéger la religion, le gouvernement ne nous serait plus rien, que nous rougirions de le soutenir, et que nous attendrions le jugement de Dieu sur lui.

Collet-Meygret m'a promis de rapporter fidèlement mon discours au ministre. J'ai dans l'idée qu'il ne me

(1) Secrétaire général du ministère de l'intérieur.

mettra pas en faveur; mais j'ai dans l'idée aussi que le *Siècle* n'y gagnera rien. Et, pour ne rien cacher, je ne désespère pas d'arriver à lui faire donner une leçon dont il se souviendra.

J'ai su, par le même Collet, le complément des histoires de Gondon. Cet intrigant avait été le voir, *en mon nom*, pour s'assurer d'avoir l'autorisation, s'il achetait le journal, et pour tâcher de se faire procurer de l'argent par lui.

Adieu, sœur. Je t'écris trop, mais tu me pardonneras. Fais mes compliments à tout le monde, sans excepter mes filles. Dis à M. de Montsaulnin que j'attends l'évêque de Quimper, et que j'en profiterai pour reprendre l'affaire du calice auquel je ne tiens pas moins que ne paraît y tenir le curé (1). Dis à M. de Maistre que je lui souhaite un schlem (2) (contre toi bien entendu), quand même son cœur devrait en souffrir. Dis à Charles que je lui serre la main. Louis m'avait promis de venir un jour nous demander à déjeuner, mais il nous oublie. Dis à notre comtesse que je l'aime de tout mon cœur, elle le croira.

Je viens de corriger la page 721 et dernière des *Mélanges*. Vivès n'est pas *satisfait*. Il trouve que c'est trop beau, et que ses volumes vont se trouver trop bon marché.

Je te rembrasse, et je finis par raison.

LOUIS.

(1) Il s'agit d'un calice ancien, sur lequel étaient gravées les armes de Montsaulnin, et que ceux-ci, pour cette raison, désiraient vivement avoir en leur possession.

(2) Terme du jeu de whist.

Rouen, 10 août 1868.

En attendant le dîner, qui sera terrible (depuis une heure j'entends mettre le couvert).

Plume de fer en main !

Alors, vu le danger des insolations, nous n'avons pas fait le voyage de Bon-Port. Il y a sur la route une plantation de statue : autre péril.

Tous les savants et gens de lettres de Normandie sont là. Cette statue est en l'honneur d'un nommé Langlois, antiquaire. On ne sait pas ce qu'il a fait, mais il est né à Pont-de-l'Arche, et c'est pourquoi Pont-de-l'Arche le béatifie. L'abbé Cochet assiste à la cérémonie. Il donne la mesure au statuaire, étant antiquaire non moins que Langlois, et non moins normand.

Quand la statue de Langlois a été livrée aux regards du public, Charles, placé près de l'abbé, lui a dit : *Ris, Cochet !* et M. V*** est devenu pâle d'envie.

Après le dîner, lendemain matin.

Ah ! ma sœur !

Dix amis, ça tient de la place ; dix autres, ça en tient aussi, et on a chaud, quand le temps est à l'orage. Du reste, tous braves gens et bien braves gens, et toutes les dames chevelues, si un œil masculin peut savoir à quoi s'en tenir.

Elles se taisent ! Il y en a une qui est l'aînée. Ce soir, je les verrai bien mieux; c'est ce soir qu'on dîne à Maromme (1), sans rien qu'un seul pauvre petit curé. J'ai demandé à Mme Loth s'il y aurait de quoi. Elle m'a dit : « Oh oui ! » avec une conviction profonde.

Me voilà donc parti pour aller déjeuner chez un agent de change, à Jumièges, avec l'abbé Cochet. O destinée !

Je ne sais pas si je suivrai mon idée, mais il me semble que je suis disposé à faire tourner Cochet en bourrique, avant qu'on le tourne en statue.

Il a déjà un plâtre dans le musée de Rouen, où il y a galerie Cochet et salle Cochet. Il tient une plume, et il a l'air de la tremper dans son cœur !

Royat, Clermont-Ferrand, 15 septembre 1868.

SŒUR,

Voici des nouvelles de ce pauvre diable.

Sa douche d'un quart d'heure lui fut donc donnée. On le plaça debout dans une baignoire, sous une pomme d'arrosotr.

Y êtes-vous ? — Oui. — Zing ! ça tombe dru comme

(1) Résidence, à cette époque, de la famille Loth.

des verges sur son pauvre corps, et c'était beaucoup plus chaud que la mer brrrûlante de Michel (1). Il tournait sous ce fouet ardent, et le médecin lui disait pour le consoler : « Monsieur, vous êtes bien bâti! Vous *avez été* un homme fort, Monsieur! Ah! sapristi, je n'aurais pas conseillé à M. le comte de Falloux de se placer sous vos poings! Quels muscles, Monsieur! Vous *avez été* solide, Monsieur! » Ces choses me flattaient, mais toutefois il m'embêtait (pardon, c'est costume); oui, il m'emb... avec son passé. Prix : un franc.

Sortant de là, je me crus guéri et je fis quelques entrechats; mais une heure après, je vis, hélas! qu'il n'y avait rien de fait, et je me remis à dire : « Oh! là là, les jambes! — N'y prenez pas garde, dit Doctimbert; ça ne réussit jamais la première fois. Nous recommencerons. En attendant, je vous lirai ce soir quatre chapitres de mon ouvrage inédit. J'en ai lu deux à M[lle] votre sœur, qui ne m'a pas encouragé. Si vous me condamnez, j'aurai mon compte. Soyez sévère.

J'ai entendu les quatre chapitres. Le sujet me paraît intéressant, et il y a des gens qui font pire, sans être Auvergnats. J'ai réparé tes inutiles cruautés: il achèvera son livre avec plus de consolation.

Après cela, il m'a donné *Coloquinte*, sans sucre. Coloquinte n'a pas mal fait. J'ai dormi quelques bons brins, et il y a vraiment amélioration, quoique je ne sois pas encore délivré. J'ai pris mon bain, j'ai bu mon eau, j'ai fait une visite au curé de Royat, j'ai dit mon chapelet dans la vieille église, j'ai vu la grotte, j'ai

(1) Un baigneur du Tréport.

reçu une pluie d'orage ; et pendant que tout cela se passait, j'ai manqué la visite d'un poète, qui n'est autre que le maire de Royat « secrétaire perpétuel de l'Académie de Clermont ». Il m'a laissé son volume, avec une lettre où il me dit, entre autres choses, qu'il a pris pour devise : *Ama nesciri et pro nihilo reputari.* Alors, il me semble que ce que je peux faire de mieux est de ne pas lire son volume et de ne pas lui répondre. Oui, mais le traître ajoute : « Puissent nos eaux être salutaires à une santé précieuse à la religion comme aux lettres ! » Ah ! ah ! qu'est-ce que tu ferais ?

Je ne te dirai pas, ma sœur, que je m'amuse. Cependant je ne m'ennuie point. Il me semble même que je me tirerais assez bien de ma solitude, si ce diable de mal de tête ne rôdait toujours un peu autour de mon pauvre crâne. Je n'ose pas me jeter dans la composition.

Quoi ! tu me frappes de dix livres de chocolat ! Mais que veux-tu que je devienne, avec Chabassières, qui me nourrit terriblement, et qui me sert des fraises tous les jours ? Hier, voyant que je mange peu, il m'a fait demander ce que je voulais. J'ai demandé du bouilli, mais il n'y avait pas de moutarde.

Adieu. Sois tout de même bien tranquille. J'ai un teint clair et vermeil, et l'appétit est bon.

Quant au cœur, j'ose dire que c'est par là que je brille ; c'en est même ennuyeux.

16 septembre 1868.

Les visites commencent à foisonner ici.

Cette lettre a été interrompue trois fois.

J'ai vu le supérieur des Jésuites, P. Mermilliod, puis un monsieur quelconque, et mon ancien collaborateur, M. de Miomandre, que je ne connaissais pas.

Je jouis d'une grande considération parmi les garçons de bains. Celui qui me *douche* a dit hier au docteur : « Il paraît que c'est un monsieur crânement comme il faut, celui-là ! On dit que c'est l'ami du maître des curés ! »

Le docteur n'entendait pas bien.

Il a fini par obtenir de cette brute que le *maître des curés* signifiait le Pape.

Et les filles, sachant que je reviens souvent de Rome, me croient cardinal !

C'est comme Maria qui raconte qu'elle raconte comment elle raconte qu'elle a vu le Pape, lorsque bien des grandes dames n'auraient pas pu le lui montrer de si près. « Mais c'est tout simple, parce que le Saint-Père et Monsieur, c'est comme les deux doigts de la main. »

Mais la comtesse de je ne sais plus quoi dit que l'on ne prend plus garde à moi et que je suis coulé, depuis que l'évêque d'Orléans m'a mis à la raison.

Bondis-tu ?

Autre propos. Sais-tu comment Montalembert appelle *le Parfum de Rome?* Imbert le tient de Falloux, qui le tenait de l'original : — *Les Puanteurs de Rome !*

Eh bien ! franchement, j'en ai de la peine et j'aimerais mieux ne l'avoir point su et ne pas te le dire. Ce trait est d'une haine vilaine et tout à fait basse ; je ne vois pas ce que saurait trouver de pire un des boulevardiers de l'autre côté de l'eau. On peut faire toutes sortes de bonnes critiques de mon pauvre livre, mais il faut me haïr bien stupidement pour lui faire ce genre d'injure.

Je n'ai pas pu m'occuper encore de mon pauvre Lafon. J'ai essayé, le mal de tête m'a repris ; je m'y reprendrai demain, quitte à ne faire que la moitié de ce que je voudrais.

Royat, 21 septembre 1868.

Mon Cœur,

J'ai passé hier un mauvais moment.

Figure-toi une tablée de curés et de laïcs, dont le plus imposant de tous, un gros de Clermont, très estimé, très estimable, de beau renom et de belle prestance, porte ma santé au dessert. Voilà qui est bien. Un autre, aussi estimable, plus vénéré encore, le propre et saint curé de Notre-Dame-du-Port, réclame la parole comme doyen ; le premier la retient comme amphitryon : petit combat de courtoisie. Il s'agissait de chanter mes louanges : je commence à trouver que les charbons sont chauds. M. de Notre-Dame-du-Port s'efface, M. de Saint-Pierre met ses lunettes et cherche dans sa poche. Que va-t-il arri-

ver? Il arrive un papier; il le déploie : les charbons deviennent ardents. J'ai beau me dire que ce sont tous des amis, et que le discours passera comme un pruneau; j'ai une suée et le mal de tête que j'avais depuis le commencement du dîner devient formidable. L'orateur tousse, il se fait un silence de mort. Un petit porteur d'eau qui servait remue une fourchette ; un roulement de tonnerre le pétrifie : ça commence.

Hélas! mes enfants! Je crois que j'ai été comparé au soleil, à la lune et à Alexandre le Grand. J'ai saisi qu'on me célébrait aussi comme poète. Ce trait m'a ranimé. J'ai vu ta figure, ma sœur, et j'ai ri intérieurement. Cet heureux rire a diminué mon mal de tête. Des bravos éclatants saluèrent la péroraison éclatante. Mais il s'agissait de répondre. Ma foi, je n'en ai fait ni une ni deux. J'ai envoyé promener le mal de tête, et j'ai sauté sur la parole comme Franconi sur son cheval. Hue! J'ai dit pour commencer que je voyais bien que les volcans de l'Auvergne ne sont pas éteints, et j'ai fait un discours qui a duré une bonne demi-heure et qui n'a pas déplu. J'ai modestement noyé mes mérites particuliers dans le mérite de l'œuvre entreprise, poursuivie, reprise par la volonté de Dieu. Je leur ai raconté l'histoire de *l'Univers;* j'ai parlé de Du Lac, d'Eugène, de Pie IX. J'ai glissé un mot pour Thurst, je n'ai pas omis les curés, j'ai fait un compliment au docteur Imbert. Sans doute, toute parole est blague, et la parole modeste à peu près autant que l'autre. Néanmoins, je ne disais que la vérité, et la vérité de mon cœur caressé et ému de tant d'affection, malgré l'embarras et l'émoustille-

ment de mon esprit. Bref, le mal de tête a passé. Mais quand j'eus fini, je me trouvai bien quinaud. Le curé reprit la parole et dit : « Messieurs, je n'avais pas loué l'orateur, aussi éloquent que l'écrivain. Vous venez de l'entendre : je n'ai rien à ajouter. »

Ces Auvergnats !

Ensuite on a levé le siège, on a causé. J'ai fait les affaires de Lafon, et je suis revenu me coucher à Royat, à travers l'obscurité et la crotte, attendu qu'il n'y avait point de voiture.

Fin du triomphe !

Il pleut fort, et ce n'est point gai. On dit que demain il fera froid. Déjà j'ai enfourché ma grosse culotte, laquelle je supporte fort bien. Si j'avais mon parapluie, certes j'en ferais usage ; mais il s'en trouve ici qui suffisent, quoique en débris. Le parapluie est une idée. Je suis sûr qu'un homme qui attacherait quelques ficelles à sa canne et qui la tiendrait perpendiculairement, se trouverait couvert.

Cette pluie a du bon. Elle me donne l'idée de partir mercredi pour le lieu de Chazelles et jeudi pour Paris. Ainsi, très chère, écris-moi encore demain et prends un jour de repos. Adieu. Je vous embrasse tendrement. Oh ! oui, TENDREMENT. Je n'ai point mal à la tête ce matin ; mais hier, c'était sec.

PAPA.

Ce soir, forte ribote à Royat. Demain, forte ribote à Clermont. Après-demain, forte ribote chez Chazelles.

Vie de malade !

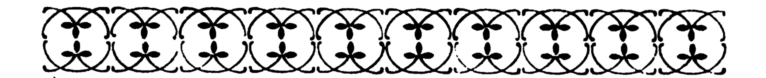


TABLE DES MATIÈRES

LITTÉRATURE

CRITIQUE LITTÉRAIRE

HISTOIRE

PHILOSOPHIE

POÉSIES ET CORRESPONDANCE

POÉSIES

CORRESPONDANCE

Lyon. — Imp. Emm. VITTE, rue de la Quarantaine, 18.

